This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

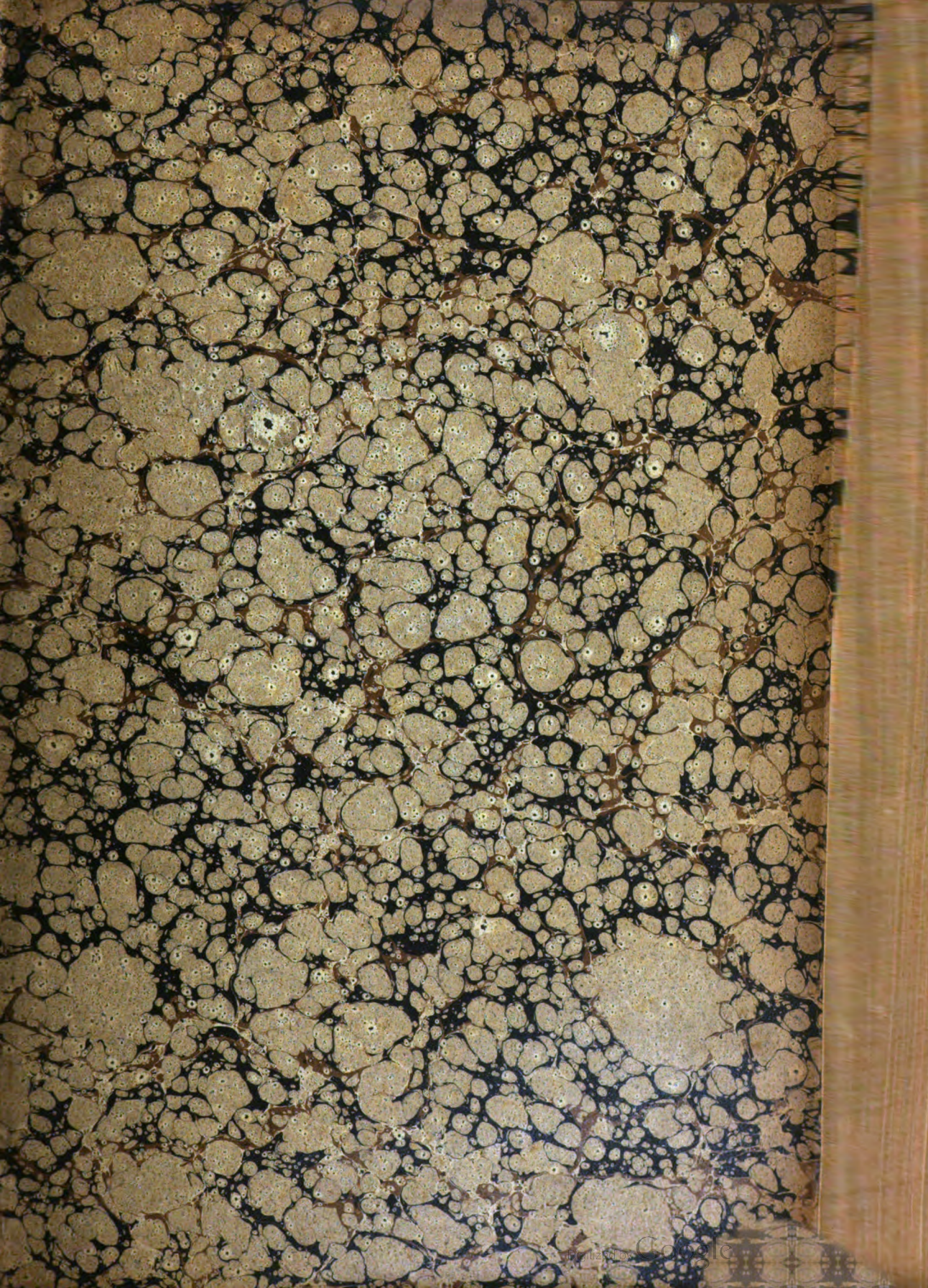
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. LI

BRUXELLES
M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49

1907

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE

ENQUÊTE RÉCENTE SUR LA CRISE DE LA RELIGION

La vogue est aux enquêtes. Autrefois, quand on voulait exposer les diverses faces d'une question, on recourait au procédé socratique du dialogue, en créant tout d'une pièce des personnages qui représentaient chacun un point de vue différent. Aujourd'hui que nous avons pris l'habitude des méthodes objectives, on préfère mettre directement en scène, pour peu qu'ils s'y prêtent, les partisans de chaque opinion, en laissant au lecteur le soin de faire la synthèse.

Une revue bien connue, le *Mercure de France*, a récemment organisé une enquête internationale de ce genre sur la crise actuelle de la religion. La direction avait adressé la lettre suivante à un certain nombre de personnages en vue, — impartialement choisis dans les écoles les plus diverses — depuis le catholicisme romain jusqu'au positivisme et à l'athéisme :

Paris, le 20 février 1907.

MONSIEUR,

L'idée religieuse, la religion ou les religions, l'influence de telle ou telle forme religieuse sur le développement des mœurs font depuis quelques années l'objet d'un nombre croissant d'ouvrages.

D'autre part, nous voyons partout des luttes engagées contre les doctrines religieuses, contre une religion ou au nom d'une religion ; en France, la séparation des Églises et de l'État ; en Angleterre, les débats sur l'enseignement ; en Allemagne, la querelle entre le gouvernement et le centre catholique ; en Italie et en Espagne, les manifestations anticléricales ; en Russie, l'hostilité de l'orthodoxie autocratique contre le libéralisme ; dans tout l'Orient, des conflits de races qui se traduisent le plus souvent par des

823324

Digitized by Google

conflits d'Églises; en Extrême-Orient, la victoire remportée par la civilisation japonaise sur une nation chrétienne.

En présence de cette situation, il nous a semblé qu'il serait d'un haut intérêt de réunir, pour les publier dans le *Mercure de France*, les opinions de nos contemporains les plus autorisés sur la question suivante :

Assistons-nous à une dissolution ou à une évolution de l'idée religieuse et du sentiment religieux ?

. . . . . .

Je vous prie d'agréer, etc.

Les réponses, qui ont atteint le chiffre de 141, occupent en tout près de 200 pages du *Mercure* dans cinq livraisons successives (du 15 avril au 1er juillet dernier). Comme elles ont été publiées sans ordre apparent, j'ai pensé qu'il serait intéressant d'en présenter ici une analyse méthodique, en extrayant de chacune ce qu'elle renferme de plus caractéristique.

Classés par nationalité, les correspondants du *Mercure* comprennent, d'après mon relevé : 59 Français, 14 Italiens, 9 Hollandais, 8 Russes, 8 Anglais, 7 Suisses, 6 Allemands, 5 Belges, 4 Espagnols, 2 Autrichiens, 2 Hongrois, 2 Roumains, 2 Danois, 1 Suédois, 1 Norvégien, 1 Portugais, 1 Américain du Nord et 1 Américain du Sud. Au point de vue des professions, nous trouvons 54 hommes de lettres, publicistes et journalistes, 51 universitaires, académiciens et professeurs, 12 hommes politiques, dont 5 anciens ministres, 11 prêtres, pasteurs ou rabbins et 8 artistes (peintres ou musiciens).

Ces chiffres attestent le caractère limité qui s'attache à toute enquête poursuivie dans de semblables conditions. Lors même que le choix des déposants est fait avec autant de discernement que d'impartialité, ce qui est ici le cas, il ne peut jamais atteindre qu'une faible partie des individus les mieux à même de formuler sur la question des conclusions autorisées et originales. D'autre part, tous les coups de sonde ne portent pas et ce ne sont pas toujours les plus compétents qui sont les plus empressés à répondre. Ainsi l'on ne retrouve pas, au bas des réponses publiées par le *Mercure*, un grand nombre des signatures qu'on se serait attendu à y rencontrer.

Digitized by Google

On y voit tout au plus trois ou quatre des noms qui figurent soit dans les comptes rendus du Parlement des religions tenu à Chicago en 1893; soit dans les annales des Congrès internationaux qui se réunissent périodiquement, depuis quelques années, pour étudier la question religieuse en dehors de toute préoccupation confessionnelle; soit même dans la *table* de ses vingt-cinq premières années, récemment publiée par la *Revue de l'histoire des religions*. De plus, on y rencontre bien un certain nombre de théologiens et quelques professeurs de philosophie, mais seulement deux des titulaires (à Rome et à Bruxelles) qui occupent les chaires d'histoire générale des religions introduites de nos jours dans les principales universités de l'ancien et du nouveau continent (1). D'autre part, alors que l'Italie fournit quatorze dépositions et la Hollande neuf, les États-Unis n'en apportent qu'une seule, — celle de M. Mc Gee, directeur du Musée de Saint-Louis. — L'Angleterre est un peu mieux partagée; mais la plupart de ses représentants, quelle que puisse être leur valeur littéraire, ne peuvent guère passer pour les interprètes les plus autorisés de sa culture religieuse.

Dans ces conditions, les réponses ne peuvent avoir qu'une portée individuelle; cependant, même alors, elles offrent une importance considérable, non seulement à raison de l'autorité personnelle de ceux qui les ont formulées, mais encore comme exprimant dans leur ensemble une moyenne d'opinions et même une tendance propre à certains milieux, surtout en ce qu'elles proviennent d'esprits plus indépendants et plus avancés. A cet égard, on peut dire que la consultation du *Mercure* a le mérite de continuer et de compléter les conclusions formulées à des points de vue divers dans les publications ou dans les réunions spécialement consacrées aux problèmes religieux de notre temps.

D'ailleurs, ce n'est pas là une question de majorité. Le suf-

(1) M. L. H. Jordan, dans son beau volume *Comparative Religion, its genesis and growth* (Édimbourg 1905), énumère une trentaine de centres universitaires où l'histoire comparée des Religions est aujourd'hui enseignée sous des titres divers.

Digitized by Google

frage universel a sa raison d'être sur le terrain politique; encore convient-il d'y prendre des garanties pour assurer le droit des minorités. Mais il n'a que faire dans le domaine intellectuel et moral où toutes les opinions doivent être pesées plutôt que comptées.

* * *

Laissant de côté les signataires qui déclinent de se prononcer, soit « parce que la vie d'un chrétien est trop courte pour répondre à d'aussi vaines questions » (M. Léon Bloy); soit parce qu'ils ne croient pas à la possibilité de préciser l'avenir (MM. Guillaume Ferrero, de Vogué, Levy Bruhl, L. Dimier et l'abbé Buonaiuti), — l'ensemble des réponses peut se subdiviser en trois groupes : 1° ni dissolution ni évolution; 2° dissolution; 3° évolution. Mais, à cet égard, nous devons constater une fois de plus combien il est tout ensemble nécessaire et difficile de se mettre d'accord sur le sens des mots. Tel qui prédit la dissolution de toute idée religieuse vise exclusivement le dogme ou le culte. Tel autre proclame la pérennité du sentiment religieux, mais réduit celui-ci à la curiosité scientifique ou à l'instinct d'altruisme. Certains, qui affirment l'évolution de la religion, reconnaissent que cette évolution, telle qu'ils la conçoivent, équivaut à une véritable destruction. Tels autres s'imaginent décrire la dissolution progressive de la religion, alors qu'ils montrent à l'œuvre les éléments d'une véritable reconstruction religieuse. — Mêmes malentendus sur la distinction entre l'idée et le sentiment religieux. — Il n'est point jusqu'au terme d'évolution qui ne varie dans sa signification, les uns le prenant pour le synonyme de progrès et de rénovation, ou du moins de développement logique; les autres y voyant toute espèce de changement ou d'adaptation; sans compter le sens plus spécial que lui assigne le système d'Herbert Spencer. Nous aurons donc à tenir compte, dans toute classification basée sur ces termes, des idées plus que des mots.

Digitized by Google

I. — Ni dissolution ni évolution.

A. — *Parce que la religion aurait atteint sa forme finale.*

Ceux qui contestent la possibilité d'une évolution religieuse proviennent de deux camps opposés : les uns qui estiment la religion parfaite et définitive sous la forme où ils la professent ; les autres qui la jugent trop imparfaite en elle-même ou trop absurde pour se prêter à aucun progrès.

La première idée se retrouve surtout chez les écrivains catholiques. M. François Coppée écrit :

Credo in sanctam Ecclesiam catholicam. Ce seul mot : *Credo* sera, s'il vous plaît, ma réponse à l'enquête du *Mercure de France*.

La même foi de charbonnier — et de poète — se retrouve dans les réponses de M. Vincent d'Indy qui proclame, en revanche, « la dissolution de cette vaine science : la philosophie » ; de M. Francis Jamme qui déclare que « nous assistons à la dissolution de tout ce qui n'est pas le catholicisme » ; de M. René Bazin et de M. le professeur G. Dumesnil, de dom J. Besse, de M. Maurice Denis, de l'abbé Lemire, et de l'abbé Wetterlé, ancien député alsacien.

M. Charles Woeste, ancien ministre belge, formule la thèse avec une netteté qui ne laisse rien à désirer :

L'idée religieuse implique l'existence d'une vérité religieuse ; or, s'il y a une vérité religieuse, celle-ci n'est pas susceptible d'évoluer ; elle est ou elle n'est pas ; si elle variait, elle ne serait plus la vérité.

Cependant, ce ne sont pas seulement des catholiques, mais encore des protestants qui se placent sur le même terrain :

M. Kuyper, le Woeste calviniste des Pays-Bas, ne conteste pas que l'état des esprits ne soit « pour le moment défavorable au développement de la réceptivité religieuse », mais il ajoute aussitôt :

Après ce temps de défaillance suivra une période de réceptivité religieuse renouvelée, qui surpassera en intensité la réceptivité religieuse du passé.

Digitized by Google

De Genève, le vénérable M. Ernest Naville proteste contre l'abus du terme : évolution. Il admet que les esprits religieux tendent à s'occuper davantage de réaliser, dans ce monde même, la volonté du Père céleste; mais, s'il veut bien du christianisme social, c'est « à condition que l'adjectif ne dévore pas le substantif ! »

M. Wildeboer, professeur de théologie à l'Université de Groningue, déclare que nous n'avons pas besoin d'évolution religieuse.

M. Siegfried Wagner, l'héritier d'un grand nom, se borne à affirmer que « la vérité de l'Évangile est éternelle » ; il s'excuse de n'en pas dire plus long, « étant sur le point de partir pour le Midi ».

B. — *Parce que la religion repose sur des habitudes ou des illusions indéracinables.*

A un tout autre point de vue, M. Maurice Vernes, après avoir constaté que « les hommes de science travaillent et enseignent aujourd'hui en dehors du système dogmatique chrétien », ajoute :

Il ne peut pas être question présentement d'une dissolution de l'idée du sentiment religieux; d'évolution, pas le moindre symptôme. Le rationalisme qui triomphe en matière d'études historiques et scientifiques n'est au fond qu'une méthode de travail, destinée à renouveler successivement les divers domaines de la recherche; y voir la catapulte qui va du jour au lendemain culbuter la religion, c'est se faire une grande illusion ou se payer de mots.

Avertissement analogue de M. Félix Le Dantec :

La régression du sentiment religieux est certaine chez tous, quoique moins avancée chez quelques-uns; mais elle n'a pas abouti à une disparition complète de l'organe, même chez les athées... Il serait illusoire de vouloir réveiller le sentiment religieux au profit d'une religion en décadence; c'est une religion neuve et vivace qui profiterait de la restauration. Aujourd'hui, la science tient la corde. Où nous mènera-t-elle?

M. Urbain Gohier répond ironiquement à cette dernière question :

L'idée religieuse, le sentiment religieux ne disparaîtront pas; leur évolution consistera, comme nos évolutions politiques, dans un changement

Digitized by Google

d'épithètes. Déjà les curés rouges remplacent les curés noirs; il y a des pontifes, des évangiles, des catéchismes, des conciles, des excommunications maçonniques ou socialistes; des baptêmes laïques, des communions humanitaires, des Pâques et des Noëls civiques, des banquets du vendredi saint; des processions de Saint-Étienne Dolet au lieu des neuvaines de Saint-Étienne-du-Mont; un culte de saint Zola au lieu du culte de saint Labre.

Même note chez MM. Paul Adam, Georges Brandès et Maurice Barrès, ce dernier estimant que « la meilleure religion c'est encore celle qu'on a »; également, quoiqu'en termes plus mesurés, chez MM. Jules Soury; Jules Sageret; Arno Holz, de Berlin; G. Sergi, professeur d'anthropologie à l'Université de Rome; César Lombroso. Celui-ci admet que toutes les religions s'adaptent par fragments à la culture des peuples qui les professent. Mais il ajoute mélancoliquement :

S'il se peut qu'une institution sortie d'une erreur puisse évoluer, elle finit toujours par tomber dans une autre erreur.

Citons enfin un des exécuteurs testamentaires d'Auguste Comte, M. Antoine Baumann, qui, fidèle à la doctrine du Maître, estime que le catholicisme, héritier des religions antérieures, peut encore être appelé à jouer un rôle considérable « sous de nouvelles formes d'ailleurs impossibles à préciser ».

II. — Dissolution.

Parmi ceux qui affirment la dissolution plus ou moins prochaine du sentiment religieux ou de l'idée religieuse, la plupart prennent exclusivement la religion dans le sens de l'anthropomorphisme (M. Émile Verhaeren); de la révélation (M. Domela Nieuwenhuis); du dogme, du rite et de la prédication (M. Yves Guyot); de la croyance en des êtres spirituels (M. Plekhanoff); du cléricalisme banal (M. Théophile Braga, de Lisbonne); de la vénération d'un Dieu séparé de l'univers (M. André Niemojewski, de Varsovie); de la piété entendue dans l'acception traditionnelle (M. Edmond Gosse, de Londres).

Digitized by Google

M. Leopoldo Lugones, inspecteur général de l'Université dans la République Argentine, formule cet aphorisme :

Notre société est constituée depuis les Grecs sous le concept d'obéissance au principe d'autorité, dont les deux supports sont la religion pour l'âme et le gouvernement pour le corps... Aujourd'hui, c'est la désobéissance qui règne.

M. E. Humperdinck, compositeur à Berlin, se contente modestement de traiter la question au point de vue musical :

On peut conclure de la dissolution notoire de l'esprit religieux dans la musique de nos jours que l'idée religieuse de notre temps est arrivée à une totale improductivité et qu'il est vain d'essayer une renaissance artificielle, aussi longtemps que n'agiront d'une façon féconde de nouvelles idées transcendentales.

Envisageant le problème d'une façon plus intégrale, un sociologue italien, M. Francesco Cosentini, soutient que, des deux bases de la religion, le dogme est ruiné par la science, et l'éthique tend à se détacher complètement de toute enveloppe religieuse.

Ici, je place, non sans quelque hésitation, le groupe de ceux qui, tout en insistant sur la permanence et l'évolution du sentiment religieux, conçoivent la religion comme un lien purement humanitaire, en dehors de toute notion collective ou individuelle de relations avec un pouvoir transcendant. Comme le reconnnait, dans sa déposition, M. Israël Zangwill, de Londres, il vient un point où « la transformation est si grande qu'elle peut également s'appeler une destruction ».

M. Eugène de Roberty :

En somme, n'en déplaise aux matérialistes de l'histoire, la question religieuse semble destinée à rester longtemps la question sociale par excellence. Car sous le problème, que je crois passager, de la divinité, se cache le problème, que je crois éternel, de l'humanité.

M. Max Gorki :

La dissolution de l'idée d'un Dieu personnel me paraît inévitable, aussi bien dans les milieux intellectuels que dans les masses... Je crois que nous assistons à la formation d'un nouveau type psychologique. Pour que cet être puisse se former, un commerce libre et large est obligatoire entre des

Digitized by Google

hommes dont la situation est égale, et ce problème est résolu par le socialisme. Le sentiment religieux, tel que je le conçois, doit donc exister, se développer et rendre l'homme parfait.

M. Lucien Descaves croit à l'avenir d'un socialisme mystique.

Un peintre français, M. E. Grasset, est convaincu que « le christianisme dure et durera longtemps encore dans son principe et dans sa nouvelle forme : le socialisme ».

M. Is. Querido, homme de lettres hollandais, nous prédit la création d'une société socialiste d'abord, puis anarchiste :

Mais pour atteindre à la perfection morale, il faut le soutien psychique d'une croyance : ce sera la confluence des meilleures affections de l'esprit, laquelle remplacera, pour l'humanité future, en force et en profondeur, ce qu'est à présent la foi en Dieu pour les dévots.

Opinions analogues de deux autres publicistes du même pays : MM. Albert Verwey et Nico van Suchtelen. Pour le premier, « il n'y a qu'un culte : vivre ». Pour le second, toute religion, tout fétichisme sont actuellement vaincus au profit de « la foi en la puissance de l'intelligence ».

M. P. Schiel, homme de lettres à Londres, pense que la morale est destinée à remplacer la religion. M. Michel Revon n'est pas éloigné de partager cette opinion, du moins en ce qui concerne le Japon, dont il a particulièrement étudié la situation religieuse.

Le sociologue russe, M. Novicow, écrit :

Au point de vue des dogmes, il me semble que les religions subissent une dissolution incontestable. Il en est autrement du culte... Le culte est nécessairement allié au dogme, mais d'une façon assez lâche. Un jour viendra, sans doute, où le dogme religieux rejettera entièrement toute souillure païenne, toute croyance à une divinité quelconque. L'homme pratiquera alors la vraie religion sans Dieu. Cette religion pourra évoluer éternellement, sans jamais se dissoudre, si elle trouve dans son culte des procédés de plus en plus parfaits pour donner aux hommes le sentiment de l'infini et pour les élever dans les régions de la pureté et de l'idéalisme.

M. Novicow, en rejetant l'idée de Dieu, laisse-t-il subsister celle du divin? Dans l'affirmative, sa thèse mériterait de

Digitized by Google

figurer plutôt dans la troisième catégorie, à côté de la réponse de M. Hébert et d'autres encore.

III. — Évolution.

A. — *Dans les limites du catholicisme.*

La croyance à la pérennité de l'Église appartient à l'essence même du catholicisme. Mais, depuis quelque temps, on a vu grandir, parmi les laïcs, comme du reste, dans une fraction du clergé, la croyance à la possibilité et même à la nécessité d'une évolution catholique dans le domaine intellectuel et social.

M. Marcel Rifaux a récemment adressé à un certain nombre de ses co-religionnaires un questionnaire renfermant les demandes suivantes relatives à la crise actuelle de l'Église : « Cette crise intellectuelle est-elle simplement une crise de laborieuse adaptation ou bien est-elle une crise d'épuisement? Dans la première hypothèse, quels sont les moyens à mettre en œuvre pour dénouer cette crise et précipiter le retour au catholicisme? Dans la seconde hypothèse, que garderons-nous du catholicisme et par quel équivalent pourrons-nous jamais le remplacer? » Les réponses, publiées par M. Rifaux dans un gros volume intitulé : *Les conditions du retour au catholicisme,* ont suscité des cris d'indignation chez les organes qui se sont donné pour mission de combattre les nouveautés au sein de l'Église. Toutefois, cette opposition n'a pas empêché M. Rifaux d'affirmer à nouveau ses convictions dans l'enquête du *Mercure :*

Des catholiques authentiques sont intimement convaincus qu'ils restent fidèles à l'esprit de l'Église en travaillant à alléger l'arbre divin de toutes les végétations parasitaires qui entravent sa croissance. Anthropomorphisme grossier, scholastique archaïque et périmée, légendes parfois ridicules, dévotions puériles, textes inauthentiques, reliques fausses, mercantilisme éhonté de certains sanctuaires, idolâtrie des hommes, respect fétichiste des décorations et des pourpres, abus des titres et des distinctions, esprit non d'autorité mais d'autoritarisme, tels sont en raccourci les

Digitized by Google

points sur lesquels les catholiques progressistes font porter leurs revendications.

Appoint important, un évêque français, Mgr Lacroix, n'hésite pas à écrire dans le *Mercure :*

Je partage presque toutes les conclusions du Dr Rifaux.

Le même sentiment s'affirme courageusement dans les réponses d'un groupe d'écrivains distingués, laïcs ou ecclésiastiques, qui collaborent presque tous aux *Annales de philosophie chrétienne* de M. l'abbé L. Laberthonnière : M. George Fonsegrive : « Tout ce qui paraît hostile à la religion y ramène » ; M. l'abbé Klein : « Il importe de noter que la paix ne se cherche plus dans le concordisme, mais dans la démarcation des domaines » ; M. Albert Leclère, professeur à l'université de Berne : « L'avenir religieux du monde paraît être celui-ci : en face d'une science et d'une philosophie également indépendantes, un catholicisme de plus en plus d'accord avec le siècle » ; M. Maurice Blondel, professeur à l'université d'Aix : « La crise actuelle est une purification du sens religieux et une intégration de la foi catholique » ; M. l'abbé Brémond, lequel constate ce fait suggestif que nous assistons à une rénovation du sentiment religieux, mais que ceci ne s'applique pas à la foule : « Celle-ci, loin de revenir au sentiment religieux me semble s'en déprendre chaque jour davantage » ; M. Antonio Fogazzaro, qui n'hésite pas à conclure, comme on pouvait s'y attendre de la part de l'auteur d'*Il Santo :*

Nous allons vers une conception religieuse où le dogme tiendra une très grande place, mais où les relations entre l'intelligence humaine et le dogme seront des relations de foi vivante, dépassant les formules, plongeant dans le mystère, y puisant l'amour, la force, la vie, à traduire en action.

Le R. P. Tyrrel, dont on se rappelle les démêlés avec les autorités ecclésiastiques du catholicisme anglais, croit que : « nonobstant la dissolution de plusieurs institutions religieuses, exigée précisément par la croissance d'un sentiment plus religieux et plus profond », nous marchons à un réveil de l'idée religieuse.

Digitized by Google

M. Marc Sanguier, le directeur du *Sillon* :

La nouvelle génération catholique et, en particulier, le jeune clergé, s'orientent vers la démocratie.

L'abbé Romolo Murri estime que la gravité, la généralité et la violence même du « déséquilibre énorme entre la pensée religieuse des différentes collectivités chrétiennes et la culture scientifique moderne » montrent qu'il y a là « une période de recherche anxieuse d'un nouvel équilibre entre la religion et la vie ».

Le R. P. Allo :

Nul geste, si « magnifique » qu'il soit, ne doit éteindre aucune des lumières de la conscience; il faut seulement, par les clartés de la pensée libre, les dégager de leurs ombres.

On ne peut que regretter de ne pas trouver ici les appréciations de M. l'abbé Loisy et de M. l'abbé Houtin.

Tout ce mouvement d'émancipation sera-t-il arrêté par le récent Syllabus de Pie X ? Je n'oserais me prononcer.

Dans l'affirmative, ce sera tant pis pour l'Église; mais, dans la négative, que deviendra l'autorité papale, qui est présentée de plus en plus comme la pierre angulaire du catholicisme ? Y a-t-il une troisième issue?

B. — *Dans les limites du christianisme.*

M. Frank Puaux, l'ancien directeur de la *Revue chrétienne*, affirme que, loin de s'affaiblir, les Églises chrétiennes sont en pleine évolution et en plein progrès :

Évolution scientifique préparée par le travail de géant de la critique religieuse qui, étudiant le problème des origines de la religion, en a maintenu le principe. Évolution sociale, tendant à séparer d'une manière définitive la religion de la politique et concentrant son action dans le développement moral et religieux par la lutte contre toutes les iniquités sociales au nom du Christ.

D'autre part, un publiciste hollandais, M. Vanden Bergh van Eysinga, — tout en déclarant que « de même que

Digitized by Google

Beethoven constitue une limite que ne peut dépasser une certaine musique, la religion parfaite est le christianisme », — ajoute que l'évolution de celle-ci sera sans doute accompagnée d'une dissolution de l'Église.

M. Baldassare Labanca, professeur d'histoire religieuse à l'Université de Rome, formule ainsi son jugement :

D'un côté, on voit se dissoudre en grande partie dans la religion le passé dogmatique, liturgique, ecclésiastique, parce que la science, la critique, la philosophie, la recherche historique et la politique combattent la théologie, le dogme, le culte de l'Église... Mais, à côté des parties, qui se dissolvent, existe dans la religion — surtout la religion chrétienne — un courant d'idéalisme moral et social qui en constitue l'admirable fond intrinsèque et l'évolution.

Des conclusions analogues sont formulées par le comte de Romanonès, ancien membre du cabinet libéral d'Espagne; le baron Hans von Wolzogen, directeur des *Bayreuther Blaetter*, le compositeur Bourgault-Ducoudray, MM. Robert Saleilles, professeur à la Faculté de droit de Paris; Bonet-Maury, professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris; Paul Seippel, professeur au Polytechnicum de Zurich; enfin, M. Charles Gide. Ce dernier écrit :

On peut constater certainement une évolution dans l'idée religieuse et dans le sentiment religieux, ou plutôt l'idée tend à évoluer en sentiment. L'idée religieuse tend à s'évader des formules dogmatiques dans lesquelles autrefois elle cherchait à se fortifier... Mais, en même temps, on tend à remplacer la préoccupation individualiste du salut et du ciel par la préoccupation du salut commun. Toute une école ardente de jeunes pasteurs répète la prière : *Que ton règne vienne*, en déclarant que cette parole doit être désormais entendue en ce sens : *Ton règne sur la terre* et n'admet pas que le christianisme puisse être autre chose qu'un christianisme social.

C. — *En dehors de toute limite confessionnelle.*

Parmi les collaborateurs qui envisagent la question d'une façon exclusivement objective, qu'ils appartiennent ou non à une confession ou à une école déterminée, un grand nombre affirme nettement sa croyance dans une évolution progressive

Digitized by Google

du sentiment religieux, mais sans prétendre décider quelle sera la religion de l'avenir.

M. H. Bergson :

On ne dissout que ce qui est composé. Or, dans ce qui en fait l'essence, le sentiment religieux est chose simple, *sui generis*, et qui ne ressemble à aucune autre émotion de l'âme... L'approfondissement de l'idée pourra donc éclairer le sentiment de plus en plus, mais non pas le modifier dans ce qu'il a d'essentiel, encore moins le faire disparaître.

M. Gabriel Monod :

Depuis deux siècles, le catholicisme traditionnel, aussi bien que le protestantisme traditionnel, sont en voie de dissolution. Ce n'est qu'une évolution de la religion. Tant que les hommes ignoreront d'où ils viennent et où ils vont, le pourquoi de la vie et du monde; tant qu'ils jetteront vers l'infini qui les environne et les engloutit, des regards de curiosité, de crainte et d'espérance, c'est-à-dire tant qu'il y aura des hommes, la religion renaîtra d'âge en âge dans leurs cœurs sous des formes sans cesse renouvelées.

M. Émile Vandervelde, le chef du socialisme parlementaire en Belgique :

Dans la société socialiste, comme dans la société bourgeoise, les problèmes de la mort et de la vie, le mystère de nos destinées et de nos origines continueront à engendrer des hypothèses métaphysiques ou, si l'on préfère, des croyances religieuses. Mais ce ne seront plus que des hypothèses. Nul ne songera plus, au nom d'une prétendue révélation, à les imposer comme des vérités absolues. Il y aura encore, selon toute vraisemblance, des associations religieuses; mais il n'y aura plus, sinon comme d'archaïques survivances, des églises autoritaires, intolérantes, despotiques.

Ces idées se retrouvent, à des degrés divers, dans les réponses formulées par MM. Camille Flammarion : « Religions et religion sont deux... Les premières périront; celle-ci restera; » — E. Menegoz : « Le fondement indestructible de la religion est le sentiment de la responsabilité morale; » — Charles Morice : « Quand l'Esprit aura profondément possédé la Nature, les dieux renaîtront »; — sir Charles Dilke : « L'idée religieuse est indépendante des Églises »; — Salomon Reinach : « L'élément magique tend à s'évaporer. L'opinion

Digitized by Google

que les religions vont à leur fin a fait son temps. La religion qui, sous ses formes primitives, est identique à la civilisation humaine, peut et doit se transformer sans cesse »; — Edmond Picard : « Aussi longtemps que les hommes n'auront pu pénétrer le mystère de la mort, de la vie future, de l'immortalité de l'âme, de la force qui préside à la morphologie universelle, il y aura des religions résolvant puérilement ou convenablement ces inquiétants problèmes »; — Camille Lemonnier : « L'idée religieuse se déplace et se modifie, mais ne s'éteint pas »; — G. Wells : « L'idée religieuse et le sentiment religieux font partie intégrale du processus intellectuel et moral de l'humanité »; — Napoleone Colajanni : « La religion ne meurt pas; les religions se transforment »; — Paul Sabatier : « Bien loin d'aller à une dissolution religieuse, nous allons à une glorieuse rénovation »; — Havelock Ellis : « Les Églises n'ont qu'une existence temporaire; l'instinct religieux est un élément de la nature humaine presque autant que l'instinct sexuel »; — MM. A. Mézière, Frédéric Mistral, Richard Dehmel, Miguel de Unamuno, recteur de l'Université de Salamanque; A. D. Xénopol, recteur de l'Université de Jassy; Louis Gumplowicz, professeur à l'Université de Gratz; Béla Földès, professeur à l'Université de Budapest; R. Mocsary et le marquis Pietro Misciattelli expriment une opinion analogue.

Viennent, en dernier lieu, ceux qui s'efforcent plus ou moins de préciser en quoi consistera l'évolution.

M. Alfred Fouillée :

Dissolution (extrêmement lente et discontinue) des religions positives. Évolution (combien lente et avec combien de détours !) dans le sens de la philosophie et de la morale... Ce qui est certain, c'est que la science positive ne suffira jamais à l'humanité qui a d'autres besoins vitaux que des besoins matériels.

Toutefois la majorité des réponses s'avance un peu plus loin dans ses tentatives pour soulever le voile de l'avenir religieux.

M. Charles Wagner, pasteur de l'église évangélique libérale :

Plus je regarde ce temps en travail, plus aussi je vois se dégager des ombres une religion qui est celle de demain : c'est la piété humaine dans

Digitized by Google

sa simplicité puissante, c'est le respect sacré de la vie, de la douleur, du travail, de tout ce qui constitue l'humanité.

M. Sully-Prudhomme :

L'idée religieuse, soumise à une critique de plus en plus éclairée par le progrès des sciences positives, tend à exclure l'anthropomorphisme de l'essence divine et par suite à se transformer; mais le sentiment religieux, étant inextinguible en tant que besoin moral, cette transformation n'aboutira jamais à l'anéantissement de l'idée de la divinité.

M. Marcel Hébert, qui s'en réfère à la thèse qu'il a récemment soutenue dans son ouvrage sur *le Divin :*

Une fois passée la période de luttes, le problème religieux reparaîtra avec le problème moral auquel il est inhérent.

Le docteur J. Grasset, professeur à l'université de Montpellier :

L'idée religieuse procède : 1° du besoin de connaître au delà de ce que la science peut nous apprendre; 2° du besoin de justice pleine et entière que la vie actuelle ne réalise pas... La phase actuelle de l'évolution religieuse est caractérisée par l'émancipation respective de la religion et de la science.

M. Giuseppe Rensi, rédacteur en chef du *Cœnobium* :

L'esprit religieux détruira encore une fois la religion et peut-être en constituera une autre. Mais le conflit se renouvellera et il continuera jusqu'à ce que toute construction religieuse soit transformée, sans laisser de résidus, en connaissance métaphysique.

M. Bjœrnstjerne Bjœrnson :

Des dogmes désormais insoutenables tombent et du même coup diminue la distance qui sépare les religions de la réalité. Cette transformation s'opère lentement, mais elle ne cessera avant que toutes les religions et toutes les sectes religieuses, renonçant à peu près à tout ce qui les distingue, se rapprochent en une commune adoration pour une puissance éternelle et secourable.

M. le rabbin Louis Germain Levy :

Une idée religieuse s'élabore qui élimine l'irrationnel, le miracle, la révélation extérieure, la petite dévotion d'apeurement et de calcul.

Digitized by Google

M. Vilfredo Pareto, professeur à l'université de Lausanne :

Dans un milieu imbu de principes autoritaires, une religion de libre-examen peut être utile; dans un milieu tendant à l'anarchie, une religion autoritaire est indispensable pour empêcher la dissolution de la société... Une nouvelle forme religieuse pourrait nous être donnée par le syndicalisme qui, en dépit de son apparence anarchiste, est, au fond, grâce à son culte pour la force, une religion autoritaire... Un mouvement de reflux peut se produire pour les anciennes religions... D'autre part, il est loin d'être démontré, par exemple, que le rôle du catholicisme soit fini dans le monde.

Pour M. Istrati, ancien ministre Roumain, la religion de l'avenir, basée comme la science sur l'observation et l'expérimentation, sera le spiritisme. Ainsi « la science et la foi seront à jamais réunies ».

Pour M. Minsky, publiciste russe, cette religion sera le *méonisme* (de μη ὀν, non existant; illusion?) où l'on conçoit Dieu comme « l'Unité absolue qui, par amour pour le monde multiple, meurt volontairement, se sacrifie continuellement pour l'univers et ressuscite dans l'aspiration de l'univers vers l'Unité absolue ». Cependant, jusqu'ici, reconnaît l'auteur, cette conception « forme le patrimoine de peu de gens ».

Un autre publiciste russe, M. Dmitry Merejkowski, annonce la religion de l'Esprit, qui sera la religion de Dieu dans l'humanité.

Un troisième publiciste de la même race, M. Nicolas Berdaieff, pense que :

L'histoire s'achemine par une route mystérieuse vers une église universelle renfermant l'entière vérité non seulement sur le divin et céleste, mais également sur ce qui est humain et terrestre, vers une église s'érigeant au-dessus de l'orthodoxie, du catholicisme et du protestantisme, — une théocratie libre.

Aux yeux de M. Auguste Strindberg, homme de lettres à Stockholm, l'évolution religieuse marche vers son but, qui est : « une confession moniste sans dogmes, ni théologie ».

M. Gian Pietro Lucini, homme de lettres italien, dit que « le mouvement actuel est une manifestation anticléricale, non pour la dissolution de l'idée religieuse, mais pour l'intégration d'un dogme scientifico-religieux ».

Digitized by Google

M. Scipio Sighele, sociologue italien, croit que « la religion unique de l'avenir ne sera rien autre chose qu'une philosophie, c'est-à-dire une branche de la science qui, en confessant son impuissance à expliquer le mystère qui nous enveloppe, permettra d'appeler du nom de Dieu ce que Spencer nommait l'Inconnaissable ».

Plus réservé dans ses conjectures, M. Emile Durckheim, professeur de sociologie à l'Université de Paris, conclut en ces termes :

> Tout ce qu'on peut présumer, c'est que les formes religieuses de l'avenir seront encore plus pénétrées de rationalité que les religions même les plus rationnelles d'aujourd'hui, et que le sens social qui a toujours été l'âme des religions, s'y affirmera plus directement et plus expressément que par le passé, sans se voiler de mythes et de symboles.

Enfin, s'il m'est permis de me citer moi-même, j'ai exprimé dans le *Mercure* l'idée que la crise prendra fin, quand les conceptions nouvelles de l'univers et de l'homme se seront suffisamment imposées au sentiment religieux et surtout, d'autre part, quand un penseur génial aura trouvé le moyen de concilier les deux principes antinomiques de la philosophie actuelle : ici, la notion de continuité et par suite de fatalité qui domine la loi de l'évolution dans le domaine scientifique ; là, la liberté et la spontanéité de la conscience, sans laquelle il ne peut y avoir ni sentiment de responsabilité morale, ni champ ouvert à l'activité religieuse.

* * *

Pour quiconque a suivi depuis un demi-siècle le mouvement des esprits dans les questions religieuses, une première impression se dégage de l'enquête que je viens de résumer : c'est qu'il y a quelque chose de changé dans la direction du courant. Je ne parle pas de la réaction qui rejette les hautes classes, par peur du socialisme, dans les bras des confessions les plus conservatrices ; je fais allusion à l'attitude des lettrés, des savants, des sociologues, parfois même des hommes politiques, qui parlent aujourd'hui de l'idée et du sentiment

Digitized by Google

religieux, comme certainement ils ne l'auraient pas fait, il y a trente ou quarante ans. A l'hostilité et surtout au dédain de la génération précédente pour tout ce qui relevait de la religion, ont succédé non seulement un mélange de tolérance, de curiosité et de respect pour les manifestations sincères et spontanées de l'instinct religieux, mais encore une tendance à rechercher et même à favoriser ce que cet instinct peut produire de juste et de fécond.

La conviction se propage de plus en plus que les religions ne sont pas des créations artificielles et arbitraires; qu'elles ont leur source dans les profondeurs de la nature humaine; qu'elles possèdent des caractères communs; qu'elles sont susceptibles de progrès; que leur élément essentiel et leur domaine pratique, c'est la diffusion de l'altruisme reliée à leur conception du divin; enfin qu'il leur reste, sous ce rapport, un rôle important à jouer dans l'évolution sociale. Ce courant d'opinion apparaîtrait avec plus de netteté encore, si l'enquête n'avait laissé à l'écart une partie notable des milieux où prédomine le protestantisme, notamment les États-Unis, où le livre récent de M. Henri Bargy sur *la Religion dans la société aux États-Unis*, montre à quel point et avec quelle rapidité les églises peuvent se transformer en instruments de réformes humanitaires, laissant à l'arrière-plan leurs divergences théologiques.

A quelles causes attribuer ce revirement?

D'abord la science, en acquérant plus d'expérience, a acquis plus de modestie. Maîtresse incontestée de son vrai domaine, qui est la totalité des phénomènes observables, elle a reconnu son impuissance à nous fournir l'explication des mystères auxquels nous nous heurtons, quand nous prétendons franchir les limites du contingent et du transitoire. Ses généralisateurs les plus hardis admettent que leur théorie de l'univers repose sur un acte de foi : l'affirmation indémontrable que rien ne se crée ni ne se perd, et voici que ce principe fondamental se trouve lui-même attaqué avec une vigueur croissante par une révolte de physiciens qui, à la suite de M. Gustave Le Bon, proclament la dissipation de l'énergie dans l'éther. La vieille

Digitized by Google

conception réaliste de la matière est partout abandonnée; même la thèse de l'atôme indestructible est en péril d'aller rejoindre celle qui, naguère encore, représentait la pensée comme une secrétion du cerveau. Devant de pareilles leçons, quel savant n'hésiterait désormais à dogmatiser?

En second lieu, la philosophie — ainsi qu'il lui est arrivé déjà plus d'une fois — après avoir fait table des constructions surannées qui encombraient sa route, a repris, sur des données nouvelles, les problèmes qui, depuis l'origine de la civilisation, ont tourmenté l'esprit humain et dans lesquels les religions ont de tout temps puisé leurs solutions traditionnelles. Un fait curieux qui ressort des réponses fournies au *Mercure* par quelques-uns des collaborateurs les plus dégagés de toute attache confessionnelle, c'est la réhabilitation de la métaphysique. L'influence de Comte et même de Littré semble faire place, un peu partout, à celle d'Herbert Spencer et de Guyau. Il y a une trentaine d'années, on ne pouvait prononcer le mot de métaphysique dans un débat entre libres-penseurs, sans provoquer un sourire ironique et déclinatoire. Voici que des écrivains, tels que MM. Novicow, Lucien Descaves, Emile Vandervelde, Edmond Picard, Scipio Sighele, Louis Gumplowicz, Pompeyo Gener, Virgile Rossel, G. Rensi, Léopold Lugones, Van den Bergh, etc., recrutés un peu au hasard dans les régions les plus avancées de la philosophie et de la sociologie se joignent à Spencer, Guyau et Fouillée pour proclamer la persistance probable et légitime des hypothèses métaphysiques, — avec cette double réserve nettement formulée, la première par le fondateur de l'évolutionisme, la seconde par l'auteur de l'*Irréligion de l'avenir* : — que nos représentations transcendantes peuvent seulement nous donner un symbole de la réalité et que nos conceptions métaphysiques doivent rester des hypothèses individuelles. — Mais rien ne pourra empêcher ceux qui professent des idées communes sur ces hypothèses, de s'associer pour les répandre, et nous revenons ainsi au maintien de l'association religieuse.

En troisième lieu, la sociologie tend à démontrer que si la

Digitized by Google

raison est souveraine pour formuler le code de nos droits et de nos devoirs, elle est insuffisante pour le faire respecter, quand on se trouve aux prises avec les intérêts et les passions. C'est donc au sentiment qu'il faut faire appel pour assurer le dernier mot à la morale. Or quel sentiment plus puissant à cet égard que le sentiment religieux, dégagé, si possible, de ses préoccupations dogmatiques et ramené au désir de concourir à l'œuvre du pouvoir transcendant « qui travaille pour la droiture » ?

Enfin, l'histoire des religions, en faisant connaître celles-ci telles qu'elles sont, a non seulement placé le problème religieux au-dessus des conflits irritants du cléricalisme et de l'anticléricalisme, mais elle a encore propagé la distinction entre religion et religions, qui se révèle dans la majeure partie des réponses à l'enquête du *Mercure*; avec ce corollaire inévitable que, si les cultes doivent modifier leur dogmatique pour se mettre d'accord avec les progrès intellectuels, cependant la religion n'a rien à redouter de la science, non plus que la science de la religion. — Nous devons également à cette branche nouvelle des sciences historiques la démonstration que toutes les religions sans exception rentrent dans les cadres de l'évolution humaine et que, si elles subissent forcément l'influence de leur milieu, elles peuvent à leur tour réagir sur ce milieu pour activer, aussi bien que pour entraver, le progrès social. Ainsi les grands savants qui, au siècle dernier, ont fondé l'hiérographie, les Max Muller, les Ernest Renan, les Albert Réville, les Cornélius Tiele, n'ont pas seulement servi la cause de l'histoire, mais encore celle de la tolérance et de la paix religieuse entre les hommes de bonne volonté.

Ce sont tous ces facteurs réunis qui ont amené un revirement dans lequel on aurait tort de chercher soit une abjuration du libre examen, soit un caprice de l'opinion. On fera peut-être observer que ce changement de front est confiné dans une élite intellectuelle et qu'il a pour contre-partie, ainsi que le constatait M. l'abbé Brémond, le progrès de l'irréligion parmi les classes non instruites ou à demi instruites. Ce

Digitized by Google

phénomène n'a rien qui doive nous surprendre et encore moins nous dérouter.

Les modifications qui se succèdent dans la culture intellectuelle et morale des sociétés, commencent généralement par en haut et ne se propagent de couche en couche qu'avec une certaine lenteur. On peut les comparer aux ondes concentriques produites dans une eau paisible par des objets qu'on y jetterait tour à tour : les premières ont à peine atteint, en s'élargissant, les bords du bassin, que déjà s'affirment au centre celles qui sont destinées à les remplacer. L'irréligion grandissante de la foule est le prolongement d'une philosophie qui avait conquis l'avant-garde intellectuelle à une époque où les masses acceptaient encore sans raisonner la foi des générations précédentes. N'est-il pas admissible que cet interrègne prendra fin, le jour où les classes inférieures se trouveront atteintes à leur tour par le nouvel idéal qui s'élabore, dans les régions supérieures de la pensée contemporaine, en vue d'enrôler au service du progrès social un sentiment religieux réconcilié avec les découvertes de la science et les exigences de l'histoire?

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

LE PORT D'ANVERS [1]

L'extension de la navigation par les découvertes de Colomb et de Diaz nécessita des modifications dans la construction des navires. La capacité fut augmentée, mais cet accroissement du tonnage resta limité par la faible masse des marchandises à transporter.

Ce n'est qu'à partir du milieu du XIX^e siècle que l'Amérique mit à la disposition de l'Europe de très fortes quantités de subsistances et de matières premières, et c'est depuis l'ouverture du canal de Suez que le commerce avec les Indes, l'Extrême-Orient et l'Australie a pris un développement notable.

Au XVII^e siècle, les Hollandais s'appliquèrent à améliorer la construction des navires ; leur marine était, à cette époque, la plus puissante, la plus nombreuse, la plus active.

Au XVIII^e siècle, les Français firent servir, les premiers, et avec succès, les sciences mathématiques à l'architecture navale. Leurs vaisseaux, capturés par les Anglais, servirent de modèles dans les arsenaux de Portsmouth et de Woolwich.

Les constructeurs britanniques introduisirent des perfectionnements de détail, mais le navire restait pareil à lui-même. Il devenait plus solide, plus soigné et les dimensions augmentaient.

(1) Voir *Revue de Belgique*, août 1907, p. 287.

Digitized by Google

Toutefois, ces progrès s'effacent devant l'application de la vapeur à la navigation.

Le *Savannah,* qui traversa l'Océan, d'Amérique en Angleterre, en 1819, était un bateau mixte de 350 tonnes. En 1838, la « British & North American Steamship C° », le premier armement constitué pour l'exploitation d'un service régulier de navigation à vapeur, inaugura sa ligne sur New-York par l'expédition du *Sirius,* steamer en bois de 170 pieds et de 703 tonnes.

En 1839, l'*Archimède,* de 237 tonnes, est muni du premier propulseur hélicoïde, mais l'emploi de l'hélice ne se généralisa que plusieurs années après.

En 1840, le départ du *Britannia* marqua le début du service postal de la « Cunard line » ; ce navire mesurait 207 pieds dans la longueur, 34 pieds dans la largeur; il avait un creux de 24 pieds, un tonnage de 1,150 tonnes brutes.

En 1856, la « Cunard line » mit en service le *Persia,* bâtiment en fer, à aubes, de 376 pieds et 3,871 tonnes. C'était, à cette époque, le plus grand et le plus beau steamer. Cette même année 1856, Brunel soumit à des capitalistes le plan de son fameux *Leviathan,* le *Great Eastern,* qui devait avoir 690 pieds de longueur et près de 19,000 tonnes brutes. Il fut construit, mais ne trouva pas un aliment suffisant pour couvrir les frais de l'exploitation. Après avoir servi à la pose des câbles télégraphiques, il fut démoli.

Le commerce n'avait pas encore assez d'ampleur pour utiliser des steamers de cette dimension; le protectionnisme et les difficultés que présentaient les communications sur terre entravaient les affaires et limitaient les besoins.

Avec la navigation à la voile, avant le caractère nouveau que lui donnèrent les Américains par la construction des « clippers », les relations transocéaniques étaient desservies, généralement, par des navires de quelques centaines de tonnes.

Digitized by Google

Les conquêtes de la science et de l'industrie, l'adaptation de la vapeur et de l'électricité aux communications, l'accélération et l'abaissement du prix des transports, la mobilité croissante des hommes et des choses modifièrent les courants commerciaux.

Le succès des premiers pyroscaphes avait imprimé un élan sérieux à la nouvelle industrie. La marine à voiles profita des perfectionnements réalisés dans l'architecture navale en vue de sa transformation. Les formes et le gréement furent améliorés; on augmenta la longueur, le tonnage et la vitesse, afin d'abréger la traversée des nombreux émigrants et de réduire les frais pour le transport des marchandises.

Deux articles donnaient un fret relativement abondant, le coton des États-Unis pour l'Angleterre et la houille de la Grande-Bretagne pour les différentes stations charbonnières. Pour ces expéditions et pour les émigrants on construisit des trois mâts de 1,000 à 1,500 tonnes.

D'un autre côté, les paquebots qui ne servaient qu'au transport de passagers et des produits manufacturés d'un grand prix changèrent constamment de type. On voulait obtenir la plus grande vitesse avec la plus grande économie. Déjà, au commencement de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, on cherchait à gagner une fraction d'un jour pour la traversée de Liverpool à New-York, mais cette économie de temps nécessitait un prodigieux accroissement de dépenses pour le matériel et pour le combustible. Depuis 1854 on avait cependant les machines compound.

Vers 1860, les armateurs considéraient le *Persia* et l'*Himalaya* comme d'immenses navires dépassant les ressources commerciales en fret et en passagers. On prétendait que le type le plus convenable était le steamer en fer, à hélice, ne dépassant pas 300 pieds de longueur, 38 de largeur et 26 de profondeur.

L'Angleterre et les États-Unis, seuls, étaient alors dans la voie des franchises allégeant les charges de la navigation.

Digitized by Google

Après avoir levé le drapeau de la liberté commerciale, la Grande-Bretagne avait profité largement de sa nouvelle politique économique, de sa situation géographique et géologique et de l'énergie de sa population. Londres était l'entrepôt de l'Europe, le grand, pour ainsi dire l'unique marché des produits coloniaux. Comme une pompe aspirante, il attirait à lui tout ce que le monde fournissait d'échangeable; les richesses s'y entassaient et c'est dans ce réservoir que l'industrie et le commerce du continent allaient puiser les marchandises nécessaires aux besoins locaux.

L'évolution économique déterminée par le régime douanier relativement libéral adopté, après 1860, dans presque tous les États de l'Europe, par le perfectionnement des moyens de communication et de transport, par les progrès de l'outillage commercial et industriel, a donné une étendue plus grande aux marchés des ports du continent et leur a permis de recevoir directement plus de cargaisons, pour les distribuer dans l'Hinterland.

On s'est adressé de moins en moins à Londres et davantage aux lieux de production. D'ailleurs, l'émigration, en assurant aux navires un fret rémunérateur, avait déjà facilité la création de services plus ou moins réguliers entre les ports du continent et ceux des États-Unis, du Brésil et de la Plata.

Un port ne peut recevoir de fortes quantités de marchandises qu'avec l'assurance de trouver des acheteurs en nombre suffisant pour écouler ce qu'il importe. L'étendue du marché dépend de la somme de ses besoins et des frais qui grèvent les produits pour arriver jusqu'à la consommation.

C'est vers le nœud formé par les bouches du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut que devait se porter le mouvement destiné à conférer à l'Europe centrale les bienfaits de la nouvelle politique commerciale. Il fallait être bien outillé pour avoir l'appui du commerce des vallées des trois fleuves. L'administration communale d'Anvers l'avait

Digitized by Google

compris ; elle voulait attirer le transit, étendre les ramifications des rapports aussi loin que possible au delà des frontières, car si l'activité des populations de l'Hinterland détermine l'importance du port, le rayon d'influence de celui-ci est déterminé par la facilité des voies d'accès.

L'industrie nationale profite de cet élément étranger qui permet la multiplication des voyages, l'emploi de grands navires et la baisse du taux du fret.

Il ne suffit pas de produire des marchandises dans de bonnes conditions, il faut encore les livrer favorablement aux consommateurs, avoir un prix de transport avantageux jusqu'au port d'embarquement, le bon marché des manipulations, de la mise à bord, dans la cale, à la sortie, — ou en allège, sur quai ou en wagon à l'entrée, — et offrir aux navires de mer de bonnes installations et suffisamment de fret varié, combinant les marchandises lourdes et les produits légers, pour obtenir un fret convenable.

Plus le tonnage des navires augmente, plus les frais sont réduits et plus le taux du fret est bas.

A Anvers, dans les circonstances normales, le tirant d'eau maximum est de 20 pieds pour les navires entrant dans les vieux bassins. On avait installé les écluses des nouveaux bassins de manière à donner 54 centimètres de plus à la hauteur de l'eau sur le seuil du haut radier au niveau de la flottaison (6^m89). Aux quais de l'Escaut ne pouvaient accoster, vers 1870, que des navires de faibles dimensions, les autres stationnaient sur la rade en attendant le moment propice pour entrer dans le bassin ; les plus grands devaient alléger dans la rivière. La passe navigable était irrégulière et ne répondait plus aux exigences de la navigation, exigences de plus en plus grandes à cause de l'accroissement du mouvement et de l'augmentation du tonnage moyen des navires.

Après la guerre de 1866, l'autorité militaire avait reconnu la nécessité de modifier le système défensif de la Belgique. La citadelle du Sud était condamnée. En 1868,

Digitized by Google

le gouvernement institua une commission chargée d'étudier le meilleur parti à tirer de ses terrains en y consacrant une cinquantaine d'hectares à des installations maritimes.

En 1870, une commission spéciale fut instituée pour « résoudre la question du redressement de l'Escaut devant la ville, la construction de quais en eau profonde et l'exécution d'un plan d'ensemble des améliorations à réaliser au point de vue maritime ».

Dès le 10 novembre 1870, alors que tout le trafic de transit affluait à Anvers, par suite de la guerre franco-allemande, le comité d'études remit son rapport. Il concluait à la régularisation du cours de l'Escaut en donnant au fleuve une largeur uniforme de 350 mètres devant la ville, en enlevant le *Werf,* en construisant des quais de manière à donner à leurs murs la forme d'une courbe concave, sans saillie et embrassant tout le développement de la rade. Il s'agissait de maintenir le *thalweg* près des nouveaux murs et d'obtenir un mouillage de 8 mètres sous marée basse.

La commission insistait sur la nécessité de rendre à l'Escaut toutes les eaux supérieures qui doivent y affluer naturellement et elle proposait quelques travaux à exécuter sur la rive gauche, en amont et en aval de la Tête de Flandre, et aussi en amont d'Anvers.

D'autres projets furent présentés. Des particuliers recommandaient l'appropriation de la rive gauche. Malheureusement, la politique s'empara de la question. On s'adressa aux électeurs qui, quoique censitaires, n'étaient pas plus versés dans les questions économiques ni plus exempts de préjugés que les masses.

Ce n'est qu'en 1874, en janvier, que l'État signa des conventions avec la Compagnie immobilière et avec la ville pour régler la destination des terrrains de la citadelle du Sud et la rectification des quais, ainsi que l'agrandissement des installations maritimes au nord et l'amélioration du régime du fleuve.

Digitized by Google

La même année, le 3 juin 1874, M. Stessels, chef du service hydrographique, adressait au Ministre des travaux publics le projet de creusement d'une coupure dont le tracé à courbe douce devait quitter l'Escaut à Anvers, au Kattendyk, pour le rejoindre au Kruisschans, supprimant ainsi les courbes à l'aval d'Anvers.

Ainsi naquit cette question de la grande coupure qui fut reprise, en 1881, par le directeur général des ponts et chaussées, M. Maus. Le lieutenant général Brialmont déclara qu'il pouvait être facilement pourvu à la défense d'Anvers, en cas d'exécution du projet Stessels. Celui-ci n'allait-il pas permettre à l'autorité militaire de réclamer de l'argent pour mettre Anvers à l'abri des effets de la nouvelle artillerie!

La construction des nouveaux quais de l'Escaut, adjugée le 7 juin 1877 pour la somme de 38,275,225 francs, fut divisée en quatre sections; la première comprenait, outre la partie du mur de quai s'étendant du musoir du bassin d'échouage au bastion Saint-Michel, la digue de raccordement, le bassin de batelage au sud, avec les ponts, l'écluse et le chenal d'accès.

Les nouveaux quais furent inaugurés solennellement le 26 juillet 1885. A mesure que les sections avaient été reconstruites, nivelées et pavées, le gouvernement en avait fait la remise à l'administration communale, qui les outillait, y établissait des hangars en fer et des grues hydrauliques tournantes.

Le commerce avait réclamé des quais de 60 mètres de largeur; l'administration croyait que c'était trop; cinq ans après, en 1879, elle admettait 100 mètres quand la navigation et le commerce en réclamaient 110. Le travail fini, on constata qu'on aurait dû augmenter l'espace d'au moins 50 p. c.

Néanmoins, la rade de 3,500 mètres de développement bordée de quais installés et outillés dans les meilleures conditions, offrant à leur pied un mouillage de 8 mètres d'eau à marée basse, permettant aux plus grands navires

Digitized by Google

d'alors de venir aborder à ras de leurs murs, des bassins avec une surface d'eau qui allait être de près de 70 hectares, un réseau serré de lignes ferrées reliant le port à tous les points de l'Europe, d'importantes voies de pénétration fluviales plaçaient Anvers au premier rang des villes maritimes; il enleva aux ports allemands, hollandais et français une partie de leur clientèle. Le rayon de son Hinterland s'élargit considérablement.

Mais, en présence de l'accroissement continu du mouvement sur le globe et de l'essor de la marine, l'étranger ne resta pas dans l'inaction. Partout on s'est imposé et l'on s'impose encore des sacrifices considérables pour rendre les ports plus sûrs, plus hospitaliers, pour les mettre en état de remplir leur destination.

En 1870, un bateau déplaçant 4,000 à 5,000 tonnes était un très grand navire; vers 1880 on construisait des vapeurs de 8,000 tonnes. Le *City of Rome,* lancé en 1881, avait 580 pieds de longueur et déplaçait 8,145 tonnes.

Douze ans après, en 1893, avec le *Campania* et le *Lucania,* on arrivait à 620 pieds et 12,950 tonnes. Le *Deutschland,* livré en 1900, a une longueur de 686 pieds, une jauge de 15,500 tonnes, une puissance motrice de 36,000 chevaux; il a coûté 16 1/2 millions et brûle 3,400 tonnes de charbon pour une traversée de Hambourg à New-York.

En 1907, le service de la « White Star Line », de Southampton à New-York, a été doté de l'*Adriatic,* qui a une longueur de 719 pieds, soit 220 mètres, une largeur de 23 mètres et une hauteur de 16; il déplace 40,000 tonnes. Sa vitesse moyenne n'est que de 18 nœuds.

Il y a trente ans, on admirait un steamer filant 14 à 15 nœuds; aujourd'hui, un paquebot-poste ne peut rester au-dessous de 20 nœuds, soit 20 milles ou 37 kilomètres à l'heure.

A force de progrès, on a obtenu une rapidité remarquable, grâce surtout aux machines d'abord à triples, puis à quadruples cylindres. En 1893, la Compagnie Cunard indiquait une puissance de 30,000 chevaux sur ses paque-

Digitized by Google

bots *Campania* et *Lucania,* pour une vitesse de 22 nœuds aux essais, soit 20 nœuds en service. En 1900, le *Deutschland* a maintenu la marche de 23 nœuds de Sandy Hoek au cap Lizard. Les nouveaux steamers de la « Cunard » jaugeront 32,000 tonnes, auront une puissance motrice de 40,000 chevaux et une vitesse en service de 25 nœuds ou 46 1/3 kilomètres à l'heure ; ils coûteront 30 millions de francs. Ce seront les premiers transatlantiques à turbines. Ils mesureront 237 mètres de longueur, $26^{m}40$ de largeur et $18^{m}75$ de hauteur.

La *Lusitania,* le premier de ces deux steamers, vient de déployer dans les essais officiels une vitesse de 26 1/4 nœuds au « mille mesuré ». Dans l'essai de quarante-huit heures en pleine mer, elle a donné une moyenne de 25 2/5 nœuds.

De pareilles constructions auraient paru une entreprise téméraire et orgueilleuse il y a un quart de siècle, quand les ports s'outillaient pour recevoir les vapeurs de 8,000 à 10,000 tonnes ayant un tirant d'eau de 7 à 8 mètres.

Une loi de 1863 avait prescrit le percement du Hoek van Holland, pour créer une nouvelle voie fluviale (Nieuwe Waterweg) au port de Rotterdam. L'auteur du projet, M. Caland, l'avait basé sur les idées développées dans son livre : *Du flux et du reflux dans les rivières à marée.*

Il y eut une suite de mécomptes et en 1877, après avoir dépensé 15 millions de florins, on constatait que la profondeur n'était que de 3 1/2 à 4 mètres à marée basse.

De nouvelles études furent faites et c'est par les dragages qu'on obtint le creusement du lit. Les travaux, repris en 1881, donnèrent de bons résultats. Il s'agissait d'avoir une rivière ouverte à la marée, maintenue libre par le curage et présentant une largeur croissant de 250 à 685 mètres.

Déjà en 1886, les navires d'un tirant d'eau de 22 pieds arrivaient régulièrement devant la ville. Aujourd'hui, la profondeur atteint à l'embouchure 10 1/2 mètres, entre les jetées 10 mètres, à Rotterdam 9 mètres à marée haute.

Digitized by Google

A basses eaux, il est vrai, on n'a dans certains endroits du Waterweg que 6 1/2 mètres, mais l'administration est toujours préoccupée de l'approfondissement ultérieur de la voie. Entre les jetées, le mouillage de Rotterdam a une profondeur de 8 mètres à basse mer moyenne, sur une largeur de 110 mètres.

A Amsterdam, une troisième entrée fut créée par le canal de la mer du Nord qui réunit l'Y à cette mer où il débouche dans le port d'Ymuiden; il est accessible aux plus grands navires.

Par le traité du 25 mai 1881, l'empire allemand s'engageait à couvrir la moitié des dépenses jusqu'à concurrence de 40 millions pour la transformation du port de Hambourg; les dépenses totales dépassèrent 100 millions de marcs.

A Dunkerque, au Havre, à Gênes, partout on a fait des frais pour l'amélioration du port, la multiplication des établissements maritimes, l'extension et le perfectionnement de l'outillage.

En 1885, Anvers avait les installations les plus complètes. Depuis lors, l'étranger nous a devancés. Les exigences du militarisme, les préoccupations électorales n'y ont pas entravé le progrès des ouvrages pour le stationnement des navires et pour le déchargement et le chargement des marchandises.

Chez nous des bassins réclamés depuis 1871 ne purent être commencés que lorsque la ville fut mise en possession des terrains de la citadelle du Nord.

Depuis 1870, on avait construit les bassins de la Campine et du Canal (Asia dock), inaugurés en 1873, l'un et l'autre communiquant, par un chenal, avec le bassin au Bois qui, lui, fut agrandi en 1873. Le Schyn avait été détourné et passe par un siphon au-dessous du bassin de la Campine.

Le bassin du Kattendyk, prolongé vers le nord, était pourvu de trois nouvelles cales sèches; l'inauguration en eut lieu le 11 septembre 1881.

Digitized by Google

Aux anciens bassins on avait élargi les quais Godefroid et de l'Entrepôt, par une emprise faite sur la surface d'eau; on les avait portés respectivement de 22 à 40 et de 19 à 43 mètres.

Enfin, en 1882, on avait décidé de creuser les deux bassins Africa (devenu le bassin Lefebvre) et Amerika, destiné au commerce des pétroles, au nord du bassin du Kattendyk, sur l'emplacement de la citadelle du Nord dont le terre-plein avait été cédé, enfin, par le gouvernement à la ville, le 19 janvier 1881, et dont les fronts intérieurs étaient démolis. Le 18 juin 1883, on procéda à l'adjudication publique de ce travail. La soumission la moins élevée (5,787,000 francs) fut approuvée et les eaux furent introduites dans les nouveaux bassins en décembre 1886; la dépense totale de l'entreprise s'éleva à 6,335,000 francs.

Cependant, le commerce se plaignait toujours de l'insuffisance des installations. Plusieurs compagnies de navigation ne pouvaient se servir d'Anvers comme port d'escale à cause du manque de places fixes pour les lignes régulières. L'administration communale améliorait, complétait et outillait ses établissements; l'État, lui, entravait l'agrandissement du port parce qu'il voulait imposer la grande coupure du Kruisschans que la ville ne voulait admettre que comme canal éclusé et non comme détournement du lit du fleuve.

La succession des courbes, disait l'administration communale, est l'âme de l'Escaut; il faut respecter ce régime et se contenter d'aider la nature; on ne peut pas la contrarier. Pour étendre la rade vers l'aval, il suffit de procéder à l'amélioration des courbes en creusant une rive bien concave et en remblayant la rive opposée, de manière à rendre le courant plus régulier et plus accentué.

En 1891, la ville avait soumis à l'approbation du gouvernement le projet de construction d'une écluse maritime destinée à mettre le bassin Africa en communication directe avec l'Escaut, par une entrée plus profonde et plus commode que l'écluse du Kattendyk.

Digitized by Google

Le ministère ne voulant pas compromettre la grande coupure, institua, le 13 novembre 1891, une commission spéciale chargée de se prononcer sur les plans d'écluses et d'étudier un plan général des améliorations de la rade immédiatement à l'aval du Kattendyk ainsi qu'un plan programme des extensions à donner aux installations maritimes d'Anvers.

Les travaux de la commission furent arrêtés dès le mois de février 1892, après le rejet, par les délégués du gouvernement, de la proposition de la ville concernant l'écluse.

Depuis lors, l'opposition entre les idées de l'administration centrale et celles des élus de la commune a retardé la libre expansion du commerce et de la navigation d'Anvers. Cet antagonisme a été nuisible à la prospérité de la métropole commerciale et aux progrès de la richesse du pays.

La lutte n'a cessé qu'en 1906. Alors le gouvernement s'est rallié au projet de la ville : l'établissement d'un port auxiliaire avec sortie au Kruisschans. On a modifié quelque peu le tracé de l'administration communale et l'on impose au pays la dure condition d'accepter le plan militaire préparé depuis longtemps.

Pendant vingt ans, l'excuse de ne pas vouloir compromettre la grande coupure a permis au gouvernement de négliger son devoir et d'empêcher le collège échevinal d'agir comme il le désirait.

Des appréhensions politiques, le désir d'avoir un port militaire à la côte, des préoccupations électorales amenèrent le gaspillage des deniers publics pour faire éclore des villes plus ou moins maritimes dont le succès est très problématique.

En 1892, on avait promis à Anvers de raccorder, par un mur de quai, l'écluse maritime projetée du bassin Lefebvre à celle du Kattendyk et, en 1895, 2,000 mètres courants de nouveaux quais le long de l'Escaut, au sud d'Anvers. Ce travail fut adjugé en 1897 pour être terminé en 1900; la dernière section ne fut remise à la ville que le 4 juin 1903.

Digitized by Google

Pour le terre-plein de ces quais, d'une largeur de 200 mètres, on décida de pratiquer une trouée de 60 mètres dans l'enceinte fortifiée; il y a donc là un étranglement. Ici encore, les besoins du commerce furent sacrifiés aux exigences du militarisme.

Une loi du 10 mai 1900 consacra une ouverture à pratiquer dans les remparts au nord et l'expropriation de 3,000 hectares pour des travaux maritimes. La ville adjugea le 24 avril 1903 la construction de deux bassins à flot d'une surface de 28 hectares pour la somme de 7 millions 995,700 francs et la nouvelle écluse maritime pour 6,698,770 francs.

C'est sur ces bassins, qu'on vient d'inaugurer en août 1907, que doit s'amorcer le canal de 8 kilomètres de longueur sur 250 mètres de largeur et 12 mètres de profondeur, qui remplacera la grande coupure et qui, comme celle-ci, nécessite la disparition de l'enceinte fortifiée de 1859.

En 1903, les nouvelles installations pour le commerce du pétrole ont été achevées, au sud; en 1904, le bassin Amerika, devenu disponible, a été affecté au service de la grande navigation.

En même temps qu'on accordait à Anvers les 2,000 mètres de quais au sud réclamant l'incorporation d'une partie du territoire de Hoboken, la loi de 1895 donna à Bruges le canal maritime et le port d'escale de Zeebrugge; à Gand, la transformation du canal de Terneuzen avec une largeur à la flottaison de 65 mètres et un mouillage de $8^{m}75$; à Ostende, des travaux d'amélioration et d'agrandissement; à Bruxelles, un port maritime.

Tout ce qui fut décrété en 1895 s'est fait avec lenteur, sauf, toutefois, à Zeebrugge, qu'on semble avoir voulu mettre à la disposition de la navigation et du commerce avant les installations des autres villes maritimes. L'avant-port de Bruges, sur la côte, a été inauguré officiellement au mois de juillet dernier. Ses promoteurs déclarent qu'il deviendra une escale très fréquentée. Il y a là beaucoup d'illusion.

Digitized by Google

Il ne suffit pas d'être le point avancé du pays sur la mer, pour devenir le centre du commerce et du transit.

Anvers domine par la nature des choses. Une loi économique en a fait le grand port belge et les décisions ministérielles n'empêcheront pas la navigation d'obéir à la loi de l'intérêt. C'est à Anvers que les *cargo-boats* continueront à cueillir les marchandises. Quant aux steamers postaux, ils prennent, eux aussi, le fret aux points qui les groupent et vont ensuite embarquer, à l'extrémité du continent, la malle et les passagers qui veulent éviter toute perte de temps.

Zeebrugge pourrait soulager Anvers, non pas comme port de commerce, mais comme boulevard du pays. Les remparts de la commune la plus importante du pays doivent s'effacer. Pourquoi les relever ?

La situation n'est plus ce qu'elle était lorsqu'il fallait arrêter les instincts belliqueux de la France, quand l'attention de cette nation était fixée sur le Rhin et sur l'Escaut.

Déjà après la reconnaissance du notre indépendance, nous avons supprimé les fortifications élevées contre nos voisins du Midi.

De 1830 à 1839, la grande préoccupation militaire chez nous était d'avoir une armée pouvant repousser éventuellement les troupes hollandaises.

De 1839 à 1852, on n'a eu en vue que le respect de la neutralité.

La constitution du second empire français, les exigences de Napoléon au sujet des réfugiés en Belgique firent voter le projet de réorganisation de 1853 portant l'effectif de l'armée à 100,000 hommes et le budget de la guerre à 32 millions de francs.

Léopold Ier prit une large part à cette mesure et c'est encore lui qui réclama en 1859 la concentration de la défense nationale à Anvers.

La guerre de Crimée et le Congrès de Paris avaient porté Napoléon III au faîte de sa puissance. La guerre d'Italie, les armements de la Prusse pendant cette cam-

Digitized by Google

pagne et les projets de l'empereur contrariés par notre neutralité, enfin l'annexion de Nice et de la Savoie à la France avaient éveillé les méfiances de la Belgique et de l'Angleterre. Le 11 juillet 1859 se signèrent les préliminaires de la paix à Villafranca; le 8 septembre 1859, la Belgique affectait 50 millions aux fortifications d'Anvers.

« Tant que je vivrai, avait dit Léopold Ier, je servirai de bouclier au pays. Mais, pour que nos bons procédés à l'égard d'autres nations soient appréciés, il faut que la Belgique subsiste par elle-même, qu'elle soit autre chose qu'une agglomération de provinces, il faut qu'elle ait un centre d'action. »

A cette époque, Anvers était le seul port belge pouvant recevoir les grands navires de mer; sa population dépassait à peine cent mille habitants. On voulait avoir là une position défensive puissante pour le ravitaillement de l'armée et pour attendre les secours d'Angleterre.

Depuis lors, tout s'est modifié.

A la suite de la guerre de 1866, on a décrété, en 1868, les travaux à Termonde. Puis on accrut les effectifs de guerre de trente mille hommes par l'organisation d'une réserve. On s'armait pour opposer une résistance aussi longue que possible à tout ennemi extérieur qui chercherait à envahir le pays, et, dans le cas où les mouvements en rase campagne seraient rendus impossibles, il s'agirait de concentrer les troupes derrière les Nèthes et finalement dans le camp retranché d'Anvers.

La guerre de 1870 a donné aux bassins de la Meuse et de la Moselle une importance stratégique qu'on ne soupçonnait pas à Bruxelles en 1859. Le système défensif dont Anvers était la base ne répondait plus aux besoins d'une bonne protection. On érigea à Liége et à Namur les fortifications de la Meuse. Mis en adjudication en 1888, les travaux furent terminés en 1892.

On a donc maintenu comme règle de la défense la fortification permanente dont l'utilité est de plus en plus contestée. Anvers est resté le réduit avec Termonde

Digitized by Google

comme tête de pont sur l'Escaut. Les positions de Liége et de Namur commandant la vallée de la Meuse constituent les têtes de pont pour l'armée de campagne.

On ne profite pas des leçons de l'expérience. La guerre franco-allemande, la lutte russo-turque et surtout les campagnes au Transvaal et en Mandchourie ont prouvé la supériorité des fortifications passagères.

L'art d'élever des tranchées et d'augmenter leur résistance par des obstacles artificiels s'est perfectionné autant que les armes à feu dont la force destructive est vingt fois plus grande qu'en 1870.

Aussi longtemps qu'on n'a voulu qu'améliorer le système de défense adopté en 1859, le maintien du refuge à Anvers était admissible. Mais, aujourd'hui que tout est bouleversé, qu'il s'agit de dépenser encore une centaine de millions et peut-être même 200 millions pour enserrer la métropole commerciale et artistique dans un nouveau carcan, on doit se demander si la multiplication des forts est le meilleur moyen pour assurer la neutralité et l'indépendance de la Belgique.

Néanmoins, si, malgré l'expérience, on veut maintenir la fortification permanente au rang qu'elle a occupé jusqu'ici, chez nous, c'est du côté de la Meuse que l'armée de campagne doit trouver son appui. En cas de défaite, c'est au bord de la mer qu'elle doit pouvoir se réfugier pour attendre des secours du dehors. C'est là qu'on trouvera, maintenant, dans des conditions plus favorables qu'à Anvers, tout ce qu'on demandait, en 1859, à la place forte désignée comme réduit de la nation.

Zeebrugge, qui, au point de vue commercial, n'a pas d'avenir, a, sur Anvers, le grand avantage, au point de vue stratégique, de ne pas contenir une population civile nombreuse à entretenir, ni de richesses à préserver du bombardement. La place se ravitaillera plus facilement, car le blocus serait plus aisément forcé pour entrer dans le port de Heyst que pour remonter l'Escaut.

Avec l'expansion de la richesse publique et le dévelop-

Digitized by Google

pement des affaires, les ports de commerce doivent dépendre de villes ouvertes et ne pas être subordonnés à des places fortes.

En Angleterre, c'est Portsmouth et Douvres qu'on a fortifiés et non pas Londres et Liverpool. En France, Brest est armé, le Havre a été démantelé ; Toulon est consacré aux travaux de la guerre, Marseille est le port de commerce. En Allemagne, Hambourg et Brême sont libres, Wilhelmshafen et Kiel sont les places fortes. La Spezzia est le port militaire italien, Gênes est laissé aux affaires. Rotterdam et Amsterdam sont des villes ouvertes, Nieuwe Diep concentre la flotte sous la protection d'un fort.

Les Hollandais n'ont pas de place de guerre de premier ordre; ils ne veulent pas dépenser follement des dizaines de millions pour des fortifications permanentes qui sont plutôt un embarras qu'un moyen sérieux de défense. Il suffit, disent-ils, d'avoir quelques petites forteresses pour mettre à l'abri le matériel et les approvisionnements militaires. Pour le reste, ils comptent sur les travaux de campagne et sur l'inondation.

Anvers, aussi, ne doit plus être soumis à des servitudes qui gênent la circulation et l'extension de la ville. Il veut briser définitivement les chaînes qui l'attachent au passé barbare, à la force brutale, afin de pouvoir s'élancer librement dans la voie qui conduit à la solidarité des intérêts du monde. Anvers ne veut plus être ballotté et souffrir entre le tombeau de la ruine, le militarisme, et le berceau de la justice, la libre expansion des affaires, du travail productif.

Laissez au commerce la liberté, la facilité des échanges, le progrès, et refoulez vers les sables de la mer les moyens de destruction.

(*A suivre.*) LOUIS STRAUSS.

Digitized by Google

DU MUNICIPE A LA COMMUNE

A la mémoire
de LÉON VANDERKINDERE.

Declerc avait fait des études de droit et était inscrit au tableau des avocats de sa ville natale. Mais il avait, dès ses premiers pas dans la pratique du barreau, senti qu'il n'avait pas la vocation du « paradoxe », ni le don de l'improvisation. Quelques années de journalisme lui avaient appris, aussi, que la profession ne nourrit pas son homme quand on est en province, qu'on n'est pas politicien, ni disposé à faire le métier de courtier ou de rédacteur d'annonces.

Le parti au pouvoir dans le gouvernement étant venu à changer, et Declerc étant incapable de palinodie, il se vit fermer tout accès aux fonctions qui dépendent de la faveur ministérielle ou de la protection des parlementaires. Comme il fallait vivre cependant, Declerc accepta une nomination d'employé dans une administration communale.

Il avait eu, dès les bancs de l'école, la passion des études historiques, lesquelles mènent aux études sociologiques.

Cette passion ne le quitta point, quand il eut à s'occuper des menus détails de la gestion d'une commune. Et, aux heures de loisir que lui laissait la conquête du pain quotidien, il avait continué à se charmer l'esprit de la poésie qui se dégage de l'étude des faits et gestes de l'humanité.

Declerc n'avait pas, comme de juste, négligé, parmi les questions historiques et sociologiques qui l'intéressaient, celles

Digitized by Google

qui touchaient aux origines et à l'évolution de la gestion administrative des communes de son pays, et particulièrement de celles de sa province natale.

Rouage anonyme d'une machine compliquée, dont le but est de régir une « société de citoyens unis par des relations locales », comme dit le décret révolutionnaire du 11 juin 1793; mêlé à l'action d'un conseil communal et d'un collège de bourgmestre et échevins organisés d'après la loi du 30 mars 1836; placé, par cela même, près d'un dépôt d'archives, source précieuse et vénérable, seule capable de désaltérer à fond ceux qui ont soif du vrai, Declerc eût cru manquer à ses devoirs professionnels, s'il n'avait pas essayé de contribuer par ses recherches à la solution probable d'une question obscure entre toutes.

Il savait que l'uniformité actuelle de l'administration des communes procédait directement de la législation de la Révolution française; il n'y avait eu qu'une courte et mesquine tentative de réaction, de 1817 à 1830, pendant laquelle on avait repris une distinction, d'origine féodale, entre les villes proprement dites et les communes du plat-pays, ou communes rurales. Il savait que le gouvernement provisoire de la Révolution belge avait, dès le 8 octobre 1830, proclamé à nouveau le principe de l'égalité entre les villes et les communes rurales et que, en 1836 comme en 1817, on avait rendu aux autorités dans la commune les titres de « bourgmestre » et « échevins », qui se rattachaient mieux que ceux de « maires » et « adjoints » aux traditions du pays.

Mais Declerc avait lu l'*Origine des communes flamandes*, de Jules Van Praet; le *Précis du régime municipal de la Belgique avant* 1794, de Gachard, et le *Coup d'œil sur les institutions provinciales et communales en Belgique*, de Ch. Faider, trois ouvrages fondamentaux, écrits par des hommes devenus illustres par leur compétence en des domaines différents : l'archéologie, le droit et la diplomatie, après avoir été des fondateurs de notre état national; il avait vu, dans ces ouvrages, que, sous les apparences d'une grande diversité, il y avait, cependant, dans l'administration des villes proprement dites,

Digitized by Google

une uniformité réelle qui n'était dissimulée que par des différenciations de noms et de titres.

Chaque ville avait un corps représentatif de l'ensemble des habitants, et Declerc y voyait l'organisme prédécesseur du conseil communal moderne, qui est le pouvoir délibérant, prépondérant, directeur de toutes les communes; et il y avait aussi, jadis, dans chaque ville, un corps exécutif composé d'un chef ou président et d'assesseurs, tout comme le collège formé actuellement par le bourgmestre et les échevins. Le régime moderne s'est borné, en appliquant des principes de simplification et de représentation populaire, à donner au bourgmestre, élu en principe par ses concitoyens, l'honneur et la responsabilité d'être, en même temps, le représentant du pouvoir central. Il lui a confié des fonctions qui, auparavant, étaient confiées à un personnage distinct des élus des bourgeois. Jadis également, les collaborateurs du chef de la commune étaient nommés par le « prince » dans les villes où ce choix ne dépendait pas d'une élection, à plusieurs degrés, élection dans laquelle, d'ailleurs, les délégués des bourgeois n'avaient qu'une part minime ou seulement un droit de présentation.

C'était en somme, pensait Declerc, la force des choses qu avait fait aboutir ainsi aux mêmes résultats, les efforts tentés, en cent endroits différents, pour créer les organes indispensables à l'exécution d'actes utiles à la collectivité. Partout où il y a des intérêts communs à satisfaire, il faut qu'une réunion des « intéressés » se fasse et qu'une décision soit prise; il y a, ensuite, quelqu'un qui doit être chargé de l'exécution de cette décision et qui doit recevoir le pouvoir, la puissance de réaliser. Cet agent peut, d'ailleurs, pour mieux assurer — par la division — l'exécution du travail, être composé de plusieurs personnes. Il faut, enfin, que le pouvoir central ait un droit de contrôle sur les décisions des organismes qui évoluent dans son sein.

Cela était si simple et si inéluctable que l'uniformité, réalisée au XIX^e^ siècle, l'eût été bien plus tôt si le particularisme local n'avait pas été un principe d'ordre traditionnel, contre lequel

Digitized by Google

le gouvernement, qui n'avait jamais pu se ressaisir entièrement depuis l'émiettement féodal, était incapable de lutter par des mesures d'ensemble. Le règne de Joseph II nous offre, pour la dernière fois, le spectacle de cette impuissance de l'autorité.

C'était donc le traditionnalisme et le particularisme, survivances d'une indépendance ou d'un laisser-faire quasi complets, qui avaient, dans chaque ville, maintenu une composition ou plutôt une dénomination spéciale du conseil municipal et du collège des bourgmestre et échevins.

Declerc avait manié, avec un saint respect, les velins des chartes et des cartulaires, où des scribes, ses collègues d'antan, avaient transcrit, de leur plus belle main, les articles constitutionnels des administrations urbaines du moyen âge. Il avait eu plusieurs dépôts d'archives originales à sa portée; mais il avait aussi parcouru la *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique*, de A. Wauters, et il y avait trouvé l'indication de documents nombreux dont la lecture, l'analyse et la synthèse ultérieure lui avaient ouvert les yeux. Il avait constaté que la recherche de la solution du problème des origines des villes avait entraîné le même Wauters à publier les *Preuves*, c'est-à-dire une collection de documents originaux et pour la plupart inédits jusqu'alors, avant d'aborder leur étude et d'en faire le commentaire, dans *Les libertés communales*. Il avait, enfin, feuilleté et refeuilleté l'*Histoire de la Flandre*, de Warnkoenig, ce promoteur immortel de la science historique édifiée à l'aide des sources, dont l'œuvre a été traduite, d'enthousiasme, peut-on dire, par le patient et érudit Gheldof.

Il y eut une chose que Declerc dut s'affirmer, avant toute autre : c'est que l'origine et l'organisation des communes rurales étaient absolument distinctes de celles des villes, et que ces communes rurales, ou villages, restèrent, jusqu'à la fin de l'ancien régime, c'est-à-dire jusqu'à la Révolution française, sous la dépendance absolue de leurs seigneurs féodaux, qui les avaient créés et qui y nommaient les administrateurs. C'étaient, en somme, d'anciennes fermes, les *villae*, dont quelques-unes dataient du temps des Romains et dont les

Digitized by Google

manants, serfs plus ou moins rapidement affranchis des corvées corporelles, étaient restés agglomérés autour du château ou de la motte seigneuriale et du clocher construit par ledit seigneur.

Ces villages, en un mot, ne jouirent jamais de ce que l'on nomme la personnification civile, c'est-à-dire du droit de vivre et d'agir comme corps, comme société.

Or, il en était autrement des villes. Et si pour quelques-unes il existe des chartes d'affranchissement incontestables, il y en a d'autres, en très petit nombre, il est vrai, dont l'état d'émancipation remonte à la nuit des temps et que, déjà au XII[e] siècle de notre ère, on faisait remonter à l'antiquité, *ab antiquo,* comme on disait.

Ce fut un bien triste jour pour Declerc que celui où il apprit la mort de Léon Vanderkindere, avec lequel il était en correspondance et avec lequel il se sentait en communion télépathique, semblait-il, dans la recherche de la vérité probable sur l'origine et la primitive organisation des villes. Entre ces deux cerveaux, si distants, cependant, l'un de l'autre au point de vue topographique comme au point de vue de la puissance intrinsèque de travail, d'autorité et de renom, il y avait comme un parallélisme d'activité, de mise en œuvre de matériaux, recueillis en cent lieux divers, et d'où devait sourdre une opinion, dont Vanderkindere, pour sa part, fixait les bases, au fur et à mesure qu'il s'était formé une conviction, dans ses communications aux assemblées savantes; en dernier lieu, dans *La notion juridique de la commune.*

Vanderkindere n'avait pas pu se rallier à l'opinion défendue par M. Pirenne, dans *L'origine des constitutions urbaines au moyen âge* et *Villes, marchés et marchands au moyen âge* et, — avec moins d'assurance — dans son *Histoire de Belgique*. D'après cette opinion, les villes du moyen âge étaient nées d'une sorte d'insurrection prolongée de marchands étrangers, formant une société, une « colonie » au milieu d'une seigneurie et imposant, à la longue, « à l'ensemble de la ville, son droit et ses institutions », un prétendu *jus mercatorum,* inventé d'ailleurs par la science allemande et dont on n'a jamais vu le code.

Digitized by Google

Declerc avait, lui aussi, éprouvé une sorte de malaise quand il avait vu produire cette opinion, et il n'avait jamais pu se résoudre à l'adopter, parce qu'elle est contraire à l'évolution ordinaire des choses humaines. Évolution où la pérennité se mêle au transformisme, pour modifier des institutions préexistantes dans une direction donnée; mais où l'on n'a jamais vu des modifications radicales, sinon d'une manière instantanée, parce qu'elles dérivent, alors, de la conquête ou de la guerre civile.

Les *Lettres sur l'histoire de France*, l'*Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers-État*, le *Recueil des monuments inédits de l'histoire du Tiers-État*, du génial Augustin Thierry, avaient prouvé, à toute évidence, à Declerc qu'il y avait eu, en France, dans le nord notamment, des villes qui n'avaient dû leur émancipation qu'à une association secrète de leurs habitants, à une conjuration pour un but déterminé, à une « commune jurée », à une « amitié » éclatant, au moment propice, en une émeute victorieuse terminée par une « paix ». Declerc n'ignorait pas qu'en Belgique même, il y avait eu des agglomérations qui s'étaient soulevées contre leur seigneur-propriétaire, pour obtenir cette émancipation, et que c'étaient des agglomérations que les rois ou comtes francs avaient jadis données ou concédées en bénéfices ou en fiefs à des « fidèles » laïques, ou à des évêques, ou à des abbayes.

Ces « communes » n'avaient trouvé que la voie de l'émeute pour se soustraire à une tutelle intolérable et elles avaient regardé comme des phares, remplis d'une lumière désirable, les villes qui jouissaient déjà de leur émancipation. Car un désir ne vient que de ce que l'on a vu chez d'autres !

Il y avait donc des « villes » préexistantes à l'ère des révoltes des communes jurées. Et ces « villes », c'étaient, avant tout, les villes de l'Italie, du midi et du centre de la France qui, fondées avant et pendant la conquête romaine, n'avaient, depuis, jamais cessé de conserver les grandes lignes de l'organisation des municipes, laquelle comportait, en première analyse, la personnification civile, c'est-à-dire l'émancipation sous la seule autorité du pouvoir central.

Digitized by Google

Declerc ne pouvait douter qu'il n'y eût eu aussi un certain nombre de municipes en Belgique, même en Flandre, où les traces d'une civilisation romaine intense surgissent à chaque pas. Il lui semblait que Schayes, dans *La Belgique avant et pendant la domination romaine*, ne tenait pas suffisamment compte de ces exhumations, mises en rapport avec tout ce que l'on sait de la civilisation romaine et avec la durée même de cette domination chez nous, en affirmant qu'il n'y avait eu, en Belgique, que deux villes proprement dites : Tongres et Tournai. Schayes se basait sur l'emploi du mot latin *civitas* donné dans un document contemporain à ces deux localités; mais il est admis, maintenant, que ce mot s'appliquait à une circonscription administrative déterminée par son chef-lieu. D'ailleurs, l'archiviste Piot, qui publia et annota la deuxième édition de l'ouvrage de Schayes, est beaucoup moins affirmatif, et Declerc constatait que les documents mêmes invoqués par Schayes, parlent aussi d'établissements militaires (*castrum*) et de ports de commerce (*portus*) et que c'est, évidemment, par défaut d'intérêt que ces documents ne citent pas *tout* ce qui existait en Belgique, à cette époque. Ce n'était pas leur but, d'ailleurs, puisque l'*Itinéraire d'Antonin* n'est qu'un annuaire des distances et des relais le long des grandes routes et que l'autre document, la *Notice des dignités*, est quelque chose comme notre *Almanach royal*, c'est-à-dire un annuaire des fonctions et des dignités de l'empire.

A défaut de renseignements sur les *castra*, qui pouvaient être aussi bien des villes fermées ou fortifiées que de simples fortins ou camps, — et sur les *portus* qui, répandus le long des côtes, aux embouchures ou dans les estuaires des fleuves, constituaient des postes douaniers, — il faut bien admettre que les habitants, réunis autour de ces *castra* ou dans ces *portus*, devaient être administrés comme toutes les autres cités de l'empire et que c'étaient, par conséquent, des municipes.

Le formidable hiatus, de quatre siècles, qui se dresse entre la fin de la domination romaine et le recommencement de quelque organisation gouvernementale, sous Charlemagne, n'inquiétait point Declerc; car s'il savait que les barbares

Digitized by Google

Francs, nomades par instinct et par besoin, étaient devenus plutôt agriculteurs que citadins, quand ils s'étaient fixés, aussi savait-il que leurs rois avaient conservé tout ce qu'ils avaient pu des institutions fiscales des Romains, et notamment ces agglomérés, qualifiés de *Fisci* à la fois par les codes impériaux et par les capitulaires royaux, où les habitants, fils d'anciens citoyens romains, étaient restés libres.

La loi salique, dont la rédaction définitive ne fut faite, il est vrai, que du temps de Charlemagne, ne parle-t-elle pas des étrangers qui viennent dans les *villae* et qui y acquièrent le droit de cité si, après un séjour de douze mois, leurs voisins, *vicini*, y consentent ? Et n'est-ce pas ce même délai qui, plus tard, fut admis dans la généralité des chartes des communes, pour l'acquisition du droit de bourgeoisie ?

Comment, d'ailleurs, ces agglomérés urbains existant à la fin de la domination romaine eussent-ils pu disparaître entièrement lors de la conquête franque ? Cette conquête n'avait eu, en aucune manière, les allures d'un déluge nivelant tout et détruisant toute vie sociale antérieure. Et si l'on constate que les capitales sont demeurées debout, pourquoi les villes moindres ne le seraient-elles pas restées également ?

N'y a-t-il pas des capitulaires qui, s'occupant du service militaire, prescrivent que ceux qui ne peuvent pas prendre les armes, à l'appel du roi, et partir en guerre, doivent rester dans les villes, pour y faire le guet et pour travailler aux fortifications ?

Les *portus* et les *castra* réapparaissent partout, d'ailleurs, dans les récits ou légendes hagiographiques du VII^e^ siècle. Le mot *portus* apparaît, avec un sens bien distinct du mot *vicus* ou village, dans des documents diplomatiques du IX^e^ et du X^e^ siècle.

Au XII^e^ siècle, enfin, on arrive aux premières énumérations de *villae* (dans le sens de ville) considérées comme des corps jouissant d'une personnalité propre et astreints, à ce titre, à des obligations collectives envers le souverain. Declerc trouvait une de ces énumérations dans l'*Inventaire de Pierre d'Estampes*, reproduit par Warnkoenig-Gheldof, dans leur *Histoire*

Digitized by Google

de la ville de Gand. Ces villes étaient, pour la Flandre flamingante : Ypres, Gand, Berghes, Furnes, Courtrai, Bourbourg et Bruges. Plus tard, dans le même document, cette liste s'allonge; mais Declerc constatait que les archives possèdent presque la totalité des actes souverains qui, à partir du XI^e^ siècle, ont créé celles de ces villes émancipées se trouvant également en Flandre flamingante.

Cet acte d'autorité s'appelait : « mettre à loy » ou « franchir » ou encore « *fecimus frankam villam... communiam concedimus*, etc. ». Et il est avéré que ces créations de villes se sont succédé jusqu'au XIV^e^ siècle, en vertu de décrets souverains; tout comme, de nos jours, les communes ne peuvent être établies que par des actes législatifs.

Vanderkindere en était arrivé au point de déterminer, avant tout, quelles étaient les prérogatives dont jouissaient les villes émancipées ou « frankes villes de loy », à l'époque où l'on commença à mettre leurs droits constitutionnels par écrit, dans des chartes de privilèges (fin du XII^e^ siècle). Et c'étaient : le droit de propriété sur les biens communaux, le droit d'avoir un beffroi, une bannière, des cloches, le droit d'arsin ou de confiscation sur les biens des concitoyens en révolte, une délégation de la puissance législative sous la forme d'un pouvoir réglementaire, l'exemption de tailles ou impôts individuels des habitants au profit du souverain.

Declerc avait remarqué, aussi, que si, en Brabant, duché qui dépendait de l'Allemagne, certains seigneurs et certaines villes avaient obtenu, dans les premiers temps, le droit de frapper monnaie, dans la Flandre, comté qui dépendait de la France, ce droit ne fut jamais aliéné par le prince. Et il y eut même ce fait caractéristique, qui se passa en 1127 : le comte Guillaume de Normandie ayant accordé la monnayerie (*moneta*) aux bourgeois de Saint-Omer, son successeur, Thierri d'Alsace, la leur retira dès l'année suivante.

En étudiant ainsi les origines et les prérogatives des villes, considérées comme des personnes juridiques soumises à la seule autorité du souverain, et cela depuis l'époque romaine, Declerc n'avait pas manqué de se demander comment ces

Digitized by Google

villes s'administraient. Comme Vanderkindere, il avait constaté que les *jurati*, dont on trouve des traces çà et là, étaient, d'une manière générale, les *administrateurs* des villes, en opposition avec les *scabini* ou échevins qui en étaient les *juges;* et ces *jurati,* pour Declerc, étaient proprement les successeurs des décurions dans les *civitates* ou des *curiales* dans les municipes romains, les *scabini*, eux, étant d'institution carolingienne, quand, après la disparition des juges romains, *judices* ou *defensores civitatis* et autres, il fallut donner une existence légale aux arbitres, *rachimburgi* ou *rijkeborgers* de l'organisation barbare.

Il est, d'ailleurs, digne de remarque qu'il y a aussi des traces de l'existence de *coremannen*, de *coratores*, de *cuerheeren*, de *curiers*, correspondant aux *jurati*, et il ne faut pas beaucoup d'ingéniosité pour voir le souvenir de la « curie » romaine dans ces titres d'administrateurs municipaux.

La lacune considérable qui se constate entre les derniers documents où il est parlé de ces curies et les premiers où il soit question de *jurati* ou de *coremanni* est identique à celle qui se constate entre la mention des *civitates* ou *municipia* romains et celle des « villes à loy ». Mais il ne dépendait point de Declerc de trouver des preuves là où les archives font totalement défaut. Et, à tout prendre, il était porté à admettre que le fameux capitulaire *de Villis*, de Charlemagne, s'appliquait autant à l'administration des villes au sens moderne du mot, aux *fisci* (puisqu'il en parle à plusieurs reprises) qu'aux simples exploitations rurales ou fermes du domaine privé de l'empereur.

Il y a, dans la charte constitutionnelle de Poperinghe (1208), ville qui fut, il est vrai, donnée en souveraineté, *cum comitatu*, par le comte de Flandre à l'abbaye de Saint-Bertin, des réminiscences curieuses, tout au moins, de l'ancienne curie et qui frappèrent Declerc. C'étaient, d'abord, les mots mêmes de *lex curie* (pour *curiæ*) et ensuite cet article XIX qui détermine bien les fonctions principales des *jurati: Cora debet de jure disponere utilitati ville in cotidianis,* la curie doit s'occuper des affaires quotidiennes concernant l'utilité de la ville, *per consi-*

Digitized by Google

lium abbatis, par le conseil de l'abbé, naturellement, *salvo ejus per omnia comitatu*, et sauf son droit général de souveraineté.

Les *jurati* et les *coremanni* avaient donc continué à assurer la gestion des intérêts communs aux habitants des agglomérés urbains et il est probable qu'ils se désignaient par cooptation à défaut d'héritiers, suivant le mode dernier d'élection des *curiales*, avec une série de causes d'excuse, d'inaptitude ou d'exclusion, dont on trouve des énumérations dans le code de Justinien, notamment. Ces causes d'excuse (*excusationes artificum*, entre autres), sont d'autant plus remarquables que, quand par une réforme simplificative mais révolutionnaire et contraire au principe de la séparation des pouvoirs, on donna, à la fin du XII^e^ et au cours du XIII^e^ siècle, aux échevins-juges les fonctions administratives et politiques des jurats, les dites causes d'inaptitude furent rappelées.

Et Declerc, qui avait puisé ses premières notions de l'histoire appliquée à la sociologie, en lisant le magistral *Siècle des Artevelde* de Vanderkindere, reconnaissait que la révolution démocratique du XIV^e^ siècle avait succédé partout à l'oligarchie des échevins patriciens du XIII^e^ siècle — marchands, si l'on veut, puissants par leur richesse assurément, mais dédaigneux des artisans « aux ongles bleus » —; que cette révolution démocratique avait, précisément, fait entrer partout, dans les conseils des communes comme dans les corps scabinaux, l'élément des « métiers » ou des « nations de métiers », représentant la classe travailleuse moyenne.

Il n'y a pas même l'obligation de remplir les fonctions publiques (*munera civilia, onus civile*) qui n'ait passé des codes romains dans les lois des barbares et de là dans les articles constitutionnels des échevinages, ni celle de choisir les magistrats municipaux parmi les propriétaires, parmi les *sakebarones*, les *rikeborgers*, les *erfachtige lieden*, les hommes héritables, les adhérités, lesquels finirent par devenir des lignages, des *geslachten*, ayant une tendance naturelle à accaparer les fonctions, quand elles étaient lucratives, et formant, pour aboutir à leurs fins, c'est-à-dire à la domina-

Digitized by Google

tion dans la cité, des « frairies » ou ghildes de protection mutuelle.

Et un amalgame des souvenirs résidaires du sénat des municipes et du *mallum* germanique aboutit aux assemblées générales des « intéressés », à la *communio*, à la *communitas*, à la *gemeente* du XIII^e^ siècle, laquelle devint, après la révolution démocratique, le *breeden raed*, la « grande commune », la « collace », mère de nos conseils communaux.

Les baillis, dont les pouvoirs furent régularisés et unifiés en Flandre par la charte de 1178, n'étaient, dans les villes, comme représentants du pouvoir central ou gouvernemental, que les successeurs du *curator civitatis* romain, *du centenarius ou thunginus* franc, du *judex*, *præpositus*, *villicus*, ou *ministerialis* carolingien.

Les *jurati*, dont plus rien, au XIII^e^ siècle, ne réglait la nomination et les fonctions, furent relégués au second rang et devinrent des « conseillers » à la suite des échevins, ceux-ci étant plus intimement, plus directement soumis à la nomination et au contrôle du prince, de par les capitulaires mêmes qui avaient organisé le scabinat.

Declerc, ayant ainsi franchi tous les degrés qui s'étageaient entre l'organisation moderne des communes et l'organisation antique des municipes, eut, désormais, l'esprit tranquille pour ce qui concernait cet objet : il avait, en effet, trouvé, une fois de plus, que la civilisation romaine domine « comme de raison » la civilisation de l'Europe occidentale, tout de même qu'une métropole plus policée impose sa législation et sa constitution à ses colonies encore dans l'enfance.

MAURICE HEINS.

Digitized by Google

L'ILE PARFUMÉE [1]

Banditi dell' onore.

« Le Corse n'est plus un Corse, il ne fait plus sa vendetta », m'avouait mon cocher avec amertume. Il est incontestable que le nombre des meurtres par vengeance a notablement diminué dans l'île. On est loin des temps où la Corse n'était qu'un rocher sanglant, comme a dit Michelet; où, selon l'expression de Paul de Saint-Victor, « chaque tombe devenait un créneau derrière lequel s'embusquait un nouveau bandit », et où « les vengeances s'alliaient, se transmettaient, se croisaient et enfantaient des postérités d'homicides ». Mais l'habitude séculaire de se faire justice n'est point déracinée des mœurs corses. On n'a point désappris le proverbe qui déclare que quand on a un ennemi, il faut choisir entre les trois *S* : *schiopetto* (fusil), *stiletto* (stylet), *strada* (fuite), et que cet ennemi doit s'attendre à recevoir *palla calda* (balle chaude) ou *ferru freddu* (fer froid).

On m'a assuré qu'une bonne centaine de *banditi dell' onore* (bandits de l'honneur) tiennent encore le maquis. Seulement, soit parce qu'ils ont conscience de la sauvagerie de ces mœurs, soit parce qu'ils craignent les consé-

(1) Voir la *Revue de Belgique* d'août 1907.

Digitized by Google

quences d'une indiscrétion, les paysans les plus loquaces se contenteront de vous dire qu'elles existent toujours dans la région voisine, mais qu'elles ont disparu de la leur.

Il est certain, en tout cas, que si l'on exalte encore aux veillées le courage et les hauts faits des bandits célèbres, et si les liens resserrés du sang et de l'amitié facilitent encore maintenant l'explosion de haines farouches, c'est plus souvent par terreur que par sympathie que la population aide le criminel dans sa lutte contre l'autorité et lui permet de braver la justice pendant des années.

Les « hors la loi » vivent de rapines et de brigandages; et l'instinct de domination et de commandement qui existe dans l'âme de la race s'affirme chez eux par l'asservissement, non seulement du clan familial, mais encore d'une partie de la région à leur souveraineté capricieuse. Leur vie parasitaire les rend exigeants, l'ivresse du pouvoir les incite à l'abus, et l'incertitude de leur sort les rallie aisément à une philosophie peu endurante; mais les inconvénients de cette vassalité vis-à-vis du bandit ne vont point sans quelques avantages pour le villageois qui la subit. Il y a entre eux comme un contrat tacite, que M. Paul Bourde a très clairement exposé dans son étude sur la Corse :

« Vous nourrissez, payez et protégez un bandit, et le bandit met son fusil à votre disposition. C'est un échange de services. Vous avez un débiteur qui n'est pas pressé de payer, le bandit se chargera de hâter le remboursement; ses arguments sont irrésistibles. Si, au contraire, vous êtes poursuivi par un créancier, le bandit vous procurera des délais. Si vous êtes en contestation pour une propriété, ce qui est si fréquent en Corse, le bandit démontrera à votre adversaire qu'il a tort. Si vous êtes berger, et qu'un propriétaire vous conteste le droit de pâturage, le bandit lui fera entendre raison. Si vous êtes propriétaire

Digitized by Google

et que les bergers dévastent vos domaines, le bandit les repoussera. Si votre fille ou votre sœur est trompée, le bandit amènera le séducteur au repentir et à la réparation. Que voulez-vous ? ils nous font respecter, avouait naïvement un propriétaire. Le bandit, en un mot, se transforme en une sorte de régulateur social. »

On devine que cette justice est plus arbitraire qu'équitable. Aussi est-ce souvent un soulagement général quand un de ces bandits tombe sous les coups d'un ennemi ou est trahi par un paysan que tenta la prime attachée à sa capture. Prime parfois chèrement conquise, ou trahison cruellement punie, comme ce fut le cas pour Jean-Paul Chiari, qui ayant « fait la spia » (trahi) au brigand Colombani et ses acolytes, fut pris par eux le 23 avril 1895 et eut les yeux crevés et la langue et le nez coupés. Par contre, le berger Birbantolo, dont le célèbre bandit Massoni avait abattu le bouc, en septembre 1852, et qui avait aidé la gendarmerie à surprendre et à tuer l'ex-forçat dans les gorges de la Scala di Santa Regina, a joui tranquillement du fruit de sa trahison jusqu'à un âge très avancé, puisqu'il vivait encore quand fut guillotiné en 1897 Manaccia, le dernier survivant de la bande Colombani.

Cette bande fameuse avait terrorisé pendant deux ans, de 1894 à 1896, la région du Fium' orbo et y avait suspendu toute la vie administrative, commettant en quelques mois une douzaine de meurtres. Colombani fut tué par les gendarmes en juillet 1896. Il était loin de rappeler ces héros de légende, *banditi dell' onore*, ayant gagné le maquis pour avoir défendu l'honneur de la famille et dont les exploits se content encore aux veillées : Théodore Poli, de Guagno, qu'un scrutin, auquel prirent part plus de cent cinquante contumax, dans la forêt d'Aïtone, proclamait, vers 1820, le roi du maquis ; Mannarino, de Marignana, tué par surprise en 1843 par un voltigeur qui, de concert avec ses chefs,

Digitized by Google

avait gagné le maquis après un simulacre d'attentat contre son lieutenant et réussi à capter la confiance du bandit; Serafino Battini, la terreur de la Balagne; le terrible Grisoni, dont le nom seul mettait les gendarmes en fuite et qui était la providence des pauvres gens, et Giansoni, qui se porta un jour au secours de la diligence de Bastia, surprise par les neiges, déblaya le chemin avec ses hommes et à l'un des voyageurs — le procureur de la République en personne ! — qui lui demandait si Giansoni ne se cachait pas dans les environs, répondait tranquillement : « Si, Monsieur, il est à deux pas d'ici. »

Ces révoltés, à la fois violents et chevaleresques, qui prolongent jusqu'au seuil du XX^e^ siècle l'héroïsme des chefs de clans et des patriotes traqués par les bandes génoises, ont assuré au banditisme l'auréole qui le poétise aux yeux des indigènes et de l'étranger. Et cela explique la vénération dont on a entouré jusqu'à sa mort (1) le patriarche Bellacoscia, gloire officielle de la Corse, sorte de bandit décoratif dont les cartes postales ont popularisé la blanche barbe embroussaillée, les yeux vifs embusqués sous les épais sourcils, et le traditionnel vêtement de velours noir.

Bellacoscia — de son vrai nom Antoine Bonelli — est entré, vivant, dans la légende comme son compatriote Bonaparte. Tous deux représentent le triomphe par la violence, l'affirmation de la force par le poignard ou le coup d'État. Et si l'empereur personnifie aux yeux des Corses leur goût de l'intrigue, leur amour du pouvoir et leur habileté de conducteur d'hommes, le bandit incarne leur besoin de liberté, leur esprit de révolte et leur instinct de violence.

Curieuse histoire d'ailleurs que celle des Bonelli. Le

(1) Antoine Bonelli, dit Bellacoscia (belle cuisse), est mort à Bocognano le 24 février 1907.

Digitized by Google

fondateur de la dynastie s'était établi en 1811 dans le ravin de Pentica, près de Bocognano, avec un troupeau de chèvres. Bien que cette vallée fût propriété communale, il ne fut pas inquiété par les autorités. D'après un de ses historiographes — qui, chose bizarre, n'est autre qu'un descendant de Napoléon, le prince Roland Bonaparte —, Bonelli avait séduit trois sœurs qu'il emmena avec lui dans la Pentica. Ce sérail lui valut dix-huit enfants et le surnom de Bellacoscia, dont héritèrent les deux aînés des fils qu'il avait eus de la première de ses trois femmes. Ce sont ces deux fils, Antoine, né en 1817, et Jacques, né en 1832, qui, à la suite de plusieurs meurtres commis par eux, furent obligés de tenir la campagne.

Antoine avait pris le maquis en 1848, après avoir tué un maire qui avait eu le mauvais goût de vouloir reprendre les terres communales de la Pentica. Quelques années après, en 1855, il tuait, au milieu des gendarmes qui l'avaient pris pour guide, le berger Pinelli qui leur faisait « la spia ». Pendant quarante-quatre ans, Antoine Bellacoscia a vécu ainsi en révolte ouverte avec les autorités. Son frère Jacques est mort au maquis, et nul, à part sa famille, ne connaît l'endroit où fut creusée sa tombe, Jacques ayant juré qu'on ne l'aurait pas plus mort que vivant.

Tous deux, pendant la guerre, avaient obtenu du gouvernement des sauf-conduits pour venir à Ajaccio organiser une compagnie de francs-tireurs. « Cet acte, dit le prince Roland Bonaparte, accrut considérablement leur prestige, et c'est peut-être à cause de ce fait que M. Dauzon, préfet de la Corse, alla les visiter chez eux en 1871. »

L'histoire des Bellacoscia — mais où finit l'histoire et où commence la légende? — est pleine d'anecdotes extraordinaires qui mettent en relief la hardiesse presque fabu-

Digitized by Google

leuse des deux bandits. Dans leurs rencontres fréquentes avec la gendarmerie, celle-ci eut toujours des hommes tués ou blessés. Antoine n'a jamais été blessé qu'une fois, à la main. Toutes les expéditions dirigées contre eux échouèrent grâce à l'aide de plusieurs centaines d'alliés par le sang, à la sympathie de beaucoup de gens, à la terreur des autres. Dans leur joli domaine de « Palais Vert » bâti dans un site étrange au cadre rocheux près d'un ruisseau formant comme un chapelet de petits lacs, les Bellacoscia avaient reçu maintes visites d'importance; et leur « galerie aux souvenirs » comprenait parmi les cadeaux exposés une montre offerte par la duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha, une épingle à cravate donnée par M. Rouher, un don du baron Haussmann, et un couteau à manche d'ébène incrusté d'argent qu'Edmond About avait prié Antoine et Jacques d'accepter en leur disant négligemment :

« Je vous demanderai seulement un service d'ami... on ne sait pas ce qui peut arriver... Si, par impossible, vous étiez obligés de vous servir de ce couteau, eh bien! je vous en prie, ne le laissez pas dans la plaie, parce que, vous comprenez, mon nom est gravé sur le manche?...

Et les deux frères, d'un même mouvement, de répondre :

— C'est promis, monsieur!... Nous sommes ici entre gens d'honneur! »

En 1888, les Bellacoscia avaient été pour la troisième fois dépossédés de cette demeure. Enfin, le 25 juin 1892, Antoine Bonelli, las de la vie d'aventures, et privé de son frère, se rendait au capitaine de gendarmerie Ordioni. Il avait été condamné plusieurs fois à mort par contumace, mais tous ses crimes étaient prescrits, à l'exception d'un seul. Il fut acquitté et relégué à Marseille. Mais loin du maquis il dépérissait et obtint de rentrer en Corse où il

Digitized by Google

acheva paisiblement sa vie, fumant sa pipe sur le pas de sa porte, et respecté comme un dieu.

Celui-là a connu toutes les gloires, même celle de la cartoline illustrée, et sa vieillesse patriarcale a facilité aux yeux de ses compatriotes son identification avec le type du bandit traditionnel. Mais cette auréole de convention a amoindri le héros populaire, à la vie duquel auront manqué la fin tragique sous la pluie des balles, ou les souffrances de l'exil. Et pour avoir ignoré l'âpre jouissance de la lutte suprême, et n'avoir point connu l'orgueil de mourir indompté, Antoine Bellacoscia n'éclipsera pas le souvenir du jeune Arrighi, le héros du col de Corscia.

Compagnon de Massoni, attiré hors de son refuge par le coup de feu qui venait d'abattre le célèbre bandit, Arrighi avait été grièvement blessé à son tour par les gendarmes et était allé se terrer dans une grotte voisine. Des postes furent établis à l'entrée, et l'on manda du renfort à Corte. Le lendemain, 14 septembre 1852, cent hommes cernaient la grotte. Le sous-préfet, le substitut du procureur de la République attendaient la fin du drame. Les sommations d'usage ayant été vaines et un gendarme ayant été mortellement blessé, on tenta d'enfumer le repaire. Toute la nuit des balles sifflèrent aux oreilles des gendarmes. Le 15 septembre, arrivaient sur les lieux 72 hommes du 53e de ligne avec un capitaine et deux officiers, la colonne mobile de la Balagne, partie de l'Ile-Rousse à étapes forcées et la brigade de gendarmerie de Pietralba. Deux barils de poudre, huit kilos de soufre, des grenades avaient été apportés pour faire sauter la grotte. La mine préparée, on renouvela les sommations. Arrighi répondit par des lazzis. On alluma la mine et une formidable explosion s'ensuivit. « D'énormes quartiers de roche, dit Marcaggi, le conteur de cette épopée, volèrent en éclats, la grotte trembla sur sa base et l'écho alla rugir

Digitized by Google

comme un ouragan dans la gorge du Golo. La fumée dissipée, tous regardèrent, atterrés, dans la grotte. La moitié de la façade était démolie, les pierres fumaient... Était-il mort? Avait-il été écrabouillé? » Soudain deux balles sifflèrent aux oreilles des gendarmes à l'affût. Arrighi vivait toujours.

La nuit on entendit un vacarme infernal. « Arrighi! que fais-tu? » lui criait-on. Et la voix gouailleuse répondait : « Je mets mon palais en ordre. » Vers quatre heures du matin il se coula sans bruit dans l'interstice des roches et allait s'échapper quand un soldat donna l'alarme.

Enfin, le 16 à minuit, après avoir blessé trois gendarmes et profité de la confusion pour traverser les premiers postes, il tomba mortellement atteint, et, à sa demande, reçut le coup de grâce d'un gendarme de son village. Il était resté quatre-vingt-dix heures sans boire, sans manger et souffrant atrocement de ses blessures.

A côté de ces bandits romantiques, il y a les bandits romanesques, dont Jean Camille Nicolaï réalisa l'idéal. A vingt ans, Jean Camille tuait le meurtrier de son frère et gagnait la forêt. D'une audace extraordinaire, il allait fréquemment à Ajaccio, vêtu en gentleman, s'y promenait avec le capitaine de gendarmerie, et aborda un jour le préfet, le priant, en espagnol, de le documenter sur le banditisme. Il fit la conquête d'une richissime américaine dont le yacht devait venir attendre Jean Camille à Carghèse. Mais, dans l'intervalle, Jean Camille s'étant rendu à une noce de famille sous un déguisement de femme fut reconnu et fusillé par un gendarme, le 19 avril 1888. Et voilà pourquoi la ploutocratie américaine, qui s'est déjà annexé quelques ducs, ne compte pas un bandit corse.

Digitized by Google

En pays niolain.

En plein cœur de la forêt d'Aïtone. Sur la route claire aux mouvantes ombres ocellées de soleil, le trot nerveux des chevaux, les grincements d'essieux provoquaient un émoi d'ailes, brusque envol d'oiseaux, blanche fuite de tourterelles roucoulantes vers le mystère des feuillées.

Les derniers lambeaux de buée, restés accrochés aux taillis, se déchiquetaient à la pointe des rayons lumineux que l'astre aveuglant dardait dans les verdures et qui criblaient les frondaisons, ruisselaient par les clairières, coulaient le long des troncs aux gaines moussues, et allaient éveiller parmi les touffes d'herbes et les halliers l'âme odorante des myrtes, des menthes et du thym.

Dressant d'un jet hardi leurs fûts gigantesques, les grands laricios trouaient de leurs panaches l'océan de feuillage des hêtres, des chênes, des mélèzes, tout bruissant de la rumeur des vents; et à travers les colonnades des troncs sveltes et rigides apparaissaient les parois grisâtres de la montagne escarpée qui borde le torrent et que les pins aux cimes aiguës semblaient vouloir escalader d'assaut. Lutte implacable entre le roc et la plante et où l'un et l'autre connaissent la défaite : car si, à droite, les flots moutonnants de la forêt submergent les contreforts de la chaîne du Capo alla Rufa, à gauche d'énormes quartiers de granit, qui bondirent naguère par-dessus le ravin pour s'enfoncer dans les broussailles, attestent par la trouée d'arbres brisés et de branches rompues les sauvages représailles de la montagne.

Dans la clarté tamisée des grandes nefs sylvestres, le prodigieux développement des mousses et des lichens s'accusait plus nettement et dotait la forêt d'un pittoresque romantique. Les lichens blanchâtres pendaient

Digitized by Google

aux branches tantôt comme des guirlandes, tantôt comme de longues chevelures, et les mousses épaisses emmitouflaient les arbres de leurs miteuses fourrures ou les drapaient de leur manteau loqueteux.

Parfois, au ronronnement du torrent appauvri par l'été, au gazouillis des sources, s'ajoutait l'écho des coups de hache des bûcherons ou le bruit du galop, parmi la ramée et les feuilles mortes, d'une bande de cochons noirs errant en liberté.

La route montait toujours, solitaire et poudreuse, et presque sans ornière, tant les charrois sont peu fréquents. (On peut voyager tout un jour sans rencontrer une charrette.) De loin en loin un paysan à cheval, une femme sur son âne nous croisaient, nous saluant d'un bonjour bref, en patois corse. L'accablante chaleur se tempérait au souffle frais venu des cimes; et à mesure que s'élevait le chemin, on pouvait mieux contempler, à la faveur d'une éclaircie, l'immense mosaïque verte des feuillages emplissant la vaste conque formée par le cirque des montagnes.

Au-dessus de nos têtes, des éperviers planaient, ou d'un vol lent décrivaient de grands cercles.

Mais voici que la futaie, moins dense, multiplie les échappées vers la crête rocheuse; les arbres s'espacent, et par une pente rapide, la route accède au col de Vergio, qui fait communiquer la vallée de Porto à celle du Golo.

Il y fait presque froid, tant les vents y battent la chaîne montagneuse. A l'entrée du col, entre deux pins foudroyés n'ayant gardé que quelques branches tourmentées, une croix de bois s'élève, fermement coincée entre des rocs, marquant l'endroit où la neige, il y a quinze ans, ensevelit un voyageur. Aux fissures du granit, des arbres à demi-dénudés et penchés sur l'abîme cramponnent éperdûment leurs racines crispées. L'effet est d'une désolation intense dont s'avive, par contraste, l'éblouissement inattendu du

Digitized by Google

double panorama qui s'ouvre, vers l'est et l'ouest, à quelques mètres en deçà du faîte : d'un côté, la cuvette granitique du Niolo aux bords fantastiquement dentelés, de l'autre, les murailles gris doré enserrant les houles vertes de la forêt d'Aïtone et, par delà les rougeâtres promontoires de Porto, la tache azurée du golfe scintillant sous les feux du matin.

Par la route aux longs lacets les grelots des chevaux égrenaient à nouveau leur tintinnabulement monotone, notes claires qui dominaient le grondement sourd des torrents, le bruit des cascatelles et le murmure des fontaines. Au bord du chemin, parmi les roches moussues, des chèvres noires broutaient les feuilles du maquis naissant.

Les futaies succédaient aux futaies, parfois fortement éclaircies par des coupes ou par des incendies dont se voyaient encore les traces calcinées. Des pins laricios, de cinq à six mètres de tour et hauts de cinquante mètres, surgissaient çà et là dans les clairières, gigantesques ancêtres épargnés par la hache. Des ponts de granit enjambaient les ravins; puis, la lisière de la forêt de Valdoniello enfin dépassée, la vallée élargie n'offrit plus qu'un horizon sévère de montagnes brunes aux flancs déchirés.

Quelques champs maigres, mûrissant dans un terrain rocailleux, trahissaient toutefois le voisinage de hameaux. Bientôt, en effet, la route ayant franchi le Golo, la vallée du Niolo se déroula jusqu'aux lointains contreforts granitiques, avec ses petits champs de céréales, de pommes de terre, de haricots, ses bouquets de châtaigniers et de noyers et de pâturages où vagabondaient les porcs, où paissaient chèvres et moutons noirs. Des bergers vêtus de velours côtelé, parfois du pelone, jouaient aux cartes, à demi couchés dans l'herbe. Une vapeur légère achevait

Digitized by Google

de se dissiper, dévoilant d'autres champs, d'autres verdures et les taches grises et blanches des maisons. L'air vibrait dans l'embrasement de ce matin d'août; un charme doux et grave se dégageait de ce paysage virgilien, d'une composition si harmonieuse; et tandis que du ciel intensément bleu s'épandait la lumière, là-bas, du haut d'un blanc campanile, une cloche appelait les fidèles au repos dominical.

Le Niolo! l'une des régions de Corse où le pittoresque des mœurs et les particularités du caractère se sont le plus intégralement conservés, où les voceri populaires ont gardé le plus mâle accent et la verve la plus poétique. Longtemps isolés du reste de l'île par les murailles de granit qui ceignent leur vallée et qu'on ne pouvait franchir naguère encore que par de vertigineux sentiers, les Niolains, rudes et farouches, à barbe inculte, aux yeux noirs et au teint bronzé, sont restés plus près de la nature. Les longues heures passées à la garde des troupeaux, dans un décor propice aux rêveries, en ont fait des intuitifs et des silencieux. Comme ils devaient se suffire à eux-mêmes, les femmes tissaient la toile et le drap et les hommes fabriquaient les instruments nécessaires à la confection du *bruccio*, l'appétissant et crémeux fromage de lait de chèvre qui n'est nulle part aussi délicat que chez eux.

La construction de la route d'Evisa à Francardo et à Corte, en facilitant les communications, a déjà quelque peu modifié la vie locale et provoqué cette innovation si peu commune dans l'intérieur de l'île : la création d'un hôtel.

Une surprise m'attendait en effet à Calacuccia, une des principales localités de Niolo. Calacuccia a un hôtel, oh! très modeste, mais enfin un hôtel, bâti uniquement pour y

Digitized by Google

héberger les voyageurs, pour y tenir table d'hôte et y faire une cuisine « continentale ». On y trouve des salles à manger, des chambres proprettes aux murs peints, aux portes de bois verni, du linge bien blanc et des draps frais. Et je me serais cru dans quelque pimpante auberge d'Ardennes, n'étaient les vêtements de deuil des femmes et, dans le vestibule, la vue d'une dizaine de paysans et paysannes endimanchés, assis le long des murs et jouant au loto, le carton sur les genoux.

Au cœur de Cyrnos.

On sort du Niolo par un des cercles de l'Enfer. Dante seul, en effet, eût pu imaginer paysage aussi fantastique que l'effroyable gorge de Santa Regina, gouffre profond, resserré entre de hautes parois où coule — torrent l'hiver, ruisselet l'été — le Golo capricieux.

Les prairies ont disparu; depuis Corscia les terrasses des pentes ne s'égaient plus du vert tapis des luzernes. La rivière s'étrangle entre des rochers à pic dont les pentes presque verticales s'élèvent à mille mètres au-dessus du torrent. Corrodées et ravinées par les eaux que la fonte des neiges fait jaillir en cataractes de leurs fissures, les falaises se dressent, rayées de gorges, lézardées de précipices, le long des rives sinueuses du Golo. D'énormes blocs ont roulé dans le lit, arrachés des cimes, extraits des flancs du roc par quelque main titanique; et les taillades, les brèches, les alvéoles marquent d'autant de cicatrices le granit sombre et le porphyre enflammé des murailles.

La route, taillée en pleine paroi, suit les détours du défilé, franchissant des ravins, s'accrochant à la falaise, surplombant le précipice, serpentant à travers un chaos de pierres. A chaque détour du chemin le décor se modifie,

Digitized by Google

les teintes se transforment. Noires, brunes, ocreuses, zébrées de bigarrures, les roches s'étagent, s'amoncellent, étreignent le torrent, s'évasent en cirque, se resserrent comme pour écraser d'une pesée la route hardie et audacieuse. Parfois, sur l'aridité des pentes, une coulée de verdure met sa note vivante; des arbres cramponnés aux flancs du granit inclinent leur panache vers l'abîme; mais sur les murailles jaunâtres les broussailles ont des airs de moisissures, et le geste des arbres fige en des attitudes crispées et douloureuses l'impuissante et tenace révolte de ces exilés des forêts.

Pendant plusieurs kilomètres ce spectacle grandiose et sauvage renouvelle l'attrait saisissant de son inconcevable beauté. Et sur les blocs monstrueux et les cimes altières, parmi le bouleversement cyclopéen de cette nature farouche, le soleil flambe et poudroie, allumant d'éclats métalliques les arêtes des pics et les pans des parois.

Et tandis que la voiture m'emportait à travers ce fantasmagorique royaume de la pierre, par ces gorges tragiques où se firent tuer les bandits Massoni et Arrighi, je songeais aux difficultés des communications qui, avant la construction de la route, reliaient le Niolo aux régions voisines : abrupts chemins de muletiers, couloirs à pente raide encombrés de rocs comme celui qui conduit à la bergerie d'Ascia et où l'on doit se hisser à l'aide des mains, des coudes et des genoux, ou bien encore véritable escalier de géant disposant ses gradins en lacets, telle cette échelle presque à pic, dénommée « Scala di Santa Regina » parce que l'ascension, vous obligeant à courber la tête en arrière, vous fait contempler tout là-haut le ciel bleu...

Au sortir du défilé le paysage perd de sa sévérité et de sa rudesse. La vallée que bordent des mamelons arrondis a du charme et du pittoresque et la route qui mène à Corte

Digitized by Google

par le joli hameau de Castirla et le col accidenté d'Ominanda traverse pendant deux heures une fort belle contrée que des contreforts rocheux, une forêt de pins et de hêtres, des cultures et des jardins agrémentent de leur constante diversité.

L'apparition de Corte, l'ancienne capitale de l'île, produit un effet saisissant. Au centre de la cuvette immense que bordent ces massifs du Rotondo et du Monte Cinto, de la Castagniccia et de l'Orezza, se dresse la colline sur laquelle la ville est bâtie et que domine, comme une acropole, l'antique citadelle. A mesure qu'on approche, s'accentue plus nettement l'originalité de cette ville adossée à un rocher brusquement terminé par un escarpement d'une centaine de mètres.

L'entrée par le faubourg de Panettieri fait perdre à la ville un peu de son impressionnant caractère, car le Corte moderne, bâti en contre-bas de la vieille cité, y étale, le long de la voie principale, ses maisons sans cachet et la banalité de la vie monotone des petites garnisons. Le glorieux passé de luttes qui assure à Corte une place marquante dans les fastes guerriers de la Corse revit toutefois encore en quelques vestiges de l'héroïque révolte contre Gênes.

Place de l'Église, voici la maison où M^me^ Gaffori, assiégée par les Génois en 1750, obligea son entourage à une résistance opiniâtre en se postant, mèche allumée au poing, près d'un baril de poudre qu'elle menaça de faire sauter au moindre signe de défaillance. Dans cette maison vécut la famille Bonaparte et naquit Joseph, le futur roi d'Espagne.

Plus loin, un terrain vague marque l'emplacement de la demeure des Romei, rasée par ordre de la nation parce qu'ils s'étaient vendus aux Génois.

Digitized by Google

A mesure qu'on pénètre dans la vieille ville, étagée sur le rocher, les maisons couleur de poudre, dont les murs aux moellons disjoints semblent écorchés par les balles, la citadelle farouche et fière évoque intensément le souvenir des grandes luttes d'antan. Le groupement désordonné des habitations, flanquant le roc comme autant de bastions antiques, la silhouette bizarrement profilée de la muraille à pic surplombant l'abîme, le débouché de la gorge de Tavignano accentuent encore cette impression singulière; et l'aspect des vieux Corses barbus se promenant la canne à la main, mais le fusil en bandoulière, l'allure noble et grave des femmes font irrésistiblement songer aux exploits des Paoli, des Sampiero, des Gaffori et à ces filles de Corte qui firent serment de ne pas se marier tant que l'île serait génoise, afin de ne pas donner le jour à des esclaves.

(A suivre.) AUGUSTE VIERSET.

Digitized by Google

CHOSES DE FLANDRE

ROMANCIERS ET CONTEURS FLAMANDS D'AUJOURD'HUI [1]

VIRGINIE LOVELING, *De Twistappel*, oorspronkelijke roman. Rotterdam, W. L. Brusse, 1 vol. de 248 pages. Prix : 3 francs.

IDEM, *Erfelijk belast*, oorsponkelijke roman. Rotterdam, W. L. et J. Brusse, 1 vol. 229 pages. Prix : 6 fr. 10 c.

IDEM, *Jonggezellen levens*. Alost, De Seyn-Verhougstraete, 1 vol. de 233 pages. Prix : 3 francs.

IDEM., *Het Lot der Kinderen*, Alost, De Seyn-Verhougstraete, 1 vol. de 157 pages. Prix : 2 francs.

STIJN STREUVELS, *Het Uitzicht der Dingen*. Amsterdam, L. J. Veen, 1 vol. de 195 pages.

HERMAN TEIRLINCK, *'t Bedrijf van den Kwade*, Bussum, C. A. J. Van Dishoeck, 1 vol. de 327 pages. Prix pour la Belgique : 3 fr. 50 c.

IDEM, *Zon*, een bundel beschrijvingen. Bussum, C. A. J. Van Dishoeck, 1 vol. de 252 pages. Prix pour la Belgique : 3 fr. 50 c.

MAURITS SABBE, *De Filosoof van 't Sashuis*. Bussum, C. A. J. Van Dishoeck, 1 vol. de 117 pages.

LÉO MEERT, *Van jongere geslachten*. Amsterdam, Van Holkema en Warendorf, 1 vol. de 164 pages.

VICTOR DE MEYERE, *Langs den Stroom*. Alost, De Seyn-Verhougstraete, 1 vol. grand in-8° de 226 pages. Prix : 3 fr. 50 c.

***

On pourrait, pour faciliter l'étude des œuvres que nous avons à examiner, classer leurs auteurs en trois groupes. Il y a parmi eux les anciens.

(1) Les livres analysés ci-dessous et publiés en Hollande ont en général comme dépositaire en Belgique la Librairie néerlandaise, directeur L. Smeding, 50, Marché Saint-Jacques, à Anvers.

Digitized by Google

ceux dont le travail opiniâtre a tant contribué à la floraison actuelle et qui continuent à tenir dignement leur place, comme Virginie Loveling.

Il y a les « west flamands » dont j'ai parlé déjà, les « particularistes » : Stijn Streuvels et Herman Teirlinck qui jouissent actuellement d'une renommée fort enviable. Il y a enfin les derniers venus dont le talent est moins mûri, sans doute, mais qui n'en éveillent pas moins beaucoup d'espérances : Victor de Meyere, Maurits Sabbe et Léo Meert.

Nous avons parlé dans notre chronique précédente (1) du puissant courant naturaliste représenté dans nos lettres flamandes par Cyriel Buysse, Gustaaf Vermeersch et Gustaaf D'Hondt, nous avons tâché de retracer les origines du mouvement actuel avec Albrecht Rodenbach, puis avec les fondateurs de *Van Nu en Straks* et son aboutissement dans le conte philosophique d'Auguste Vermeylen *Le Juif-errant*. Nous compléterons aujourd'hui, pour une part, le tableau ainsi esquissé, avec la réserve pourtant que certaines figures littéraires rapidement évoquées ici mériteraient certainement une étude plus complète et plus approfondie.

I

Dans l'attention, méritée d'ailleurs, que l'on accorde aux nouveau-venus dans les lettres flamandes, il y aurait, si l'on n'y prenait garde, un peu d'injustice à l'égard de certains de leurs aînés. Car, si les évolutions récentes ont modifié et puissamment renforcé, par endroits, l'instrument littéraire dont nos écrivains disposent, il serait injuste de méconnaître ce que l'on doit à ceux qui furent à la tâche à la période des ingrats débuts.

Virginie Loveling, née à Nevele en 1836, disent les biographies, et qui a tant contribué à faire honorer et aimer les lettres flamandes, a continué d'écrire, et ses œuvres, même les toutes dernières, ont mérité plus qu'une rapide mention. Sans doute, elle a subi les influences régnantes plus qu'elle n'a apporté dans ces derniers temps une note vraiment nouvelle ; sans doute, elle s'est soigneusement abstenue de tout snobisme et de toute singularité. En fait, pourtant, son œuvre est restée probe et sérieuse, de bonne tenue littéraire, pénétrée de son expérience de la vie, de sa connaissance de l'âme des bourgeois et des paysans qu'elle met en scène, de son amour du milieu flamand, de son désir de le dépeindre et, s'il le peut, de l'émanciper.

Il y a quelque temps déjà que parut *De Twistappel*. (2) (La pomme de discorde). C'est un très louable effort vers l'étude du problème de l'éducation. Imaginez un enfant dont le père est libre-penseur et la mère catho-

(1) *Revue de Belgique*, mai 1907. *Choses de Flandres*.

(2) Virginie Loveling, *De Twistappel*, oorspronkelijk roman. Rotterdam, Brusse.

Digitized by Google

lique convaincue, et le conflit semble fatal. Le fanatisme régnant en Flandre, la religion toute de pratiques extérieures, telle que l'exercent les bonnes gens des villages flamands, les recours aux pèlerinages et aux dévotions puériles, tout cela ne peut empêcher que le problème posé ici n'ait son ampleur : c'est une lutte entre deux conceptions de vie.

Question presque trop vaste, semble-t-il, pour un roman.

A côté de ce problème de l'éducation, on trouve ici un second sujet de roman enchevêtré dans le premier : une femme et un homme que les circonstances amènent à vivre ensemble sous le même toit, jouant par devant le monde le rôle de mari et femme, mais se conduisant l'un à l'égard de l'autre comme frère et sœur, en arrivent à s'aimer d'amour. La femme a fait un stage au couvent et n'a renoncé au voile, après son noviciat, que malgré elle et parce que sa constitution trop faible lui interdisait les fatigues que comportent les soins à donner aux malades. En dépi de tout, l'amour naît dans son cœur et elle quitte sa maison et retourne au couvent pour éviter ce qu'elle considère une chose inévitable. C'est ici, on le sent, un thème apparenté quelque peu à celui de l'Évangéliste.

Le roman, malgré ses grands mérites, n'échappe pas à certains reproches : l'action est trop artificiellement combinée, certains personnages sont un peu trop des abstractions, d'autres, comme Gaspard, l'enfant à élever par Fernande et Mathijs, manquent totalement de relief et de coloris.

Résumons très brièvement l'intrigue : Mathijs, libre-penseur et convaincu, épouse Esther Duquenne, jeune fille flamande de famille ultra-catholique, la convertit à ses principes indépendants et s'en va occuper avec elle une situation importante en Wallonie. Esther meurt en donnant le jour à Gaspard et est enterrée civilement.

Mathijs, que ses affaires ramènent en Flandre, vient louer une maison de campagne dans le village de ses beaux-parents.

Première invraisemblance manifeste : il n'y a entre lui et eux que des motifs de conflits, il doit avant tout éviter leur voisinage.

C'est ici que Fernande entre en scène, que par dévouement pour un enfant (son neveu), confié d'abord à des mercenaires, elle conclut avec Mathijs un mariage de pure forme. Ce mariage, *base de tout le roman*, est fort malaisément amené, lui aussi est bien invraisemblable.

Alors seulement le roman peut se développer et le double conflit latent entre les deux êtres va se dérouler : au sujet de l'éducation religieuse de Gaspard, et en face de tout ce qui les pousse à tomber dans les bras l'un de l'autre.

Des réserves étant faites sur le thème lui-même, il faut reconnaître que la naissance et le développement de l'amour dans l'âme de Mathijs et de Fernande — sujet qui eût peut-être suffi pour animer tout un roman — sont notés de main de maître. Quant à Gaspard, on le perd de vue et son éducation, tiraillée entre deux courants hostiles, aboutit à un piteux échec.

Digitized by Google

On notera dans l'œuvre la peinture de tout ce qui a rapport au monde flamand, à la description de l'intimité et des affections « prenantes » du foyer, mais on appréciera aussi l'étude psychologique de Fernande et de Mathijs et l'évocation de certains désarrois moraux en face du grand problème de l'existence.

Ce qui nuit à ce roman, à notre avis, c'est précisément la thèse à laquelle on a subordonné le développement de l'action. On peut en dire autant du roman suivant : *Erfelijk belast*, ou l'*Hérédité*, et un tout récent volume semble, en général, d'une inspiration plus heureuse.

Jonggezellen levens (1) (Vies des célibataires) est un recueil de quatre nouvelles, ainsi nommé d'après le titre de la première du recueil. Peu d'action ici, rien que des récits fort simples sur des paysans. On songe aux contes de Maupassant en voyant ces personnages frustes, si bien campés et si vivants, mais à un Maupassant sans trop de méchanceté, sans amertume, sans la mordante ironie du citadin préoccupé de retrouver à la campagne les tares qu'il a notées chez les misérables de la ville.

Quoique plus généreuse en général, l'observation de Virginie Loveling est ici très sincère et très vraie, très cruelle aussi parfois, mais moins amère, moins crue, et souvent plus sympathique. Les *Vieux célibataires*, deux paysans cossus, vivant à l'ombre et dans l'oubli, prudents, calmes et peu causeurs, obsédés par l'idée du danger qui rôde et menace partout, depuis la mort par accident de leurs frères Hein et Stasius.

Le second récit : *Meesterschap*, est plus lugubre. Ici toute la cupidité du paysan se donne carrière. L'oncle Bouwen, le paysan vigoureux, autoritaire et avare, est, peu à peu, dominé dans sa propre maison par une nièce et le mari de celle-ci. C'est le lent récit de l'agonie de son autorité qui nous est fait ici. Et le tableau, très sincère et d'un réalisme poignant par endroits, ne manque pas de grandeur.

Le troisième récit : *Vrijheid-Blijheid!* rappelle un peu la manière des femmes écrivains hollandais et de M^me^ Ina Boudier-Bakker. C'est l'histoire d'une femme fort tendre, malheureuse et isolée, que son mari ne comprend pas et qui la rudoie, elle et ses enfants.

Littérairement le morceau est faible. Le caractère du père-tyran semble « chargé », la langue abonde en clichés et en lieux communs. Pourtant, cette tragédie de tous les instants semble observée sur le vif, si même elle est rendue avec quelque exagération.

Quand la liberté lui est rendue, quand son mari meurt avant elle, il est trop tard pour se relever, le poids de toute une vie définitivement réglée depuis toujours, pèse si lourdement sur elle, qu'elle ne sait rien changer à son cours.

Les qualités d'observation, le don de rendre sympathique le sujet traité, la connaissance et l'amour des personnages mis en scène, tout cela donne

(1) Publié à Alost, chez De Seyn-Verhougstraete.

Digitized by Google

au volume de Virginie Loveling : *Jonggezellen levens*, un attrait particulier. Les mêmes qualités se retrouvent dans son tout récent volume *Het Lot der Kinderen* (1).

II

Stijn Streuvels et Herman Teirlinck représentent, avons-nous dit dans nos lettres flamandes, deux talents très personnels et très haut cotés.

Nous ne pouvons les examiner aujourd'hui dans leur ensemble et nous nous bornerons à quelques notations rapides à propos des derniers volumes parus. Ces dernières œuvres illustrent d'ailleurs un phénomène fort curieux. Nous avons signalé l'espèce de « crise du dialecte » qui sévit ici, nous avons tâché d'exposer en quelques mots les objections élevées contre l'emploi et l'abus du dialecte west-flamand. Or, on peut noter déjà comme les symptômes d'un nouveau malaise. Nos lettres flamandes souffrent d'une véritable « crise de description ».

Ce n'est peut-être là qu'un malaise passager et il serait exagéré d'y voir un mal inquiétant, nous aurons l'occasion pourtant de le signaler ici à plusieurs reprises.

***

Il y a dans tous les livres de lecture un morceau d'André Theuriet où est célébrée la beauté un peu âpre et rude, mais vigoureuse et saine de l'automne. La grande rafale, la danse des feuilles mortes, les émotions des chasseurs, les douceurs du grand feu de bois au retour des courses en plein vent, tout cela est narré avec sympathie et avec bonne humeur. C'est que Theuriet parlait de l'automne dans les Vosges et qu'il ne connaissait pas la désolation de l'automne en terre de Flandre.

Le premier récit du dernier livre (2) de Stijn Streuvels a précisément pour but de nous rendre apparente et sensible cette morne désolation. *L'aspect des choses*, il n'y a, en effet, pas d'autre personnage ici que la lumière grise, confuse et triste, le vent rageur, furieux, obstiné; la pluie interminable et le chaos des choses. Le hameau, là-bas, reste dans le vague et l'imprécis, et les éléments exercent leur action sans liaison entre eux et tout semble incohérent et contradictoire.

Pour peindre le mouvement et la vie des choses, Stijn Streuvels, on le sait, est inimitable :

« Le hameau reste enfermé dans la même monotone grisaille; ce ne sont pas des nuages, des amoncellements géants ourlés de rose et derrière

(1) *Het uitzicht der dingen*, Stijn Streuvels, Amsterdam, L. Veen.
(2) Éditeur, De Seyn-Verhougstraete, à Alost.

Digitized by Google

lesquels la promesse du soleil ou de la clarté se devine, — ce ne sont pas des nuages qui vivent et passent diligemment, semblables à des vaisseaux, dans le ciel du matin, — c'est comme un lourd rideau immobile... c'est comme si là-derrière, le soleil devait rester caché pour toujours.

« Où est alors l'activité, la vie large, le retentissement bigarré des hommes et des bêtes aux champs? »

Sans qu'il en dise rien, Stijn Streuvels illustre ainsi la correspondance lentement établie entre l'aspect du pays de Flandre et l'âme du paysan flamand : méfiant, renfermé, âpre pour lui-même, hostile à l'étranger.

D'autre part, la vieille mythologie germanique est toujours vivante ici dans sa source même. Certains ont voulu qu'Odin représentât le vent; celui-ci reste, en tout cas, le personnage principal, l'acteur le plus terrible de ce tableau désolé. Et toute la rafale, brutale et mauvaise, c'est la « Chasse sauvage » des rêves d'autrefois.

Mais en terre de Flandre, le sol boueux, les maisons basses, les arbres tordus, les champs dévastés, tout fait de l'automne une saison morne et lugubre.

***

Dès le second morceau de ce recueil : *Concours de bétail*, il apparaît clairement que le mérite de Stijn Streuvels consiste surtout dans son incomparable talent de peintre et d'interprète du paysage flamand et de la vie en Flandre. Comme conteur, il ne dépasse pas notablement ses devanciers qui mirent en scène le monde campagnard.

Le sujet est fort simple : des prix sont institués pour encourager l'agriculture et des récompenses sont prévues en faveur des paysans possesseurs des plus belles bêtes reproductrices. Certains gros fermiers trouvent en dessous de leur dignité de concourir, les autres hésitent entre l'attrait de la récompense et l'exemple de belle indifférence qu'on leur propose.

La nouvelle, en tout cas, de ce concours a créé dans la masse indolente et comme amorphe, un remous considérable. Puis, à l'insu les uns des autres, ils viennent presque tous et amènent sur la place désignée les plus belles bêtes de leur étable... Et les quatre délégués officiels examinent tout le bétail, acceptent, refusent et couronnent. Il y a, cela va de soi, occasion ici pour des quantités de petits tableaux attrayants et suggestifs; mais l'ensemble ne tient pas et n'éveille pas assez l'intérêt. Pourtant on sent la sympathie de l'homme des champs pour ses bêtes, sa fierté de posséder le plus beau taureau du village, son désarroi devant les « messieurs de la ville », tandis que quelques grognards, rebelles à toute nouveauté, restent obstinément à l'écart. C'est bientôt une espèce de « foire » animée et bruyante, et dans un coin les amoureux se racontent leurs projets, ailleurs propriétaire et fermier discutent un arrangement, tandis que, rapidement évoquée, l'histoire de quelques vieux ou de

Digitized by Google

quelques vieilles rencontrés sur la place nous fait pénétrer dans l'intimité même de la vie obscure, pénible et souvent tragiquement laborieuse du paysan west-flamand. Puis Vereken, dont le taureau remporte le premier prix, paie à boire à tout le monde, se dit et se croit le roi du village, tandis qu'une haine sourde et implacable mord au cœur de ses rivaux...

Et de ce sujet si banal, et semble-t-il si mal choisi, il sort malgré tout une évocation souvent intense de la vie en Flandres, mais l'impression est loin d'être uniforme et on dirait parfois qu'il y a abus du procédé qui consiste à relier de petits tableaux fort remarquables par une narration trop décousue.

***

Le troisième morceau s'intitule : *Ommegang* (Pèlerinage). Sur un volume de 195 pages, ce fragment en compte à lui seul 120.

Il s'ouvre par une description de l'été, de l'été splendide, de la belle saison pour la grasse Flandre, si souvent décrit par Stijn Streuvels :

« Maintenant, l'année en est arrivée à sa plus belle saison. Les caprices du printemps, les vents fantasques, les pluies maladives sont oubliés — maintenant enfin, c'est de nouveau l'été et, pour de bon, le soleil trône dans la marche constante des journées certaines d'été.

L'aspect des choses semble le résultat d'une parure générale. »

Les « clichés » ne sont pas rares ni les répétitions non plus, mais un amour intense de la belle nature d'été éclate à chaque ligne, tandis que, longuement, il dépeint toute la vie aux champs dans la belle saison. Décrire le grand rythme de la vie agricole, le cours du temps, l'aspect des choses, l'œuvre de la nature associée à l'œuvre de l'homme, voilà le domaine que Stijn Streuvels s'est choisi.

Puis c'est l'événement de la kermesse et du pèlerinage et vers lequel sont tournés tous les désirs.

Neuf jours d'avance, les cloches annoncent l'*Ommegang*. Tout le village fait sa toilette de fête : c'est l'interruption de la vie aux champs, le grand remue-ménage, la rupture de toutes les habitudes du labeur mesuré et constant : le moment des grands préparatifs pour les jeunes et les vieux.

Huit jours avant l'*Ommegang*, le boucher, après messe, montre en public la bête qu'il abattra et qui rassasiera les paysans en fête. Jan de Plakker badigeonne tous les pans de mur du village, le rétameur arrive le vendredi matin pour installer en plein vent son atelier improvisé, les brasseurs approvisionnent largement les cabarets de l'endroit et le boulanger dirige la cuisson des gâteaux de chacun.

Le dimanche matin, le pèlerinage commence, avant le point du jour; ils sont venus de partout, les pèlerins; ils attendent, devant l'église encore close, en toilette de dimanche, mais pieds nus, portant leurs bottines sur

Digitized by Google

leurs épaules, les femmes tenant dans leur panier l'offrande réservée au saint et la mangeaille de leur maisonnée. C'est le pèlerinage à saint Antoine, le patron du village, le bienheureux révéré dans tout le pays et dont le culte satisfait pleinement l'âme enfantine et superstitieuse du paysan. C'est la douleur et la peine de toute une population qui vient s'exprimer ici, qui ne comprend rien aux maladies et aux épreuves qui l'assaillent et qui s'adresse avec ferveur et confiance à son idole.

Et longuement, le service divin est célébré, la légende du saint est narrée, puis, le culte fini, la fête commence (1).

***

Herman Teirlinck est le fils du littérateur et folkloriste flamand que tout le monde connaît. Tout jeune encore, il n'a pas trente ans, il a à son actif plusieurs œuvres importantes. Pour ne pas nous borner à des généralités que l'on peut trouver partout, nous examinerons aujourd'hui le dernier de ses romans, et son tout récent recueil de descriptions.

***

C'est un roman un peu long par endroit et dont la fin semble pourtant trop hâtée, que cette œuvre de Herman Teirlinck, *'t Bedrijf van den Kwade* (2), et si plein d'émotions puissantes qu'on s'arrête parfois à la lecture. La part très grande d'originalité ici, c'est que l'atmosphère dans laquelle s'agitent les êtres : faits et personnages, les ascendants héréditaires, les influences ambiantes, toute la part d'inconscient (les *Revenants*, d'Ibsen), d'imprévu, de contradictoire et d'incohérence dont est faite la trame intime d'une vie, sans être analysée, est rendue sensible.

C'est encore au *Trésor des Humbles*, et au *Règne du Silence*, de Maeterlinck, que l'on pense ici.

Il s'agit d'entrevoir ou de suggérer telle ou telle donnée imprécise, jaillie des profondeurs de l'âme, où le mot, la notion claire limitée et définie ne pénètre pas.

Il s'agit d'associer à la vie les hommes et de faire pénétrer dans leurs pensées et leurs actions l'influence mystérieuse de tous les éléments qui les entourent, sans en ternir le caractère ou en tarir la spontanéité à travers un raisonnement, une analyse ou une description de romancier.

Il faut pour cela que les personnages eux-mêmes aient quelque chose

(1) Qu'il me soit permis de signaler, à propos de Stijn Streuvels, la chrestomatie tirée de ses œuvres *Bloemlezing uit de werken van Stijn Streuvels*. Anvers, librairie néerlandaise, 272 pages. 2 fr. 50 c.

(2) Herman Teirlinck, *'t Bedrijf van den Kwade*, uitgegeven te Bussum bij C.-A.-J. Van Dishoeck.

Digitized by Google

d'inculte, que l'intensité de leurs sentiments ou de leurs sensations s'exprime mal dans leurs paroles ou dans leurs actes, que la tradition ou la race en ait fait un peu des isolés, que leur âme soit comme repliée sur elle-même et ne soit pas devenue chose ordinaire et commune par la fréquentation habituelle des autres humains. Le Flamand a souvent été cela chez nous, l'homme du peuple surtout, et c'est pourquoi les héros de nos romanciers réalistes, de Reimond Stijns, ou de Vermeersch ou de Herman Teirlinck ont un air de famille.

Le grand mérite de nos romanciers flamands, en face même des écrivains de Hollande, c'est, probablement, d'avoir respecté ce caractère un peu fruste, incomplet, imprécis du héros.

La vie n'est pas tout à fait une chose logiquement explicable ; à vouloir analyser les mobiles de l'action du héros et récompenser devant le lecteur sa psychologie, on court le risque de ne construire qu'un pantin articulé.

Plus simplement, d'ailleurs, nos romanciers flamands ont puisé dans le fonds très riche et très complexe de leur race, et l'œuvre qu'ils accomplissent est souvent plus profonde que la description ou l'analyse du milieu factice de La Haye, du quartier des fonctionnaires retraités des Indes, de l'aristocratie de la résidence (1).

Le gros point noir pour l'avenir de cette œuvre, c'est à coup sûr l'usage intempestif du dialecte, mais, il faut, cela va de soi, respecter, ici comme ailleurs, la liberté de l'artiste.

Les héros mis en scène par Herman Teirlinck dans son roman *'t Bedrijf van den Kwade* sont de deux sortes : deux personnalités âpres et anguleuses, égoïstes et puissantes, Rik et sa fille Ursule ; puis des êtres plus humains, plus disposés à aimer et à souffrir : les petits-enfants de Rik, les enfants d'Ursule : Goedele et son frère Romaan.

Rik est un vieux pêcheur, énergique, âpre au gain, ne reculant devant aucune peine ni devant aucun méfait. Il n'a jamais tué, mais il a commis tous les autres crimes.

Devenu riche, secondé par sa fille Ursule, plus âpre encore et plus égoïste que lui, puis retiré des affaires, il mène une vie de vieux maniaque dans la grande maison à demi-déserte et il concentre toutes ses ruses d'autrefois à voler et à mettre en sûreté tous les objets précieux qui lui tombent sous la main.

C'est dans ce milieu que vit Goedele, la fille d'Ursule.

Quant à Romaan, son frère, il s'est mis à aimer une pauvresse, Madeleen, et comme Ursule n'a pas consenti au mariage de son fils, les amoureux mènent une existence misérable, dans un petit appartement de faubourg, attristée encore par la maladie de leur enfant.

(1) Je pense en écrivant ceci au dernier roman de Couperus : *Van oude menschen... dingen die voorbijgaan.*

Digitized by Google

Ursule est le personnage le plus puissant de ce roman. Son but dans la vie, c'est, après avoir atteint la richesse pour elle, en peinant beaucoup, d'établir richement ses deux enfants. Déçue du côté de Romaan, elle reporte toute son énergie et tous ses espoirs du côté de Goedele. Hélas! Goedele sera séduite par un peintre, personnage un peu fatidique et énigmatique dans le roman, et Ursule mourra en apprenant la honteuse nouvelle.

La trame du roman, on le voit, est banale, et de ce côté, les romanciers flamands ont tous encore beaucoup à gagner.

Les parties fortes des œuvres sont toujours les peintures d'états d'âme ou les descriptions de paysage; l'agencement d'une action est leur point faible.

Au reste, ils ont le mépris de l'intrigue, ce qui ne les empêche pas de tomber, par maladresse, dans le mélodrame.

On a voulu voir dans le roman de Herman Teirlinck l'illustration d'une thèse d'après laquelle le caractère rude, inculte et férocement égoïste d'Ursule avait conduit Goedele, sa fille, à toutes les souffrances et à toutes les misères. Je ne puis croire que l'auteur n'ait voulu mettre en œuvre que cette banalité.

C'est à *Eugénie Grandet*, de Balzac, que le livre flamand fait penser. Ursule est la réplique du père Grandet, son mari est d'une humanité aussi pâle et aussi effacée que la femme de Grandet.

Quant à Goedele, c'est un personnage très complexe et très complet, jugeant son milieu et le méprisant, bravant le vieux Rik, bravant sa mère, estimant à son mérite son pâle fiancé, Sebastiaan Vrebos, une vraie et grande femme parfois, souvent aussi une impulsive qui cède au peintre Amaye comme la première grisette venue, sans aucun souci de son orgueil de femme.

Elle reste, cependant, presque toujours sympathique par sa spontanéité. Ensuite, elle est un peu un jouet entre les mains du destin ou du démon.

Et, d'ailleurs, qui la soutiendrait ou l'empêcherait de tomber : son grand-père criminel; sa mère égoïste et mauvaise; son père, doux maniaque béat; son frère, honnête homme dévoyé, qui prêche des théories anarchistes?

Le roman ne serait donc, si on examinait uniquement l'intrigue, que la ruine lente et continue des plans ambitieux d'Ursule. Pourtant, le titre c'est *L'œuvre du démon*.

Pourquoi, en effet, Goedele succombe-t-elle? C'est ainsi qu'elle ruine les plans de sa mère et la tue, brise sa vie et celle de Vrebos.

Jugé au point de vue français, le caractère du séducteur, le peintre Amaye, reste trop énigmatique, et sa conduite, à lui, a plus d'une invraisemblance.

Mais il pèse sur la maison d'Ursule comme une malédiction. On y sent,

Digitized by Google

d'un bout à l'autre, l' « œuvre du démon ». L'aisance acquise l'a été au prix de certains crimes, les vues de la mère sur ses enfants sont la satisfacti on de son égoïsme le plus féroce et il semble que le mal appelle le mal et qu'il soit naturel que Romaan vive maritalement avec Madeleen et que Goedele, fiancée à Sebastiaan, devienne la maîtresse d'Amaye.

L'œuvre entière, en tout cas, ne manque pas de grandeur, sauf, peut-être, quelques longueurs et l'abus du procédé « suggestif ». C'est une œuvre sérieuse de plus à l'actif de la jeune littérature flamande.

***

Quant au tout récent volume (1) de Herman Teirlinck, lui surtout illustre le danger que représente aujourd'hui dans nos lettres flamandes l'abus de la description. C'est un ouvrage intéressant à plus d'un titre. Il est constitué par un recueil de dix descriptions de longueur diverse, sans autre lien entre elles que le talent d'observateur et de peintre de l'écrivain.

Le titre lui-même : *Zon*, soleil, est, un peu, tout un programme. Ce que sera ce volume c'est, avant tout, la glorification de la couleur, la description minutieuse ou l'évocation de la lumière du soleil sur les choses et sur les hommes. Le plus souvent aussi cette lumière sera conçue comme un personnage actif, le personnage principal dont les évolutions et les transformations sont notées religieusement.

On le voit, c'est un peu ici une théorie impressionniste, traduite en littérature. Or, cette traduction n'est pas sans risques ni dangers. Malgré tout, le lecteur cherche l'action et ne la trouve pas, et il lui apparaît qu'on a renversé comme à plaisir certains rapports nécessaires. Il semble dangereux qu'en littérature l'action soit toujours et partout subordonnée et sacrifiée à la description.

La conséquence en est, d'ailleurs, que le personnage humain mis en scène sera parfois un simple fantoche habillé pour compléter un scénario et qui ne s'agite presque toujours que justement assez pour donner matière à des changements de tableaux. La psychologie reste vague, les mouvements et les paroles sont volontairement conçus comme terre à terre et quotidiens.

Je sais qu'on arrive ainsi parfois à un « rendu » très complet et que certaines évocations d'états d'âme sur les limites du conscient et de l'inconscient sont exprimées avec bonheur. Néanmoins, il semble qu'il y ait abus.

Des théories, on le sait, furent à la mode, selon lesquelles on prétendit parfois que la poésie devait traduire musicalement toutes les sensations les

(1) *Zon*, verzamelde beschrijvingen van Herman Teirlinck. Bussum, C.-A.-J. Van Dishoeck, 1 vol. de 238 pages. Prix pour la Belgique : 3 fr. 50 c.

Digitized by Google

plus subtiles de l'âme, non en les exprimant, mais en les évoquant par les sons. Théories fort séduisantes, il est vrai, mais qui, pratiquement, se montrèrent peu réalisables. Et voici qu'on veut, d'autre part, déplaçant, encore une fois, l'orientation et comme le but de la littérature, borner l'activité littéraire d'un écrivain à collectionner des tableaux pris sur le vif ou imaginaires. Il y a là, à n'en pas douter, une exagération et un péril.

Déjà l'œuvre de la plupart de nos écrivains flamands a comme défaut trop évident l'importance exagérée accordée aux descriptions de paysages et d'états d'âme : l'action est toujours sacrifiée. Parfois même le procédé devient visible : on se borne à relier de petits tableaux souvent remarquables par une narration sans intérêt.

Ici un nouveau stade est atteint et le fil conducteur, si ténu ou si artificiel parfois, est lui-même coupé. Il semble que : reculer devant mettre en scène une action pleine et complète, ce soit, malgré tout, faire aveu d'impuissance.

Quelque brillants que soient ces exercices de « description », ils n'en constituent pas moins chaque fois une œuvre incomplète et comme bâtarde. Ils marquent aussi une trop grande complaisance de l'auteur envers ses propres faiblesses. Et cette caractéristique, qui n'aurait guère d'importance ailleurs, acquiert ici une certaine gravité. Le défaut est, en effet, à peu près général. L'action, le plus souvent, est méprisée, la trame du roman est quelconque, l'œuvre penche toute d'un côté, toujours du même ; elle n'a de vivant et de vrai que les vues sur la nature extérieure et les lentes peintures d'états d'âme. Nous avons fait les mêmes remarques à propos du dernier volume de Stijn Streuvels : *Het uitzicht der dingen*.

Or, déjà notre littérature belge d'expression française — sauf deux ou trois exceptions géniales — s'est volontairement amputée de tout souci d'intellectualité. A la longue, pourtant, les tendances ultra-artistiques ne peuvent manquer de devenir funestes et, encore une fois, on bouleverse des rapports qui semblent nécessaires en accordant toute l'attention aux détails et en négligeant l'unité de l'œuvre.

Ces réserves faites, il faut, c'est justice, rendre hommage au très grand talent mis en valeur dans le dernier volume : *Zon*, de Herman Teirlinck.

Seulement, un tel livre ne se résume pas. On en jouit en le lisant, et surtout en le relisant; on voit s'animer, se « colorer » surtout les tableaux évoqués devant nos yeux. On est saisi par l'harmonie qui règne entre les êtres mis en scène et la lumière dans laquelle ils se baignent. Ce sont autant de « tranches de vie » conçues dans un sens plus large, vues par un peintre attentif, amoureux de la couleur et de la nuance, et exprimées par un artiste du mot. Mais le regret du lecteur, c'est que, toujours, ces évocations soient fragmentaires, un peu simplistes, et que l'écrivain ait renoncé à créer une œuvre pour se borner à noter des sensations.

De lui-même pourtant, il a résisté à la manie de la description.

Plusieurs morceaux du recueil sont de véritables nouvelles, avec un

Digitized by Google

semblant d'action ou même une action complète. On y a noté déjà comme une influence anglaise, et peut-être celle de Ch. Dickens mêlée à une très forte dose de scepticisme français.

Faut-il rappeler l'aventure de Joris Antie, le délicieux nigaud (de la firme Geeraard Antie et fils, de Malines), qui passe toute sa soirée en compagnie de Stella d'Alency, traîné de bar en bar, s'ennuyant mortellement, ramené chez elle en voiture et tout heureux de pouvoir s'indigner et s'enfuir quand, au seuil de sa chambre, elle demande au préalable « son salaire ».

J'aime moins la seconde « description » : la sieste du vieux rentier après le dîner, où l'on a voulu accomplir le tour de force de nous intéresser à un sujet littérairement sans intérêt.

La partie d'échecs des deux vieux : Soudewijne et Lorelei (cinquième description) est pourtant un petit chef-d'œuvre de grâce enfantine chez Gaby et d'affection de grand-père chez le vieux monsieur Soudewijne.

Le morceau suivant : la chambre d'hôtel au petit jour, en hiver, quand tous les toits sont blancs de neige ; la jeune femme se levant et écartant le rideau pour voir la rue ; les jeux de lumière sur les robes éparses, tout cela constitue précisément un brillant exercice de description sans plus.

Quant au dernier morceau, le plus long de tous, il n'est ni plus ni moins qu'une jolie nouvelle — un peu dans le genre cher à André Theuriet. Et l'histoire du jouvenceau André Verlat et de son oncle, le vieux baron de Bessy, amoureux tous deux d'une petite paysanne, est contée avec beaucoup de grâce et avec un sourire détaché et railleur.

III

A côté des « particularistes » comme Stijn Streuvels et Herman Teirlinck, qui déjà bel et bien font école, quelques jeunes littérateurs s'annoncent par leurs débuts pleins de promesses et qui restent, de beaucoup plus près, fidèles à la langue littéraire flamande.

Ce n'est pourtant pas qu'ils pèchent par excès de purisme, Maurits Sabbe intercale des dialectes entiers en brugeois, Victor de Meyere colore sa langue de termes propres au Petit-Brabant et Léo Meert lui aussi assigne au patois une part notable dans la conversation de ses héros. Mais pour lui-même, dans les trois cas, l'auteur s'en tient au flamand littéraire. Nous examinerons rapidement un volume récent de chacun de ces auteurs.

***

Voici un phénomène social, qui n'est pas sans avoir tenté déjà, à toute époque, de nombreux littérateurs, c'est le peu de respect que professent les jeunes gens, — filles ou garçons — arrivés à l'âge d'agir par eux-mêmes,

Digitized by Google

pour leurs parents et leurs aînés, et le beau mépris qu'ils affectent pour l'expérience de leurs devanciers.

Cette impertinence est-elle aujourd'hui plus générale qu'à d'autres moments, ou bien se manifeste-t-elle avec plus de désinvolture, nous ne savons, mais elle atteint dans certains milieux des phases d'autant plus aiguës qu'elle coïncide avec toute une révolution économique. Figurez-vous une grande ville industrielle, située au cœur d'une province agricole, et renfermant dans ses murs quarante mille ouvriers et ouvrières de la grande industrie ; notez-y le développement de l'alcoolisme et des plaisirs à bon marché, le relâchement dans les mœurs, sinon plus grand qu'autrefois, au moins plus généralement avoué, et surtout l'abandon de toute notion d'économie et de respect de soi-même, un égoïsme plus grand, un besoin de « s'amuser » poussé à l'extrême, et demandez-vous ce qu'il va rester de la vie de famille dans le ménage de ces ouvriers.

Voilà, à peu près, si nous l'avons bien comprise, la thèse qu'entreprend de développer devant nous, dans son roman de début, un jeune écrivain flamand, Léo Meert (1). En traduisant le titre même : *Van jongere geslachten*, par « Les nouvelles couches », nous ne croyons pas avoir trop insisté sur le sens péjoratif de cette appellation.

Avant de résumer ici les données du roman, qu'il nous soit permis de caractériser brièvement la « manière » et le talent du nouveau romancier.

L'œuvre qu'on nous soumet est probe et sincère, l'auteur a volontairement écarté toute note discordante de mélodrame et toute la rhétorique facile des revendications humanitaires ; il laisse se dérouler l'action devant nous, en note scrupuleusement les détails, mais ne s'avise pas d'en tirer parti pour lancer des anathèmes. Ce sont là de grandes qualités par le temps qui court, mais suffisent-elles pour créer une œuvre forte et durable? Nous ne savons. En tout cas, sans vouloir être trop sévère pour une œuvre de début, qu'il nous soit permis de dire franchement que les personnages mis en scène manquent de relief, ne sont ni assez vivants ni assez humains, que la probité et la sincérité du talent déployé n'empêchent pas l'action de rester peu empoignante, en somme, qu'on ne nous donne du monde ouvrier qu'une vue peu personnelle et peu suggestive, et qu'à tout prendre, la veine exploitée apparaît comme un peu maigre. Pourtant, à plusieurs reprises, l'auteur est ému et sait nous émouvoir, et l'impression finalement ressentie par le lecteur est plutôt favorable ; on sent une grande sympathie humaine sous la réserve un peu trop voulue du romancier et on attend dans une œuvre future une évocation plus puissante de certains coins de notre humanité.

L'héroïne du roman est une « ouvrière de fabrique », Jo Van den Brande, fille de petites gens braves et honnêtes; elle s'éprend d'un vaurien,

(1) Léo Meert : *Van jongere geslachten*. Amsterdam, van Holkema en Warendorf.

Digitized by Google

Allewies Van Ekker. L'épouse est — avant et après son mariage — volée, trompée, rossée et finit par quitter le pays en compagnie d'un autre misérable, plus hypocrite, mais aussi paresseux et aussi vicieux que son mari. C'est un peu le monde mis en scène par Vermeersch dans *De Last*, mais moins puissamment évoqué et les aventures de Jo Van den Brande rappellent parfois celles de Manske, des *Simpele Menschen*, de Gustaaf D'Hondt (1).

Mais ce qui appartient en propre à Léo Meert, c'est la peinture de l'hostilité lente entre les parents et leurs enfants, entre les aînés et les « nouvelles couches ».

Et ici pourtant le thème choisi était heureux et eût pu prêter à l'évocation de cruelles réalités : l'autorité des parents se brisant contre les résistances de leurs enfants ; ceux-ci secouant toute tutelle et toute direction, gardant la grosse part de leur salaire pour leurs plaisirs, terrorisant les vieux qui craignent les coups de leurs jeunes tyrans.

Jo Van den Brande, elle aussi, est une peinture fort exacte et touchante, en somme, de la jeune fille du peuple.

Volontaire et têtue, en révolte contre ses parents, elle a placé toute sa confiance dans son amoureux, c'est à lui qu'elle remet ses économies et tant qu'elle pourra, elle le défendra contre tous.

Hélas, Allewies est un vaurien de la pire sorte, et s'il finit par épouser la fille qu'il a mis à mal, c'est pour la martyriser, tout en continuant sa vie de jeune ivrogne.

Ici encore, l'auteur n'a fait qu'esquisser une étude psychologique qui eût pu être intéressante : comment cette brave petite femme, sans grande énergie, mais honnête, au fond, devient à force de mauvais traitements et d'avanies, une mégère à son tour, passe son temps au cabaret avec des ivrognesses, s'endette dans tous les petits magasins du faubourg, déménage à la cloche de bois et profite du crédit d'un petit héritage pour faire de nouvelles dépenses sans payer personne, jusqu'à ce qu'enfin elle parte pour Roubaix, en compagnie d'un misérable qu'attirent ses quelques écus.

Le caractère d'Allewies, le mari de Jo Van den Brande, semble un peu « chargé », un peu poussé au noir ; autant nous comprenons Jo jusque dans ses pires égarements, autant Allewies nous apparaît parfois agir méchamment sans raison plausible.

En tout cas, malgré les réserves expressément faites ici, on ne peut nier qu'il puisse y avoir quelque chose à attendre d'un écrivain qui, pour ses débuts, a su nous donner une œuvre aussi probe et aussi dépourvue de pathos vulgaire que l'est *Van jongere geslachten*.

Espérons, toutes choses égales d'ailleurs, que l'œuvre à venir nous réserve la surprise d'une inspiration un peu plus profonde et d'une évocation plus puissante. Disons franchement aussi que l'œuvre est écrite sans

(1) Voyez *Revue de Belgique*, mai 1907, *Choses de Flandre*.

Digitized by Google

soin et que c'est grand dommage, surtout à une époque où le souci littéraire est aussi général.

***

Dans son nouveau volume (1), *Le Philosophe du Sashuis*, MAURITS SABBE continue la série de ses récits sur Bruges. Le célibataire du Sashuis est un philosophe à sa manière, il aime les fleurs et les oiseaux, il aime surtout sa ville de Bruges et il vit heureux dans la compagnie de son vieux camarade Casteels.

Le philosophe du Sashuis doit-il se marier? Il n'en sait rien, se prête quelque peu à des préliminaires de fiançailles organisés par son vieil ami Casteels au profit d'une veuve un peu mûre, mais se récuse à la fin.

Tout ce récit, fort simple et volontairement limité aux choses et aux gens qui entourent le Minnewater, a son charme. Il est de bonne tenue et — chose rare aujourd'hui — d'une littérature sans prétention. Le récit est conté pour le plaisir de conter, encore que les personnages soient vivants et le cadre même de l'action évoqué avec sympathie.

L'idylle qu'il renferme d'ailleurs, en dehors des fiançailles marquées de Vrouwe Diericks, se noue entre le philosophe du Sashuis et Mietje, la fille de son vieux camarade Casteels. Ce portrait de Mietje, la jeune Brugeoise rieuse et aimante, rigoureusement surveillée par son père qui l'adore, et dont le cœur s'ouvre pudiquement à l'amour, a tenté, on le sent plus d'une fois, l'écrivain de : *Aan 't Minnewater* (2).

Il ne faut pas chercher dans ce récit : *De Filosoof van 't Sashuis*, ce qu'il ne contient pas; ce n'est ni une peinture vraie de la vie, ni une étude serrée de caractère, ni une forte évocation d'un type humain; mais c'est un aimable récit, agréable et facile à lire, plein de bonhomie, avec çà et là une note ironique et dont on achève d'une traite la lecture et avec sympathie.

***

Enfin, le volume de Victor de Meyere (3) lui-même a fait quelque sensation. Le critique très autorisé Auguste Vermeylen lui a consacré une fort élogieuse mention et a discuté à son sujet le thème inépuisable du « réalisme en littérature ».

(1) MAURITS SABBE, *De Filosoof van 't Sashuis*. Bussum, C.-A.-J. Van Dieshoeck, 1907, 1 vol. de 117 pages.

(2) Il existe une fort bonne édition populaire (1 franc) des trois récits intitulés : *Aan 't Minnewater*, illustrée de jolies gravures à la plume de Renders, parue à la *Librairie néerlandaise*, Anvers.

(3) VICTOR DE MEYERE, *Langs den Stroom*. Alost, De Seyn-Verhougstraete, 1 vol. grand in-8° de 226 pages, sur papier de luxe. Prix : 3 fr. 50 c.

Digitized by Google

On sait que Victor de Meyere consacre spécialement son talent à dépeindre la portion de la province d'Anvers appelée « le Petit Brabant » et qui est arrosée par le Rupel. C'est un pays qu'il connaît à fond et qu'il aime à décrire.

En dehors du grand courant naturaliste incarné par Cyriel Buysse, à l'écart des particularistes « west-flamands », Victor de Meyere s'est ainsi réservé un petit domaine qui est bien à lui. Une langue sans subtilité ni recherche inutiles, une vue sympathique et calme sur les hommes et les choses, ce que l'on a appelé le « réalisme sain », telle serait la caractéristique de Victor de Meyere.

Il a toujours professé qu'il fallait écrire avec simplicité, de façon à être compris de tous, sans snobisme et sans pose. Et à l'appui de sa théorie, c'est une fort bonne illustration qu'il en donne dans son dernier livre.

Le recueil comprend six nouvelles. Dans la première, « Le tendeur de mésanges », nous assistons avec Ward de Pauw à tous les petits épisodes de cette chasse aux oiseaux.

L'importance énorme prise dans l'esprit d'un homme simple par cette passion de la tenderie, les joies et les misères qu'elle lui rapporte, en font, à sa manière, une évocation fort complète. Les angoisses du fossoyeur qui croit entendre un enterré vivant pousser des plaintes, la solitude du vieil ouvrier, dont la fille s'est mariée depuis peu et qui traîne une existence sans but et sans joie, au milieu de l'hostilité brutale de ses compagnons moins économes, tout cela est narré avec tant de compréhension et reste si sincère et si vrai, que de ces tableaux réalistes se dégage une émotion communicative.

***

Nous avons dans notre première chronique (1) insisté d'abord sur la difficulté qu'offrait à un étranger au mouvement flamand la tâche de juger la production littéraire d'aujourd'hui. Après l'analyse d'une vingtaine d'œuvres récentes à laquelle nous nous sommes livrés ici, il doit apparaître au lecteur que ces réserves étaient fondées et que l'heure d'un jugement définitif n'a pas encore sonné. Les notes éparses publiées ici n'ont qu'un but — nous le répétons — : attirer l'attention et l'intérêt sur un mouvement littéraire assez vivace pour résister à toutes causes de ruine et de défaveur, assez intense pour constituer une floraison fort brillante, et qui non seulement enrichi le patrimoine artistique de notre pays, mais qui s'est de plus acquis l'admiration de nos voisins de Hollande.

Gand, juillet 1907.

J. LHONEUX.

(1) *Revue de Belgique*, mai 1907. *Choses de Flandre*.

Digitized by Google

A PROPOS DU CONGRÈS DE NURSING

CONFÉRENCE INTERNATIONALE DES INFIRMIÈRES

Paris, juin 1907.

Le Congrès de *nursing* qui a tenu ses assises au Musée social à Paris en juin dernier, a mis au point le rôle de l'infirmière. En Belgique, où cette profession est à peu près inconnue ou tout au moins méconnue, il nous a paru intéressant de résumer les points essentiels du remarquable discours de M. Mesureur, directeur de l'assistance publique.

L'honorable président du Congrès s'exprime en ces termes :

« Nous voulons faire du rôle de l'infirmière une carrière pour la femme, une profession honorée et respectée.

« ... Nous voulons que la profession de soigner des malades devienne, par la science, par l'éducation, par la préparation qui lui sera donnée, une véritable carrière offerte à l'activité féminine.

« A côté du médecin, du chirurgien, de la sage-femme, l'infirmière a sa place et cette place doit être officiellement reconnue.

« ... La profession d'infirmière est aussi belle, aussi honorable que toutes celles qui peuvent être dévolues à des femmes.

« Le rôle de l'infirmière peut être considérable : elle a sa place marquée dans tout l'organisme social ; elle doit jouer un rôle dans toutes les fractions de la société ; elle doit pouvoir

Digitized by Google

porter ses soins dans tous les centres, dans toutes les agglomérations où se rencontre la maladie; il la faut non seulement à l'hôpital et dans la famille, mais à l'école, à l'atelier, à l'usine, partout où l'on peut avoir besoin d'être secouru et soigné.

« Certes, nous voudrions que dans l'éducation de la jeune fille, l'étude des soins à donner aux malades prit une part plus grande, afin que chaque mère de famille pût être infirmière autour d'elle, afin que chaque femme fût assez instruite pour porter un secours d'urgence aux siens.

« Il n'en est pas moins vrai que pour faire une œuvre bonne et réellement utile, il faut avoir été élevé et instruit en vue de cette œuvre. »

Nous ne saurions trop insister sur l'importance de ces paroles; elles sont plus que jamais opportunes à une époque où le progrès s'étend dans toutes les sphères. N'est-il pas étrange de songer que, tandis que la médecine et l'hygiène ont subi une réforme complète, nos gardes-malades sont encore ce qu'elles étaient il y a un siècle. Certes, les bonnes sœurs sont pleines d'abnégation et de bonne volonté, mais leur savoir n'égale pas toujours leur dévouement,... et leur costume date du moyen âge! Nous ne sommes plus au temps où Ambroise Paré pouvait dire en parlant d'un de ses malades : « Je le pansay, Dieu le guarit. » Lui aussi était animé des meilleures intentions. Il nous faut plus et mieux aujourd'hui, et si nous demandons à nos médecins des connaissances plus vastes que celles des guérisseurs de jadis, il semble logique d'exiger que les gardes qu'ils laissent au chevet des malades aient suivi la même évolution. Cette nécessité s'est si bien fait sentir que actuellement il existe des écoles d'infirmières dans presque tous les pays.

L'Angleterre nous a précédés dans cette voie et tient le record dans l'organisation du soignage. Il n'y a cependant guère plus de cinquante ans, il en était tout autrement, et c'est peut-être à l'excès même des abus qu'est due la réaction dont nous louons aujourd'hui les effets. Lors de la guerre de Crimée, les ambulances anglaises accusaient une mortalité formidable de 33 p. c., tandis que les françaises s'en tenaient au chiffre

Digitized by Google

déjà effrayant de 22 p. c. Alarmée de ces résultats, la France envoya sur place des sœurs de Saint-Vincent de Paul, tandis que sous l'initiative de miss Nightingale un groupe d'infirmières anglaises, instruites dans la profession, partaient au secours des blessés. En peu de temps la mortalité des soldats anglais tombait à 11 p. c., tandis que dans le camp français, malgré le dévouement admirable des infirmières religieuses, elle se maintenait au même chiffre de 22 p. c. N'est-ce pas une preuve flagrante de l'inanité des efforts dépensés sans connaissances techniques?

L'impulsion donnée par miss Nightingale fut suivie et actuellement on compte dans le Royaume-Uni environ cent cinquante écoles de *nurses* (1). Dans chacune de ces écoles, qu'elles soient ou non annexées aux hôpitaux, les demandes d'admission excèdent chaque année le nombre des places vacantes. La cause de ce succès peut se trouver dans l'organisation même de l'œuvre; c'est par l'étude pratique et scientifique du service des malades qu'on a pu le rendre attrayant, intéressant et éminemment utile, et le placer sur une base telle que le progrès sous toutes ses formes y a librement accès.

La règle principale de cette organisation consiste à faire travailler les élèves et les infirmières diplômées dans les salles, sous l'autorité de *sisters* ou infirmières surveillantes. Sous aucun prétexte le personnel servant ne peut s'occuper des malades ainsi que cela se fait chez nous. Ce sont les infirmières qui non seulement leur donnent les soins nécessités par la maladie, mais aussi font et refont leur lit, changent leur linge, servent leurs repas; elles ont ainsi l'occasion de leur prodiguer ces mille petites attentions qui rendent la souffrance moins cruelle et dont une domestique si attentive qu'elle soit n'a pas la notion. L'hôpital entier est dirigé par une *matron*. Celle-ci, dont les fonctions équivalent à peu près à celles de nos directeurs d'hôpitaux, a sur eux, entre autres avantages, celui d'avoir parcouru elle-même toute la filière hospitalière du

(1) Ce renseignement et les suivants ont été puisés dans : BLATIN, *Les infirmières*; SCHMIDT, *Organisation de l'infirmerie laïque*.

Digitized by Google

nursing. Cette hiérarchie stimule le zèle des infirmières et leur fait entrevoir la possibilité de monter en grade et de parvenir à un poste élevé et lucratif.

A l'inverse de ce qui se fait chez nous, l'hygiène et le confort des infirmières sont observés scrupuleusement : on veille à ce qu'elles aient un repos suffisant, des sorties quotidiennes, une nourriture réconfortante; leur costume est essentiellement propre et contribue à leur donner un aspect gai et avenant qui étonne quand on a pris l'habitude d'associer aux malades la religieuse à la robe de bure à qui l'on a appris que le beau et l'agréable ne sont aucunement nécessaires à la vie. Les infirmières anglaises ont à leur disposition, dans l'hôpital ou dans l'école qui lui est annexée, un salon meublé confortablement ; elles y ont un piano, une bibliothèque et s'y reposent par la lecture et la musique. Quoi d'étonnant à ce que, dans ces conditions, elles conservent facilement la santé et la gaieté de caractère si nécessaires à leur profession.

Les *nurses* anglaises ne se destinent pas toutes aux hôpitaux ou à la clientèle privée. La branche la plus intéressante peut-être de leur institution est le *district nursing* ou le soignage des pauvres à domicile. Il serait trop long de nous étendre ici sur l'organisation de cette œuvre admirable ; qu'il nous suffise de dire qu'elle rend les plus grands services en apportant des soins éclairés à tous les indigents, tant aux cultivateurs des campagnes qu'aux ouvriers des villes, chez qui l'infirmière instruite est un excellent facteur de propagation de l'hygiène.

L'exemple de l'Angleterre fut suivi dans tous les pays de religion réformée, mais à l'Allemagne revient cependant l'honneur d'avoir eu la première école d'infirmières; il est vrai que la cause de sa fondation est due à une circonstance fortuite.

En 1833, le temple de Kaiserwerth fut détruit accidentellement. Le pasteur Fiedler entreprit un voyage à travers la Belgique, la Hollande et les provinces rhénanes pour recueillir les fonds nécessaires à la reconstruction de l'édifice. Au cours de ses pérégrinations, il eut l'occasion de constater souvent l'état

Digitized by Google

précaire des hôpitaux et asiles de charité; voulant se rendre compte de l'étendue du mal, il visita toutes les institutions hospitalières qu'il rencontra.

Peu à peu se précisait dans son esprit la notion de tout ce qu'on aurait pu faire!...

A son retour, il fit part de ses observations à deux femmes qui s'enthousiasmèrent aux perspectives du travail humanitaire qu'il leur fit entrevoir, et la première école d'infirmières fut créée. Elle prospéra rapidement et, en 1864, à la mort de son fondateur, des milliers d'infirmières sorties de l'école-mère et de ses ramifications répandaient par toute l'Allemagne leur action salutaire. Actuellement, le système de Fiedler, mis en rapport avec les progrès constants de la science, est encore en vigueur.

En Suède, la Croix-Rouge conçut, en 1865, le projet de fonder un établissement analogue à ceux d'Allemagne et d'Angleterre. Mlle Ruype fut envoyée auprès de miss Nightingale et à son retour elle organisa un cours à l'hôpital d'Upsal. En 1877, un autre suivit à Gothembourg. Le plus important est toutefois celui de Sophiaheumet, fondé par la Reine et doté par elle et d'autres personnages importants. Les élèves de cette dernière école sont recrutées dans la haute société.

En Amérique, la doctoresse Suzanne Dimmock prit l'initiative du mouvement et fonda en 1869, au *New England hospital* de Boston, la première école américaine d'infirmières. Nombreux furent les obstacles qu'elle rencontra : l'inertie, la malveillance, la méfiance des médecins, le manque de persistance de ses élèves, l'ironie du public. Elle persévéra néanmoins, elle vit enfin son œuvre prospérer et de nouvelles écoles s'ouvrir. Aujourd'hui, toutes les villes des États-Unis ont réformé leurs services hospitaliers.

En Hollande, la réforme hospitalière en ce qui concerne les soins aux malades est déjà fort avancée. Dès 1878, à Amsterdam, la Croix-Blanche créa les premiers cours de gardes-malades. Bientôt une douzaine d'autres établissements similaires formèrent avec la Croix-Blanche la « Ligue néerlandaise

Digitized by Google

d'infirmerie »; il existe de plus un certain nombre d'organismes indépendants de la Ligue.

La Hollande s'assimila merveilleusement et rapidement les principes qui avaient été appliqués dans les pays voisins, et elle répandit largement sur son territoire les bienfaits de l'enseignement scientifique des soins à donner aux malades. Le programme est sensiblement le même qu'en Angleterre et les gardes y ont toutes les facilités pour se spécialiser.

En France, il y a trente ans, l'apparition des doctrines de Pasteur fit ressortir l'insuffisance des ordres religieux. Les médecins reprochaient aux sœurs leur ignorance, leur costume anti-hygiénique, leur obéissance aveugle à une autorité extra-médicale; ils demandèrent à grands cris des infirmières laïques à l'image de celles que formait l'Angleterre.

A cette époque, le parti républicain luttait contre les partis conservateurs patronnés par le clergé. Il accueillit avec joie les réclamations des médecins et entreprit avec ardeur la laïcisation. Les partis adverses cherchèrent l'opposition, et la question fut portée sur le terrain politique. Comme si des préoccupations aussi mesquines devaient entrer en jeu dans la solution d'un problème universel!

Chasser les sœurs était facile, mais par qui les remplacer? I fallut employer ce qu'on avait sous la main, c'est-à-dire le personnel servant dont on avait déjà tant à se plaindre. Il fallut créer des écoles professionnelles, mais on constata que la plupart des élèves ne savaient pas lire. On s'aperçut un peu tard qu'on avait fait fausse route.

Sous l'admirable impulsion du Dr Bourneville, se fondèrent alors successivement les écoles de la Salpêtrière et de Bicêtre (1878), de la Pitié (1880), de Lariboisière (1895); on tâcha d'améliorer la situation des infirmières, mais le niveau social restait le même. En effet, une jeune fille instruite et bien élevée pouvait-elle accepter de devenir la compagne de femmes dont la plupart étaient illettrées et dont quelques-unes avaient une éducation morale rudimentaire?

L'administration officielle n'arrivant pas à changer cet état de choses, l'initiative privée prit les devants. Il se fonda à Bor-

Digitized by Google

deaux une école de gardes-malades protestantes. Cette école, placée sous la présidence du Dr Demons et dirigée par Mlle le Dr Hamilton, débuta par des conférences publiques qui, dès 1884, attirèrent un nombreux auditoire féminin. En 1886, des examens furent organisés. Actuellement l'école possède un véritable petit hôpital de soixante-huit lits. Elle a formé des élèves nombreuses dont quelques-unes ont embrassé la carrière du soignage à domicile, et dont d'autres occupent les postes de directrices d'hôpitaux (Béziers, Issoire, Allais), de sanatoria (Nice, Bordeaux), de polycliniques (Béziers).

Une autre association privée est l'école d'assistance aux malades, de la rue Amyot (Paris). Ici encore la pensée du comité-fondateur fut de procurer à des femmes intelligentes et d'une bonne éducation un métier digne d'elles et de fournir aux malades des infirmières expérimentées. La direction en est confiée à une femme remarquable, Mlle Schérer. L'école possède un petit hôpital modèle de six lits où elle reçoit des femmes atteintes d'affections médicales; un institut chirurgical y est annexé, ainsi qu'une consultation de nourrissons. Ces ressources ne sont toutefois pas suffisantes au point de vue de l'enseignement pratique, aussi envoie-t-on chaque jour les élèves de première année passer quelques heures dans les hôpitaux parisiens.

Ce système, il faut bien le dire, est défectueux : les élèves assistent à la visite comme les étudiants; elles font, il est vrai, quelques pansements et reviennent parfois dans l'après-midi revoir un malade ou assister à une opération d'urgence, mais elles ne prennent pas une part active au service même des salles et ne mettent pas en vigueur le vieil adage : c'est en forgeant qu'on devient forgeron.

En terminant cette étude sur l'éducation de la garde-malade dans tous les pays, j'éprouve un sentiment pénible en constatant que je n'ai presque rien à dire de la Belgique. En effet, depuis la tentative de César De Paepe qui, en 1887, sous les auspices de la Libre-pensée, fonda l'école de la rue du Lavoir, rien n'a été tenté chez nous pour instituer des infirmières telles qu'en possèdent nos voisins. C'est qu'ici la lutte des partis est

Digitized by Google

aiguë : quiconque parle d'infirmière laïque est traité de mécréant... et se tait ! Cependant, nous nous écrierions volontiers comme le Dr Letulle : « Qu'importe qu'elles soient laïques ou non, pourvu qu'elles sachent leur métier ! »

Et puisque partout, même en France, ce pays si proche du nôtre, il se trouve des femmes capables de comprendre la grandeur d'un tel devoir, souhaitons que bientôt, nous aussi, nous ayons notre école d'infirmières. Une semblable institution comblerait une lacune qui depuis longtemps se fait sentir ; elle trouverait de nombreux et unanimes encouragements et recueillerait un succès mérité.

J. P. LEFRANC.

Digitized by Google

LE SALON TRIENNAL DE BRUXELLES

Ce Salon résume fort exactement les tendances actuelles de l'art belge, avec ses effervescences, ses réussites et ses faiblesses constitutionnelles; moins abondant que nos salons parisiens, il est plus sélectionné; il constitue surtout une meilleure leçon d'histoire artistique.

Une manière y prédomine, qui est faite de science personnelle et aussi d'antiques traditions. Les peintres anversois et bruxellois, les premiers surtout, sont les bons fils d'une terre qui compte dix générations de créateurs d'art; leur palette est semblable au violon du virtuose, qui a passé par plus d'une main experte; elle est enrichie des opimes dépouilles de leurs maîtres, dont quelques-uns furent de grands maîtres. Les disciples les égalent parfois; car, en s'assimilant, chacun à sa mode, les secrets d'atelier, ils affirment déjà un sentiment de la race qui ne se constate nulle part aussi tôt et aussi fort, une personnalité qui est aidée et nourrie par des circonstances peut-être uniques en Europe. Bruxelles est devenu l'un des centres les plus actifs de l'intellectualité cosmopolite. L'Allemagne, l'Angleterre et les Pays-Bas y associent leurs multiples influences à la puissante influence de Paris; commerçant, industriel, colonisateur, le Belge de 1907 a l'éveil prompt et le sens de bien des complexités; mais il ignore encore l'excès d'une centralisation à outrance; autrement dit, il s'individualise sans effort; l'âme patriale ne dépose en lui que les parcelles assimilables, et c'est à quoi l'on doit de reconnaître aussitôt, sans les confondre, un Courtens, un Gilsoul, un

Digitized by Google

Laermans, un Stobbaert, jadis un Verstraete ou un Constantin Meunier.

Précisément, on a eu la pieuse pensée, à Bruxelles, de réserver un coin du salon à Verstraete, mort l'an passé et qui restera l'une des plus pures personnifications de la maîtrise flamande, dans la seconde moitié du XIXe siècle. Il est représenté là par quatorze tableaux, dont aucun n'est semblable aux autres, tant les aspects de ce robuste talent ont varié avec le temps, le champ d'observation et les formes d'une rare sensibilité. On retrouve, au Salon triennal, ces figures bonasses, frustes, humiliées de petites gens où il excella, comme aussi cette nature animée, passionnée, ces vagues, dont l'activité déferlante est un langage, ce frissonnement du feuillage, ce muet accablement de la glèbe, ocre et grise, qu'il a si bien fixés sur la toile. Chaque tableau est un petit drame, à un ou plusieurs personnages; mais ce personnage, qu'il s'appelle *Le joueur d'orgue, Le jardinier, Le haleur*, se détache à peine, d'une ambiance appropriée, par des saillies qui ne doivent pas grand'chose à la précision extrême du dessin, ni à l'éclat du coloris; il participe volontairement de la tonalité générale, se confond avec le cadre de vie végétale où il est enfermé; de là une impression de synthétique émoi, qu'on éprouve et qu'on garde, la mélancolie un peu lyrique d'une contemplation, où il y a la complicité d'un abandon plutôt qu'une effervescence égoïste. Il n'est pas jusqu'à certaines exagérations dans la crudité des tons, dans la dureté des lignes (le ciel de *Nuit à Brasschaet* et les flots de *Approche d'orage*), qui ne collaborent au dramatisme de ces compositions, à la fois simples et savantes.

Mais parlons des vivants. Ils sont nombreux, et, si j'excepte les sculpteurs, quasi tous d'une tenue excellente, attestant des gens de métier, exercés de main et d'œil, quand même ils n'ont pas la note personnelle.

Les portraitistes triomphent, et quelques Français, invités selon l'usage, prennent une large part du succès. M. Jacques Blanche a exposé un *Thomas Hardy* étonnant d'intensité, un portrait de femme, qui est une coulée de lumière; les audaces tranquilles d'une troisième œuvre, plus singulière sont expli-

Digitized by Google

quées et justifiées avec un art qui participe visiblement de la plus haute intellectualité; l'essayiste s'y trahit par des notations amusées et la recherche du détail inédit ; mais il ne nuit pas à l'effet d'ensemble. Parmi d'autres noms, je citerai ceux de MM. Woog et Caro-Delvaille, qui ont envoyé de Paris, l'un un très beau portrait de Pablo Casals dans la manière méditative et sobre des maîtres anglais, l'autre, deux œuvres qu'il est, en somme, difficile de revendiquer pour le portraitisme, bien qu'elles en offrent les principaux caractères; la recherche des effets de mondanité, le désir d'aguicher l'œil par certaines mièvreries, un abus périlleux du « léché » nuisent à la sincérité d'un art, qui est d'ailleurs fort prisable.

Parmi les Belges, je citerai en première ligne MM. Jacques de Lalaing et Jean de la Hoese. Du premier, un merveilleux portrait du célèbre ministre d'État, M. Beernaert. Est-ce l'excellence du modèle, dont les traits dénotent, sinon la beauté et la noblesse, du moins une bonté fine et intelligente? Rarement M. de Lalaing a été mieux inspiré. La pose, la sobriété harmonieuse de l'ambiance, le souci du détail (par exemple le dessin impeccable des mains), tout contribue à une impression qui est grande et durable.

De M. de la Hoese il faut surtout citer le portrait de M. le Dr J. C., dont la manière un peu fruste ne me déplaît pas. La vie y circule, et les caractéristiques morales ne sont pas absentes. M. Lemmers a intitulé *L'étranger* un portrait en pied, qui est d'une belle et franche venue. Avec des moyens élémentaires, il a donné le mouvement et restitué la familiarité des gestes coutumiers à celui qui posa devant lui. M. Madiol a dépensé beaucoup d'esprit et de grâce dans la représentation d'une femme élégante et jeune, et ce sont les mêmes mérites qui attirent le regard vers un portrait de M. F.-P. Paulus, de Bruges.

Plus attirante peut-être est cette jeune femme en bleu, dont les traits ont la noblesse sévère et reposée des modèles des vieux maîtres, et que M. Vanholder a peinte en une attitude de complète simplicité; c'est d'une exécution qui n'a rien omis. Dans la salle voisine, M. Léon Herbo, mort récemment,

Digitized by Google

atteste encore une maîtrise dont il faut déplorer qu'il n'ait pas toujours eu la préoccupation respectueuse. Son père et sa mère lui ont inspiré deux petites toiles excellentes, d'une virtuosité sagement atténuée, et il a tiré, non loin de là, de prodigieux accords de la symphonie en rose d'un *Portrait d'enfant*. Je m'en voudrais d'oublier M. Vermeersch, qui expose un très beau portrait de Mme E. V., mais je goûte médiocrement, dans son autre toile, un groupement disharmonique de personnages dont je voudrais que la responsabilité remontât à ses modèles.

Les paysagistes sont, on le devine, plus nombreux ici que les peintres de portraits. Peu de terres offrent cette variété de natures et de sites qui frappe le voyageur étranger traversant la Belgique. Aux Ardennes rocheuses et stériles s'opposent les grasses plaines de la Flandre; la sauvagerie campinoise nous avertit de l'approche des landes septentrionales, courant à perte de regard jusqu'aux rives de la Baltique; le paysage industriel de Charleroi et de Liége n'est ni moins significatif ni moins impressionnant; enfin, à mi-côte, abondent les coins verdoyants, qui font songer aux lignes adoucies et à la tiédeur ombreuse de l'Ile de France, de même que les vergers normands ont leur réplique, si l'on peut dire, dans les vallonnements du pays de Herve.

L'école anversoise est représentée par quelques artistes de tout premier plan, MM. Farasyn, Hens, Luyten et Frans van Leemputten. Du dernier un seul envoi, *Vers la messe basse,* qui fait songer à certains Courbet de la manière la plus pénétrante de ce grand peintre, avec, en surcroît, l'atmosphère particulière à un art qui a plus donné à la France qu'il n'en a reçu. M. Luyten a trois morceaux excellents : *L'heure du coassement,* dont la poésie est vraiment émouvante, grâce à des soins de composition que ne trahit aucune gaucherie, à une observation lentement affinée et aussi à l'amour éperdu de la terre patriale. *La récolte des pommes de terre* et *Midi*, du même artiste, provoquent d'aussi légitimes admirations, tandis qu'on note chez son concitoyen, M. Hens, un faire très dissemblable, mais nullement inférieur; ce sont des marines, qu'il serait intéressant de rapprocher d'autres marines, antérieurement expo-

Digitized by Google

sées, pour établir le progrès constant du consciencieux artiste. M. Farasyn a, dans *Le labour de la bruyère*, su retrouver les tonalités assourdies de ses grands aînés; son art est fait de vérité et de mélancolie. Un autre Anversois, M. Hageman, m'a surpris et intéressé par des procédés un peu plus factices qu'il ne conviendrait, mais dont la réussite est marquante. Un cauchemar de couleurs et l'abus volontaire des couches en épaisseur lui permettent d'atteindre à des effets troublants, de donner à ses personnages une saillie inquiétante, qui se grave dans la mémoire. J'aime beaucoup sa *Mère tenant un enfant*, ses *Enfants russes* et deux pastels fort discutés au Salon. C'est ce désir de hantise qui frappe chez un autre Anversois de naissance et de première formation, M. Henry de Groux, dont la carrière est déjà longue, et le talent avéré. Un merveilleux portrait du peintre Ensor et, avec des complications byzantines, le jaillissement en pleine lumière d'une noble stature de jeune femme, voilà ce qu'on admire d'abord de lui; mais mes prédilections s'attachent au *Portrait de M^me^ de Remboska*, qui est peut-être la plus paradoxale des trouvailles d'art en ce Salon. Un autre Anversois, que je ne songe pas à comparer au fougueux symboliste du *Christ aux outrages*, est un peintre de natures mortes, M. Joors. Il nous démontre que dans la patrie de Snyders il n'y a pas de genre inférieur.

D'autres noms anversois mériteraient une mention détaillée, ceux de MM. Bosiers (curieux impressionniste), Elsen, Gastemans, etc. Mais il faut se hâter, passer à Gand qui a ses grands peintres, M. Buysse, dont j'ai revu les *Docks* avec un plaisir indéfinissable, et M. Baertsoen, dont un paysage industriel (n° 13) n'a pas la poésie de ses évocations des vieux béguinages et des canaux sommeillants, mais communique pourtant une impression de puissance et de vigueur synthétique; Courtrai est représenté par M. Viérin, dont on admire le *Coin de béguinage* et *La ruelle*; Bruges, par M. Paulus, que j'ai cité; Termonde le serait par le merveilleux Courtens, si Courtens avait exposé un de ces paysages où toute la joie de la nature ensoleillée est éparpillée en taches de lumière. Mais ni Courtens ni Gilsoul ne sont ici. D'Ostende, J. Ensor a envoyé trois

Digitized by Google

œuvres, qui ne nous apprennent rien de nouveau sur un faire depuis longtemps reconnu.

Il reste à énumérer bien des œuvres, dont quelques-unes portent d'illustres signatures. C'est, entre autres, de Verhoeven deux *Intérieurs* et une *Cuisine* où la patiente application du génie flamand ne fait nul tort aux dons personnels; c'est, de Jean Gouweloos un savoureux tableau, *Le bain*, qui est tout chatoyant de lumière blonde; c'est de Frédéric une *Dentellière* où l'âme populaire flamande se mire comme en une glace; c'est deux paysages de Roidot, en progrès manifeste; c'est de Marcette et Heintz d'excellentes études de nature, qui défendent, faiblement il est vrai, le génie wallon à côté des robustesses abondantes de son puissant frère de Belgique; seul peut-être Mathieu, qui a eu des débuts révélateurs, se complète et se surpasse dans trois ouvrages, où la précision d'une notation concrète et l'indécis de la poésie flottante ont une part égale, sans nul tort pour l'impression synthétique.

J'ai nommé et caractérisé de Groux. Il serait intéressant de le comparer à d'autres symbolistes, à Jean Delville, dont l'étonnant *Prométhée* est relégué dans le compartiment de l'art décoratif. C'est ici qu'il faut aller contempler aussi les fresques de Fabry, de curieux morceaux de Ciamberlani (notamment *Dos*), de Montald, surtout les maquettes de Charles Samuel et les sculptures de Victor Rousseau, dont *L'Abondance* a le joli mouvement et la grâce ingénue des meilleures créations de ce maître, tandis que *Vol d'oiseaux* fait penser à une statuette exhumée d'Athènes ou d'Olympie. Mais déjà nous voilà engagés dans les salles réservées à la sculpture. On y retrouve, à côté de débutants très ordinaires, des maîtres qui, sans se survivre, ne se renouvellent pourtant pas, Guillaume Charlier, Paul Dubois, de Lalaing qui étonne par une gigantesque création plutôt que par l'imprévu de sa manière actuelle. D'Anvers nous vient un délicieux groupe, d'Albert Baggen, *Les enfants chantants*, qui fait penser à un Memling du musée de cette ville par la candeur angélique des visages et la naïveté des attitudes. J'aime *La veuve* de Baudrenghien, fort en progrès, *Les voix de la mer* de Victor de Haen, qui offrent sur-

Digitized by Google

tout, il est vrai, l'attrait du détail bien traité; *Marche funèbre* de Mascré, d'une conception intéressante, mais à quoi je préfère un buste du même; je citerai encore avec éloge un autre buste dû à M. Léon Gobert, qui reproduit avec bonheur les traits de l'archiviste historien montois, M. Devillers; un troisième buste de M^lle^ Serruys et un quatrième de M. Rombeaux; une tête de paysan de M. Schneider, d'un réalisme habilement synthétisé; enfin, une tête d'une jolie puérilité de M. Van der Meulen.

JEAN DE WAVRANT.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres, concerts, conférences (1).

Le théâtre de la Monnaie a rouvert ses portes. On sait que c'est notre Opéra, dont une tradition respectable fait l'annonciateur des plaisirs de l'hiver. Est-ce le hasard? Ou bien la volonté directoriale, admirablement inspirée, a-t-elle voulu se mettre à l'unisson du temps subitement tourné au chaud et au beau fixe? En tout cas, les trois œuvres du début de saison nous ont transportés sous des cieux plus cléments que le nôtre. En Asie avec *Lakmé*, dans le nord de l'Afrique avec *Salammbo* et *Les Troyens à Carthage*, nous avons vécu des heures d'exotisme, que les merveilles de la mise en scène n'ont pas peu contribué à nous faire goûter dans leur plénitude. Quelle volupté de l'œil procurent les décors du troisième et du quatrième acte de l'opéra de Reyer! Et qui ne se souvient de ces fonds de toile étonnants, qui sont, dans *Les Troyens*, comme l'accompagnement d'une nature picturale à la musique colorée, vibrante, toute en éclats, en spasmes et en frémissements de ce grand romantique de Berlioz! Des trois interprétations que nous offrait la Monnaie, il est difficile de dire quelle était la plus parfaite. Car si M^lle^ de Tréville a incarné avec un charme de jeunesse et de poésie vraiment sincère, l'héroïne de Delibes, M^mes^ Croiza et Pacary ont déployé, de leur côté, dans des créations plus complexes et d'une vie moins agissante, moins directement humaine, des qualités de haute virtuosité, le sens du théâtre, une plastique enfin, qui

(1) Sous cette rubrique on trouvera désormais, avec plus de détail et de régularité que dans le passé, la brève et critique annonce de toutes les manifestations de la pensée artistique, dramatique et littéraire à Bruxelles. De même, M. M. Gauchez s'est chargé de la critique de nos poètes français, et M. J. Lhoneux — on le voit dans le présent fascicule — poursuit ses intéressantes enquêtes sur les œuvres d'écriture néerlandaise.

Digitized by Google

nous promettent d'excellentes soirées en grand nombre, au cours de cette hiver.

On a revu MM. Lafitte, Layolle, Morati, Decléry, Blancard, Bourbon et Dognies avec un grand plaisir; M. Verdier a triomphé de toutes les difficultés du rôle de Matho, et Dieu sait s'il en est semé! M. Marcoux s'est imposé par sa belle voix et son autorité scénique; mais il faut l'attendre à des emplois plus importants.

* * *

Les plus empressés de nos impresarios de comédie, ç'a été MM. Meer et Du Plessy, qui ont eu l'excellente idée de transformer ce music-hall enfumé et crasseux de l'Alcazar en une scène de bonne compagnie et de belle tenue. Grand œuvre s'il en fût! Pour l'accomplir ce n'était pas trop d'une direction intelligente, d'une régie artistique, avant tout d'un architecte-décorateur, aussi expert qu'audacieux. L'architecte, M. Vizzavona, a trouvé dans les nouveaux directeurs l'ouverture d'esprit et les instincts libéraux sans lesquels ses meilleures initiatives eussent été entravées. Il a vêtu de clair cet antre nébuleux, où régna si longtemps La Guigne, déesse infernale; il a, dans les dégagements à créer, dans la mise à profit du dernier mètre carré, su se montrer ingénieux et novateur. Le régisseur, M. Christiane, est l'ancien collaborateur d'Antoine, et c'est tout dire. Enfin, à côté de M. Du Plessy, véritable homme de lettres et conférencier disert, on a en M. Meer quelqu'un de ferme et de pratique, un administrateur très décidé à gagner de l'argent pour pouvoir en dépenser. On a peint de jolis décors et on a meublé — chose rare — les appartements où se passent les scènes de l'œuvre de début, *La Veine* d'Alfred Capus, avec le soin et le luxe qu'on n'apporte, en général, que dans les installations durables. L'œil fut aussi réjoui que l'oreille ravie. Car l'oreille eut sa part, et les couplets spirituels de Capus furent dits avec la prestesse d'accent, l'aisance détachée et l'intonation particulière, sans quoi ils ne sont que du papotage ennuyeux. M^lle^ Georgette Loyer et MM. Laurel et Cueille sont gens de tact et de métier; on s'en est bien aperçu. M^me^ Collins n'avait jamais joué que la comédie de salon; c'est ce qui l'a un peu desservie aux instants où la pratique du théâtre doit tenir en haleine le spectateur sans que l'artiste se dépense éperdûment. Mais dans les élans de passion amoureuse, comme aussi dans les scènes du premier acte, où les nerfs sonnent toute la charge, la débutante a été exquise de naturel et de sincérité. On l'a fort applaudie.

J. de W.

* * *

Digitized by Google

Les livres.

Notre excellent collaborateur, M. Léon Wéry, vient de réunir en volume des pages d'un moralisme très fin et très personnel, dont les lecteurs de la *Revue* ont eu la primeur partielle. On a fait à ces pages un chaleureux accueil, et il est certain que, si l'on excepte MM. Maeterlinck et Mockel, nul chez nous, dans ces vingt ans, n'a su, dans une voie écartée de l'art, être original avec autant de sincérité que l'auteur du *Stylite*.

Je n'emploierai pas le grand mot de « philosophie » pour définir l'intéressant effort de M. Wéry. Celui-ci s'est contenté, me semble-t-il, de coudre ensemble des observations faites au jour le jour et où se déploie, en acuité, un esprit qui ne ressemble à nul autre. Qu'il y ait chez lui l'unité de pensée qu'on a louée, c'est possible; mais si je puis ainsi dire, cette unité est plutôt organique qu'effective. Les quatre morceaux dont se compose *Le Stylite*, sont loin de la révéler directement. Ils participent seulement d'une même préoccupation de voir les hommes et les choses avec une ironie douce et indulgente, dont l'expression, reposée le plus souvent, est, à certains endroits, volontairement paradoxale. Cette ironie (c'est le titre et le thème du premier morceau), l'auteur veut qu'elle mène à l'égoïsme, ou plutôt à une sorte d'égotisme, qui aboutira lui-même à la conscience plus complète. Car, pour M. Wéry « l'égoïsme est le seul moyen d'atteindre ce qui importe pour l'esprit : la volupté de penser », et, ajoutons de penser solitairement. C'est à quoi se résoud l'auteur, car son subjectivisme réduit ainsi l'univers à un jeu des dieux, dont le spectacle est reflété et comme recréé en nous-mêmes. L'ironiste n'aura donc d'autre tâche que de s'exercer à démonter les ressorts moraux des actions humaines, à les prendre en quelque sorte dans la main, à les soupeser et à en étudier le mécanisme pour son intime volupté.

C'est une prédilection qui se conçoit, malgré ce qu'elle a d'aride et finalement de décevant pour celui qui s'y abandonne. Le subjectivisme à l'état aigu n'est point le « gibier » dont Montaigne ou La Bruyère faisaient la chasse ardente et continue. Mais il y a de quoi amuser un esprit délicat et apaiser temporairement une sensibilité au vif.

* * *

D'un autre collaborateur, du moins en promesse, signalons brièvement une œuvre moins achevée, mais attestant des dons déjà qualifiés. Je veux parler du *Jardin d'adolescent* (Paris, Sansot) de M. Maurice Gauchez, un des plus militants de la turbulente et juvénile cohorte, qui a pris son ralliement autour d'une revuette littéraire déjà ancienne et méritante, *Le Thyrse*.

Digitized by Google

M. Gauchez débute dans nos lettres par ce livre de vers et par une plaquette sur Charles Guérin, que j'ai lue avec un réel intérêt. Dans l'avant-propos du *Jardin d'adolescent*, il clame fièrement son dessein de nous narrer les épisodes d'une vie que symbolisent des figures de rêve, de légende ou d'histoire, tantôt héroïques, tantôt plus humbles et d'un charme intime. Lui-même, au surplus, ne fait qu'entrer dans ce jardin allégorique, et on s'en aperçoit à la soudaineté un peu confuse de ses visions, à ses gaucheries de technique, à une profusion indiscrète d'épithètes inattendues et dont il devra se débarrasser (nuit *creuse*, siècle *subtil*, regards *vitaux*, plaisirs *tortus*, Séraphins *bien arrangés*, etc., en dix pages prises au hasard).

Il n'importe, car ses incertitudes ont leur grâce, et il y a dans les bégaiements mêmes d'un jeune poète quelque chose qui attire et attendrit, comme dans les balbutiantes syllabes d'une lèvre enfantine. De l'enfant et du poète la marche hésitante est pleine de mystère et de promesses. C'est surtout à ce titre qu'il faut accueillir avec indulgence le joli recueil de M. Gauchez. Souhaitons qu'il assagisse et discipline son inspiration, qu'il clarifie et précise son langage ; les élans de sa sensibilité n'en deviendront que plus largement communicables, et s'il garde l'ingénuité passionnée par quoi son livre nous a plu, il se fera tôt une place honorable parmi nos lyriques d'accent personnel.

* * *

M. Brunetière a laissé de nombreux souvenirs, et on accueillera avec un respect nuancé de mélancolie le VIII[me] tome de ses *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, publié récemment chez Hachette. Parmi les études réunies sous une même couverture, il en est dont l'intérêt semble plus spécial, par exemple celles consacrées à une édition nouvelle de Montaigne, à la chronologie si discutable des pièces de Molière, à l'éloquence de Bourdaloue et au *Pape* de Joseph de Maistre. Encore faut-il remarquer que ces études gagnent en importance générale par le point de vue où se place le critique, toujours préoccupé de rattacher les détails à l'ensemble de l'œuvre et de retrouver dans cette œuvre l'auteur lui-même. C'est ainsi qu'on lira avec grand fruit les pages où M. Brunetière fait un départ entre les comédies de Molière d'après le dénouement que celui-ci a imaginé. Mais trois autres études ont une plus vaste portée ; ce sont celle où est étudiée *La maladie du burlesque* (dont l'éminent critique suit la trace et signale les ravages, depuis 1640 jusqu'à la préface de CROMWELL), celle que lui a inspirée le livre de M. Martino, *L'Orient dans la littérature française*, enfin des pages très suggestives sur la langue française au XVIII[e] siècle. On

Digitized by Google

y notera une doctrine d'allure paradoxale, mais défendue avec une indéniable ingéniosité : c'est que la transformation d'une langue ne dépend ni de son vocabulaire, ni de sa prononciation ni de son orthographe, mais bien de sa grammaire ; à quoi j'ajouterais : du style de l'écrivain, c'est-à-dire de l'imagination littéraire, le style, outre l'emploi et l'enchaînement des mots, se ramenant surtout à un choix de figures qui, ou bien individualisent l'écrivain ou bien lui ont été inspirés par la sensibilité de son temps, dont il devient l'interprète autorisé.

* * *

L. V. Gofflot, *Le théâtre au collège du moyen âge à nos jours*. Préface de M. Jules Claretie, Paris, Champion, 1907, 8°. — Voici un livre « de bonne foi », comme disait Montaigne. L'auteur est le dévoué secrétaire-général de l'Alliance française aux États-Unis, et c'est à lui qu'ont eu affaire tous les conférenciers de marque, MM. Edouard Rod, Mabilleau, Henri de Regnier, Gaston Deschamps, Doumic, Hugues Le Roux, etc., qui ont porté la parole française aux États-Unis sous le patronage des cent cinquante cercles français, établis là-bas. Tous ont rendu justice à son zèle, à son tact et à sa bonne grâce. Mais il n'y a pas qu'un organisateur et, à l'occasion, un *manager* en M. Gofflot. Ce livre nous révèle d'autres préoccupations, qui se rattachent pourtant à celles qui lui sont coutumières. Car si M. Gofflot a fait l'histoire du théâtre scolaire — tâche difficile et bien longue — n'est-ce pas pour aboutir à la très juste et très instructive apologie des efforts accomplis aux États-Unis, et particulièrement au Cercle français de Harvard, en l'honneur du génie dramatique de la France ? Quand on pense qu'à Harvard la plupart des chefs-d'œuvres de Molière furent joués dans le sentiment exact de l'époque et avec un respect vraiment remarquable des traditions et une entente exceptionnelle des exigences scéniques, on éprouve une surprise toute admirative. La surprise augmente lorsqu'on apprend que le Cercle n'a pas craint de s'attaquer à des ouvrages plus rares, au *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, par exemple. Chaque exécution fut, comme il convenait, précédée d'études longues et minutieuses ; rien ne fut négligé, ni sacrifié. Pour *l'Amour médecin* comme pour les *Folies amoureuses* de Regnard, le ballet et la partie musicale furent exhumés. Décors et costumes furent, chaque fois, dessinés d'après les estampes anciennes et « confiés à des mains professionnelles ». Et ce n'est pas qu'à Harvard que se déploient cette activité désintéressée et ce goût passionné. Des étudiants de l'université de Pennsylvanie ont joué *Pathelin* ; à Cambridge ce fut *Athalie* et *Esther* à Albany ; à Smith Collège (Northampton) on représente chaque année, une pièce de

Digitized by Google

Molière ; un théâtre français d'amateurs existe à Denver, dans le Colorado ; enfin on pense à créer à New-York un théâtre français permanent. Ce sont là des nouvelles qui combleront de joie les amis de notre langue ; elles suffiraient à rendre le livre de M. Gofflot indispensable à tous ceux que passionne le progrès de la culture de notre race. Mais répétons que les recherches consciencieuses qu'il a faites sur le passé et même les origines du théâtre d'amateurs — le seul depuis Hroswitha jusqu'aux confrères de la passion — assurent à son beau livre, abondamment illustré, un intérêt d'une autre portée et en font, à juste titre, une œuvre de bibliothèque, dont je m'occuperai, ailleurs, moins sommairement.

M. W.

***

Sur la Flandre.

On a publié récemment à Paris un très beau livre sur la région occidentale de notre pays. *La Flandre*, avec sous-titre : Etude géographique de la plaine flamande en France, Belgique et Hollande. L'auteur de cette monographie est M. Raoul Blanchard; il s'exprime avec une grande modestie, dans son avant-propos, sur les limites où il s'est renfermé, sur les difficultés de sa tâche et les imperfections inévitables de l'exécution. Je ne sais ce que les spécialistes, géographes, historiens, hydrographes, démographes, etc., auraient à objecter contre le plan de ce livre, la méthode qui a présidé à sa mise au point et la documentation de son auteur. Mon impression, en tout cas, a été de tous points favorable. M. Blanchard a étendu son étude à la Flandre hollandaise et française, et peut-être faut-il regretter que ses sources d'information orale aient été trop exclusivement de sa patrie. Mais il connaît et sait utiliser nos historiens, nos chroniqueurs, nos vieilles archives. Je citerai notamment les pages 134-200, qui constituent une histoire physique de la Flandre, où il y a beaucoup à apprendre pour nous. Les principales divisions du livre sont l'étude du climat, celle du sol, celle des cours d'eau, à quoi il faut joindre un chapitre sur la région de la mer flamande (marée, gain des flots, endiguements, etc.). Puis, après l'étude détaillée et nuancée du régime hydrographique, des ports, polders, canaux, etc., vient un exposé de la culture du sol sous tous ses aspects, des industries et du commerce; « le milieu humain » est une intéressante description de l'habitation dans les villes et les campagnes; il n'y manque même pas des détails sur les salaires, les budgets ouvriers, l'épargne, l'état de culture intellectuelle, etc. On voudrait ces détails plus circonstanciés encore ; mais il ne faut pas perdre de vue la modeste place qu'ils doivent

Digitized by Google

tenir dans l'ensemble d'un ouvrage, qui embrasse tant de points de vue. J'oubliais l'illustration photographique, qui est adroite et abondante.

* * *

On me permettra de rattacher à cette monographie de grande envergure et de haut intérêt, une étude plus sommaire et plus spéciale de M. Vliebergh, qui s'est fait une spécialité de l'étude physique et agronomique de la Campine. C'est un mémoire accueilli par l'Académie de Belgique; il est intitulé : *De landelijke bevolking der Kempen gedurende de 19e eeuw.* Le professeur de Louvain consacre une série de chapitres substantiels à l'étude du pays, de la race, de l'instruction populaire, à la propriété sous ses diverses formes, à la nourriture et aux conditions de la vie, aux salaires, aux travaux de défrichement, à l'industrie, aux groupements agricoles, enfin aux progrès et *desiderata* dont il parle, d'ailleurs, avec beaucoup d'optimisme et les inévitables préoccupations d'un militant du catholicisme.

* * *

Edmond Pilon, *Le dernier jour de Watteau.* Dans une très jolie collection (1), qui est un des succès de l'éditeur Sansot, notre distingué collaborateur, M. Pilon, raconte avec une émotion, qui n'exclut ni la précision du détail, ni la documentation historique, les dernières heures de joie intellectuelle et d'activité de ce grand artiste, qui se rattache à nous par les fibres de la race et son sentiment général du beau. On connaît déjà la manière de M. Edmond Pilon, cette série de petites touches, fermes promptes et discrètes, d'où surgit peu à peu le délicieux pastel; cette fois encore, son art de résurrection en douceur a triomphé des difficultés voulues du sujet. W.

* * *

Quelques brochures à signaler :

A. Mathiez. *La question sociale pendant la Révolution française.* (M. Mathiez montre que les griefs d'ordre social étaient déjà nombreux et forts en 1789. Les ouvriers agricoles reprochent aux roturiers enrichis leur désir de créer de grandes exploitations aux dépens des petits fermiers,

(1) Celle des *Scripta brevia*, où ont paru récemment deux autres plaquettes à signaler ici, celle de Hélène Vacaresco, *Nuits d'Orient* (contes populaires d'un exotisme savoureux), et celle d'Anatole Willox, *Discordances* (aimables ratiocinations, entées sur des lectures abondantes et variées).

Digitized by Google

de s'entendre avec les nobles pour le partage des communaux, enfin d'empêcher la reconnaissance ou l'extension du droit de vaine pâture. Déjà le bourgeois est, dans des cahiers de doléances, proclamé « inutile et oisif », ce qui ne l'empêche pas de prendre la tête du mouvement, de s'opposer d'abord à la suppression des droits féodaux et de s'appliquer à la lutte politique et religieuse, dont les paysans se désintéressent rapidement et même que beaucoup réprouvent, enfin de tenir en arrêt la masse ouvrière, amorphe et nullement organisée à cette date. Exposé très intéressant, mais évidemment tendantiel). — *Alphonse Renard.* Souvenir, par HENRIETTE RENARD. (Plaquette, qui constitue un acte de courage et de piété de la veuve du grand défunt. Un beau portrait y introduit) — ERNEST LAVISSE, *Discours à des enfants* (chez Colin, à Paris). Ils sont quatre, et prononcés devant les élèves des écoles communales de Nouvion-en-Thiésache, ils traitent avec une éloquente simplicité et l'émotion contenue d'un patriote, des sujets de haute portée : *l'École laïque, l'Histoire à l'école ; la Patrie, l'Égalité des filles et des garçons*). — PIERRE FONS. *Sully-Prud'homme* (Paris, Sansot, coll. des célébrités d'aujourd'hui). Biographie d'une actualité indéniable, mais en même temps étude d'un accent personnel, qui vaut d'être lue et conservée. L'auteur, dont nous avons signalé un bon livre de critique, résume ainsi son jugement : « Osons apprécier en la « poésie de M. Sully-Prud'homme le relief des théorèmes philosophiques, « et surtout, en face d'une rhétorique aussi inadaptée à l'univers que la « grandiloquence du verbe et de l'action romantiques, louons-le d'avoir « rehaussé le culte de la pensée et par la sensibilité sentimentale et par « la sensibilité intellectuelle ». Mais cette étude n'est pas qu'une apologie. Des réserves sur la technique du vers de Sully-Prud'homme, sur la sévérité excessive de certaines de ses inspirations et surtout de certains de ses jugements seront bien accueillies de ceux qui pensent que la pensée artistique n'a cessé d'être active et de progresser depuis vingt-cinq ans.) — *Ostende, centre d'art, concours d'œuvres dramatiques.* Rapport de M. L. Dumont-Wilden. Ce rapport, comme tout ce qu'écrit M. L. Dumont-Wilden, est éminemment suggestif. Il était d'autant plus malaisé à faire qu'il se résume en un procès-verbal de carence. Le concours de 1907 n'a rien donné d'inattendu; des 49 pièces qui furent soumises au jury, pas une qui puisse prétendre à un succès de théâtre. Le rapporteur s'est évertué à déduire les raisons d'un insuccès, paré de beaucoup de fleurs, et il en est qui sont trop palpables. On n'improvise pas un théâtre, et la France, grande nation unitaire, héritière de plusieurs civilisations, a mis quatre à cinq siècles d'écriture à produire *Pathelin*. Nous avons donc encore beaucoup de patience à dépenser dans des essais qu'ignorera le public et

Digitized by Google

qu'acclameront des chapelles. Toutefois, où l'on ne peut s'accorder avec M. Dumont-Wilden, c'est lorsqu'il écrit que « nous n'avons pas encore « emmagasiné les fruits du long travail de moralisme que la France ne « s'est pas épargné » ; car, si je l'entends bien, ce moralisme est un produit de l'esprit de société des XVII^e^-XVIII^e^ siècles, et déjà au XV^e^ siècle, en pleine tourmente politique, un anonyme donnait à la scène française un chef d'œuvre que Molière a seul dépassé. La vérité est que *Pathelin* était le produit d'une longue et lente évolution, et que nous ne sommes qu'au premier stade de la carrière. L'imitation plus ou moins indépendante des lettres françaises nous a valu quelques poètes et quelques conteurs (et pas un seul romancier); mais il était inévitable qu'elle fût moins heureuse dans l'exercice d'un art, où la technique est maîtresse de presque tous les effets. Un Sardou, trop dédaigné de nos esthètes, nous naîtra peut-être vers l'an 1950, et nous devrons nous en estimer très satisfaits. — PAUL SABATIER, *Lettre ouverte à S. E. le Cardinal Gibbons* (Paris, Fischbacher, in-18). — Excellent morceau de polémique religieuse, dont l'auteur, avec une modération spirituelle, relève les erreurs d'opinion et de fait commises par le prélat américain dans un manifeste passionné, dirigé contre le gouvernement actuel de la France. C'est surtout à l'Amérique que s'adresse M. Sabatier; mais il n'est nul ici qui n'ait le plus vif intérêt à le lire, et parmi les écrits et discours de circonstance inspirés par la séparation, il n'en est aucun qu'on puisse comparer à ces cinquante pages.

Digitized by Google

SULLY PRUDHOMME

(1839-1907)

SA VIE ET SON ŒUVRE POÉTIQUE

d'après sa prose, ses poèmes et quelques poésies et documents inédits.

J'ai cueilli ces fleurs sur le bord de la route
Ou m'ont jeté les bons et les mauvais moments.
SULLY PRUDHOMME.

Sully Prudhomme n'est certainement pas l'un de nos poètes les plus populaires. En France, en Suisse, en Belgique, il n'est guère connu et apprécié que par une élite intellectuelle, et l'un des professeurs les plus distingués du Collège royal français de Berlin constatait, il y a moins d'un an, que, « n'étant ni romancier, ni auteur dramatique, Sully Prudhomme est *à peu près inconnu en Allemagne* (1) ». Si l'on demandait à dix personnes le nom d'un grand poète lyrique français, neuf fois sur dix on entendrait prononcer le nom de Bérenger, de Victor Hugo ou d'André Chénier, mais rarement on entendrait citer celui du grand poète que la France vient de perdre.

C'est que son œuvre est une œuvre d'amateur au sens le plus élevé du mot. Elle est pénétrée d'une philosophie mystique qui n'est pas à la portée de tout le monde. Elle a un charme indéfinissable qu'il faut savoir goûter. Elle traite de sujets qu'il faut pouvoir apprécier, et la forme elle-même de sa prose et de ses vers a une noblesse et une perfection aristocratique qui

(1) ERNESTE WEBER, dans sa remarquable étude intitulée : *Analyse de quelques-unes des poésies de Sully Prudhomme*. Berlin, 1907, supplément au *Programme des cours* du Collège royal français.

Digitized by Google

les met bien au-dessus de la naïveté peu judicieuse et terre-à-terre, parfois même banale et vulgaire de Bérenger.

Pour pouvoir comprendre et apprécier l'œuvre poétique de Sully Prudhomme, il ne suffit pas de savoir distinguer une chanson populaire et triviale d'une poésie sincère et délicate. Il faut encore connaître la vie intime de l'auteur. Comme tous nos grands poètes lyriques du XIX^e^ siècle, il a mis quelque chose de lui-même dans ses poèmes. C'est un fragment de sa vie intime qu'il nous livre. Il a aimé, il a espéré, il a été déçu, il a douté, il a souffert surtout, beaucoup souffert pendant des années entières. Ce sont ses amours, ses espérances, ses déceptions cruelles, ses doutes angoissants, ses souffrances supportées avec courage qui ont inspiré ses poésies. Comme Gœthe, il nous donne, lui aussi, les « fragments d'une longue confession ».

Et il a eu le temps de se replier sur lui-même, d'analyser ses souffrances et de donner à leur expression poétique la forme définitive qui seule fait durer une œuvre littéraire.

Nul doute que, si Sully Prudhomme, plein de force et de santé, avait eu une vie agitée comme Gœthe, sa poésie aurait pris une autre direction.

Mais nous avons en lui un penseur philosophe qui médite et qui rêve, une âme d'élite qui cherche, qui souffre et qui ne fait que donner une forme poétique à ses propres sentiments.

Voilà pourquoi il est si important de connaître l'homme pour comprendre l'écrivain, de rechercher quelles furent les expériences intimes qui donnent un accent de sincérité vibrante à sa poésie raffinée [1].

* * *

RENÉ FRANÇOIS ARMAND PRUDHOMME est né à Paris, le 16 mars 1839, dans une famille aisée mais pas très fortunée;

[1] Dans sa récente *Histoire de la littérature française* (2e éd., 1895, p. 1038), M. Lanson dit de Sully Prudhomme qu'*il ne laisse guère entrevoir sa vie dans son œuvre*. C'est donc au critique à aller étudier aux sources pour mieux comprendre ces expériences intimes qui paraissent si mystérieuses à M. Lanson. C'est précisément ce que nous avons essayé de faire.

Digitized by Google

quelques-uns de ses ancêtres étaient remarquablement doués pour la peinture, mais aucun membre de sa famille ne s'était distingué pour les lettres; seul, le père du poète écrivait avec élégance et savait tourner quelques vers; le nom de SULLY n'est qu'un surnom harmonieux ajouté à celui un peu malencontreux de Prudhomme. Le poète nous en a indiqué lui-même l'origine dans une lettre très curieuse à Gaston Paris.

« Mon père, dit-il dans cette épître, avait reçu ce nom de son entourage, étant enfant, je ne sais pourquoi; le hasard l'aura amené sur les lèvres de quelqu'un de ses proches qui l'aura trouvé joli. Quoi qu'il en soit, ma mère le donnait, comme toute la famille et les amis, à mon père, et, quand il fut mort, elle me l'a donné pour avoir toujours à le prononcer. Mon pseudonyme offre donc ce caractère particulier de m'avoir été attribué dès le berceau et de s'être, en quelque sorte, naturalisé mien par le long usage. »

Après avoir cité cette lettre dans son beau livre intitulé *Penseurs et Poètes,* Gaston Paris ajoute les quelques lignes suivantes qui font grand honneur au poète :

« Je me souviens, dit-il, que ses amis redoutaient, lorsqu'il s'apprêtait à publier son premier volume, l'effet que pouvait produire sur le public ce nom devenu synonyme de bourgeois sot et prétentieux. Nous l'avions engagé à le supprimer, à signer, par exemple, *Armand Sully.*

« Il s'y refusa absolument : « Si je dois conquérir quelque « renommée, nous dit-il, je ne veux pas en frustrer le nom « de mon père ! (1). »

Cette belle réponse nous montre combien le jeune poète avait une haute idée de la solidarité familiale et combien il honorait le nom du père qu'il avait perdu avant d'avoir pu le réjouir par ses succès littéraires.

Du reste, il a fait mieux que d'atténuer par un surnom euphonique ce que le nom de ses ancêtres avait de peu poétique : par ses œuvres, il a réussi à lui donner un relief et une

(1) GASTON PARIS, *Penseurs et Poètes,* James Darmesteter, Frédéric Mistral, etc. 2e édition, Paris, 1896.

Digitized by Google

autorité qui en ont effacé le caractère banal ou comique. Qui songe encore, en prononçant aujourd'hui le nom du poète, au « légendaire professeur d'écriture » ?

François Armand n'avait que deux ans lorsqu'il perdit son père, emporté en quelques heures par une fièvre cérébrale. Sa mère, née Clotilde Caillat, reporta alors toute sa tendresse sur les deux enfants qui restaient les seuls objets de son affection et surtout sur son fils, le plus jeune des deux. Mais elle ne quitta pas le deuil et vécut loin du monde, considérant qu'une vie gaie et agitée aurait troublé le culte qu'elle rendait à la mémoire de son époux.

Les années d'enfance du petit garçon furent donc enveloppées de tristesse et de deuil. Dans des vers touchants, il nous dit lui-même qu'il portait le deuil avant d'en connaître la signification :

Quand je courais sur les pelouses
Où les enfants mêlaient leurs jeux,
J'admirais leurs joyeuses blouses
Dont j'enviais les carreaux bleus.

Car déjà la douleur sacrée
M'avait posé un crêpe noir ;
Déjà je portais sa livrée :
J'étais en deuil sans le savoir (1).

Cette tristesse des premières années d'Armand Prudhomme nous expliquera la mélancolie du poète et de ses vers. Sa mère, qu'il remercie de lui avoir « légué sa douleur », était profondément sérieuse et pieuse, aimant à se replier sur elle-même pour songer à celui qu'elle avait perdu et aimé pendant dix ans avant de pouvoir l'épouser. « Ma mère, nous dit le poète, était très rêveuse, étrangère aux intérêts matériels de la vie. »

Cette femme âgée, à l'expression triste et douce, exerça une influence profonde sur le jeune poète dont l'indépendance et les doutes inquiétaient son amour maternel.

(1) *Vaines tendresses, Le premier deuil.*

Digitized by Google

Sur les conseils de son frère qui la dirigeait dans les occasions décisives, Madame Prudhomme envoya son fils, dès l'âge de huit ans, dans un pensionnat de Bourg-la-Reine. On pensait que l'air de la campagne conviendrait mieux à sa santé délicate que celui Paris. A neuf ans, l'enfant entra à l'institution Massin, alors célèbre, puis à la pension Bosquet, d'où il suivit les cours du lycée Bonaparte (Condorcet). « J'ai été mis de bonne heure en pension, dit-il, et j'y ai extrêmement souffert, sans que personne pût s'en douter. Le régime de l'internat m'était odieux; ces premières impressions ont attristé mon caractère d'une manière définitive. »

Ces années d'études dans « les écoles sombres » laissèrent au futur poète une impression douloureuse : pour les natures sensibles comme la sienne, le contact de camarades peu sérieux et peu disciplinés est une souffrance : Ces enfants au cœur trop sensible, dit-il,

Ces enfants n'auraient pas dû naître :
L'enfance est trop dure pour eux !
Les forts les appellent des filles,
Et les malins des innocents.
Ils sont doux, ils donnent leurs billes...
Ils ne seront pas commerçants...

* * *

A ce regret d'être éloigné du *home* maternel, vient s'ajouter la crainte perpétuelle de n'avoir pas accompli sa tâche quotidienne.

Oh ! la leçon qui n'est pas sue !
Le devoir qui n'est pas fini !
Une pénitence reçue !
Le déshonneur d'être puni !

Tout leur est terreur et martyre (1)...
Le jour, c'est la cloche, et, le soir.
Quand le maître enfin se retire,
C'est le désert du grand dortoir.

(1) SOLITUDES, *Première solitude*.

Digitized by Google

Aussi, est-ce avec un vrai soulagement que le jeune homme voyait arriver les jours de congé qui lui permettaient de se retrouver dans sa famille :

> Pendant que les autres sommeillent,
> Faits au coucher de la prison,
> Ils pensent au dimanche, ils veillent,
> Pour se rappeler la maison.

Son cœur aimant s'éprenait déjà des petites amies de sa sœur et des jeunes filles qu'il voyait au foyer de sa mère. Une jeune parente, surtout, lui inspira une passion intense.

« Cette passion, dit-il plus tard, avait été conçue dans la plus parfaite innocence, et cependant elle était tellement exclusive et violente que, quand j'y pense aujourd'hui, il me semble qu'aucun des sentiments que j'ai éprouvés depuis n'a eu ce caractère de possession entière de l'âme... cette passion m'a fait comprendre la possibilité de l'amour platonique (1). »

Cette ardente passion de jeunesse nous expliquera l'intensité avec laquelle, dès ses premiers vers, le poète décrira les souffrances de l'amour.

Si le jeune lycéen n'aimait pas la vie enfermée des grands internats et les facéties bruyantes de ses camarades, il est resté attaché à ses professeurs. Il leur a toujours été reconnaissant des directions qu'il reçut d'eux et il a tenu à le leur exprimer plus tard :

UNIVERSITÉ

> Je ne suis pas ingrat, je t'aime et je t'honore
> Pour tes saines leçons, noble Université !
> Car il m'est salutaire, à l'âge d'homme encore,
> Le puissant cordial dont tu m'as allaité (2).

Consciencieux jusque dans les moindres détails, le jeune lycéen eut, chaque année, le prix d'excellence de sa classe. Une seule fois cette récompense si enviée lui échappa inopinément.

(1) Cf. VAINES TENDRESSES, *Enfantillage*.

(2) Ces vers sont extraits d'un *Discours de distribution des prix* prononcé par SULLY PRUDHOMME dans le vieux lycée où il avait fait ses études classiques.

Digitized by Google

Ce fut pour lui un véritable crève-cœur. Sa mère, ses parents eux-mêmes en furent profondément attristés.

C'est que le jeune homme se plongeait dans l'étude de toute la force de son âme ardente. Les littératures anciennes, la poésie de Virgile et de Lucrèce surtout, l'enthousiasmaient. Mais il avait aussi du goût pour les sciences. C'était l'époque où, dès la troisième, il fallait opter entre les sciences et les lettres. Sur les conseils de son oncle et de ses maîtres, Armand Prudhomme choisit les premières, comme offrant plus d'avenir. Bachelier ès-sciences, il entra en *Mathématiques spéciales* et se prépara au concours de l'*École polytechnique*. Il était à la tête de sa classe quand une grave maladie d'yeux, amenée par des veilles trop prolongées, vint interrompre brusquement ses travaux et changea pour toujours le but de sa vie.

Mais les études scientifiques donnèrent à son esprit une méthode sûre et rigoureuse qui manque à beaucoup de poètes. C'est cette rigueur scientifique qui tempérera les élans les plus impétueux d'une imagination vagabonde. Et c'est précisément de cette union d'une raison habituée aux mathématiques et d'une pensée agitée par les émotions d'un cœur extrêmement sensible que naîtra l'originalité de Sully Prudhomme.

* * *

Nous retrouvons dans la vie du poète le même double courant.

Après avoir renoncé aux sciences, il se remet aux études littéraires. C'est à Lyon, chez des parents de sa mère, qu'il prépare son baccalauréat ès-lettres. Dans ce milieu piétiste, il subit, comme Gœthe à Francfort, une crise de mysticisme qui lui permettra d'analyser et de comprendre les « états d'âme » les plus religieux. Lui qui avait étudié les philosophes grecs, français et allemands, lui qui inclinait vers le criticisme de Kant, revint à la foi naïve de son enfance. Il ne comprenait plus qu'il lui eût été possible de douter. Il songeait à entrer dans l'ordre des Dominicains. Il avait de longs entretiens mystiques avec Jésus et avec son Père Céleste. Dans leur enthousiasme, ses cousines voyaient en lui un homme supé-

Digitized by Google

rieur, presque un saint; elles l'encourageaient à persévérer dans la voie nouvelle qui s'ouvrait devant lui et où des ecclésiastiques de talent le pressaient d'entrer.

Si le jeune homme était resté à Lyon, il est probable qu'il aurait suivi ces conseils.

Mais, bientôt, il dut retourner à Paris pour y passer son examen. La lecture des livres de Strauss et d'autres travaux de critique religieuse l'arrachèrent à la douce quiétude du mysticisme et le lancèrent de nouveau dans la voie du doute.

Toutes les émotions de cette âme qui passa de la foi naïve au criticisme, des recherches mathématiques au mysticisme le plus fervent et du mysticisme à l'agnosticisme se retrouveront dans les poésies philosophiques de Sully Prudhomme, qu'elles éclaireront d'une lumière nouvelle et que, seules, elles pourront expliquer.

Le plus grand désir du jeune homme eut été de se consacrer, dès ce moment, à la poésie, et de donner une expression poétique à toutes les émotions qu'il avait traversées déjà. Mais ses parents voulaient qu'il eût « une situation stable ».

Parmi ses camarades du lycée Bonaparte se trouvait le fils du directeur des usines du Creusot, M. Henri Shneider. Celui-ci le présenta à son père, qui le fit entrer comme employé dans ses bureaux. Grâce à l'appui des chefs et à l'amitié du fils de la maison, c'était une position d'avenir.

Mais la petite cité ouvrière, enfumée par les usines et par la poussière du charbon, ne pouvait offrir que peu de ressources au jeune Parisien. Il avait la nostalgie de la capitale et surtout de ses environs charmants. Aussi ne put-il rester longtemps au milieu de l'activité fébrile d'usines qui ne lui disaient rien; il retourna à Paris pour y étudier le droit; bientôt il entra dans les bureaux d'un notaire, conformément aux désirs de son oncle.

Mais, ni le droit romain, ni le code napoléon n'eurent le moindre attrait pour le jeune homme; son âme de poète se sentait à l'étroit dans l'air lourd et enfermé des études. Il transcrivait des actes toute la journée et il consacrait ses nuits à la poésie. Sa santé en était altérée. Cela ne pouvait durer

Digitized by Google

longtemps. Après avoir fait sommairement connaissance avec la procédure civile, il quitta pour toujours les bureaux des hommes de loi, pour suivre enfin sa vocation véritable et se consacrer exclusivement à la littérature.

* * *

Son premier recueil *Stances et poèmes*, parut en 1865. C'est l'une des parties les plus travaillées de l'œuvre du poète. L'auteur avait vingt-six ans. Il sentait que son avenir dépendait en grande partie de ce premier volume, et ce n'est pas sans émotion qu'il le porta à un éditeur.

C'est à ce moment qu'il faut placer l'anecdote que nous avons citée sur le pseudonyme du poète. Par un rare bonheur pour un débutant, le livre fut remarqué par Sainte-Beuve, le critique le plus en vogue du moment. L'historien de Port-Royal loua chez le jeune poète la vérité des sentiments et la pureté de la forme. Avec sa perspicacité de critique expérimenté, il vit immédiatement en quoi consistait l'originalité du jeune poète. Dans son étude des *Nouveaux Lundis* (1) il s'exprime ainsi : « Nous avons affaire à un poète de talent et de pensée, qui ne dit « non » ni à la science, ni à la philosophie, ni à l'industrie, ni à la passion, ni à la sensibilité, ni à la couleur, ni à la mélodie, ni à la liberté, ni à la civilisation moderne. Que de choses ! Je m'explique bien par là que les jeunes amis de M. Sully Prudhomme soient fiers de lui, et que l'un d'entre eux nous écrive à ce sujet : « Ou je me trompe « fort et l'amitié m'égare, ou vous serez frappé du volume ; il « révèle, si je ne m'abuse, un nouveau mouvement dans la « poésie et comme le frémissement d'une aurore encore « incertaine. »

Cet ami n'était autre que le philologue Gaston Paris, qui devint le collègue de Sully Prudhomme à l'Académie française et resta toute sa vie le camarade le plus intime du poète.

* * *

L'attention du public était éveillée. Dès 1866, une nouvelle

(1) *Nouveaux lundis*, t. X, p. 162.

Digitized by Google

édition des *Stances et Poèmes* était devenue nécessaire. Elle fut bientôt suivie d'un recueil de *sonnets* intitulé *Les Epreuves*.

Si la forme de ce second ouvrage est peut-être plus mûre et plus parfaite que celle du premier, le fond en offre le contraste le plus frappant avec celui des *Stances et Poèmes*.

Dans le premier ouvrage nous rencontrons, à chaque instant, à côté de doutes angoissants, des élans d'enthousiasme et d'espérance.

Dans le second, nous constatons un découragement profond, un pessimisme et une désespérance qui paraissent faire partie de la nature même de l'auteur.

Déjà avant 1865, un rêve d'amour, qui aurait pu donner le calme et la sérénité au poète, avait été brisé par le mariage de celle qu'il aimait. Il semble que, à mesure qu'on s'éloigne de cette grande déception, la douleur en devient plus vive et que les joies de l'idylle s'évanouissent dans un lointain obscur pour ne plus laisser place qu'à l'amertume intense de la déception.

Et, chose curieuse, ce pessimisme a si profondément pénétré dans l'âme du poète, que nous le voyons grandir à mesure que la vie matérielle devient pour lui plus facile.

En 1869, Sully Prudhomme est déjà célèbre. Il est libre et se consacre désormais à la poésie. Il est entouré d'amis et d'affection. Il a pu réaliser, dès 1866, le désir longtemps caressé de voir l'Italie et ses chefs-d'œuvre. De nouveaux rêves d'amour viennent bercer son cœur. Et, malgré tout cela, c'est un sentiment d'amertume et de mécontentement profond qui traverse les *Solitudes* (1869).

Cette tristesse était comme un pressentiment des épreuves qui allaient fondre sur le poète. En 1870, il perd coup sur coup, et en seul mois, son oncle, sa tante, sa mère bien-aimée; et il reste seul dans le petit logement que tous quatre avaient habité si longtemps.

Quand, après cette triple épreuve, éclata la guerre franco-allemande, le poète aurait pu se dispenser de tout service militaire. Mais il tint à faire vaillamment son devoir. Il s'en-

Digitized by Google

rôla avec un ami dans la garde mobile. Sa santé, déjà ébranlée, ne put résister aux fatigues de la campagne. Quand, après le siège, il put revenir à Paris, une paralysie douloureuse ne tarda pas à immobiliser la partie supérieure de son corps. Une cure à Vichy ne fit qu'aggraver le mal. Depuis cette époque, le poète n'a jamais entièrement recouvré la santé. Des souffrances, parfois très vives, ont bien souvent interrompu ses travaux et nous expliquent le courant pessimiste qui traverse ses œuvres. On sent, presque dans chaque volume, un homme qui a souffert physiquement et moralement, un homme qui souffre encore et qui désespère de cesser de souffrir sur cette terre.

A force de soins, Sully Prudhomme réussit à rétablir en partie l'équilibre nerveux qui avait été fortement ébranlé et à conserver l'énergie intellectuelle et morale qui lui permit de continuer ses travaux poétiques.

Dès 1872 parurent *La Révolte des fleurs*, dédiée à Coquelin Cadet, et *Les Destins* que le poète avait ébauchés avant de partir pour la guerre, et qui représentent le monde comme le résultat de la double intervention d'un bon et d'un mauvais génie, en lutte perpétuelle.

Trois ans plus tard, le poète publia ses *Vaines tendresses*, dont la désespérance est encore plus profonde que celle des *Solitudes*. Une lassitude infinie, un découragement irrésistible s'empare de son âme. Une pitié mêlée d'horreur pour la condition humaine pénètre ses vers. Le recueil aboutit à cette pièce effrayante du *Vœu*, l'un des cris de révolte les plus poignants qui aient été exprimés en vers français. Sully Prudhomme se dit que, s'il avait pris une compagne légitime, il aurait pu avoir un fils. Effrayé par le contraste de ce que sa vie aurait pu être et de ce qu'elle est en effet, il passe en revue toutes ses angoisses, depuis l'enfance jusqu'à l'âge d'homme.

> Quand je vois des vivants la multitude croître
> Sur ce globe mauvais de fléaux infesté,
> Parfois je m'abandonne à des pensées de cloître,
> Et j'ose prononcer un vœu de chasteté.

Digitized by Google

Du plus aveugle instinct je me veux rendre maître,
Hélas! non par vertu, mais par compassion;
Dans l'invisible essaim des condamnés à naître,
Je fais grâce à celui dont je sens l'aiguillon.

Le zélé recruteur des larmes par la joie,
L'Amour, guette en mon sang une postérité;
Je fais vœu d'arracher au malheur cette proie:
Nul n'aura de mon cœur faible et sombre hérité! (1)

Et alors même que les souffrances matérielles et morales ne suffiraient pas à rendre effrayante la destinée d'un être humain, les perspectives de notre époque, à elles seules, nous empêcheraient de souhaiter la naissance d'un héritier de nos misères.

Non! pour léguer son souffle et sa chair sans scrupule,
Il faut être enhardi par un espoir puissant,
Pressentir une aurore au lieu d'un crépuscule
Dans les rougeurs que font l'incendie et le sang! (2)

Aussi le poète renonce-t-il à créer un être destiné à souffrir et à pécher :

Demeure dans l'empire innommé du possible,
O fils le plus aimé, qui ne naîtras jamais!
Plus sauvé que les morts et plus inaccessible,
Tu ne sortiras pas de l'éternelle paix!

Ces sentiments de révolte étaient, cependant, trop violents pour durer toujours. En 1878 Sully Prudhomme publia *La Justice* qui a été inspirée par un sentiment de remords ou tout au moins de regret à la vue des conclusions auxquelles aboutissait le pessimisme des *Vaines tendresses*. Après s'être laissé entraîner par la voix de la désespérance, le poète écoute la voix qui ne *prouve* pas, mais qui *persuade*. Il voudrait les concilier en proclamant que la justice, absente, hélas, dans la nature, se retrouve dans l'âme humaine. Mais là, ayant pour organe la conscience morale, elle ne se laisse pas

(1) *Le Vœu*, Strophe 1, 2, 4.
(2) *Ibidem*, Strophe 8.

Digitized by Google

analyser et *impose* ses décisions, par lesquelles tout homme supérieur se sent *obligé*.

Puisque ma conscience est le seul lieu du monde
Où sur ce qu'il me veut l'Infini me réponde,
Puisqu'en ce lieu d'où rien ne pourrait l'arracher,
Je te trouve, où d'abord je t'aurais dû chercher,
Et que là seulement, je découvre, ô Justice!
Une assise immuable où sans peur je bâtisse,
J'y rentre et m'y retranche, et m'y tiens à jamais.

C'est que, formée en nous depuis notre naissance,
Ta nature, ô Justice, est notre propre essence :
Elles font, l'une et l'autre, un tel couple, en effet,
Que l'homme ne se sent vraiment homme et parfait,
En harmonie entière avec ses destinées,
Qu'en les tenant toujours l'une à l'autre enchaînées,
Et que le juste meurt, sans murmure, pour toi,
Car sans l'honneur la vie est pour lui sans emploi. (1)

* * *

Le 2 mars 1882, Sully Prudhomme fut reçu à l'Académie française. Il occupa le fauteuil de Duvergier de Hauranne, le célèbre publiciste politique (1798-1881), l'auteur de l'*Histoire parlementaire*, dont il « enviait de loin l'héroïsme qui sacrifie la paix auguste du laboratoire au génie de l'homme d'État, dans le tumulte et le bruit de la vie publique ». Il fut reçu par Maxime du Camp qui fit remarquer que l'Académie comptait peu de poètes parmi ses membres et signala dans les œuvres du nouvel élu « la sincérité de l'inspiration, la noblesse des sentiments et la perfection de la forme ».

* * *

Dix ans seulement après *La Justice*, Sully Prudhomme termina un poème considérable, *Le Bonheur*. C'est en quelque sorte le complément ou le couronnement du précédent. Le premier poème aboutissait à cette constatation que la justice doit trouver son application extérieure dans la *Cité*, où tout homme qui l'exerce voit grandir pour lui le plus précieux des biens, *la dignité*.

(1) *La Justice*, huitième veille.

Digitized by Google

Ce sentiment de la dignité, fondement de la moralité, devient, dans le second, la vraie condition du bonheur. Si la félicité vraie, surtout celle que nous croyons trouver dans l'amour, semble nous échapper toujours ici-bas, le bonheur véritable ne pourra être réalisé que par la dignité et par le sacrifice volontaire. Il n'y a pas au monde de joie sans souffrance, il n'existe pas de dignité sans sacrifice. Et le sentiment du bonheur est semblable à celui que procure une halte passagère dans un voyage vers un idéal toujours entrevu et jamais atteint.

Dans les dernières années de sa vie, Sully Prudhomme, sans abandonner entièrement la poésie, a abordé la prose philosophique.

Dès 1883 il avait composé un savant et copieux ouvrage sur *L'Expression dans les Beaux-Arts* qui est, dit-il, « une application de la psychologie à l'étude de l'artiste et des beaux-arts ». Le traité repose sur de fines et pénétrantes analyses de la psychologie de l'artiste. En 1893, il publiait ses *Réflexions sur l'art des vers*, qui nous donnent en partie la méthode d'après laquelle il travaillait. Depuis lors, il a publié de nombreux travaux dans des revues diverses, et des études très approfondies sur *Pascal* (1). Un volume intitulé *Que suis-je? Examen de conscience*, est une étude philosophique sur les limites de nos connaissances (1895). L'auteur ne peut expliquer l'univers sans admettre une cause première, inconnaissable et placée au-dessus des recherches actuelles de la science. Et il termine, non sans tristesse, par l'aveu suivant : « Cet aliment dont j'ai faim, j'en ai donc été « réduit à tâcher de me le fabriquer moi-même. J'y ai échoué « et n'ai que la pauvre consolation de savoir aujourd'hui à peu « près pourquoi; ce n'est guère. »

En 1901, le poète philosophe donna un court *Testament poétique*, recueil de réflexions sur l'art des vers et la poésie contemporaine, et, en 1902, il semble avoir voulu donner son

(1) Voir *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre et du 15 novembre 1890, *Revue de Paris* du 1er septembre 1894.

Digitized by Google

testament philosophique dans un volume intitulé *Problème des causes finales*.. C'est la polémique qu'il avait dirigée dans la *Revue scientifique* contre le docteur Charles Richet, dont il juge la théorie de « l'effort vers la vie » entachée d'anthropomorphisme. Il conclut que la méthode expérimentale ne peut ni affirmer, ni nier l'existence de cette cause primordiale que l'instinct moral de l'homme pressent et voudrait découvrir.

Depuis son retour de la guerre, Sully Prudhomme a mené forcément une vie des plus sédentaires. Quoique ayant un petit appartement à Paris, il vivait de préférence à la campagne, dans sa villa de Châtenay. Tous les habitants du village le connaissaient et prenaient plaisir à le voir se promener dans sa petite voiture d'osier traînée par un âne. Il recevait avec une cordialité charmante les quelques amis qui voulaient bien faire le petit voyage. Longtemps il avait reçu, tous les lundis, dans son appartement de la rue Saint-Honoré, en face de l'Élysée, les jeunes poètes qui n'avaient pas de famille à Paris et qui venaient lui confier leurs espérances ou leurs craintes. Il leur prodiguait les encouragements et les bons conseils. Sa bonté inaltérable, sa sympathie pour toutes les souffrances, ses scrupules de conscience se manifestent dans sa vie comme dans ses ouvrages. La seule idée de causer du chagrin à quelqu'un lui était intolérable. Malgré sa maladie, malgré ses souffrances, il resta très accueillant jusqu'à la veille de sa mort.

Lorsqu'en 1901 le prix Nobel lui fut attribué par l'Académie suédoise, il en consacra une partie à fonder un prix annuel de 1,500 francs destiné à de jeunes poètes.

Il y a peu de semaines, ses amis et quelques écrivains célébraient à Châtenay même le vingt-cinquième anniversaire de son élection à l'Académie.

Et c'est peu après cette fête intime qui lui rappelait l'un des rares jours de bonheur de sa vie, qu'il vient de mourir dans le cadre qu'il avait choisi à sa vieillesse, au sein de cette nature dont, en philosophe, il a étudié les lois, et dont, en poète, il a traduit les plus beaux frissons.

Digitized by Google

Sa fin fut digne de sa belle carrière. Il venait de faire sa promenade habituelle dans sa petite voiture. A midi, il était revenu, souriant de ce sourire mélancolique et indéfinissable des personnes qui ont beaucoup souffert. Il s'était mis à table et avait mangé un pigeon, une compote de fraises et bu sa tasse de thé. Vers une heure, il montait dans sa chambre, et c'est à ce moment qu'une première crise le surprit.

Péniblement, il gravit pas à pas les marches de son escalier et demanda à se coucher.

« Je ne suis pas bien, dit-il à son valet de chambre; il vaut mieux me reposer. »

Et il se reposa, en effet, car, au bout d'une demi-heure, il disait ne plus souffrir autant.

On courut chercher le médecin de Châtenay, qui déclara ne rien remarquer de plus inquiétant qu'à l'ordinaire.

A ce moment arrivait la sœur du poète, Madame Gerbault, qui habite Paris et faisait de fréquentes visites à son frère.

Personne encore ne pouvait prévoir la crise décisive qui allait terrasser le penseur moins de deux heures plus tard.

Soudain, vers 3 heures, Madame Gerbault entendit son frère l'appeler.

« Oh! que je souffre! » s'écria le vieillard.

Dès lors les événements se précipitèrent avec une rapidité foudroyante. Le malade ne respirait qu'avec peine; déjà il ne pouvait plus parler. On s'affolait autour de lui. Le médecin était revenu en toute hâte; mais le poète, vers lequel il s'empressait, l'écarta doucement; se tournant vers sa sœur, il réussit à articuler ces mots :

« L'autre... médecin! »

Ce simple mot était suffisant pour Madame Gerbault. Elle avait compris son frère bien-aimé. Il n'y avait plus une minute à perdre. On courut prévenir le prêtre le plus proche. L'abbé Eudel, qui dirige à Châtenay l'asile Colbert, accourut et put donner à Sully-Prudhomme, encore lucide, les saints sacrements. Aussitôt après, le poète-philosophe entrait dans le coma. A 3 h. 40 m. il rendait le dernier soupir.

Digitized by Google

Le testament du poète est une nouvelle preuve de sa bonté. De même qu'en recevant le prix Nobel, il en avait consacré une partie aux jeunes poètes, de même, à l'approche de la mort, sa grande préoccupation a été de laisser un *home* aux poètes peu fortunés de l'avenir. Il a légué, dans ce but, à la future association, son intérieur de la rue Saint-Honoré et les 3,000 francs de revenus annuels que rapportent encore ses œuvres. Un groupe d'amis et de poètes est chargé d'organiser ce *foyer* ou *musée* dans lequel tout doit rester tel que le maître l'a installé.

« Nous croyons, m'écrit dans une lettre du 27 septembre 1907 Madame Schnitzler, la mère de la fidèle copiste et secrétaire du grand poète, qu'il était dans l'idée de M. Sully Prudhomme que ce soit restreint et calme. Le grand écrivain n'a pas eu l'intention d'augmenter sa gloire, mais de donner une petite consolation à ceux de ses amis qu'il savait inconsolables, et ces amis font déjà nombre. » (1)

* * *

Ainsi, jusque dans la mort, Sully Prudhomme s'est préoccupé avant tout de faciliter les débuts des jeunes poètes de l'avenir et de leur assurer un *foyer*. Touchante pensée dont lui seront reconnaissants les débutants isolés et découragés dans la vaste cité.

On devine quelle lumière vive et nouvelle l'étude de la vie et des souffrances du poète va jeter sur son œuvre poétique. C'est parce que le grand public ne connaissait pas *l'homme* qu'il a si peu apprécié *l'écrivain*. Tant qu'on ne considérait que telle ou telle partie de l'œuvre du poète, la plupart des sentiments qui l'animent restaient incompréhensibles. On ne voyait pas le lien intime qui rattache les unes aux autres ces explosions de tristesse ou de mélancolie. On ne pouvait comprendre ni la contradiction qui éclate, en apparence, entre

(1) D'après la même lettre de Mme Schnitzler, « c'est Mlle Schnitzler qui est ou devra être dépositaire des papiers de Sully Prudhomme, mais elle ne doit rien laisser publier sans l'approbation de cinq amis du poète, amis qu'il a désignés lui-même ». (*Lettre* du 27 septembre 1907.)

Digitized by Google

Vaines Tendresses et *La Justice*, ni l'effort pour retrouver, dans un domaine qui échappe à l'expérience, les certitudes que l'observation des faits avait enlevées à l'auteur.

Mais nous qui connaissons les émotions du poète, nous allons en mieux comprendre l'expression poétique.

Cette opposition entre les résultats de l'observation expérimentale et le désir des choses suprasensibles n'est que le résultat des études scientifiques de l'auteur d'une part et de ses aspirations mystiques de l'autre.

Ces strophes lyriques, dont quelques-unes paraissaient froides ou recherchées, ont jailli en réalité d'une âme angoissée.

Ces explosions de révolte contre l'amour terrestre s'adressent à des jeunes filles, à de jeunes femmes (1)

(1) Voici un exemple caractéristique que Sully Prudhomme, par une délicatesse bien compréhensible, n'a pas voulu publier de son vivant, ni du vivant de l'amie qui en est l'objet et qui est devenue une excellente mère de famille. C'est l'une des femmes que le poète avait aimées d'un amour sincère et intense et qui avait épousé un jeune homme plus âgé ayant déjà une situation assurée :

CONVERSION

Femme, tel un navire entraîné vers les côtes,
Doit s'y perdre et ne peut s'empêcher d'y courir,
Je m'en allais à toi comme on s'en va mourir,
Au naufrage poussé par le flux de mes fautes.

Ta beauté m'avait fait des promesses trop hautes,
Que ton être mortel ne put jamais tenir;
Je ne te cherchais plus pour un long avenir,
Nous étions moins, hélas! des amants que des hôtes.

Mais enfin l'amour vrai, femme, je l'ai compris,
Les jours laborieux m'en font sentir le prix :
C'est au foyer, non pas au boudoir, qu'on s'entr'aime.

Tu naquis pour que l'homme, auguste travailleur,
Lût dans tes yeux l'appel d'un idéal suprême,
Et l'espoir de l'atteindre en devenant meilleur.

Il y a dans ces quelques vers l'idée très nette de la régénération par l'amour pur, puis le regret de ne pouvoir s'abandonner à cette passion, le sentiment que l'union idéale entre l'homme et la femme réside tout autant dans la communion des âmes, dans l'union des efforts vers un même but que dans l'amour charnel.

Digitized by Google

qui ont existé, et dont quelques-unes vivent encore. Quand, dans quelques années, on les connaîtra par leur nom, comme nous connaissons aujourd'hui les amies de Gœthe, chacune de ces poésies d'amour prendra une signification poignante. Aujourd'hui que le temps n'a pas encore accompli son œuvre, la discrétion la plus élémentaire nous oblige à taire les noms propres. Mais c'est déjà quelque chose de savoir que ces strophes brûlantes n'ont pas été composées à froid et sont, comme celles de Gœthe, l'explosion vibrante d'une passion déçue.

(*A suivre.*) H. SCHOEN.

Digitized by Google

BEN TOVIT [1]

Ce jour terrible où fut commise la plus grande infamie du monde, où Jésus-Christ, entre deux larrons, fut crucifié sur le calvaire, — ce jour-là même, Ben Tovit, marchand de Jérusalem, pâtit d'un affreux mal de dents.

[1] Léonide Andréïef est sans conteste le plus grand nouvelliste actuel de la Russie, depuis la mort trop tôt survenue du « Maupassant » russe : Antoine Tchekoff. Il n'a point la gloire bruyante de Gorky, il n'a point, comme lui, l'instinct fruste de l'épopée. Il a peut-être, il a certainement plus d'art et plus de finesse psychologique. Il ne constitue pas un « accident » littéraire, non plus un « accident » politique. Aussi est-il préservé de déchoir, et d'écrire, après un chef-d'œuvre comme la *Vie du Père Thivéïsky*, ces sortes de déclarations insanes où nous avons vu sombrer le beau talent de Gorky.

Toutefois, Léonide Andréïef n'a point résisté aux secousses terribles qui traversent l'Empire. La guerre de Mandchourie lui a inspiré un livre... humanitaire : *Le Rire Rouge*, qui fit grand bruit, et qui développe le thème connu des horreurs guerrières. Récemment, il a donné une manière de drame, à scènes découpées suivant la formule russe qui pense être la formule de Shakespeare et n'est peut-être que celle des Goncourt, un drame intitulé : *La Vie de l'Homme*. Mélange de romantisme ingénu et retardataire, de philosophisme encore plus ingénu, et d'impressions extrêmement pénétrantes, maeterlinckiennes, personnelles d'ailleurs, par où il demeure supérieur écrivain quand même, écrivain de l'art pour l'art, fort heureusement !

Nous présentons au lecteur une nouvelle peu connue d'Andréïef. Sans être la plus caractéristique de son talent subtil et désenchanté, elle montre un point de vue amer, en dénonçant la relativité médiocre de toutes choses, surtout des plus grandes choses. Et comme il eût été dangereux que l'événement ainsi étudié fût contemporain, que la scène en fût la Russie, Andréïef a choisi la Jérusalem de l'an 33 de notre ère ! G.-G.

Digitized by Google

Cela lui avait pris la veille au soir : un lancinement imperceptible dans la mâchoire droite; et une dent, la première avant la dent de sagesse, lui avait paru comme légèrement exhaussée : sa langue, en la touchant, y déterminait une minime douleur. Mais il avait suffi à Ben Tovit de bien manger pour que cette douleur disparût, et qu'il en perdît aussitôt la mémoire. Au reste, le marchand venait de conclure une bonne affaire : il avait troqué son vieil âne malingre contre un autre âne jeune et robuste. Il en était fort aise, et n'avait point voulu s'arrêter à de mauvais présages. Aussi dormit-il convenablement.

Or, voilà qu'au petit jour il se sentit envahi par une angoisse poignante. Il crut s'entendre appelé pour un soin pressé, il s'éveilla; il avait mal, il avait mal de partout comme si on lui tailladait les gencives. Il ne put déterminer si c'était la même dent que la veille, ou s'il y en avait encore beaucoup d'autres. Toute sa bouche, sa tête même étaient emportées par un ravage aigu. Il lui semblait mâcher des milliers de clous tellement chauds qu'ils devaient en être rouges. Alors, d'un pot en terre glaise, il se versa dans la bouche un flot d'eau qu'il y garda.

La douleur parut céder; il eut le soulagement de sentir ses dents se raffermir dans leurs alvéoles; il se recoucha et remit sa pensée sur le chapitre de son nouvel âne. Ah, que son bonheur eût été parfait sans ces alertes maudites! Et il chercha de nouveau le sommeil. Mais l'eau, déjà, se réchauffait; et cinq minutes plus tard, la douleur était revenue, intolérable.

Ben Tovit s'assit sur son lit, et, tout geignant, se balança de droite à gauche. Sa peau se contracta autour du nez qu'il avait énorme, et que l'atroce souffrance passa au blanc. Une goutte de sueur froide y perla même tout au bout.

Et c'est ainsi, tout geignant, et manœuvrant la tête de droite à gauche, que Ben Tovit salua les premiers rayons de ce soleil qui devait contempler ce jour-là le calvaire avec ses trois croix, puis s'éteindre d'effroi et de tristesse.

Digitized by Google

Ben Tovit était un homme bon, et il détestait l'injustice. Toutefois, quand sa femme se réveilla, il ne laissa point de lui dire un tas de choses désagréables, se plaignant qu'on l'eût abandonné comme un chacal pendant qu'il gémissait et se tordait en des tourments cruels. L'épouse écouta patiemment tous ces reproches : car elle savait bien que c'était la douleur qui les dictait à son mari, et elle lui apporta une foule de bons remèdes : du vrai fumier de souris, dans lequel se plonger la figure ; un morceau du véritable bloc de pierre où Moïse avait écrit son décalogue, et enfin de l'essence de scorpion.

Tout cela, momentanément, calmait cette rage de plus en plus lancinante ; et pendant ces fléchissements du mal, Ben Tovit pensait à son âne, et il lui semblait rêver. Mais bientôt la douleur revenait, et il se remettait à gémir, à se fâcher contre sa femme, parlant même de se briser la tête contre le mur.

Alors, il s'en fut arpenter de long en large, sans discontinuer, le toit plat de sa maison ; mais il ne s'approchait pas trop de la balustrade qui le bordait sur la rue, car il avait honte de montrer sa tête enveloppée de linges, comme celle d'une femme.

De temps à autre, des enfants accouraient, et lui racontaient, la voie coupée par une émotion, toute sorte de détails sur le compte de Jésus le Nazaréen. Ben Tovit s'arrêtait de marcher, les écoutait un instant, très vite irrité qu'on osât l'entretenir de balivernes pareilles. Et il frappait du pied, puis les renvoyait. C'était un homme tranquille, et qui aimait les enfants, ce Ben Tovit, mais aussi un homme que le mal faisait trop bouillonner.

Il était également fort désagréable qu'une foule fût assemblée sur les toits voisins, ne faisant rien, sinon que reluquer Ben Tovit déguisé en femme. Aussi songeait-il enfin à redescendre, lorsque son épouse lui dit :

« Regarde, voilà qu'on emmène les larrons. Peut-être cela te distraira-t-il un peu ?

Digitized by Google

— Par Dieu, laisse-moi la paix. Ne vois-tu pas comme j'endure ? »

Mais dans les paroles de sa femme brillait une espérance de soulagement; c'était comme une promesse que la souffrance se calmerait. Ben Tovit s'approcha de la balustrade. Il regarda la rue dédaigneusement, en inclinant la tête du côté gauche, l'œil droit fermé, et en appuyant la main contre la joue enflée.

Un cortège immense s'avançait par la ruelle étroite, dans la poussière et le tumulte. Au milieu du cortège, penchés sous le poids des croix, marchaient les accusés; et au-dessus d'eux, on voyait les fouets des soldats romains se tortiller comme de grands serpents noirs.

L'un des accusés, à la grande chevelure blonde, enveloppé d'un chiton en lambeaux et taché de sang, trébucha et s'affaissa par terre. Des cris retentirent; et la foule, comme une mer immense, sembla engloutir le malheureux.

Ben Tovit poussa une longue plainte. Il crut que dans la dent malade on lui enfonçait une aiguille chaude et qu'on la tournait violemment. Il se recula de la balustrade, exaspéré, meurtri, indifférent.

« Comme ils crient, disait-il avec envie. Et il aperçevait sous lui des bouches grandes ouvertes, qui montraient des dents vigoureuses et saines. Il eût crié, lui aussi, s'il n'avait pas été malade. Dès que cette pensée eut traversé son esprit, la douleur augmenta, de telle sorte qu'il poussa un hurlement et qu'il porta les mains à sa tête.

— On raconte qu'il guérit les aveugles, lui dit sa femme en s'approchant de la balustrade; et elle jeta une petite pierre du côté de Jésus, qui se soulevait cinglé par les fouets.

— Bien vrai! Qu'il me guérisse mon mal! répondit avec ironie Ben Tovit. Et il ajouta avec amertume : Regarde quelle poussière ils soulèvent! On dirait un troupeau. Ce qu'il leur faudrait à tous, c'est une bonne bastonnade! Sarah, aide-moi à descendre. »

Digitized by Google

La femme ne s'était point trompée : le spectacle avait égayé un peu Ben Tovit. Peut-être était-ce aussi le fumier de souris qui l'avait soulagé; car il se recoucha et réussit à dormir. Et lorsqu'il s'éveilla, déjà tard, la douleur avait complètement disparu. Il ne restait du côté droit de la mâchoire qu'une légère enflure, semblable à un petit bouton rond. La femme de Ben Tovit affirmait qu'on ne le voyait même plus; et lui, souriait, car il savait quelle bonne âme était sa femme, toujours prête à dire quelque chose d'agréable.

Le voisin, le tanneur Samuel, vint bientôt. Ben Tovit lui montra le nouvel âne, et il écouta avec hauteur son propre éloge et celui de l'animal, faits par le voisin Samuel.

Après quoi, pour complaire à la curieuse Sarah, tous trois allèrent au calvaire voir les crucifiés. En route, Ben Tovit narra par le menu son mal à Samuel; et pour le lui faire mieux comprendre, il se composait un visage douloureux, fermait les yeux, balançait la tête, gémissait; et le vieux Samuel faisait des signes compatissants, disant :

« Oh, oh! Comme cela doit faire mal! »

Ben Tovit trouvait gentille cette compassion; il recommençait son histoire en gémissant de plus belle; puis il revint au passé, et raconta comment et quand sa première dent s'était gâtée, celle du bas, à gauche.

Ainsi, devisant avec vivacité, ils arrivèrent au calvaire.

Le soleil, qui avait été condamné à éclairer la terre toute cette journée terrible, se couchait derrière les monticules lointains, et tout l'occident semblait noyé dans une lueur rouge comme du sang. Sur ce fond, on apercevait confusément les trois croix. Au pied de celle du milieu, on devinait, à leur blancheur, quelques personnes agenouillées...

La foule s'était dispersée depuis longtemps; l'heure devenait froide; et n'ayant pas même vu les crucifiés, Ben Tovit prit Samuel par le bras et s'en retourna vers sa maison. Il fut extrêmement loquace et voulut, chemin faisant, terminer l'histoire

Digitized by Google

de ses dents ; et entendant les cris compatissants de Samuel, lui voyant des gestes de pitié, il se recomposait son visage douloureux, il balançait sa tête, il gémissait longuement...

La nuit noire se levait des gorges profondes et du désert lointain, comme pour cacher au ciel le plus grand crime de la terre...

LÉONIDE ANDRÉÏEF.

(Traduit du russe par V. SNAÏKA et GÉRARD-GAILLY.)

Digitized by Google

L'ILE PARFUMÉE [1]

Il re Teodoro.

Ancienne capitale du pays, séparée du chef-lieu actuel par toute la largeur de l'île, Aleria, comme Ajaccio, fut le théâtre d'un des épisodes les plus singuliers de l'histoire de Corse : car si Ajaccio vit fuir le jeune lieutenant qui devait conquérir le trône de Charlemagne, Aleria, un demi-siècle auparavant, avait vu aborder, vêtu à la turque et majestueux sous son turban, l'aventurier que la foule enthousiaste allait proclamer roi.

La vie des peuples a de ces contrastes et ce n'est pas l'un des moins curieux que celui qu'offre cette île choisissant pour souverain un hobereau avant de donner un empereur à l'Europe, accueillant un roitelet dans le nid de l'aigle et dont les paysages grandioses, dignes cadres d'épopée, ont servi un moment de décor à une opérette.

Quelle bizarre destinée que celle de ce baron Théodore de Neuhof, fils d'un capitaine des gardes de l'évêque de Munster et d'une bourgeoise de Visé, qui devait battre un jour monnaie aux initiales T. R. (Théodore Roi) avec ces mots à l'exergue : « Pro bono publico Regni Corsicæ »,

(1) Voir la *Revue de Belgique* de septembre 1907.

Digitized by Google

et mourir de misère en un faubourg de Londres. Peu d'existences ont été aussi aventureuses que la sienne, et nul roman de cape et d'épée n'offre de péripéties plus variées et dont l'enchaînement fantasque soutienne mieux l'intérêt par un ingénieux mélange de dramatique et de grotesque:

Ex-page de la duchesse d'Orléans, pourvu d'une lieutenance au régiment de la Marck, il se fait accepter comme agent secret par le baron Goertz, premier ministre de Charles XII, pour servir ses projets de complot contre la maison de Hanovre en Angleterre, au profit des Stuarts. Le baron de Neuhof rallie à ce dessein le cardinal Albéroni, ministre de Philippe V d'Espagne, va en Angleterre en conférer avec l'empereur de Suède, échappe à grand' peine aux poursuites, après la découverte de la conspiration, et n'évite le billot anglais que pour se voir menacer en Suède du sort de son maitre, le baron Goertz, exécuté après l'assassinat de Charles XII.

Cette fois encore, il s'enfuit à temps; et la même année le vit à la cour d'Espagne, devenu colonel grâce à la protection du successeur d'Albéroni, le duc de Ripperda, et marié à la fille de lord Kilmarnock, lady Forsfield, dame d'honneur de la reine. Mais son orgueil, sa foi en son étoile qui lui faisaient mieux espérer de l'avenir, et aussi l'humeur acariâtre de la reine Élisabeth le décidèrent à abandonner son brevet... et sa femme qu'il dépouilla du reste de ses bijoux. Il les troqua bientôt en France contre le papier-monnaie créé par l'Écossais Law, spécula avec frénésie, connut le grand luxe, puis les grosses dettes, et harcelé par ses créanciers, se réfugia en Allemagne, où il obtint de Charles VI le poste de résident à Florence.

Les années passaient. Le baron de Neuhof semblait avoir renoncé aux aventures : et les plus extraordinaires

Digitized by Google

l'attendaient. Pour que sa fortune se précise, que ses destinées s'accomplissent, il lui suffira de rencontrer à Gênes le moine corse Orticoni venu pour demander la grâce de quatre de ses compatriotes, prisonniers de la République. Neuhof lui promet l'intervention de l'empereur, et la libération des détenus que le hasard permet d'attribuer à l'influence du baron, donne à celui-ci aux yeux des Corses une importance dont il tire immédiatement parti. Il s'engage à les protéger, à leur procurer un chef, de l'argent et des armes, à les arracher au joug des Génois; et avec la promptitude d'exécution qu'il apporte en tout ce qu'il tente, le voilà parti à la recherche des ressources nécessaires

La promesse était folle, le projet irréalisable. Mais comme l'a fait remarquer Voltaire en esquissant l'histoire du baron Théodore, « il faut qu'il y ait des temps où la tête tourne à la plupart des hommes ». Neuhof obtint quelques subsides du Grand Turc, en trouva d'autres à Rome, et capta si bien la confiance du bey de Tunis, que celui-ci fournit un vaisseau, 10 canons, 4,000 fusils, 3,000 paires de souliers, 700 sacs de blé et quelques milliers de sequins.

Accueilli à Aleria le 15 mars 1736 comme un sauveur, le baron, un mois après, était proclamé roi de Corse dans le couvent des Récollets, à Alesani, par l'assemblée des délégués des pièves, ou paroisses. Revêtu d'un costume écarlate doublé d'hermine, il signa le pacte constitutionnel; puis, couronné de laurier, il fut hissé à bout de bras et présenté aux deux mille patriotes groupés autour du monastère. Parmi ces rudes montagnards couverts du pelone en poils de chèvre, nul sans doute ne s'offusqua du faste puéril et choquant du nouveau monarque. Seuls, quelques chefs : l'habile tribun Hyacinthe Paoli, le fanatique Gaffieri, le brave Gafforio, Rivalora, Orticoni, Ciac-

Digitized by Google

caldi percevaient plus ou moins nettement l'ironie caricaturale de cette scène qu'ils avaient voulue ; mais l'étranger habillé de pourpre symbolisait aux yeux du peuple la liberté et l'indépendance ; son intrusion providentielle dans les affaires du pays pouvait galvaniser la résistance, faciliter le dénouement souhaité du drame politique. Qu'importait dès lors que le baron y jouât son rôle moins en héros de tragédie qu'en comédien ?

Il ne s'en fit point faute ; et plus préoccupé de l'exercice de ses droits régaliens que de ses devoirs de libérateur de la Corse, il battit monnaie, eut sa garde prétorienne, créa l'ordre de la Délivrance, dont les chevaliers portaient un habit bleu céleste et voulut même choisir comme favorite la sœur d'un de ses gardes. Mais cette fantaisie royale provoqua parmi ceux-ci une véritable émeute, si bien que pour éviter d'être assommé à coups de chaise par le frère de la jeune fille, Théodore dut s'enfuir par une fenêtre et se cacher pendant quelques jours.

Sa popularité en souffrit ; mais moins encore que de ses insuccès contre les Génois. Aussi pour ménager ce qui lui restait de prestige et effectuer une retraite honorable, il décida d'aller quêter de nouveaux secours à l'étranger.

Et reprenant sa vie errante, le royal aventurier s'en fut à Rome, à Turin, à Paris, éconduit, rebuté, revenant à la charge, poursuivi par ses créanciers, jusqu'à ce qu'ayant cherché refuge à Amsterdam, il y trouva, au lieu d'asile, la prison pour dettes. Du trône au cachot la chute semblait irrémédiable. Et cependant, du fond de sa prison, le roi Théodore réussit à payer ses créanciers, en intéressant à son sort des juifs qui le libérèrent et lui fournirent des vaisseaux et des armes sous promesse de privilèges commerciaux en Corse. C'est ainsi que par un bizarre retour des choses, le baron de Neuhof reparut de nouveau sur

Digitized by Google

les côtes de l'île, en 1738, apportant à ses sujets les secours promis.

Mais les Français empêchèrent le débarquement, et les vents contraires rejetèrent la flottille royale vers l'Italie. Emprisonné à nouveau, le roi Théodore attendit sa libération pour renouveler en 1742 sa tentative de descente en Corse. Cette fois, aucun de ses sujets n'accourut à sa rencontre. Prince sans royaume, sans crédit et sans appui, abandonné de tous, harcelé pour ses dettes, il crut pouvoir trouver à Londres le calme et la sécurité. La porte d'un cachot s'y referma sur lui une fois de plus.

Il en sortit sept ans après, grâce à l'intervention d'Horace Walpole qui, quelques mois plus tard, faisait graver sur sa tombe, dans le cimetière de Sainte-Anne de Westminster : « La fortune lui donna un royaume et lui refusa du pain. »

C'est le langage que Voltaire prête au roi Théodore au cours du souper que Candide et Martin font à Venise avec six monarques détrônés : « On m'a appelé *Votre Majesté* et à présent, à peine m'appelle-t-on *Monsieur* ; j'ai fait frapper de la monnaie et je ne possède pas un denier ; j'ai eu deux secrétaires d'État, et j'ai à peine un valet; je me suis vu sur le trône, et j'ai longtemps été à Londres en prison sur la paille. »

Telle fut la vie singulière de cet unique roi de Corse, aventurier astucieux et brillant, énergique sans persistance, vicieux sans grandeur, sur qui se concentrèrent un instant les espérances de tout un peuple; et qui par cela même symbolisa si bien la lutte pour la patrie que dans plusieurs régions de l'île s'est maintenue l'expression : « du temps du roi Théodore » — *al tempo del re Teodoro*.

Digitized by Google

Le Cap Corse.

C'e t une région très particulière, cette presqu'île étroite que l'arête hérissée des monts divise en deux versants, l'un accore et resserré, l'autre large et profond, et dont les 108 kilomètres de route côtière relient des havres ensoleillés, des vallées fertiles et des villages ravissants.

On y est Cap-Corsien avant d'être Corse; car l'habitant y diffère du reste de la population insulaire en ce qu'il est industrieux et travailleur. La paresse du Corse, son mépris pour les tâches de la fabrique ou de la glèbe — que les statistiques traduisent de façon si saisissante en constatant qu'il y a deux fois plus d'établissements industriels que d'ouvriers, et plus de patrons que de fabriques —, son amour du commandement que ce dernier trait révèle et qui s'affirme dans le désir général des Corses d'occuper une haute situation dans la hiérarchie militaire ou administrative, tous ces caractères distinctifs de la race s'atténuent sensiblement chez le Cap-Corsien.

Soit pour des raisons ethnologiques ou par suite du voisinage plus immédiat de la commerçante Gênes, la population du Cap Corse tire volontiers parti de la fertilité de son sol et ne répugne point à aller chercher fortune ailleurs. Nombre d'entre eux sont établis en Amérique, en Italie, dans les grands ports continentaux. Ceux qui restent au pays y trafiquent des produits du sol : fruits divers, oranges, olives, cédrats, vin rouge ou blanc, muscat, vins liquoreux, ou s'occupent aux mines d'antimoine d'Ersa, de Méria et de Luri. Ce labeur acharné, si exceptionnel dans l'île, a dû son complet développement aux mœurs migratrices des habitants et à l'influence exercée à leur retour par les expatriés.

Car tous y reviennent, pour peu que la mort ne leur ait

Digitized by Google

point été trop prompte ou la fortune trop inclémente; et comme l'on comprend qu'il en soit ainsi!

A l'attrait affectif du lieu natal s'ajoute, pour le Cap Corse, une beauté intrinsèque faite de la variété du décor, du romantisme de la montagne et de la roche, de la luxuriance des végétations et du charme toujours renaissant d'une mer lazuléenne. Où trouver un tel choix de délicieuses retraites?

Voici Brando parmi ses vergers; Rogliano couché au haut du vallon; Méria groupant ses maisons au fond d'une jolie plage de sable; Miomo, Porticcio blottis au bord de leur havre ou « marine »; Erbalunga pressant tout contre l'eau, sur une étroite langue de terre, ses vieux logis bizarres; Nonza tragiquement hissée sur sa falaise; voici Piétranerra dévalant la côte; et, proche des ravins où des torrents forment cascade, Marinca échelonne ses maisons jusqu'à la mer.

Des hameaux sont à demi perdus sous les ombrages. Des jardins descendent en terrasses, les cédratiers protégés par des paillassons de bruyères. Entre quatre grands monts, Barretali s'étage dans une conque verdoyante. Dominant un golfe inabordable, Morsiglia occupe le centre d'une haute falaise qui se courbe en un long hémicycle de roches. Des fermes s'éparpillent sur le faîte des collines. Chaque village a son pittoresque; chaque site, son caractère. Après des mamelons sévères et dénudés, de riantes vasques de verdure; après de frais pâturages, des maquis d'arbousiers, de cistes, de lentisques tondus comme charmilles par le mistral corse, le « libeccio ».

La route qui fait le tour du Cap Corse est un perpétuel enchantement. Taillée à pic dans les falaises, elle suit en corniche les dentelures de la côte, grimpe en lacets à travers roches, bois ou pacages, s'élève entre des vignes bordées de cistes et de glaïeuls, longe des taillis de

Digitized by Google

chênes-verts, serpente à l'ombre de platanes, d'acacias, d'eucalyptus, circule entre des haies d'aloès, de figuiers ou d'opuntias, côtoie de petites marines arrondies autour desquelles se dressent des cabanes de pêcheurs, traverse, dans le tapage du torrentueux Bevinco, le fantastique défilé de Lancone, s'attarde parmi des bouquets d'ormes ou de châtaigniers, des vergers, des champs de maïs, s'anime de l'ombre légère des tamaris bercés par la brise, ou bien encore, par les vallées de Serraggio et de Ficajola, s'embaume du parfum des mûres et de l'odeur des lauriers-roses qui croissent spontanément en ces Tempés heureuses.

Et comme presque partout la mer étoffe le fond du décor de sa soie changeante, et comme le climat y est délicieux, le Cap Corse serait la retraite rêvée pour d'autres encore que pour les Cap-Corsiens retirés des affaires, n'étaient le manque de confort des habitations et les singularités de la cuisine locale. Il m'est arrivé un soir, pour aller me coucher, de déambuler dans la rue, une lampe allumée à la main, de pénétrer dans un vaste corridor inconnu, de gravir un escalier de pierre au haut duquel m'attendait une vieille femme qui, pour me conduire à la chambre qui m'était destinée, me faisait traverser son propre logis sous l'œil amusé de marmots déjà au lit. Quant à la nourriture, comment oublierais-je le ragoût de morue qu'on me servit à Santa Severa, le poulet coriace et mal plumé de Morsiglia, la sauce innommable dont on me gâta à Albo une langouste fraîche, et les haricots fades, les pommes de terre farcies et le bœuf de Saint-Florent?

Toutefois, on rencontre fréquemment au Cap Corse des villas modernes qui semblent témoigner des soucis de confort qu'ont gardés au pays les commerçants rentrés d'Amérique ou du continent. C'est là une tendance presque

Digitized by Google

inconnue dans le reste de l'île; mais si le Cap-Corsien diffère sur ce point de ses compatriotes, il en est un autre par lequel il leur ressemble : le pieux souci d'édifier le long de la route ou aux abords du village le tombeau de la famille; et ces mausolées, parfois luxueux, entourés de cyprès et de fleurs, dégagent une impression de paix clémente et douce, qu'accentuent les caresses du soleil, la voix berceuse des vagues et l'ombre des verdures éternelles.

Bastia.

« Ne craignez pas la pluie, m'avait-on affirmé; l'été corse est très sec et ne la connaît guère. » Et j'avais rencontré en effet des ravins arides qu'on eût dit jonchés d'ossements blanchis; c'étaient les galets polis par les torrents d'hiver et qui dans leur lit desséché réverbéraient les feux du soleil.

On m'avait prédit une chaleur accablante dans les régions de basses altitudes : et l'intarissable ruissellement de la sueur m'avait permis de m'initier intimement aux impressions du chasseur Alphée mué en fleuve ou de la nymphe Aréthuse métamorphosée en fontaine. Mais j'étais sans doute indigne de l'inappréciable faveur que m'accordaient les dieux d'incarner jusqu'à un certain point des héros mythologiques; car au lieu de goûter pleinement ces avantages que je m'obstinais à trouver discutables, j'aspirais à la pluie familière, à la bienfaisante ondée. Aussi est-ce avec une satisfaction presque émue qu'au départ de Ponte Leccia j'entendis les premières gouttes de l'averse crépiter contre les vitres du wagon. Ce fut comme une trombe diluvienne qui ployait les arbres dégoulinants, noyait le paysage, estompant de sa buée l'étang de Biguglia, d'ailleurs déserté par les barques en cette saison

Digitized by Google

de paludisme, voilant les silhouettes des îles d'Elbe et de Capraja, et qui s'apaisait à peine à l'arrivée du train à Bastia.

Les rues de la ville sont dallées d'un marbre jaspé dont les nuances, sous la pluie, s'avivaient d'un éclat singulier. Tout ayant fui devant l'orage, la ville semblait déserte; mais à mesure que s'élargissait, entre les franges effilochées des nuées, la large coulée d'azur toute vibrante de soleil, Bastia reprenait cette animation qui la différencie si nettement des autres cités corses.

La ville neuve qui, prolongeant le vieux Bastia, aligne en amphithéâtre, aux flancs de la montagne jusqu'aux flots bleus de la mer Tyrrhénienne, ses voies larges aux élégants immeubles n'offre rien de pittoresque, si ce n'est la petite carriole à six places, à caisse peinturlurée, conduite par deux petits chevaux, et qui fait le service entre le port et la ville.

Par contre le vieux quartier — la terra vecchia — est extraordinairement intéressant. C'est un dédale inextricable de ruelles, d'impasses, de venelles tortueuses rétrécies en boyaux, s'élargissant en carrefours, communiquant par des escaliers, des ponceaux, des couloirs à arcatelles, des passages voûtés, se faufilant entre des façades démesurées, éclairées par endroits d'une lumière d'autant plus aveuglante que l'ombre règne en maîtresse en ces lacis embrouillés, et grouillant d'une population braillante, bigarrée, active et extrêmement dense.

Les maisons aux architectures très variées, possédant parfois plusieurs cours intérieures que relie un labyrinthe de corridors sombres, dressent à des hauteurs énormes leurs rangées d'étages à fenêtres disparates, bariolées d'oripeaux, auxquelles s'accrochent des balcons de bois ou de fer et des cabinets d'aisances aux allures de loggias

Digitized by Google

grossières. Déjà à Corte, j'avais remarqué l'installation singulière de ces guérites, disgracieusement appliquées à la façade comme d'énormes ventouses.

A Corte également, j'avais vu un spécimen de ces immenses caravansérails, si communs à Bastia où la plupart des maisons constituent autant de casernes. C'était, rue des Lubiacce, la maison des huit cents propriétaires.

Le régime particulier de la propriété bâtie est presque généralement suivi à Bastia. Les habitants se groupent pour bâtir en commun un immeuble, dont chaque famille possède en propre soit un étage, soit une partie d'étage.

Aussi n'est-il pas rare de voir trois ou quatre cents personnes habiter sous le même toit. Ainsi s'explique le grouillement intense et la vie si colorée des quartiers populaires et des quais du vieux port.

L'aspect rébarbatif de ces grandes bâtisses aux airs de forteresse, leurs coins et recoins propices aux embuscades, le fait que plusieurs maisons possèdent encore des trappes qui communiquaient autrefois avec la mer et permettaient aux occupants, sous la domination génoise, de se débarrasser sans bruit d'amis peu sûrs ou d'hôtes importuns, tous ces indices des luttes et massacres d'antan eussent dû alimenter ma rêverie de visions de combats et de guets-apens. Et cependant, au pays de Fiora Oliva, l'organisatrice de la révolte religieuse de 1791, ce n'étaient point les hordes de femmes en fureur qui hantaient mon imagination.

L'activité commerciale de Bastia est trop absorbante pour que le passé puisse revivre en ce décor tout fourmillant d'agitation, si vibrant de lumière, si rutilant de couleur et que l'exubérance de la marmaille anime presque autant que les exigences du trafic.

A l'hôtel, par ces chaudes journées d'août, l'heure des repas — servis dans le jardin à l'ombre de grands arbres

Digitized by Google

— était délicieuse : soit que le soleil y dispersât ses rayons, brisés contre les écrans mobiles du feuillage, soit que les globes électriques — ô les lampes Carcel des auberges corses! — épandissent leur lueur de lune sous les tonnelles improvisées.

Le soir, prenant le frais, la foule s'éparpillait en groupes sur l'immense place Saint-Nicolas, devant le nouveau port, écoutant la musique militaire ou les concerts aux terrasses des cafés. Et cette ville, peuplée du reste de milliers de Lucquois, donnerait l'illusion d'un petit port italien, n'était quelque lamento chanté par un mendiant et qui brusquement rappelle la Corse sauvage et passionnée.

C'est encore un air corse qui cristallisa mes souvenirs confus, à bord du paquebot qui me ramenait à Marseille.

Bastia avait disparu, et avec elle, la dernière vision de l'Empereur dont la colossale statue de marbre blanc perpétue, là comme à Ajaccio, le conventionnel anachronisme de la toge césarienne maladroitement substituée à la légendaire redingote grise.

De la côte abrupte et fantasquement découpée un souffle tiède apportait la subtile odeur de l'Ile parfumée; et tandis que la corniche du Cap Corse développait sous nos yeux le tableau grave ou souriant de ses falaises, de ses bois, de ses villages et de ses baies, la foule grouillante des passagers de deuxième classe aménageait ses bagages sur le pont.

Soudain la voix lente d'un accordéon s'éleva, nasillant un vocero populaire. Le brouhaha des installations sommaires s'éteignit. Assis ou allongés parmi les sacs, les malles, les valises, appuyés au bastingage, ces exilés regardaient pensivement la côte, leurs fibres secrètes remuées aux accents de cet air familier, poignant et rude,

Digitized by Google

où des notes sonnaient comme un glas. En ces natures ardentes et frustes une émotion gisait, latente, encore avivée par les senteurs de l'île et le réveil des instincts ancestraux.

Dans la quiétude de cette heure lumineuse, sur les flots lourds de soleil, la plainte sauvage s'épandait... mi, mi, do, mi — mi... ré, do, mi, do, la — la... Et parmi la houle des souvenirs se précisait en moi la silhouette du vieil aveugle psalmodiant ses lamenti à la gare de Vizzavona, des pêcheurs hâlant leur filet au rythme d'une cantilène ou bien encore du violoneux raclant un soir de dimanche une danse campagnarde dans un café de Corte. Les gros souliers ferrés retombaient en cadence, et le martèlement des chaussures s'accentuait si nettement que j'eus conscience d'une réalité juxtaposée au rêve. Je me retournai : sur le pont, des soldats dansaient par couples, silencieux et fervents, aux sons de l'accordéon.

Pour ne point les gêner, on avait élargi le cercle. Ils tournaient, tournaient d'un pas monotone comme la chanson et mélancolique comme elle. Et le regard au loin, je me remémorai les visions dantesques de cette terre de rêve et d'action — rocs sanglants et combes fleuries — où la haine s'exhalte en beauté, où l'amour s'exaspère jusqu'au crime ; terre d'énergie et de révolte — joies de printemps en des paysages tragiques — où la liberté, comme la vengeance, s'alimente de la poussière des tombes ; piédestal de titans qui supporta les berceaux de deux maîtres du monde : un pape, Formose, dont le Tibre devait charrier le cadavre décapité, et un empereur, qu'attendait Sainte-Hélène...

Le phare de la Giraglia n'était plus qu'un point blanc, vite effacé ; la musique s'était tue... Mais depuis, j'entends souvent la mélopée naïve et monotone, aux dissonnances

Digitized by Google

de sanglots, toute vibrante de l'âme violente et primitive du peuple corse, et qui, toute imprégnée des parfums du maquis, évoquait si puissamment l'île nonpareille où la vie a gardé de sa beauté antique et où la mort se pare du sourire du soleil et de l'élégance des mausolées.

AUGUSTE VIERSET.

Digitized by Google

POUR APPRENDRE LA MUSIQUE

Ce que nous possédons de meilleur
est tout juste suffisant pour nos enfants.
GŒTHE.

Apprendre la musique est aujourd'hui une chose banale. Dans une certaine classe de la société, c'est devenu une nécessité. Non qu'on désire atteindre à un talent réel, qui exigerait des dispositions spéciales et un travail sérieux. Mais il faut connaître un peu de piano, de violon ou de chant. Et nos jeunes gens, nos jeunes filles sont ainsi astreints à pâlir sur les commencements rebutants d'un art qu'ils ne pénétreront pas et qui leur laissera des souvenirs moroses.

Pour d'autres, apprendre la musique est une question vitale. Les conservatoires dirigent pas mal d'existences. Dès un âge trop tendre, ils arrachent l'enfant à la fréquentation de l'école, le saturent de solfège, de technique instrumentale, en font un triste double-crochard, vaniteux et envieux, aux idées atrophiées. École professionnelle, le conservatoire tel qu'il est conçu en Belgique fournit surtout des musiciens d'orchestre besogneux, du sein desquels s'élève parfois un bon pédagogue ou un virtuose de renom.

Ce dernier, mêlé au mouvement international où l'attire son succès, s'aperçoit bientôt du vide de son esprit. Il faut qu'à l'âge de vingt ans il refasse l'éducation qui lui manque. Le conservatoire l'ayant absorbé avant qu'il connaisse rien des choses qui classent un homme parmi les intellectuels, il se trouve dépaysé dans le monde lettré dont son talent instrumental

Digitized by Google

lui a ouvert les portes. Aussi apprend-il, vite et sans méthode, pour s'assurer au moins un vernis d'éducation et d'instruction.

L'amateur rebuté par l'excès de technique que lui impose la mode moderne, l'artiste à succès peu conscient des choses de l'esprit, sont le résultat ordinaire de l'éducation musicale actuelle. Il y a des exceptions : elles sont rares, tant parmi les amateurs parvenus à un vrai talent, que parmi les virtuoses intellectuels.

Et pourtant, l'art musical est celui qui se prêterait le mieux au libre développement de la personnalité, tant du côté sentimental que par l'élargissement des facultés de l'esprit, par la culture des idées philosophiques, des connaissances historiques, de l'homme entier : physique et moral.

Mais on apprend si mal la musique !

Nous allons voir *comment*, dans certains cas — et surtout chez les amateurs —, et nous tâcherons de trouver la voie des réformes à proposer dans cet enseignement, afin que les pères de famille réfléchissent à ce que pourrait atteindre leur progéniture, si elle était mieux conduite que par la routine actuelle, d'un siècle en retard sur l'enseignement d'autres branches.

Le premier préjugé à combattre, c'est celui qui veut que la musique soit apprise par tous les jeunes gens.

Il en est beaucoup qui ne manifestent aucun goût pour cet art. Pourquoi leur en imposer l'étude? Les force-t-on à apprendre de même la sculpture, par exemple? Non, et on a raison. Pourquoi vouloir de force inculquer à des natures rebelles le *dorémi* exécré?

Celui qui ne manifeste pas de dispositions innées devrait être exempté de cette étude.

Si, d'autre part, un enfant semble s'intéresser aux auditions musicales, s'il chantonne juste, s'il prend goût aux morceaux à sa portée, il y a lieu de développer ce goût, d'instruire l'enfant qui semble bien doué, et d'en faire un musicien si ses dispositions se maintiennent et s'affirment.

Attendez donc que l'enfant demande lui-même à apprendre la musique. Si vous l'y poussez avant qu'il en ait le désir

Digitized by Google

marqué, il le fera de mauvaise volonté et mal. Combien en ai-je vu, dégoûtés par les commencements arides, parce qu'ils avaient débuté trop tôt, alors que, un peu plus âgés, ils auraient su prendre leur parti des études nécessaires et seraient arrivés à quelque beau talent, pour lequel les dispositions ne se sont écloses qu'un peu tard!

Certes, au point de vue de l'exécution, il est préférable de commencer jeune. Les muscles sont plus souples, l'habitude de certains mouvements se prend plus facilement.

Celui qui, très jeune, dévoile des dispositions, a un avantage sur celui qui attend; mais c'est là une chance plus ou moins grande; c'est le fait d'un être plus ou moins doué, situation qu'il convient de noter et que l'on ne peut espérer modifier.

Des enfants qui, dès leur jeune âge, ont été élevés dans un milieu intelligent, artistique, musical, verront au plus tôt leurs dispositions se manifester. On se réjouira de leur précocité — et s'ils n'en ont pas, qui pourrait en faire un grief? Tous les esprits ne sont pas tournés vers la musique, pas plus que vers aucun autre art ni aucune science spéciale.

Admettons donc que l'on ne veuille en rien forcer le talent du jeune disciple.

Il a manifesté quelque goût pour les choses musicales, il chante de mémoire les airs entendus, sa voix n'est pas fausse : on décide de lui donner un enseignement régulier.

D'ordinaire, on s'adresse à un professeur pas trop cher — c'est un commencement, n'est-ce pas; rien que les éléments, il n'est question que d' « apprendre ses notes ».

Ce professeur, après discussion des prix, trouve l'élève très intéressant et va lui montrer l'indispensable solfège.

Avec plus ou moins d'habileté, de patience, de talent, il explique et fait lire au jeune musicien les signes cabalistiques et innombrables qui font de notre musique un impossible grimoire.

Lignes, clés, rondes, noires, dièzes, bécarres, soupirs, dansent bientôt dans l'esprit bouleversé de l'enfant.

C'est ça, la musique?

Digitized by Google

Bien heureux s'il n'en prend pas le subit dégoût.

Mais l'élasticité neuve de son cerveau lui vient en aide, s'il aime la musique — c'est-à-dire s'il se figure, au delà de ces rébus, quelque chose d'autre qui l'attire, s'il songe à une mélodie entendue, qui a pris tout son être —, en un mot, si son instinct ou sa jeune intelligence le mettent de beaucoup au-dessus de la routine de celui qui est chargé de lui enseigner... l'art.

Après cette épreuve, on a choisi un instrument pour l'enfant.

Ici, ce sont généralement des circonstances extérieures qui font loi. S'il y a un piano dans la maison, on imposera cet instrument, pour ne pas s'en procurer d'autre. Ou bien, si un frère aîné en joue, le second devra apprendre le violon, dans l'espoir de musique d'ensemble, plus tard. J'ai connu une famille nombreuse dont on avait fait tout un petit orchestre, bon gré, mal gré. Arrivé à l'âge de raison, aucun de ses membres ne jouait plus... et comme ils arrivèrent l'un après l'autre à ce moment, il n'y eut jamais d'exécution d'ensemble.

En fait, l'enfant seul est capable, non de *choisir* son instrument, mais de *révéler* les dispositions qu'il peut avoir pour l'un ou l'autre. L'examen des mains, de la conformation du corps feront exclure certains instruments. On ne destinera pas au violon un enfant dont l'auriculaire est trop court, ni au violoncelle un débile, ni au chant un emphysémateux. Ici, l'avis du médecin est presque nécessaire, et il n'en manque pas qui connaissent les exigences des divers instruments.

Ce choix sera délicat... mais supposons-le fait entre les instruments les plus étudiés : le piano, le violon et le chant, avec les restrictions que l'on verra plus loin pour ce dernier.

Le jeune pianiste s'assied devant l'instrument familial : généralement, un « piano d'étude » que les parents ont quelque peu malmené dans leur jeunesse, qui a souffert de l'humidité détraquant la mécanique, des mites qui creusent les feutres et de tant d'autres causes de désagrégation.

Digitized by Google

Mais qu'importe? Pour faire des dorémifasols, c'est toujours bon, n'est-ce pas, et plus tard, on achètera quelque chose de mieux. Heureux si l'instrument discors est quelque peu remis à neuf et réaccordé...

C'est donc sur ce clavier désuet que vont se placer les mains maladroites du novice. Il appuiera successivement ses doigts sur l'ivoire jauni et l'ébène déteint, il entendra la triste vibration des cordes faussées. Il fera cela une demi-heure, une heure par jour, en attendant que « l'heure soit passée », en pensant à autre chose, comme une mécanique mal employée.

Et c'est cela qu'on appelle faire de la musique?

Si dans l'esprit de l'enfant tout n'était si merveilleux, si chaque évocation ne lui donnait des rêves si vifs, jamais on n'arriverait à le tenir à la tâche.

Par obéissance, il continue, mais il maudit souvent cette obligation et il s'y soustraira plus tard en en conservant le dégoût — l'enfant, même bien doué, ne résiste pas souvent à cette épreuve, où sombre sa musicalité naissante.

Au violon, c'est à peu près la même chose.

Le bon saint Nicolas a apporté au futur Paganini un crin-crin de 15 francs, étui et archet compris. *Ecce* l'instrument. Il est de petite dimension, c'est un « quart » ou un « demi », c'est-à-dire que sa caisse de résonnance n'a pas le volume nécessaire pour renforcer les harmoniques dans le diapason de l'accord habituel. Forcément, ce violon a le son maigre et nasillard. Et sa mauvaise construction pousse ce défaut à l'excès. Mettez-le en mains d'un virtuose : il n'en tirera rien, d'autant que l'archet à la mèche restreinte n'a pas l'élasticité désirable.

C'est sur cet instrument qui rappelle la ballade de Richepin, où les deux ménétriers

> ... raclent leurs crin-crins
> Avec des archets de fer ayant des cheveux pour crins

que le pauvre enfant va apprendre ses « positions ».

Il jouera indubitablement faux — c'est là l'apanage des

Digitized by Google

commençants — et cette fausseté paraîtra plus désagréable encore, mariée au timbre aigre et nasillard de l'instrument.

Et vous voulez que le jeune homme qui écorche les oreilles des siens, s'enthousiasme pour la musique, pour l'art des sons... faux? faux du moins dans son cas particulier?

Pour les chanteurs, autre guitare. Ici, on a l'instrument de naissance — ou plutôt de puberté — ou on ne l'a pas.

On peut chanter sans voix, car la diction, la question littéraire, l'intelligence de la passion interviennent plus directement que dans les autres parties de l'art. Yvette Guilbert est un merveilleux exemple de ce que peut obtenir une artiste sans voix.

Mais généralement, comme on commence à chanter à un âge bien plus avancé que l'on n'étudie les instruments, on ne le fait que si l'on possède un organe suffisant, ou si l'on croit le posséder, ce qui n'est pas toujours la même chose.

Ceux qui s'en tiennent à la diction ont ici le bon bout, ils ne gâteront pas ce qu'ils possèdent. Mais c'est l'exception. La plupart des amateurs de chant se croient doués d'un organe de théâtre et leur plus grande préoccupation est d'en faire montre en toute occasion. A peine chantent-ils sans erreur trop grossière les *Stances* de Flégier ou l'*Ave Maria* de Gounod, qu'ils forcent leur voix, ainsi que la grenouille de la fable se voulait faire plus grosse que le bœuf. Et le résultat est le même. La voix crève, son timbre se perd, le chevrottement sénile (pour la voix) s'installe : c'est la ruine de l'organe à brève échéance.

Plus on apprend à chanter, et moins on a de voix, au cours des études habituelles (1).

Oyez un concours de chant dans nos conservatoires : les accessits chantent et forcent, les premiers prix forcent sans plus se faire entendre; ils ont dépensé leur organe en cours de route. Il leur restera la ressource de devenir professeurs de chant et de casser la voix de leurs élèves...

(1) Dr Pierre Bonnier, *La voix*, Paris, Alcan, p. 257 : « Un bon nombre des élèves qui quittent le conservatoire (de Paris) n'auraient plus assez de voix pour y rentrer. » Et combien c'est vrai, plus vrai encore en province !

Digitized by Google

Le tableau est peut-être un peu sombre. Et pourtant M. le Dr Pierre Bonnier, laryngologiste, ayant examiné quarante-quatre élèves du conservatoire de Paris, célèbre pourtant pour les voix, a reconnu que huit d'entre eux seulement avaient des organes normaux et sains, et la voix « posée ». C'étaient, en grande partie, des commençants (1)...

Cette triste façon d'étudier la musique, qui dégoûte tant de jeunes gens et ne réserve de vraies satisfactions artistiques qu'à une rare élite, parvenue au-dessus de ces difficultés premières grâce à de l'énergie individuelle, à une contrainte extérieure, à un goût instinctif particulier, devrait indiquer la nécessité d'une réforme complète des études musicales.

La réforme s'impose, mais elle s'esquisse à peine et ceux qui ont charge d'âmes l'ont encore trop peu étudiée.

Il faudrait opposer à la routine musicale le même esprit de progrès qui a bouleversé l'enseignement primaire dans les derniers décennaux.

La « leçon de choses » — quelle superbe ironie! voilà donc qu'on ne se paie plus exclusivement de mots! — a révolutionné l'école primaire; elle a raccourci les études dans une énorme proportion, tout en les fécondant.

Mais en musique, elle n'existe point encore; on en est au stade où l'on apprenait à lire dans des livres latins...

La difficulté des réformes est grande. On l'a abordée par le mauvais côté, en voulant trouver une écriture musicale plus simple que la nôtre. D'excellents esprits — y compris J.-J. Rousseau — se sont perdus en de vains et stériles efforts, car le principe développé par Guido d'Arezzo, perfectionné dans le plein-chant et dans la notation moderne, est la base graphique indispensable de la notation musicale. De ce côté, rien à faire, si non éclairer de suite l'esprit de l'enfant sur la valeur des graphiques, lui faire connaître très tôt le principe unique qui régit la musique — et la géométrie analytique à

(1) *Loc. cit.*

Digitized by Google

deux dimensions. Un morceau de musique est une courbe en x et y : x, le temps, y, l'acuité.

Mathématiquement, l'expression graphique de la musique, liée à ces deux variables (sans compter l'intensité sonore, *crescendo*, *decrescendo*, *forte*, *piano*, etc.) ne peut prendre une forme plus simple et les perfectionnements, si l'on en trouve jamais d'utilisables, seront affaire de détail.

Parmi ceux que nos musiciens désirent, il y a l'abolition de diverses habitudes surannées et compliquées, sur lesquelles nous reviendrons (1). Mais l'écriture musicale restera fatalement ce qu'elle est, ou à peu près, et chercher à la rénover, c'est en méconnaître les lois mathématiques, comme chercher le mouvement perpétuel est faire preuve d'ignorance en physique.

Quant aux réformes désirées, elles ne s'adressent qu'au musicien *fait*, et nous voulons ici rester dans le domaine de l'enseignement élémentaire.

D'excellents esprits s'en occupent et ont obtenu des résultats notables.

Citons actuellement, pour seule mémoire, la *gymnastique rythmique* inventée par M. Jacques Dalcroze (2), qui inculque avec la plus grande facilité aux débutants l'instinct de cette partie capitale de la musique dont Bülow écrivait :

Au commencement était le rythme.

Mais notons surtout un mouvement général qui se manifeste dans les milieux enseignants à la tête du progrès : celui qui tend à faire de la musique l'*art de la sonorité* (3), à prendre comme base de l'étude le développement du son, du timbre, de l'accent, de l'expression du sentiment, tandis que l'école

(1) En particulier en ce qui concerne le diapason, la théorie des instruments transpositeurs, etc. Voir aussi le *Cours de composition musicale* de M. d'Indy, premier livre, p. 62. Paris, Durand et fils. Mais au point de vue matériel seul, car ses tendances philosophiques, contemptrices de l'hellénisme et de la Renaissance au profit de la catholicité, ne me paraissent en rien recommandables.

(2) Des cours vont en être donnés à Gand, à Ixelles (École de musique et de déclamation) et à Liége (École libre de musique).

(3) C'est en revenir à l'ancienne école italienne du *bel canto*.

Digitized by Google

ancienne (et moderne, hélas !) envisage la technique, personnifiée en la double croche.

Ce mouvement que nous saluons comme un progrès, est timide encore; il n'a pas établi les lois d'un enseignement normal, il s'est fait jour de ci, de là, sans synthèse apparente, par des détails. Essayons de l'expliquer pour quelques cas particuliers.

Tu feras du son, non des notes!

Tel est l'axiome.

Peu importe l'instrument, l'âge de l'élève : il doit tendre l'oreille et s'efforcer de produire un son agréable, musical. Il le doit dès la première leçon qu'il prend et il le devra encore, quand il sera le virtuose le plus accompli.

Tous les grands artistes le font. J'en ai eu la confirmation de la bouche de maint maître connu, mais je tiens à citer les paroles de M. Maurice Kufferath, si significatives, qui se trouvent dans son fort bel article consacré à Joseph Joachim (1) :

« ... Ce dont je me souviens au point de vue du violoniste, c'est de ces *sons filés* que chaque matin Joachim faisait aussitôt levé. Debout, le violon en position, il arpentait la chambre, l'oreille un peu inclinée sur la table d'harmonie, et pendant une heure il faisait glisser son archet sur les cordes, lentement, lentement, se reprenant quand le moindre accident troublait l'égalité parfaite de la sonorité, tantôt en douceur, tantôt en *forte*, en évitant toute sensation d'effort ou de dureté. Il n'attaquait jamais le son avec rudesse. Il trouvait à l'école de Vieuxtemps un gros défaut : l'attaque dure et directe du son, quelque chose qui ressemble au fâcheux coup de glotte des chanteurs. Toujours, il *posait* le son d'abord, même pour un *forte* subit. Il n'attaquait avec l'énergie nécessaire que lorsque la corde avait déjà été mise en vibration par un imperceptible attouchement antérieur. Il se plaisait à dire qu'il y avait, sous ce rapport, analogie complète avec l'art du chant — pas celui

(1) *Guide musical*, 1907, p. 537.

Digitized by Google

d'aujourd'hui, celui d'autrefois, celui des grands maîtres italiens de la fin du XVIII[e] siècle, qui savaient ce qu'était la « pose du son ».

Cette page est une si belle illustration de ma thèse que je n'ai pu résister au plaisir de la communiquer en entier (1).

Voir qu'un virtuose consacre la première heure — la meilleure! — de sa journée à filer des sons, à chercher une homogénéité parfaite, une beauté sonore impeccable : cela doit faire réfléchir ceux qui se contentent de gammes et de passages.

Je leur conseille une expérience, qu'ils soient violonistes, pianistes ou chanteurs : imiter Joachim pendant huit jours; commencer leur journée par une heure de « sonorité », dans un mouvement des plus lents, mais en tendant l'oreille, intensément. Puis, qu'ils essaient le trait rapide qu'ils ne pouvaient réussir la veille : ils seront surpris d'en trouver l'exécution plus facile, beaucoup plus facile que s'ils s'étaient voués pendant cette heure à de la technique.

Logiquement, la chose s'explique. Celui qui cherche la beauté sonore dans toutes les limites du *pianissimo* au *fortissimo* en vient à trouver l'économie de ses forces, à jouer avec un minimum de peine et un maximum d'attention. Il fait travailler son cerveau pour arriver à une parfaite coordination de tous ses mouvements. Il n'a plus ni duretés, ni heurts dans le jeu. Il assouplit tous ses muscles et fortifie sa volonté. Ne se trouve-t-il donc pas dans les meilleures conditions possibles pour réussir un passage technique, à condition que sa présence d'esprit ne lui fasse pas défaut à l'instant où il joue vite ?

Or, l'expérience, tentée dès maintenant par différents pédagogues, prouve que le fait de commencer par la nécessaire sonorité met bien plus rapidement l'élève en mesure d'obtenir des résultats techniques, que des exercices de vivacité, faits à la va comme je te pousse. Ces exercices sont, en effet, inintéressants, inesthétiques, automatiques, et l'élève pense à autre chose en les exécutant. Il y perd un temps précieux et habitue

(1) Voir aussi le grand *Traité de violon* de JOACHIM, qui vient de paraître en français. Paris, chez Max Eschig, 13, rue Laffitte.

Digitized by Google

son esprit à la paresse, alors que c'est l'esprit qui fait le musicien, et non les doigts.

La nouveauté que nous envisageons comme la base de la réforme de l'enseignement musical consiste donc dans le fait de commencer dès la première leçon à développer chez l'élève le goût de la sonorité harmonieuse, à lui apprendre à entendre dès l'abord toutes les finesses du son, à tendre son esprit vers la matière musicale même, le son, puis bientôt vers un groupe de deux sons, qu'il apprendra à lier, à détacher, à nuancer, pour passer peu à peu à l'interprétation d'une phrase entière, puis d'un morceau.

Les études techniques proprement dites ne suivront que lorsque cette première base sera fixée; mais, dès lors, elles pourront avancer très rapidement.

L'avantage est d'intéresser dès l'abord l'élève à une exécution esthétique, ne fut-ce que d'une note, de développer son ouïe et son goût dès le premier jour.

Si l'élève continue l'étude de son instrument, il le jouera avec conscience. S'il l'abandonne, le peu qu'il a appris lui laissera le souvenir d'une incursion dans le domaine du beau et de l'intellectuel.

Mais non seulement la méthode d'enseignement doit être changée, il importe aussi que les moyens d'exécution soient perfectionnés.

Ne faites pas apprendre le piano à vos enfants si vous ne pouvez leur acheter un instrument de bonne fabrication, de préférence à queue — ce sont les seuls qui obéissent absolument à la volonté de l'exécutant —, et veillez à ce que cet instrument soit toujours parfaitement d'accord : l'élève sera ainsi amené à respecter l'outil qu'il emploie, puis à l'aimer.

Les doigts d'un commençant ne sont pas assez puissants pour nuire à une mécanique bien construite et, de fait, votre piano ne s'abîmera pas, ne s'usera pas sensiblement.

Ce qui nuit à l'instrument, ce sont les exercices techniques brutaux et les touchers durs. Or, par notre système, le toucher sera toujours doux — sans quoi le son est laid et cassant.

Digitized by Google

Certes, l'élève, qui joue d'abord *mezzo-forte*, devra arriver en quelque temps à acquérir les deux nuances *piano* et *forte*, pour les prolonger dans l'avenir jusqu'au *pp* et au *ff*, mais l'attaque la plus énergique du son procédant toujours de la douceur, il n'y aura point de danger pour l'instrument, sinon celui de l'usure inévitable — mais toute chose ne coûte-t-elle pas de l'argent ?

Bien entendu, l'élève ne jouera qu'à une main pendant toutes ses premières études : il y gagnera l'égalité des doigts en même temps que la beauté du son.

Mais, en revanche, ses exercices seront continuellement nuancés, soit d'après le principe qui veut que, en dehors de toute indication dynamique, le *crescendo* accompagne la montée mélodique et le *decrescendo* la descente, soit d'après les indications spéciales des éditions suivies.

Les exercices seront faits successivement en liant, en détachant du doigt, en *staccato* du coude, etc., de façon que tous les modes de toucher soient utilisés : condition *sine qua non* d'un jeu souple.

Enfin, les exercices choisis seront de rythmes variés, afin que l'étude rythmique marche de pair avec celle de la sonorité.

Nous n'insisterons pas davantage sur la méthode propre au piano (1). Ce que nous avons dit des nuances, des diverses sonorités, du rythme, s'applique également aux autres instruments.

Un bon violon et un bon archet seront indispensables au futur violoniste.

S'il est très jeune, adressez-vous à un luthier de confiance pour acheter le nécessaire : un « quart » ou un « demi » que vous demanderez de toute première qualité. Ces instruments ne sont pas chers et, de plus, on les revend facilement, car un violon bien joué ne s'abîme pas ; au contraire, il gagne généralement. Un piano s'use, un violon se fait.

(1) Voir HUGO RIEMANN, *Katechismus des Klavierspiels* et *Normalklavierschule für Anfänger*, Leipzig, Max Hesse's Verlag, ainsi que les *Technische Studien* de LISZT, premier cahier, édition L. Schubert et les *Exercices rythmiques* de M. Mathis Lussy.

Digitized by Google

Quand la taille de l'élève lui permettra de jouer un « entier », n'hésitez pas à lui en procurer un excellent. Les premiers luthiers de nos jours copient avec une grande fidélité les meilleurs modèles de Stradivari et de Guarneri. Pour cinq cents francs (le prix d'un très mauvais piano, qui dépérit bientôt) vous aurez un violon neuf de choix, un peu dur à jouer, mais qui, au bout d'une année d'étude, aura acquis de l'ampleur et de la souplesse. Le jeune homme aura « fait » son violon, il le chérira comme les choses que l'on a aidé à grandir, à se développer. Si vous ajoutez à ce violon un archet excellent, d'une quarantaine de francs, vous aurez un matériel parfait et qui conserve sa valeur.

Bien entendu, un bon professeur est nécessaire dès les premiers jours de l'étude et il est bon que quelqu'un surveille les exercices de l'élève, qui a de grandes difficultés à vaincre pour jouer juste. Les *sons filés* de Joachim seront sa première étude. On suivra avec avantage le grand *Traité de violon* de ce maître.

Et les chanteurs?

C'est ici que se présente le grand problème.

Le chanteur naît avec le musicien, par le solfège, d'après la routine habituelle.

Je ne connais rien de plus illogique que de forcer les enfants à chanter des notes en risquant de se casser la voix.

Aussi il me semble infiniment préférable de réserver l'organe — dont l'avenir est encore incertain —, si l'élève est destiné à jouer du piano ou du violon et de lui apprendre les notes et les signes musicaux au moyen de l'instrument qu'il a choisi, dès qu'il en sera capable.

On suivra ainsi la logique, qui veut qu'un enfant parle (ou bien qu'il fasse de la sonorité!) avant qu'on lui enseigne à lire et à écrire.

De la sorte, le malheureux solfège sera supprimé pour le plus grand bien des voix et la plus grande satisfaction des élèves.

On peut parfaitement apprendre à chanter aux enfants, en

Digitized by Google

prenant des morceaux appropriés et en leur enseignant le chant comme à de grandes personnes — avec plus de précautions, vu la fragilité de l'organe : cet enseignement est précisément opposé à celui du solfège, tel qu'il est conçu d'habitude.

Bien entendu, l'enseignement du chant devra être suspendu dès l'époque de la puberté et pour une durée indéterminée.

Il faut un grand tact, une longue pratique pour déterminer le moment où les études peuvent être reprises ou commencées.

Celles-ci devront être conduites, non comme d'habitude, mais par un maître connaissant la *pose de la voix*, qui est une branche à part.

C'est là un art fort rare, mais que l'on ne saurait payer trop cher, car une voix bien posée est une fortune qui perdurera jusqu'à un âge avancé, tandis qu'une voix mal posée est vouée à la ruine prochaine.

Les anciens Italiens consacraient des années à la pose de la voix, aux vocalises, avant d'entamer l'étude d'airs et de romances.

Il faut les suivre dans cette tendance et « s'acheter » une voix avant d'apprendre à chanter, comme on s'achèterait un instrument pour en jouer. Seulement, c'est le travail bien guidé de l'élève qui lui vaudra son organe sonore et beau, sa prononciation nette, sa diction prégnante.

Lisez l'ouvrage si instructif du Dr Bonnier, il vous convaincra.

Suivez ses préceptes et vous chanterez jusque dans vos vieux jours, sans fatigue.

τέχνη veut dire *moyen*, ne l'oublions pas. La technique — ce moyen — ne peut viser qu'un *but* : l'art.

Que celui-ci se dévoile donc dès la première heure de l'enseignement et qu'un peu de beauté existe pour le commençant, afin de lui ensoleiller la route longue et difficile qu'il aura à parcourir !

Dr DWELSHAUVERS.

Digitized by Google

LES POÈTES

Le directeur de la *Revue de Belgique* m'a demandé de rendre régulièrement compte des volumes de vers. J'ai accepté avec enthousiasme. J'aime les poètes, les vers, et j'aime dire, en toute sincérité artistique, ce que j'en pense. Ma tâche, cette première fois, a été — parce qu'il fallait chercher presque rétrospectivement mon champ d'action — plus ardue qu'elle ne le sera dans l'avenir. Je me suis efforcé de n'omettre aucune des œuvres soumises à mon jugement, et j'espère bien que la franchise, parfois un peu brutale, de ma plume ne fâchera ni ne désespérera mes « confrères ».

*
* *

ADOLPHE RETTÉ, *Poésies*, 1897-1906. — Paris, Messein.

Adolphe Retté? C'est toute l'évocation des premières heures de fougue et de combat que les symbolistes occupèrent de leur nouveauté, de leur esthétique hardie et de leur révolution soudaine. Ce nom rappelle la deuxième série de *La Vogue*, revue hebdomadaire dont Retté fut, avec Kahn, le promoteur et le dirigeant, rappelle l'*Ermitage*, où, dès 1892, il figura à côté d'Henry Mazel et où, sous le pseudonyme d'Harold Swan, il épilogua, railleur et vif, sur la vie littéraire contemporaine; ce nom rappelle encore le souvenir de *La Plume*, du *Mercure de France* et, en général, de toutes les revues d'art où le symbolisme, le vers-librisme et toutes les théories et pratiques nouvelles furent lancés, défendus et souvent vainqueurs.

Je pourrais même dire qu'à l'histoire du symbolisme se rattache intimement celle du poète : ses critiques — réunies en trois volumes : *Aspects*, *Arabesque*, *Le Symbolisme* — constituent, avec les œuvres de Jules Laforgue, de Kahn, de Viellé-Griffin, le journal de la première étape, des premiers succès et du triomphe de celui-ci. Et cependant un scrupule m'empêcherait de l'affirmer : nerveux, impulsif, très habile à comprendre et à se servir de la Vie presque autant que du Rêve, M. Retté a, depuis l'apparition de son premier recueil — *Cloches dans la nuit* (1889) —

Digitized by Google

jusqu'à la réunion de ses derniers poèmes, et jusqu'à la publication de son dernier livre — *Du Diable à Dieu*, préface par M. Coppée —, sans s'en rendre compte exactement, ou par volonté ou par calcul, accompli une lente évolution, dont l'aboutissement stupéfie plus qu'il n'étonne.

Il est né, je crois, avec un tempérament combatif, héritage lointain d'un sien aïeul, ex-précepteur de notre roi actuel Léopold II, mort recteur de l'Université de Liége et qui se distingua par son libéralisme ardent, inébranlable. Aussi bien une reproduction du portrait à l'eau-forte que H.-E. Meyer donna du poète me le représente sous des traits décidés, volontaires et batailleurs que des yeux déterminés accentuent encore. Toute l'œuvre enfin d'Adolphe Retté nous le montre aux premiers rangs des militants littéraires. Ses premiers vers avaient la douceur d'un Verlaine, l'incertaine musique de rêve où la vie n'apparaît que vaguement.

Dame d'Automne aux mains fanées,
Mon âme flotte en la vesprée

disait-il dans un prologue de *Thulé-des-Brumes*.

La vie, alors, a pris cette âme entre ses serres. Les polémiques qu'il eut et les études qu'il publia se résument en la lutte contre la tendance spiritualiste, nébuleuse, abstractive et hermétique du symbole mallarméen. Il voulut assainir en clarté et en grandeur l'art qu'il entrevoyait. Il se fit l'apôtre d'une philosophie sociale. Il eut des enthousiasmes lyriques qui le portèrent vers la théorie et la rhétorique unitaires panthéistes; son action édifia la véritable esthétique, semble-t-il, du symbolisme : une large union de l'art à la vie universelle. Il était artiste, déjà. Il voulut réformer les masses par la parole et l'exemple : il fut condamné pour outrage à l'autorité. Parallèlement à sa « politique extérieure », sa poésie, ou plutôt « sa politique intime » s'élargit. Il fut *d'un cœur simple vers la nature*, interrogea *les arbres, les eaux et les champs*. Accueillant les idées nouvelles et libertaires, il s'éprit donc des formes de la nature, entra « en communion avec les éléments » *au point*, dit M. Van Bever, *de dédaigner ce qu'il avait naguère et avec passion défendu*. Et sa dernière virevolte d'esprit qui l'amena à repousser les idées de liberté, de panthéisme et d'affranchissement, pour s'enclore dans l'idéal d'une religion assez étrangement mystique, semble me prouver que son esprit — s'il est sincère, ce que *j'aimerais* croire — est amené par sa fougue et sa vitalité à passer d'un extrême à l'autre, insensiblement, mais irrésistiblement : ainsi, suivant ma conception, je ne pourrais affirmer que M. Retté, homme et poète, demeurera éternellement religieux : qui peut savoir d'où soufflera le vent, en lui?

Cependant, une fois qu'il eût oublié ses premières chansons, quelque peu

Digitized by Google

— l'ai-je dit? — artificielles, son âme, ayant enclos le monde, déborda, large et musicale. Ses sens exercés à la musique — sa mère est lauréat du conservatoire et musicienne consommée — s'appliquèrent entièrement comme il le dit, *négligeant les formes rebattues, à la notation des cadences que lui apporte la vie quotidienne.* C'est pourquoi le vers libre lui fut familier, *rapport exact* entre son *moi* intime et son *moi* extériorisé. Il fut vers-libriste; son mode d'expression lui fut *particulier* : dès lors son rythme fut, jusque dans sa liberté, *régulier*, étant simplement à lui. Un vers de Retté n'est qu'un vers de Retté ; un vers de Verhaeren n'est que du Verhaeren; de même un Jammes est un Jammes, un Viellé-Griffin un Viellé Griffin ; et il serait disgracieux, malhabile, gauche, peu sympathique et point poète celui qui, dédaignant les *formes rebattues*, écrirait du Retté, du Verhaeren ou du Jammes (1).

Les *Poésies — Campagne première, Lumières tranquilles, Poèmes de la forêt* — écrites de 1897 à 1906 et réunies chez Messein, et dont j'ai à parler plus particulièrement, sont composées durant la période où Retté devint *un homme libre*, et le fut.

Le poète a vu la foule lépreuse, cohue agonisant dans les dernières ivresses. Il a vu la vie comme une fille traîner sa robe dans la fange et le sang. Il a compris l'écœurement des êtres à regarder la débauche; il a connu l'inanité des sciences peu solides; il a scruté le mensonge des virginités, des béatitudes et des vertus; son âme, adulée, repoussa les tentations, et d'un geste hautain se libéra du pouvoir infécond des mauvais instincts; puis, elle lui montra la vie simple, libre, heureuse et bonne, au seuil de la maison, près de la campagne, dans la solitude d'un accouplement éternel de la matière et de l'idéal. Ce fut le printemps! Les livres, les pensées, les visions des villes et des rumeurs disparurent; le souffle frais des rythmes des prairies, toute la candeur de la terre parut crier qu'il emportait tout le passé et murmurer :

> Et tes yeux seront clairs comme des yeux d'enfant
> Et l'amour triomphal fera fléchir ton âme.
> . . . . . .
> Tu te joindras aux chœurs des bois et de la plaine.

(1) M. A. Daxhelet, dans une note littéraire sur Retté, imprimée par *La Flandre libérale*, dit : *Le vers libre apparaît être un instrument difficile,* DONT SEULS QUELQUES PRIVILÉGIÉS SAURONT JOUER AVEC MAÎTRISE. Non pas! tous peuvent en jouer avec maîtrise; le seul écueil est la difficulté d'être personnel, musical et libéré d'influences. Celui qui n'aurait jamais lu d'œuvres en vers inégaux, en écrirait, tout naturellement, qui acquerraient cette... maîtrise, qui n'est autre que l'harmonie.

Digitized by Google

Comme un cheval échappé, la fougue du rêveur s'élance vers l'été. Elle calme son regret du printemps aux harmonies de la nature, aux mille riens qui sont graves et merveilleux, et conçoit ainsi l'innocence du monde :

Le silence s'est fait dans mon âme des jours

avoue un poème, tout parfumé par

L'arome des foins mûrs et l'odeur des labours.

L'oubli des luttes, des rancœurs, des jours misérables et du destin survient, précédant, dans la douceur de l'air, l'apparition du vagabond, chargé d'ans et de beautés. Il apportait *la loi nouvelle*! C'était le prophète lapidé déjà, maudit cent fois :

... C'est Lui — gloire à la vie!
Il vient avertir ceux de la race première,
Rouvrir la porte en feu des paradis perdus
Et rappeler à tous son verbe méconnu...

Pan! le dieu Pan a rénové l'ardeur du poète. Les arbres vivent; le soleil s'anime; la rivière et la mer parlent;

Et le vent de la nuit chante dans les roseaux.

Tout l'automne, or et rouille, sourit, et c'est le crépuscule en sang des chimères qui passent... Puis, le vent d'hiver litanise auprès de Notre-Dame la Neige... L'avril fut l'ami qui console; juillet nourrit l'âme; novembre apaisa les ferveurs de l'été; la neige fut l'espoir des floraisons futures. La *Campagne première* a fait son œuvre. L'évolution est accomplie : le panthéisme réel de Retté naît. La foi nouvelle est en lui. Ses *lumières* seront désormais *tranquilles*, et ses *aubes paisibles*; du *matin au soir*, il chantera, adorera Pan, le Dieu universel; ses *crépuscules* seront *pensifs* et sa *nuit pleine d'étoiles* mettra dans son cœur l'immense reflet des constellations; puis, dans la sereine onction du calme doux, songeant à tous ceux qu'il aime, à Celui qu'il adore, le poète, absolument heureux rimera ses rythmes fluides. Dans cette partie de son œuvre, Retté rappelle à bien des détails et des généralités les muses, souvent jumelles, de Samain et de Guérin, ces autres exquis poètes, hélas! déjà pleurés; parfois aussi des choses et simples, et naïves, qui sont écrites là, sous mes yeux, me font songer à *Jean de Noarieu* de Francis Jammes :

Quelqu'un se courbe au fond du potager :
Le père André repique ses salades,
Les merles dans les ébéniers
Entonnent une aubade.

Digitized by Google

et toutes ces pages voyagent, se livrent, guettent, cueillent et s'endorment dans la Vie. Mais, comme une auréole d'or, Pan domine tout, Pan dont le pouce modula les formes suivant son rêve...

Et, ce sera vers *lui*, seul, que Retté, dans les *Poèmes de la forêt*, ira. Il faut, comme je l'ai fait, lire Adolphe Retté dans un sentier, sous bois. Il faut passer le *Prologue*, poème de circonstance (ces pièces de vers ne devaient être écrites que par des académiciens). Il faut donc aller sous bois et dire ces *Poèmes de la forêt* :

> Toi, forêt, tu m'as pris dans ta gloire et ta force,
> Et, buvant cette aurore où baigne ta beauté,
> Entre tes bras je me souviens d'avoir été
> Tous les dieux que je sens vivre sous tes écorces.

La forêt parfumée, aux soirs, à l'aube, au crépuscule, à midi, la forêt profonde où le vent joue, la forêt lumineuse et verte d'été, la forêt sous les rouilles d'automne, la forêt-temple, la forêt où il est des chemins descendant vers les fougères, l'immense et musicale forêt, la futaie, la hêtraie et la chênaie, comme si vous étiez poète ou sylvain, d'un large enlacement voluptueux vous prendra l'âme, le cœur, les sens. Et c'est la gloire d'Adolphe Retté, cette force qu'il a, de vous gagner à son panthéisme sublime. La vie est la liane fidèlement tordue aux troncs des chênes. La paix du cœur est dans la clairière sombre où nul bruit s'écoute, sauf le frisson des feuilles vertes et le soupir éteint des fanes mortes. J'ai entendu monter du poème de Retté, vers mon âme voluptueuse, toute la savoureuse musique de la forêt de Fontainebleau, à jamais inséparable, dans mon esprit, du beau, fécond et humain poète, Adolphe Retté; et quand viendront les heures d'angoisse, j'irai vers mes bois personnels, vers ma forêt de Soignes, vers mes bois de Chimay; car, au lieu de désespérer de la vie,

> Mieux vaut dormir sous l'herbe fraîche des grands bois.

* * *

Émile Verhaeren, *La Multiple Splendeur*. — Paris, *Mercure de France*.

Dès son deuxième recueil, *Les Moines*, d'un mysticisme si particulier, Verhaeren introduisit dans l'œuvre qui serait sienne un élément dont on ne pourra jamais séparer son nom. Exprimé dans un livre de début, après s'être emparé complètement de son âme et de ses sens, cet élément devait devenir la base fondamentale du talent verhaerien; dans la réalité ou le mystère des choses comme dans son propre « moi », Verhaeren cherche la *force*, la *puissance*, le *paroxysme*. C'est principalement dans

Digitized by Google

Les Forces tumultueuses, dédiées à Rodin, et dans *La Multiple Splendeur*, offerte à la mémoire de Carrière, qu'il lui donne son plus large épanouissement. Dans le premier recueil, on sent cette influence de la force comme un refrain sonore qui revient et se répète, « leitmotiv » musical. Dans le second, elle éclate dans tout son éclat, dans toute sa majesté ; toute *La Multiple Splendeur* me fait songer à une symphonie magnifique où la force puissante serait acclamée et prônée.

Le tumulte sauvage des *Forces* se transforme soudain en rayonnante noblesse, en splendeur magique.

Comme un plain-chant merveilleux de gloire et de vie, comme un rythme de magnificences et de clartés, de tous les horizons, et de tous les coins épars entre eux, la force et sa magie ont afflué vers le poète. La terre universelle et bonne, avec ses verbes étincelants et son histoire éclairée de souvenirs, les cieux,

La mer aïlée, avec ses flots d'ombre et de moire

avec son évocation des temps bibliques, enthousiasment l'artiste ; et

L'orage amoncelant des montantes idées,

les flots de la pensée des lointains sages, et toutes les formes des corps souples mais fermes, tout l'idéal et la matière ont ébloui ses yeux ; ceux-ci ont admiré

Ce qui vibre, travaille et bout
Dans la tendresse humaine et sur la terre auguste,

tandis que sa chair et sa poitrine se grisent du vent parce qu'

Avec sa force rude ou sa douceur profonde,
Immensément, il a étreint le monde ;

les arbres que la sève ardente ramifie et multiplie, les arbres forts brandis vers l'immensité des cieux, et les rêves, ces mirages perdus qui font éperdûment jouir de la conscience de renaître soi, et tout l'espace inconnu ouvert au seuil des gares, au bout des fleuves ont fait comprendre au poète l'universel rythme de croissance ; les mondes conquérants et les lointains conquis ont imprimé, en lui, leur nostalgie de beauté fruste ; la vie fut l'humaine bataille

Qu'on vit en tout ce qui agit, lutte ou tressaille
Et qu'on accepte avidement, le cœur ouvert

et qui courbe soudain le rêve et la réalité sous

L'âpre et terrible loi qui régit l'univers ;

Digitized by Google

de l'avoir contemplée le Maître comprit mieux la volonté de tous les efforts au travail; et ceux qui furent heureux, ceux qui ont souffert comme ceux qui sont morts n'ont évoqué qu'une seule vision de saine humanité où la *force* s'irradie.

Toute la vie est dans l'essor, écrivait Verhaeren dans *Les Forces tumultueuses*. A présent il crie :

> ... La force est sainte.
> Il faut que l'homme imprime son empreinte
> Violemment, sur ses desseins hardis :
> Elle est celle qui tient les clefs des paradis
> Et dont le large poing en fait tourner les portes.

Il sent et exprime partout la puissante tension de la vie, son déploiement magnifique en lumières et clameurs, en sauvage croissance et en artistique épanouissement. La sensation, en ses propres corps et âme, de cette grande harmonie, de cette intensité des choses est la source de la joie du poète, enfin venue complète, de son courage et du souriant accueil qu'il réserve à la vie et à la mort.

La foi d'Émile Verhaeren est une émotion de force.

La morale d'Émile Verhaeren est la seule admiration.

Le maître s'est assimilé l'ardeur des contrées du monde; il a réuni dans son savoir les philosophies de tous les penseurs : Descartes, Spinoza, Leibnitz, Kant et Hegel, et au travers du silencieux labeur de son intellect, tout cet océan de verbes d'or devient, comme le fait remarquer M. Van Hamel dans sa merveilleuse étude sur Verhaeren (1), *une grandiose synthèse : sa plastique a traduit ces verbes en larges visions ; son âme les a fusionnés en une éloquente émotion.*

La vie n'est plus une simple chose dans l'orchestre verhaerien où la force surgit. Elle apparaît

> Ainsi qu'une *admirable et tragique conquête.*

Et, partant de son principe *La force est sainte*, le poète a montré, après l'avoir sentie, l'opposition flagrante de cette nouvelle théorie « matérialiste, presque » avec l'évangile biblique, où toute renonciation s'impose, où seule la passion des sentiments épurés s'admet. Il s'est servi d'un poème : *Les Mages*, pour arriver à définir complètement sa philosophie que G. Ramaekers eut tort de nier dans une lointaine étude.

(1) Tiré-à-part de la revue néerlandaise *De Gids*.

Digitized by Google

Il montre les Mages en route vers Bethléem. Il les peint auprès du petit Jésus. Il élève sa voix pour chanter la louange d'une foi sympathique :

Depuis que son beau front des ténèbres a jailli
Une flamme nouvelle a brûlé l'infini.
. . . . . .
L'ère attendue est là de la toute bonté,
De la candeur ardente et du tendre silence,
De la bonne prière et de la vigilance
Autour du brasier blanc dont vit la chasteté.

Mais après sa reconnaissante vision Verhaeren posera la question :

Mais l'homme en qui l'audace a imprimé sa loi,
Dont l'ample volonté est l'essor et la foi
Et qui part conquérir pour soi-même le monde,
Admettra-t-il jamais qu'en son âme profonde
Le règne d'un enfant fasse ployer l'orgueil ?

Et la réponse, clamée immédiatement, vibre son *Non !* irrévocable :

L'humanité n'a soif que de son propre amour
La joie et la bonté sont les fleurs de sa force.

Enfin, outre les poèmes *Le Verbe*, où l'on peut lire comment Verhaeren apprécie son art de *force*, et *Les Idées*, où il dégage la formation de son esprit, un autre *A la gloire du vent* montre comment le contact de son corps, de son esprit, de son art avec le rythme immense du monde a marqué son âme, et a fait de sa vie et de son œuvre une célébration de la force. Et enfin, dans *La Joie*, le maître, s'adressant aux arbres, dit :

Ma volonté, pareille aux nœuds dans votre écorce,
Aux jours de travail ferme et sain *durcit ma force*

La Multiple Splendeur est le poème de la *force*. La *force* est la splendeur du *lyrisme*. Le *lyrisme* est *multiple*, à condition qu'on soit Verhaeren pour le comprendre et l'exprimer.

*
* *

Francis Jammes, *Clairières dans le Ciel*. — Paris, *Mercure de France*.

Pauvre Francis Jammes ! Les disciples maladroits, les imitateurs mal doués, tous les chercheurs impuissants qui se sont servis et se servent de lui, de sa manière, de son genre, ont, hélas ! malgré le retentissement qu'ils donnaient à son nom, abîmé son œuvre, fait apercevoir ses défauts et, en tout cas, obsédé nos esprits de ce qu'on peut appeler *le jammisme*.

Digitized by Google

On a beaucoup parlé du poète de l'*Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir*.

Il a lui-même beaucoup produit, beaucoup écrit; il a d'abord inauguré sont genre naïf, simple, ému, semi-railleur, semi-tragique; il a ensuite exagéré son naturel en un maniérisme un peu outré; puis, il est revenu à sa première beauté, à son unique grandeur.

Clairières dans le Ciel marque, en deux poèmes (*En Dieu*, *L'Eglise habillée de feuilles*), le retour de l'auteur au catholicisme. Le premier de ceux-ci s'inspire de la foi naïvement enfantine d'Eugénie et de Maurice de Guérin. Il est d'un mysticisme ardent mais simplement exprimé, comme extériorisé d'une âme fruste, inhabile à s'énoncer, gauche à se comprendre et qui s'élance malgré tout, dans une chaste ferveur vers le Seigneur apparu :

> Mon Dieu aux pieds blessés entre dans ma chaumière.
> Comment le recevoir ? Je suis dans la misère.

C'est d'un sentiment religieux à la fois intime, psychique et aussi littéraire. Ce poème, à la manière dont Jammes est accoutumé, ramène irrésistiblement les souvenirs lointains, mélancoliques et voilés des deux Guérin. L'âme catholique du poète va entre Maurice et Eugénie vers Dieu, et s'écrie :

> Je t'aime, Esprit! Mon âme est celle du Cantique.
> Elle est ta fiancée gracieuse et rustique,
> Sous les poiriers de la Saint-Jean mélancoliques.

Et c'est bien le même être qui parle ici du christianisme et qui jadis écrivait ses réminiscences étranges et belles de *Paul et Virginie :* so mysticisme est frais et idyllique. Il est plus significatif, à ce titre, que celui du second poème cité tantôt, *L'Eglise habillée de feuilles* et qui lui est antérieur. Et néanmoins, ici, la religion du poète se montre plus exaltée, plus harmonieuse d'unité, d'absorption et d'intensité.

Francis Jammes met du lyrisme dans son église, chapelle des champs, vêtue d'un petit bois, avec son clocher *tout poudroyant de la farine eucharistique*, chapelle poétisée *par l'obscure douceur des choses villageoises.* Il y revoit, dans son cœur, la tombe de ses aïeux morts aux Antilles bleues; Dieu parle ainsi; et,

> Les prières s'en vont au ciel comme des fleurs,
> On ne sait trop comment, les unes luxueuses
> Et lourdes de parfum comme les tubéreuses;
> Les autres pauvres, ternes et de peu d'odeur,
> Ainsi que les pensées d'un parterre indigent.

Digitized by Google

La paix des champs est autour de la chapelle :

Et l'épi qui naîtra à son tour de ce grain
Aura la forme d'un clocher dans une aurore.

Le poète oublie la *vie* pour le rêve paradisiaque, et il murmure, mains jointes :

O mon Dieu qui vivez dans le cœur de mon âme!

et il a des vers exquis :

L'âme garde longtemps le parfum du rosaire
Comme la boîte verte garde une odeur de feuilles.

d'autres, d'humilité parfaite :

Je ne suis séparé de Vous que par mon corps,
Mon Dieu! Qu'il se brise. Et alors je Vous verrai.

certains aussi de foi farouche :

Mon âme crie. Elle a la nostalgie des Cieux

et des poèmes d'une douceur ténue, en musique douce à la Verlaine :

O mon Ange gardien, toi que j'ai laissé là

ou d'autres d'une intensité mystérieuse vraiment grande :

La lune dans la nuit fait songer à la terre.
Le silence, fermant les yeux, entre en prière.

Et, ému d'une sainte bénédiction, le poète écrit et épelle son *Rosaire*.

Tout le poème de *L'Eglise habillée de feuilles* est beau. Je le considère comme un des plus parfaits que le mysticisme ait jamais inspiré. Il a une réelle grandeur de sincérité. Au reste, la sincérité semble être la qualité maîtresse de F. Jammes, et, à ce point de vue, les poésies diverses (*Tristesses* : poème d'amour endeuillé) se recommandent aux âmes naïves et ingénues. Francis Jammes est le poète de l'ingénuité, de la naïveté et du mysticisme parfaits, et son art — vers assonnancés, vers musicaux, vers étrangement rythmés en formes de balbutiements — s'adapte admirablement à sa sensibilité.

* * *

Mme Fernand Gregh, *Jeunesse*. — Paris, Sansot et Cie.

J'ai senti sur mon front l'ancien souffle de Dieu!

s'écrie, dans un poème de ce livre, la jeune artiste; et, ailleurs,

Comme un intrus, le doute a pris toute ma force :
Ai-je encor de la sève au-delà de l'écorce?
Ai-je encor, pour gonfler mon froment, du levain?

Digitized by Google

dit-elle, déjà angoissée, cependant qu'au même instant sa naïve jeunesse ployée se redresse, en toute sincérité, et dans un élan artistique, veut triompher. *Jeunesse* est le premier recueil de Mme Gregh. Il a la hardiesse, les doutes... et les mélancolies un peu surannées des pages premières écloses. Il en a aussi tous les frissons, tous les lyrismes... contenus, contenus par le souci d'une régularité de formes que le poète s'est imposée. Mais *Jeunesse* a des charmes évidents, délicieux et émotifs : il a la féminité exquise d'une âme d'Ève qui s'étudie; j'y trouve les troubles multiples de la vierge des pensionnats devenue femme, et amoureuse.... L'Amour? c'est tout l'Amour qu'il décrit, chante, et respire; qu'il dise le rêve qui

Vendange au fond du soir l'or d'un céleste automne,

qu'il peigne l'été où

L'air est comme strié du fifre d'un frelon

qu'il évoque l'amitié, l'angelus, les crépuscules, les effusions, la sagesse, l'âme en deuil, la tristesse, c'est toujours les « heures élues » de la passion conjugale — eh! oui, conjugale! — qu'il extériorise, Mme Fernand Gregh n'ayant, de son propre aveu, rien trouvé

Qui vaille la bonté secrète d'être aimé.

L'influence même de cette grande source d'émotions permet de croire à la parfaite unité du recueil qui eût cependant gagné à être plus déterminée. Le vers même n'est pas ici très personnel; il est uniformément construit, soit; parfois il arrive qu'il soit musical — j'en ai cité, un ou deux — parfois aussi il manque de rythme :

Sans qu'un songe s'évade en des terres meilleures...
Qu'est-ce qui nous fera supporter aujourd'hui...
Le soir est à nouveau *lent*, *lan*guide, et parmi
Un bain d'azur dissous baigne son calme ami.

Cette remarque est tout à la louange du nouveau poète : ses autres alexandrins sont si doux, si berceurs, si calinement jolis que les sonorités boiteuses blessent davantage.

Je voudrais voir Mme Gregh épanouir, élargir son souffle. Elle a senti

L'âme du monde éparse au secret de la terre.

Elle sait que

L'âme du monde au fond du crépuscule souffre.

Elle a compris que

Le songe humain vivait aux gestes des statues,

Digitized by Google

et elle n'ignore pas que

La mort est la somme auguste de la vie.

Elle paraît inspirée précisément quand l'enthousiasme d'écrire lui fait défaut. Qu'elle y aille de sa philosophique compréhension des gens et des choses ! Je l'aime déjà ; il s'en faut de peu que je la préfère à son mari — celui-ci n'en peut souffrir ; sa femme lui a dédié son œuvre ! — et j'attends d'Harlette Gregh un poème, tout à fait digne de Mme Fernand Gregh : j'applaudirais !

* * *

Jules Leclercq, *Visions exotiques*. — Paris, A. Lemerre.

M. Jules Leclercq a, certes, beaucoup voyagé. Il connaît toutes les ruines, toutes les cimes, tous les fleuves, tous les lacs, toutes les mers, toutes les îles, l'Orient, les Indes, le Tropique, le Nord, les tombeaux et il en a appris l'histoire ancienne, moderne et contemporaine. Il a tout vu, tout contemplé. Il a pris pas mal de notes. Il s'en est souvenu longtemps. Il en a composé une *armée* de sonnets (cent trente-quatre) ; il a sonné le rassemblement ; et les ayant admirablement rangés en ligne sous leurs aigles respectifs, il a donné l'ordre de marche, une fois, deux fois... Et l'armée n'a pas bougé ; les cohortes, fières et franches, sont demeurées figées dans leur immobilité. Des vagabonds ès-lettres sont passés, leur riant au nez : les légions ont dormi debout ; des illettrés sont venus, ont regardé, et sont partis. Enfin, des Poètes survenus s'approchèrent : hélas ! ils dorment encore debout [les poètes et les sonnets en bataille de M. Leclercq !]

Visions ? Non pas ! Des mots, des phrases... et quels mots, quelles phrases :

Qui pourrait sans regret dire un dernier adieu
Aux vallons parfumés de l'île enchanteresse
Auxquels sont prodigués tous les présents de Dieu ! (1)

Exotiques ? Croyez-m'en : M. Leclercq se moque de nous... et de lui :

Près du pôle glacé la faune est peu farouche.
Ignorant du chasseur l'artifice secret,
Le renne, loin de fuir d'un rapide jarret,
Contemple l'ennemi quand en joue il le couche.
Je me souviens d'un faon qui tenait en sa bouche
Une touffe de mousse à l'heure où le pauvret
D'un cruel coup de feu brusquement expirait.
De son navrant trépas le souvenir me touche. (2)

(1) *Tombes javanaises* [Les Tombeaux]... dédié à... (?) Emile Verhaeren.
(2) *La mort du renne* [Le Nord]... dédié à... (?) René Bazin.

Digitized by Google

Et je pourrais citer mieux, c'est évident. Je me borne, à présent, d'adresser ma prière à M. Leclercq : « Grand homme, cesse d'écrire, car on n'a jamais *pu* te lire, ni *su*. »

* * *

JULES GROSS, *Théoduline*, poème valaisan (Collection Barral). — Paris, Fischbacher.

Théoduline demeure à Sarreyer. François, guide valaisan « reste vers l'église ». Le fiancé a fait préparer sa maison. Les bans sont publiés. La mère de Théoduline meurt soudain d'un refroidissement, et laisse à sa fille plusieurs enfants à protéger. Les fiancés doivent renoncer à leurs vœux de bonheur; Théoduline se sacrifie à sa famille. François, après avoir en vain tenté fortune à Paris, revient au pays. Les amoureux se revoient et leurs espoirs renaissent. François travaille son métier de guide : un jour, près de Zermatt, il tombe et meurt. Théoduline continue à élever ses frères et sœurs. Ceux-ci grandissent. L'un est au Saint-Bernard. L'autre se marie. Et quand on regarde Théoduline, on dit, avec un sourire presque railleur : « Vieille fille ! », et nul ne songe à sa vie, triste, héroïque et belle.

Cette histoire simplette est racontée par le chanoine Jules Gross en vers de toutes formes qui ont une saveur de terroir tout à fait particulière. Ce n'est certes pas de la haute poésie; c'est cependant d'un art supérieur à celui de M. Jules Leclercq. Des pages charmantes de naïveté, de foi, et de paysannerie sont semées dans ce livre; d'autres décrivent les mœurs patriarcales du Valais : c'est très intéressant. Et puis, il est bon parfois de se retremper aux sincérités des paysans rêveurs... Les paysans ? Les vrais habitants du pays, dit M. Gross. Il a raison.

* * *

ÉMILE VERHAEREN, *La Guirlande des dunes*. — Bruxelles, Deman.

On sait déjà quelle amitié respectueuse, quelle admiration sincère j'ai pour l'œuvre d'Émile Verhaeren. J'ai saisi, plus d'une fois, l'occasion de proclamer l'auteur de *La Multiple Splendeur*, notre premier, grand et véritable poète. Nul n'a jamais songé, et nul ne songera jamais que j'admire Verhaeren parce que je ne puis me soustraire à son influence. L'emprise

Digitized by Google

du génie de ce Flamand sur une âme serait, je le répète, désastreuse. Il est notre Victor Hugo; or, jadis, les disciples de Hugo furent médiocres, mauvais, exagérèrent ses faiblesses tout en n'ayant point ses qualités. Je sens intensivement la *poésie* du maître belge. Chacun de ses poèmes m'apporte un frisson nouveau; chacune de ses œuvres m'est une ample source de sensations.

Si *La Multiple Splendeur* l'emporta cette année en puissance d'évocation, parce que plus humaine, sur *La Guirlande des dunes*, ce dernier recueil n'en a pas moins une valeur extraordinaire, une intensité toute personnelle. Le seul de nos poètes qui se soit ému, qui ait chanté, qui ait fait sentir la beauté passée, future, paysagiste, impressionniste et évocative de notre sol de Belgique, c'est Verhaeren!

La Guirlande des dunes évoque les polders de Flandre, la mer du Nord, le littoral de La Panne à Knocke, les pêcheurs flamands, les laboureurs des côtes, les arbres, le vent, les dunes, et toute l'immense réalité grandiose et belle de cette partie de notre territoire.

La mer du Nord n'est elle-même
Qu'aux jours rugueux d'hiver,
Quand ses vagues à l'infini sont blêmes
Et ses sables, jusqu'au printemps, déserts.

Ces vers, vraiment verhaeriens de construction, d'expression et de rythme, montrent évidemment la compréhension profonde qu'a le maître de notre océan. Il en est d'autres — on ne peut tout citer — qui prouvent aussi combien les villages, les gens, les arbres, les sables et les barques ont empli les yeux émerveillés du poète. Il en est encore qui dépeignent avec quelle intensive sensibilité l'évocateur des Flandres a regardé les choses d'ici. Je n'en connais cependant pas de préférables à ceux qui chantent — comme savent chanter les enthousiasmes de celui des *Villes tentaculaires*, *Les Tours au bord de la mer*. Ce sont celles de Furnes et de Lisweghe; elles règnent depuis des ans; jadis on les allumait; elles éclairaient marins ou combattants :

Depuis,
La guerre,
Au bruit roulant de ses tonnerres,
Crispe, sous d'autres cieux, son poing ensanglanté;
Et d'autres blocs et d'autres phares,
Armés de grands yeux d'or et de cristaux bizarres,
Jettent, vers d'autres flots, de plus nettes clartés.

Mais les tours demeurent debout, carrant leur masse, tragiquement, le

Digitized by Google

long des grèves. Et soudain le génie du maître s'essore, s'élargit; son lyrisme enthousiaste déborde; son amour du pays de Flandre

Pays de fruste orgueil ou de rage mordante

en un cri s'élève, immensément retentissant, gonflé d'ardeur, puissant de fougue, vibrant de toutes les fibres du grand cœur flamand d'Émile Verhaeren.

Et ma jeunesse retentit des mille échos de cette vaillance d'artiste; mon cœur, à son tour, frémit, et du même geste, et du même sentiment, avec le maître, dans la fanfare de ses clairons de gloire, je me dresse, lyrique aussi, vers le pays des labours, des villages, des dunes et de la mer, avec un grand, indéfinissable frisson.

Verhaeren a dans son cœur toute la Flandre. Il a mis toute notre énergie de race dans ses poèmes. Je mets toute ma force à l'admirer.

* * *

Louis Mandin, *Ombres voluptueuses*. — Paris, Sansot et Cie.

M. Louis Mandin est un de nos jeunes poètes d'avenir. Il est Français. Il a jadis débuté aux éditions de *La Plume*. Sansot l'édite actuellement, et le livre que j'ai sous les yeux, j'aime à le dire, me plaît.

M. Mandin s'est senti attiré par la volupté. Il a senti que la vie était une volupté constante, une volupté indéfinie. Peut-être a-t-il voulu définir par la volupté, la vie? Peut-être aussi s'est-il, sceptique comme nous le sommes tous, acharné à découvrir dans la vie, non ce qu'il peut y avoir de clartés, de lumières, de douceurs et de joies, mais bien ce qu'il y a de douloureux, de désespérant, de décourageant. Par conséquent, M. Mandin a eu tort de réunir ses poèmes sous un titre où l'idée de la volupté entrait.

La volupté est en tout. Elle est dans la vie comme dans la mort, dans les formes comme dans le rêve, dans la musique des instruments comme dans celle des bois, dans la réalité des océans comme dans la religiosité des arbres, dans la clarté comme dans l'ombre, dans la tristesse comme dans la joie. Certains, qui ne sont pas des artistes « voluptueux » — voluptueux n'implique jamais l'idée contenue dans l'adjectif libidineux — ne peuvent comprendre cette intensité de réalité, d'idéal, de rêve et de matérialisme renfermée en toutes choses. Ils éloignent volontairement certaines modulations de cette majesté souveraine « La Volupté »; ils ne veulent saisir, expliquer et évoquer qu'une seule face de cette reine; les uns l'ont décrite en tristesse et en mélancolie; d'autres l'ont peinte en joies et en

Digitized by Google

jouissances heureuses ; certains enfin l'ont chantée comme le vice suprême, comme la décadence des gestes et de la pensée. La volupté, c'est la vie et c'est tout ce qui en dépend. Elle n'a rien d'excessif, parce qu'essentiellement humaine ; elle n'a rien de répréhensible, parce que profondément exacte et conforme aux existences modernes. On m'appelle un poète voluptueux ? J'y consens ; on ne saurait décrire la *vie* sans chanter la *volupté*.

M. Mandin n'a compris qu'une phase de la vie, qu'une seule espèce de volupté : *les ombres*. Son titre explique son recueil ; mais ce même titre *Ombres voluptueuses* fait songer, dès l'abord, à la célébration entière de cette unique magicienne de l'humanité. En lisant son œuvre, je songe à une page qui s'intitulerait *Napoléon*, par exemple, et qui ne célébrerait que la finale Sainte-Hélène.

En dehors de sa compréhension générale, M. Mandin a de jolis vers, de délicates images et des expressions neuves. Il emploie, tour à tour, avec parfois certaines prédilections, le vers libre et le vers régulier ; mais il donne tout à fait l'impression d'un talent qui, s'étant longuement cherché, a cru parfaitement s'être trouvé.

Il a des vers disgracieux :

> Mais quoi ! tu ne sais pas pourquoi tant je m'y plais ?
> Sanglots d'amour martyr, *noires rages câlines...* ;
> Oh ! qu'il foudroie ! Oh ! boire une tempête éclose ;

et souventes fois son vers libre ne s'adapte qu'imparfaitement à sa pensée. Mais parfois aussi :

> Je veux que mon baiser ne te frôle qu'à peine ;
> Le spasme de la mort soit un spasme d'amour ;
> D'un lent geste muet, moi, je boirai mes chants ;

ses vers sont doux et clairs ; parfois encore il a des poèmes à retenir (*Sur une page d'un livre d'antan ; Les cheveux ; Ces ombres*) ou d'autres que l'auteur même doit regretter (*Les lèvres sans voix disent ; Hiver*) ; et, malgré tout, son recueil, très mal désigné, *Ombres voluptueuses*, a des qualités dont, très volontiers, je me souviendrai lorsque M. Mandin se représentera, avec une œuvre nouvelle.

* * *

Louis Piérard, *Images boraines* (édition d'*Antée*).

Louis Piérard appartient — presque — à toutes les revues belges. Il a collaboré au *Thyrse*, à l'*Idée libre*, à la *Phalange*, à *Poésie*, au *Censeur*,

Digitized by Google

à *Wallonia*, à la *Revue de Belgique* même, à *Antée* qu'il fonda, à la *Société Nouvelle* qu'il administre; il s'occupa activement de créer dans le bois de Colfontaine, un théâtre de la Nature; il organisa jadis une exposition très importante et très artistique à Frameries; il a un visage doux et sympathique, et voilà qu'il débute par *Images boraines*, ouvrage dont il peut être fier.

M. Piérard aime son pays, d'autant mieux qu'il n'ignore point certaines autres contrées. Il chante ses paysages, ses sentiments et ses gens comme si les « ailleurs » explorés ne lui avaient inspiré que l'admiration exclusive du ciel natal. Il a connu l'Amour et ses souvenirs, les peintres et leurs chefs-d'œuvre parlant à ses sens et il a visité leur pays; il s'en souvient; ses compréhensions des êtres et des choses ont pour base ce qu'il a vu, ce qu'il a lu ou entendu :

Vieille femme *selon Rembrandt;*

Pourquoi? pourquoi? *gémit Simon Agnel;*

... aux flancs des terrils glisse
La lumière de Patenir;

L'horizon ineffable et glorieux rappelle
Les gothiques naïfs et Fra Angelico;

Et l'air a l'air (*ainsi disait l'exquis Verlaine*);

Deux bosquets sombres d'Anne Radcliffe...;

Puis Laforgue me dit d'aller voir le couchant;

Le vieux — face terreuse et famélique —
Qu'on croirait échappé du plus amer Laermans;

Si douces! les anémones blanches,
Comme sous le pinceau d'un autre Angelico...;

Parmi les pins versant aux gazons purs une ombre
Qui évoquait en moi le divin Léonard
(O mon aimée, t'en souviens-tu? Nous marchions enlacés.)

Il rend ainsi jusqu'aux fluidités, jusqu'aux mystérieuses rêveries de son être intime; parfois il arrive qu'il atteigne son but (*Les Calvaires*); d'autres fois il demeure en dessous de la réalité et son impressionnisme le trahit [*Virelles*] (1); cependant, en général, Piérard qui, je l'imagine, presque autant que moi-même, aime notre maître Verhaeren, arrive à dégager sa

(1) Je puis d'autant mieux affirmer mon impression, ici, que je suis né aux bords de l'étang de Virelles, que j'y ai vécu, et que je l'aime.

Digitized by Google

personnalité, à décrire le Borinage sans se laisser influencer par les maîtres Lemonnier, Meunier, à le peindre comme ni Destrée, ni Renard ne l'ont vu, à lui donner l'influence de sa particulière sensibilité. Et; ainsi, son œuvre de début acquiert une importance réelle, tant en sincérité et en diversité qu'en véritable originalité. Piérard est un de nos *jeunes* d'avenir.

*
* *

LOUIS THOMAS, *Lily*, *Les flûtes vaines*, *Les cris du solitaire* (édition de *Psyché*).

Voici trois petits opuscules que le directeur, jeune encore, de la Revue parisienne *Psyché* a publiés soit l'an dernier, soit au début de l'année finissante. Ils dénotent, chez leur auteur, une vive similitude avec ce beau poète que fut Charles Guérin. *Lily*, entre autres, renferme des vers semblables à ceux que le pauvre mort mit dans son *Semeur de cendres :*

Mais le feu dévorant dont mon cœur s'illumine
Ressemble à tels éclairs dont brûle la chaumine,
Et qui laissent le soir, sur le bord des chemins,
La cendre qu'un passant disperse de sa main.

Lily, au reste, n'est qu'un doux, mais pas trop original poème d'amour. Combien je lui préfère les deux autres fascicules, cahiers premiers d'un ouvrage que M. Thomas prépare : *Sub regno Cynaræ* — titre qui me déplaît souverainement par son genre prétentieux peu en rapport avec l'allure primesautière de l'auteur :

On dit
Qu'en un château lointain,
Dans un pays de rêves incertains
Et frêles,
Un prince et son amie traversaient un grand parc,
Quand auprès d'un ruisseau
La belle s'arrêta,
Craignant de mouiller ses mules,
Et le prince charmant détacha son manteau,
Pour faire aux flaques d'eau
Un chemin à sa brune.

Ces vers sont significatifs du talent de M. Thomas. Ils donnent la figuration coutumière de son art — vers courts, presque haletants, comme nés d'une inspiration mélancolique, entrecoupée de vagues soupirs et de

Digitized by Google

sceptiques sourires, câlinement railleurs. Le poète aime le rêve, la douceur, le « vague-à-l'âme », et tout ce qui semble en soi renfermer un mystère. Voici un poème assez joli dans sa note habituelle; il donne l'impression de la beauté, frêle, à fleur de peau de l'art de M. Thomas :

Dans le ciel velouté les étoiles palpitent.
Je ne devine pas les fleurs de mon jardin;
Je ne sais pas non plus quelle déesse habite
Ni le fond du ciel bleu, ni les astres lointains.

Je ne sais guère mieux ce que pense ma belle
Dont les yeux sont plus purs que cette chaste nuit,
Je sais que je suis triste et qu'en vain je l'appelle,
Le cœur gonflé d'amour sous la lune qui luit.

* * *

PAUL SPAAK, *Voyages vers mon pays* (édition d'*Antée*).

M. Spaak débute à l'âge où beaucoup d'entre les poètes cessent de produire. Il a donc une maturité parfaite d'esprit, il a un art complet de composer ses vers; il écrit sagement, posément; sa langue, sa forme et ses expressions sont d'une perfection raffinée; il a voyagé; il a compris ce qu'il a vu; il a retenu ses impressions; il aime la Belgique, particulièrement la Flandre; deux ou trois poèmes de son recueil sont vraiment inoubliables; il a souvent des rythmes d'harmonie imitative très exacts.

Et cependant je crois M. Spaak plus « dilettante » que poète. Il manque à son art la vigoureuse empreinte de l'enthousiasme; il étudie plus qu'il n'exalte; il apprécie plus qu'il n'admire; il découvre plus qu'il ne sent. Ceci tient peut-être à sa trop belle maturité; l'ardeur de la jeunesse est morte en lui et il n'a pas *voulu* en retenir la hardiesse. De là le titre maladroit, quoique expressif et synthétique, de l'œuvre; de là aussi quantité de poèmes qui ne sont que des proses froidement élaborées et rimées côtoyant chez lui ces deux belles pages :

Écoute! Il a chanté qu'il aimait son amie,
Et le chant fut si beau que nous avons pleuré.
. . . . . .

et cet autre *La Rencontre* (*Florence*), où l'art s'exprime en phrases claires, précises et nettes.

M. Spaak est une âme exquise d'artiste. C'est un poète aussi, si l'on veut, mais trop contenu, trop renfermé, trop styliste, trop dilettante. J'apprécie pourtant son recueil comme un des plus sérieusement recommandables que

Digitized by Google

nous ayons eus cette année. Si j'ai l'air d'avoir été sévère, c'est que j'ai voulu marquer la note exacte — mais sincère — entre un certain enthousiasme excessif et ma réserve trop vive.

MAURICE GAUCHEZ.

Memento. — *Chansons sans musique*, par LOUIS MOREAU. (Édition artistique.)

Un peu de musique, un peu de paroles,
Des rythmes légers pour bercer nos maux.

et voilà, définies par le poète même, ces murmurantes cantilènes. — *Le Prophète*, par EMMANUEL THUBERT (Sansot & Cie). Discussion philosophique écrite, sans beaucoup de raisons, en vers alexandrins, torturés, raboteux et monotones. L'auteur avait choisi un sujet d'essence lyrique : il n'a pu en faire jaillir la clarté. — *Les Roses blanches*, par JULES DELACRE (Lamertin). Je retrouve ici les qualités du poète de l'*Offertoire*, que je fus un des premiers à admirer, — dans la *Jeune Revue*. Je sens peut-être chez lui trop l'influence de MM. Jammes, Verhaeren et Samain. Mais cela n'empêchant pas M. Delacre de se décrire suavement, son poème d'amour est exquis de douce volupté. — *Premiers vers*, par J.-J. VAN DOOREN (G. Everling). Ces premiers vers promettent. Ils ont de l'aisance, du charme, parfois, de la limpidité, souvent. Une page *L'Étang* semble indiquer que le talent de M. Van Dooren sera surtout descriptif. Je m'en voudrais — ce sont des *premiers vers !* — de lui reprocher toutes les inégalités de certains autres poèmes. J'attendrai donc. — *Notre mer du Nord*, par FERNAND BOURLET (V. Bouchery). Deux préfaces, bien des rimes et pas un vers... qui, par hasard, soit un vers. — *La chanson d'Eliacin*, par PAUL DROUOT (*Psyché*). Recueil de douceur et de joliesse, rappelant Musset, Verlaine, Laforgue, Samain ou Guérin ; choses berceuses et mélancoliques ayant le charme particulier aux après-midi d'automne, noyées dans la rousseur tendre d'un soleil déclinant. — *Glanes au Passé*, par F. WERM (Visconti). Livre quelconque, ni mauvais, ni bon, mais qui est bien mal présenté, et qui fourmille de négligences. — *Phrases*, par ESTIENNE (Sansot). Ce livre modeste est charmant et ingénu. J'ai cru un instant y sentir l'inspiration du délicieux poète belge Fernand Séverin — que l'auteur ignore peut-être ? C'est dire que son petit recueil est excellent.

M. G.

Digitized by Google

ALBERT DU BOIS

La *Revue* a perdu, par la mort de M. Albert Du Bois, un collaborateur ancien et dévoué. Il y a tout juste quinze ans qu'il nous apporta son premier article. Esprit disert et curieux, il avait amassé, en voyageant et en observant beaucoup, des notes sur toute sorte de sujets qu'il excellait à traiter, dans une forme familière, sans l'appareil documentaire du savant, avec les qualités clarifiantes et l'abondance du vulgarisateur-né.

Ce premier article était modestement intitulé : *Simple coup d'œil à travers le passé.* Il s'en dégage un optimisme qui n'est pas exempt d'ironie. L'auteur se plaît à entasser les preuves à l'appui de cette opinion, que nos prétendues inventions et nos innovations les plus décidées ne sont le plus souvent que des façons nouvelles de répéter des actes très anciens.

Qu'on n'aille pas conclure de là à un sentiment de défiance vis-à-vis des progrès de la science et des conquêtes progressives de l'esprit humain. Peu d'hommes ont eu l'attention aussi constamment en éveil qu'Albert Du Bois, et l'attention aussi bienveillante pour les grandes découvertes et les mille perfectionnements de détail où s'épuise l'ingéniosité des inventeurs. A ce point de vue, on relira avec intérêt son étude intitulée : *De l'Intensité de l'activité humaine* (1893), et, dans le même ordre d'idées, ses articles sur les *Chemins de fer excentriques* (1901), qu'il serait instructif de rapprocher de nombreuses pages éphémères, semées dans les quotidiens.

Digitized by Google

Mais à côté de ces recueils d'observation sur les merveilles et les derniers progrès de la technique humaine, le goût du passé se manifeste diversement. C'est d'abord, dans le ton du premier article imprimé ici, des études d'ethnographie comparée, dont les constatations, parfois un peu fades, sont rendues plus piquantes par l'humour personnel de l'auteur (*Autour du mariage chez les différents peuples,* 1895. — *Civilisation et sauvagerie*, 1905). C'est aussi, c'est surtout une longue suite de travaux historiques, les uns d'une portée plus générale, sans prétendre toutefois à une vive originalité; les autres d'un cadre plus resserré, mais s'appuyant sur de l'inédit et où la personnalité du critique apparaît en meilleure lumière. On pourrait, en réunissant ces travaux, former un volume de « Mélanges historiques », qui, précédé d'une esquisse biographique, sauverait de l'oubli public la mémoire d'Albert Du Bois.

En les groupant chronologiquement, on rencontre d'abord un article sur *M. de Cobenzl*, qui gouverna les Pays-Bas autrichiens de 1753 à 1770, puis des pages sur *Le rôle de la police à Bruxelles sous le régime autrichien* et d'autres qui, malgré un titre évoquant des événements de la veille, sont l'étude des mesures prises par Joseph II pour mettre un terme à l'avidité monastique (*Un prédécesseur de M. Combes*). Au XVIII^e^ siècle finissant se rapportent aussi deux articles consacrés à *Une danseuse française, M^lle^ Théodore* (d'après des documents inédits, dont une série de lettres très dignes d'être exhumées).

Déjà l'on a pu remarquer que les thèmes ordinaires de l'écrivain se rapportaient à la vie de cour et à la vie publique sous Marie-Thérèse et Joseph II. Cette vie a son centre à Bruxelles et c'est assez naturellement notre ville dont le passé a occupé et même passionné ce patient investigateur pendant les quinze dernières années. La *Revue* a publié de lui toute une série de monographies dont deux ont quasi les proportions d'un livre, sa série des *Bourgmestres de Bruxelles,* qui nous retrace l'acti-

Digitized by Google

vité du premier magistrat de notre capitale de 1830 à la fin du siècle, en insistant particulièrement sur Rouppe, de Brouckere, Anspach et M. Buls ; ensuite ses *Évolutions bruxelloises*, sous-intitulées *Souvenirs d'un vieux bruxellois*, et où il fait revivre dans sa familiarité et son pittoresque toute la vie populaire de la ville d'antan. Si l'on rattache à ces deux monographies plus étendues des articles sur *Les coulisses du gouvernement provisoire*, sur *La Belgique pendant la guerre de 1870-1871* (où abondent les détails personnels), sur les *Tracés de la jonction Nord-Midi dans ses rapports avec l'histoire*, enfin, les pages intitulées *La réalisation d'un rêve royal*, on devra reconnaître qu'il manque peu de chose à cette suite de travaux pour qu'ils constituent une histoire anecdotique de Bruxelles et de la vie politique, dont elle a été le centre actif depuis la fin du XVII^e^ siècle.

Voilà pour l'écrivain. Ceux qui ont connu l'homme, apprécié son affabilité et sa modestie, ne regretteront pas avec une moindre vivacité tout ce qu'en le perdant ils ont dû retrancher de ce commerce amical qui est le pain et le sel de la vie, surtout vers la maturité. A ce double titre, et à d'autres encore, la *Revue de Belgique* porte un deuil qui ne laissera pas indifférent un grand nombre de ses fidèles lecteurs.

LA REVUE DE BELGIQUE.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

Le THÉATRE DE LA MONNAIE nous a offert, pendant le mois écoulé, des spectacles d'une variété très appréciable. Certes, il réserve pour les mois d'hiver les nouveautés inscrites au tableau des répétitions et aussi les reprises sensationnelles, notamment celle de la *Tétralogie*. Mais qui oserait se plaindre de l'uniformité des programmes, lorsqu'on peut entendre, au cours d'une seule semaine, un opéra de Wagner, un chef-d'œuvre de Berlioz et un ouvrage capital des principaux maîtres de la scène lyrique actuelle en France, Massenet et Delibes ! Et j'allais oublier *La Traviata*, à mes yeux le morceau le plus caractéristique de l'art italien dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Car, je dois l'avouer, j'ai pour cette pauvre Violetta des indulgences stendahliennes ; son admirable sacrifice me replonge dans l'atmosphère artificielle du romantisme ; elle est la sœur cadette de Marion Delorme, de Suzon et d'Eloa ; elle est l'ange déchu, que la phtisie guette, puis dévore, elle est le délicieux mensonge de 1830, qui a tant secoué les nerfs de nos grand'mères, la féerie d'amour vers qui vont nos aspirations ataviques de petit-fils d'Antony ou de René.

M^me^ Mary Garden, aux trois premiers actes, en a fait, elle, une création singulière. Certes, sa Violetta n'est plus du tout la Manon modernisée et repentie qui avait séduit l'imagination de Dumas fils ; c'est une *girl* pleine d'énergie, de vibrance, aux gestes un peu masculins, à la démarche frémissante et saccadée, à la mélancolie plutôt discutable, et il a fallu le quatrième acte, joué avec un dramatisme irrésistible pour me réconcilier avec une conception furieusement anglo-saxonne de ce personnage si latin. Mais dès la première scène, la chanteuse s'imposait à notre admiration. Elle fut d'ailleurs intelligemment secondée par MM. Léon David et Decléry.

Nous avons signalé les débuts remarquables de M^lle^ de Tréville ; son apparition dans l'Ophélie de *Hamlet* a confirmé l'excellente impression du premier jour ; la voix est petite, mignonne plutôt, comme l'artiste elle-même ; mais celle-ci a tant de grâce et d'intelligence qu'elle triomphe des dernières résistances de nos plus farouches *dilettanti*. M. Decléry m'a paru

Digitized by Google

bien marqué et bien mélodramatique, et si son zèle n'est pas contestable, on peut ne pas s'enthousiasmer pour son interprétation.

Au Parc, en attendant la réouverture officielle, on nous a offert les petites et grandes tournées d'usage, et Mme Mégard, M. de Féraudy et Mme Sarah Bernhardt sont venus successivement révéler les quelques nouveautés parisiennes, que l'émulation ou la défiance de nos directeurs ne nous avait pas encore fait connaître.

Mais la vraie première a été, comme à chaque début d'hiver, le soir brillant, mouvementé, où tout un monde se retrouve dans la première poignée de main, le premier salut échangé après la grande séparation estivale. Et ce qui pimentait encore cette cérémonie, c'est qu'on allait entendre de l'inédit, du vrai. Plus d'instar, mes belles dames et mes bons seigneurs!

Le combat de cerfs avait du être joué à Paris; le flair de M. Reding nous en a valu la révélation. Combat, c'est bien le mot, si l'on songe que le problème posé par l'auteur est l'ancestrale lutte pour le bonheur, la rivalité amoureuse des mâles, que cinquante siècles de civilisation ont laissée aussi âpre qu'à l'âge du silex. Le président de Brocqueville, avant de rendre la justice aux autres, se l'est faite à lui-même. Il a supprimé l'obstacle indigne qui le séparait de la femme qu'il aimait. Celle-ci avait été mariée de vive force à un sexagénaire riche et qui l'avait prise comme une proie; elle aimait un autre homme, elle en était adorée. La déroute de Sedan a couvert de son tumulte le bruit qu'avait pu faire ce crime passionnel, et rien n'en eût jamais transpiré sans l'instinct quasi morbide d'un fils né de la première union, et qui, dans la seconde, est devenu une sorte d'ami, tendre et sincèrement attaché à l'assassin de son père. Ah! l'horrible drame! On a parlé d'*Hamlet;* mais le cas psychologique est bien différent. Car il y a, dans le cœur de Jacques Seguin, l'affreux combat entre deux affections, celle que dicte la nature et celle qu'imposent les bontés du père adoptif. C'est la noblesse de cette œuvre, d'ailleurs éminemment discutable, de s'être élevée au-dessus du niveau de notre théâtre contemporain, de nous avoir épargné les ordinaires péripéties d'un adultère ou d'un banal amour, pour nous contraindre à réfléchir à l'un des plus passionnants problèmes dont notre activité morale puisse devoir jamais peser les termes et rechercher la solution. Déjà il avait été effleuré dans *Le père Lebonnard*, ce problème des deux affections paternelles; mais avec quelle énergie supérieure M. Bergerat l'a envisagé et posé devant nous, c'est ce qu'aucun spectateur du Parc n'oublierait sans injustice.

Certes, il y a eu des âmes effarouchées par certains discours du président de Brocqueville, par la brutalité anti-sociale des principes qu'énonce un magistrat chargé de la sauvegarde de notre morale moyenne; mais ce que M. Bergerat nous demande, c'est évidemment d'être attentifs et non d'approuver tel ou tel de ses héros; *il veut que nous pensions*, préoccupa-

Digitized by Google

tion devenue trop rare dans l'atmosphère théâtrale de maintenant; à ce titre seul, on doit lui pardonner bien des audaces, bien des faiblesses de métier, son romantisme exalté, sa langue trop métaphorique pour le théâtre en habit noir, son dédain des transitions, l'unilatéralité des caractères et des situations.

La pièce est consciencieusement jouée; mais M. Carpentier y est surtout remarquable dans un rôle difficile, où l'on glisserait vers le prêche ou la conférence si l'on ne restait dans le mouvement de la vie agissante par un jeu toujours varié. Le rôle non moins difficile de la mère est bien tenu par Mme Renard, et M. Laurent dessine d'intéressante façon cette silhouette de justicier... qui ne venge personne.

J'avoue n'aimer guère la pièce de M. Guitry; j'en estime la verve inutilement brutale, bien qu'elle soit d'une observation moins superficielle que les autres pochades, dont les maris trompés font généralement les frais. Le troisième acte en est même tout à fait excellent; mais il faut confesser que les deux premiers sont d'une gaîté forcée et pénible. L'auteur n'a pas su se décider nettement entre des genres distincts, et il a mêlé trop d'amère philosophie aux explosions bouffonnes. Il joue lui-même son œuvre avec beaucoup de correction; mais M. Gorby y est surtout remarquable de bonhomie et de justesse de ton. Mmes Lysès et Devives et M. Barré complètent agréablement l'ensemble.

Les Galeries Saint-Hubert ont subi une transformation tout à fait heureuse, non seulement comme local, mais aussi comme direction et répertoire. Non que M. Fonson soit déterminé à ne jouer que la comédie sur sa nouvelle scène. Il reste, comme il le fut dans le journalisme, un fantaisiste très personnel et très attaché à l'actualité, où qu'elle se fixe. Il aura des matinées classiques, comme le Parc aura des soirées classiques; mais il ne s'interdira pas les flon-flons et le luxe tapageur d'une revue. En choisissant *Miquette et sa mère* comme spectacle inaugural, il a été admirablement inspiré. Mon Dieu! je vous concède que cette comédie n'a pas la portée philosophique d'un drame de M. F. de Curel, ni les ambitions sociales d'une pièce de M. Brieux. Les auteurs sont, eux aussi, des fantaisistes, qui ont la fécondité et la souplesse de feu Scribe, c'est-à-dire qui sont capables d'écrire en même temps une véritable comédie (témoin *L'Amour veille*), un vaudeville et un livret d'opéra. Rare et précieux privilège qu'ils paient d'une certaine indifférence pour le sujet traité! Le détail les préoccupe plus que la conduite rectiligne de l'action; les arbres leur dissimulent la forêt. Il n'importe, puisque le détail est exquis, d'une saveur fondante et d'un parisianisme très prononcé. C'est le bibelot du jour, ou de l'année, plutôt que la grande œuvre, qui marque une génération.

Miquette a été joué avec un tact et une verve au-dessus des banals éloges, et MM. Tréville, Gildès, Berry, Mmes Delamar et Fériel sont d'excellents collaborateurs pour MM. de Flers et Caillavet.

Digitized by Google

A L'ALCAZAR. — M. Henry Bataille, en écrivant *Maman Colibri* a prétendu assurément à autre chose qu'à faire naître le sourire sur nos lèvres. On connaît ce dramaturge robuste et délicat à la fois, dont la phrase est lyrique, si ses constructions de théâtre nous révèlent plutôt un remueur de foules, l'homme qui joue avec les passions comme le prestidigitateur joue avec son bâtonnet. Car il y a du prestidigitateur chez M. Bataille, et si le mot n'était offensant, je dirais de l'escamoteur. C'est ce qui a déplu dans *Maman Colibri,* où les difficultés d'une thèse hardie, mais empoignante, sont escamotées d'un seul geste, au dernier acte. Cet acte ne résout rien, soit que l'auteur se désintéresse d'une solution quelconque et veuille nous ramener à la tranche de vie, mais imbibée d'émotion tragique, soit qu'il n'ait pas osé ou voulu aller jusqu'au bout, dans le processus logique d'une action, qui marche vite et en deux heures nous acule à la catastrophe prévue par les théoriciens de la tragédie.

Mais si ce dernier acte a été une déception, malgré les portions de beauté qu'il renferme — la scène entre le père et le fils, si bien jouée par MM. Paulet et Laurel, le cri de la fin : *Je suis la grand'mère* —, les trois autres ont transporté un public pourtant défiant et même hostile. Les mères sont sacrées, au théâtre, si les belles-mères, depuis Phèdre, et les épouses depuis Ève, y ont toujours été considérées comme éminemment faillibles. Et il y a une mère chez cette femme de 39 ans, qui a gardé une arrière-jeunesse fatale, et qu'un peu de chair rose, dans un béguin, va sortir définitivement des aventures et courber dans la cendre du foyer. Là est l'intérêt principal, mais aussi le péril de l'œuvre; l'on ne peut nier qu'à force de science et de poésie l'auteur ait sauvé l'odieux de l'amour adultère de cette quasi-matrone pour un gamin de 20 ans; mais il n'empêche que pour la masse des spectateurs, c'est à sa fonction maternelle, interrompue, puis reprise, qu'ira la sympathie, qu'ira le pardon.

Mme Berthe Bady a surtout compris le rôle sous cet aspect. Sa passion est douloureuse, a des cris d'animal blessé; elle est le mal de Vénus, que la légende antique veut avoir été inoculé à l'épouse de Thésée; c'est une noblesse pour l'auteur d'éveiller un tel rapprochement sans ridicule; c'est une noblesse et un triomphe pour son interprète d'avoir suivi et incarné sa pensée jusque-là. J'ai déjà nommé MM. Paulet et Laurel, excellents tous les deux, et M. Lacroix, dont le jeu muet est peut-être encore meilleur que le jeu parlé, quelques répliques seulement. MM. Cueille et Bajart m'ont aussi laissé leur nom dans le souvenir.

J. de W.

* * *

Conférences.

Signalons celles qu'organise notre confrère *Le Thyrse* et qui se donneront les deuxième et quatrième samedis de chaque mois, d'octobre 1907 à

Digitized by Google

juin 1908, à l'ancienne Maison communale de Saint-Gilles (parvis de Saint-Gilles). En voici le programme :

Qu'est-ce qu'une littérature nationale, par M. Maurice Wilmotte, directeur de la *Revue de Belgique; A la louange du vin de Bourgogne*, par M. Maurice des Ombiaux; *La Femme poète*, par Mlle M.-A. Gachet; *L'Esthétique du plein air*, par L. Piérard; *Jules Destrée*, par Marius Renard; *Remouchamps*, par G. Marlow; *Maubel*, par L. Rosy; *La Chanson wallonne*, par M. R. Dethier avec auditions musicales; *Jean Lemaire de Belges*, par Paul Spaak; *Charles Van Lerberghe*, par E. Marcuse; *Quelques-uns*, par G. Ramaekers; *Le Drame musical*, par V. Hallut; *La Wallonie*, par Is. Collin; *Octave Pirmez*, par M. Gaston Pulings; *Maurice des Ombiaux*, par Mlle Nelly Lecrenier; *Iwan Gilkin*, par Fernand Paul; *E. Demolder*, par Paul Cornez; *Émile Verhaeren et nos Flandres littéraires*, par Maurice Gauchez.

* * *

Les livres.

Publications littéraires. — Nous sommes involontairement en retard avec la « Société française d'imprimerie et de librairie », qui a publié, dans ces dernières années, toute une série de livres remarquables sur l'histoire des lettres françaises. On sait que cette maison d'édition a le monopole des œuvres de M. Émile Faguet, et on sait que ce maître a la plume aussi abondante que brillante. Mais il n'y a pas que lui, de qui les volumes portent la firme dont il s'agit. C'est ainsi que M. Ernest Dupuy, dont on a signalé ici même plusieurs ouvrages, notamment sur Victor Hugo, a donné à la collection in-12 un volume intitulé *La Jeunesse des romantiques*, volume consacré à Victor Hugo et à Alfred de Vigny. Les études qui le composent ont paru, croyons-nous, dans des revues; mais elles méritaient d'être recueillies. Elles complètent, précisent et rectifient, en ce qui concerne le premier des deux poètes, les résultats auxquels M. Biré est arrivé jadis; le papotage hargneux, quoique érudit, de l'écrivain catholique fait place à une sorte de chronique historique, où les faits sont classés et exposés avec goût et solidité; cette revision impartiale du procès Hugo était vraiment nécessaire. Mais la plus grande partie du livre est remplie par l'étude sur Alfred de Vigny; c'est aussi la plus originale, M. Dupuy ayant eu communication de papiers de famille et ayant fait des recherches personnelles sur les ascendants de l'auteur d'*Eloa*, sur ses états de service militaire, sur ses relations intimes avec Victor Hugo, etc. Un chapitre sur les œuvres de Vigny nous le montre étroitement redevable, non seulement à Byron et Chateaubriand, comme il fallait s'y attendre,

Digitized by Google

mais aussi à des poètes de la génération précédente, Millevoie, Lemercier et... l'abbé Delille. Livre pénétrant et agréable (1).

D'un tout autre caractère est le volume de M. P. Stapfer, *Victor Hugo à Guernesey*, que nous ne signalons, à cette date-ci, que pour réparer une omission. Nous avons ici des « souvenirs personnels », qui ont reçu jadis l'hospitalité de la *Revue de Paris*. L'auteur, qui passa près de trois ans dans l'intimité du grand exilé, n'est plus un critique, qui discute et tranche, mais un témoin, qui enregistre. Toutefois le témoin n'est pas dépourvu d'initiative; il questionne, il suggère avec une curieuse sagacité; en revanche il évite une inutile contradiction : « Ma tactique avec « Victor Hugo fut toujours, tout simplement, de l'exciter à parler, et non « pas... de chercher la moindre victoire pour mes propres idées. » Le thème de ces conversations guernesiennes est le plus souvent la littérature, et c'est leur principal intérêt; mais on y trouvera aussi plus d'un savoureux détail, conté avec une agréable bonhomie, sur la vie privée, les mœurs, les caprices et les préjugés de Victor Hugo et des siens; une abondante illustration photographique ajoute à l'agrément de ce mémorial.

On ne sait en finir avec la bibliographie et la biographie de l'auteur de *La légende des siècles*, car voici qu'à ces deux volumes où il se taille la part du lion, il faut ajouter un troisième, de M. Émile Faguet, *Amours d'hommes de lettres*, dont un chapitre intitulé *Sainte-Beuve* est consacré aux amours du critique et de Mme Hugo. Ce chapitre a 107 pages, il est le plus long et le plus amusant peut-être d'un livre qui se lit tout entier de l'haleine d'un roman. Les autres chapitres ont pour héros ou héroïnes, si l'on peut dire, Pascal (à propos de sa soi-disant liaison avec Mlle de Roannez); Corneille (catalogue ingénieusement explicatif des vers d'amour du vieux poète); Voltaire (amours avec Olympe Dunoyer et Mme du Chatelet); Mirabeau; Chateaubriand (narration de deux épisodes obscurs de sa vie sentimentale, avec discussions touffues); Lamartine (publication des *Lettres à Elvire*); Guizot (à propos de la princesse Lieven, biographie par E. Daudet); Mérimée (à l'occasion de son centenaire, relecture spirituellement critique des *Lettres à une inconnue* et des *Réponses*); enfin George Sand et Alfred de Musset. Et pour achever de m'acquitter d'un arriéré qui me pesait, je citerai encore un livre de M. René Dumesnil, *Flaubert*, qui est l'étude consciencieuse des influences héréditaires subies par lui, étude faite sous la préoccupation peut-être bien exclusive des doctrines médicales, mais intéressante et documentée.

* * *

J'avouais la difficulté d'arriver au terme des travaux consacrés à Victor Hugo et à Lamartine. Voici qu'il faut encore signaler les *Mélanges d'his-*

(1) Sur Alfred de Vigny, M. Firmin Roz vient de publier chez Sansot l'essai qu'a couronné l'Académie. Il est noblement pensé et purement écrit.

Digitized by Google

toire littéraire, publiés sous la direction de M. le professeur Lanson (fascicule 21 de la Bibliothèque de la faculté des lettres de l'Université de Paris. Un volume grand in-8°, Félix Alcan, éditeur). En quelques mots pleins de signification M. Lanson précise, en tête, quelle est sa méthode d'enseignement de l'histoire littéraire et insiste sur l'austérité d'un labeur, préparant « les dessous des études dont on pourra plus tard ne présenter au public que l'agrément et la fleur ».

Le fascicule comprend trois études, rassemblant et mettant au jour des faits et des matériaux qui seront utiles aux critiques et aux historiens de la littérature. La première, due à M. Fréminet, porte sur les *Sources grecques des trois cents* de Victor Hugo. L'auteur a recherché les sources et les textes dans lesquels le poète a puisé son inspiration et, sur les manuscrits à lui confiés par M. Paul Meurice, il a pu reconstituer la suite du travail qui précéda la mise au jour de ce poème. Dans l'étude suivante, M. H. Dupin traite de la *Chronologie des Contemplations*. Il explique les différences de dates que présentent les manuscrits et les éditions successives de ces poésies, donne des indications curieuses sur la méthode de travail de Victor Hugo, et montre comment celui-ci mit l'ordre logique de ses pièces d'accord avec la véritable évolution de ses idées et de ses sentiments. Enfin, les *Nouvelles méditations et les harmonies poétiques* de Lamartine ont été examinées par M. J. des Cognets sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale. Ces manuscrits, bien écrits et peu couverts de ratures, fournissent de précieuses indications sur la manière dont Lamartine composait. Si l'on n'y suit pas tous les efforts d'un labeur obstiné, on y saisit du moins l'élan d'un esprit aisé et vigoureux, et il s'en dégage une impression de facilité, de sincérité et de puissance.

*
* *

Antoine Albalat, *Les ennemis de l'art d'écrire*, Librairie universelle, in-12. — M. Albalat n'est pas qu'un journaliste consciencieux et estimé, l'aimable secrétaire-général du *Journal des Débats*; c'est aussi, c'est surtout l'auteur de trois livres, qui ont été lus et discutés plus que tous autres traités de style, de rhétorique et de composition française en ces vingt ans. Est-il besoin d'en rappeler les titres : *L'art d'écrire en vingt leçons; La formation du style par l'assimilation des auteurs; Le travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains* (Paris, Colin)?

Lorsque parut le premier de ces trois volumes, celui dont l'apologie a fourni la matière principale du quatrième, annoncé ici, M. Albalat essuya des critiques, des reproches et même de vives attaques personnelles. Il eut contre lui la quasi unanimité des juges littéraires, les uns parce que la nouveauté de sa doctrine les déroutait, les scandalisait, peut-être aussi les

Digitized by Google

dérangeait dans leurs habitudes professionnelles; les autres parce qu'adversaires de tout dogmatisme littéraire. Et l'on vit — idéalement — M. Brunetière et M. de Gourmont se donner la main. Touchant spectacle et combien imprévu !

Avouons ingénument que le ton et le sens du premier livre de M. Albalat expliquaient cette mauvaise humeur universelle. Plus qu'il ne l'avoue — et pourtant il fait dans ses *Ennemis de l'art d'écrire* une très jolie confession, un *mea culpa* d'homme de sens et d'esprit, notamment pages 307 et 308 — il s'est présenté avec des allures pourfendantes et provocantes, que le titre adopté pour son livre synthétisait à merveille. On n'enseigne pas l'art d'écrire en vingt leçons, et bien excusables sont ceux qui, à la lecture de cette promesse, imprimée en noir sur une couverture jaune, ont plus ou moins vu rouge. M. Albalat est maintenant d'accord avec eux sur ce premier point, et il met une sorte de malice à se retrancher derrière les explications bénévoles et atténuantes que l'un ou l'autre critique ami a données de ce titre flamboyant. De même que les sept jours bibliques sont, paraît-il, sept époques, ce qui donne quelque latitude au mystérieux créateur de tant de belles choses, de même les vingt leçons de M. Albalat deviennent vingt cours, sinon davantage...

Il n'importe, au surplus, si le résultat net et tangible, c'est qu'on peut enseigner l'art d'écrire. Mais le peut-on enseigner? La plupart des contradicteurs de notre auteur le nient formellement. Lui, tout en maintenant sa manière de voir et en la défendant avec une belle vaillance, concède toutefois qu'il s'agissait moins dans sa pensée d'enseigner que de conseiller et d'instruire. Quand M. Ernest-Charles, dans un article demi-sérieux et demi-plaisant, selon sa manière, déclare que *L'art d'écrire* « ne nous « enseigne pas le style ni le moyen de nous en procurer par le travail, « mais déroule les efforts héroïques des écrivains passés », il reprend pour son compte cette déclaration. « C'est cela même : Exposer les exemples de « travail des grands écrivains et tirer des leçons (*oh! mais alors, c'est « autre chose...*) de leurs refontes et de leurs ratures : tel est le but. Cette « méthode apprendra-t-elle *infailliblement* à écrire? Je ne pense pas « l'avoir jamais affirmé; ce que je crois, c'est que c'est encore le seul « moyen pratique de l'enseigner » (p. 224).

En d'autres termes, il est possible que *L'art d'écrire* oriente quelques-uns de ses lecteurs vers un sens meilleur de la rédaction française, mais rien n'est moins certain. Et nous voilà loin des affirmations superbes de 1899, plus loin encore, lorsque, page 308, M. Albalat conclut : « *Si mes ouvrages « n'apprennent pas à écrire*, ils apprennent certainement à lire, et, s'ils ne « donnent pas du talent, ils montrent du moins en quoi il consiste. » Là-dessus on se mettra facilement d'accord.

Où l'accord sera plus difficile, c'est sur les termes de quelques-unes des ripostes de M. Albalat. Ils ne riment qu'à demi avec la modestie de sa

Digitized by Google

conclusion. Non que je n'adhère point à plus d'une remarque qu'il fait, à plus d'une objection opposée par lui à ses adversaires; il est plein de bon sens et de verve, comme aussi de parti-pris (1). Toutefois, il lui arrive d'oublier ce qu'il a écrit il y a quelques années et de triompher trop aisément de ses critiques. Ainsi à M. Remy de Gourmont, qui lui reproche d'avoir dressé une sorte d'*Index*, excluant du cycle de nos lectures toute une série d'écrivains de premier plan, il répond que jamais il n'a procédé de la sorte, qu'il a même conseillé « de lire des auteurs de second ordre ». C'est possible; mais page 169 de son second volume, s'il veut bien s'y reporter, il trouvera d'étranges condamnations, englobant les grands écrivains de 1830 dans une réprobation aussi universelle qu'injustifiée, et cela parce que leur art descriptif n'est pas susceptible, avoue-t-il, d'une imitation utile : « Laissons de côté ces auteurs. Nous n'avons rien à gagner avec eux. » Ces auteurs, ce sont les « prosateurs romantiques », tout bonnement!

Voulez-vous un autre cas? M. Albalat maintient sa théorie de l'imitation, sa clef de voûte doctrinale en somme. Et il explique ce qu'il entend par la bonne et la mauvaise imitation. « Servile, elle tue le talent. Bien comprise, elle le crée et l'augmente. Imiter un auteur, c'est étudier ses procédés de style, l'originalité de ses expressions, ses images, son mouvement, la nature même de son génie et de sa sensibilité. C'est s'approprier, pour le traduire autrement, ce qu'il a de beau. » Fort bien; et on peut dire qu'en un certain sens toujours on a procédé ainsi, que Chateaubriand a étudié Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, leur art descriptif, la dialectique du premier et la vision d'exotisme du second. Mais où commence la difficulté, c'est dans l'individualité même de l'imitateur. Il n'y a pas deux cerveaux récepteurs qui soient semblablement construits, et comment, avec toute l'ingéniosité professorale du monde, peut-on espérer formuler des règles applicables un peu rigoureusement à cette infinie diversité? Ce n'est pas le principe qui me chiffonne, ce sont les voies et les moyens.

Quoi qu'il en soit, il y a beaucoup à apprendre chez M. Albalat, et comme je l'ai dit plus au long dans une revue spéciale allemande, ses trois livres, mais surtout le dernier, renferment d'utiles renseignements sur ce qu'un de nos amis et collaborateurs a appelé excellemment *Le labeur de la prose*. Et à ce sujet, je ferai à M. Albalat une dernière et petite querelle. Pourquoi, connaissant le livre ainsi intitulé de M. Gustave Abel, n'en a-t-il

(1) Ce parti-pris est manifeste dans certains jugements. Comment a-t-il été assez fâcheusement inspiré pour qualifier de « volume insignifiant » les admirables *Conseils sur l'art d'écrire* de M. Lanson, et quel diable l'a tenté d'excommunier M. Brunetière (p. 242) simplement parce qu'il a trouvé en lui un contradicteur un peu tranchant? Le journalisme aurait dû, en l'occurrence, cuirasser M. Albalat et aussi le porter à l'indulgence pour d'éminents confrères.

Digitized by Google

pas signalé la coïncidence avec ses propres ouvrages et la priorité très certaine par rapport au troisième, qui aborde les mêmes sujets? Certes, *Le travail du style* donne plus d'ampleur et de portée aux constatations faites par M. Abel; mais on note de part et d'autre les mêmes buts pédagogiques, quoique simplement indiqués dans *Le labeur de la prose*, et la mise en valeur des mêmes données fournies par les documents littéraires.

*
* *

Chez Sansot, M. J. Ernest-Charles a publié une très jolie plaquette, *La carrière de Maurice Barrès académicien*. On connaît la manière de M. Ernest-Charles, le sautillement aisé, la pétulance quasi gamine d'une phrase taillée toute en pointes, où la préoccupation du mot, comme chez les publicistes abondants, l'emporte aisément sur le souci de l'idée, de sa continuité, je n'ose dire de sa justesse; le journaliste, en lui, combat plus qu'il n'assiste le juge littéraire; un détachement, dont il aime à se donner l'apparence, fait tomber de sa plume des arrêts, qui, même indulgents, égratignent l'épiderme, lorsqu'ils n'atteignent pas plus profondément. Et pourtant cette pensée, toujours éveillée et sûre d'elle-même, est plutôt orientée vers l'optimisme qui seul fait les bons critiques. A relire les quatre recueils d'articles de M. Ernest-Charles, on se fait la conviction qu'il n'est pas, mais pas du tout, sauf pour quelques-uns, cet accusateur public des lettres, dont il a pris peu à peu la légendaire posture.

Pour M. Barrès, malgré certaines réserves flatteuses, on ne peut toutefois déclarer qu'il soit bienveillant. Il ne dissimule pas son antipathie, et qu'il qualifie l'épopée en prose des *Déracinés* de « sociologie provincialiste », qu'il traite l'auteur de « bourgeois frénétique », de « flottant toujours indécis, dandy ou doctrinaire », qu'il le dise « pédant et obscur », qu'il proclame ses livres « chargés de haine », qu'il affirme que « son esprit d'assimilation constitue la meilleure partie de son originalité », qu'il « n'a peut-être aucun des dons du romancier », car « son imagination est toujours pauvre et toujours fatiguée », enfin, qu'il conclue que son style « serait réellement aristocratique si ses prétentions ne donnaient à craindre qu'il ne soit seulement parvenu », il n'épargne aucune expression de sa malveillante pénétration. Car s'il n'est pas impartial, ici il reste clairvoyant : les défauts de la cuirasse ne lui échappent point, à lui, comme aussi il se rend un juste compte de la qualité maîtresse de M. Barrès, cette sensibilité noblement voilée d'ironie, qui est « le secret de sa puissance ». Voyez la page 52, elle constitue une très belle dissection des mouvements d'âme par quoi la lecture d'un livre de l'auteur du *Jardin de Bérénice* reste une exquise jouissance. Cette page suffirait à l'excuse d'un critique de talent moyen, et même un peu supérieur. J'avoue qu'elle

Digitized by Google

ne m'a pas suffi, parce que je place très haut l'auteur des *Samedis littéraires*, et que, moins décidé à la rudesse envers son auteur, je l'eusse voulu insistant davantage sur les caractéristiques non négatives d'un maître, qui a fait, à lui tout seul ou à peu près (il y a bien Paul Adam, André Gilde encore, mais à un degré faible et incertain), la révolution de notre prose à la fin du XIX^e^ siècle, qui y a inclus le mystère, le symbole, toutes les splendeurs et toutes les puérilités capricieuses d'un rêve nouveau. Découvrir un « poète romantique » dans *Du Sang, de la Volupté, de la Mort*, c'est trop et trop peu dire; c'est surtout méconnaître la force de nouveauté belle et contagieuse qu'il y a en ce merveilleux livre, dans *Amori et Dolori Sacrum* et dans *Le voyage de Sparte*; mais, me ravisé-je en ajoutant qu'il faut être de la « religion » de Maurice Barrès pour l'aimer comme nous l'aimons et que c'est parce qu'impénitent et même iconoclaste dans le temple, que M. Ernest-Charles a gardé toute sa désinvolture et toute son indépendance en face de l'idole? S'il en est ainsi, on peut l'amnistier et, d'autre part, garder ses propres ferveurs.

*
* *

C'est également chez l'infatigable éditeur Sansot qu'a paru, il y a quelques mois, l'*Almanach des lettres françaises* de 1906. En général, les almanachs sont en avance sur le millésime, et déjà le Mathieu Laensberg de 1908 est sous presse. Mais cette fois, il s'agit d'un almanach qui est plutôt et devrait s'intituler un annuaire. Il correspond à ces *Jahrbücher* qui sont un juste triomphe de la patience investigatrice des Allemands. On est donc en droit d'y chercher le tableau complet, quoique sommaire, du mouvement des lettres françaises pendant l'an écoulé.

A la lecture, on s'aperçoit tout de suite qu'il faut déchanter. Le programme qu'on nous offre n'est nullement complet. Tout d'abord, en englobant la Belgique et la Suisse dans la France littéraire, on va mécontenter bien des gens chez nous et à Genève. Remarquez que j'aurais mauvaise grâce à m'en offusquer, moi qui ai toujours soutenu qu'il n'y avait qu'une littérature française, la même de traditions essentielles et victorieuses à Bruxelles, à Genève et à Paris. Mais que vont dire nos confrères d'ici, à qui on avait promis étourdiment une rubrique particulière? Que diront-ils surtout de l'insuffisante bibliographie, où l'on trouve rangés à part (pourquoi, et alors pourquoi pas dans tout l'exposé?) leurs écrits, poésies, romans, critiques, etc., d'aussi incomplète qu'inexacte façon? C'est là que M. des Ombiaux devient des Ombeaux; L. Wauthy, Wauthey; Ramaekers, Remacker; qu'on trouve mentionnée mon Anthologie de Pirmez, mais sans le nom de Pirmez, que L. Thomas devient un Belge, etc. On y relève d'insignifiantes brochures, mais pas des livres de l'importance de *La Nation*

Digitized by Google

belge. On voit, en un mot, que la camaraderie a tout fait dans cette besogne où un bibliographe exercé eût été nécessaire.

Le moyen âge a été exclu ; j'entends les publications de texte et les travaux d'érudition littéraire dont il a été le sujet en France et à l'étranger. C'est une faute grave, car il n'est pas indifférent, pour la vérité historique et l'honneur littéraire de la France, de savoir qu'on a réédité le chef-d'œuvre de la littérature romancière au XII[e] siècle, le *Tristan* de Thomas, qu'on a découvert tel ou tel poème de l'époque capétienne, qu'on a étudié les sources de tel écrivain, etc. Cette exclusion injustifiée s'étend à la bibliographie, où l'on a omis jusqu'au nom des deux associations publiant nos vieux auteurs ; elle s'étend aussi à la critique, où il n'y a pas trace des travaux d'histoire littéraire sur les siècles antérieurs à 1600. Et même les époques classiques ont fourni la matière de dix fois plus de travaux que n'en connaît M. Léon Bazalgette. Quand il a nommé MM. Léo Claretie, Edmond Pilon, Henri Bordeaux, Léon Séché et quelques familiers de la maison Sansot, il croit avoir tout dit, et il est à peine au début de sa tâche.

Sans vouloir me montrer aussi affirmatif pour le roman, la poésie et le théâtre, ni vouloir entreprendre des vérifications d'ailleurs aisées, je me suis pourtant demandé si toute la production littéraire était incluse dans ce petit nombre de pages qui lui sont consacrées par MM. Bertaut (roman), Maurice Le Blond (poésie) et Roger Le Brun (théâtre). En tout cas, ces pages laissent une impression meilleure, de plus pondéré et de plus achevé. Ce qu'on peut leur reprocher, ce sont, avec d'évidentes disproportions (par exemple 8 pages sur un total de 103 attribuées à l'échec de *Coup d'aile*), de rares parti-pris qui, dans une revue de l'espèce, sont vraiment inexcusables. On y relève aussi des légèretés déroutantes. C'est ainsi qu'à propos d'*Ambidextre journaliste*, jugé avec une excessive indulgence, on trouve au bas de la page 328 des passages d'un exposé doctrinal de M. Picard, qu'il aurait fait dans... la *Revue de Belgique* en 1906 ! Et quelques lignes plus bas, la *Revue belgique (sic)* est mentionnée aussi erronément au lieu d'un autre périodique, qui ne s'en consolera jamais, surtout après la part bruyante qu'il a prise à cette chimérique entreprise de puffisme... dramatique. Même page, *Haucroix* est le *Maucroix* de M. Henvaux, M. Carton de Wiart devient M. Curton. C'est lamentable.

Si j'ai insisté vigoureusement sur toutes ces faiblesses, alors que notre presse s'est tue ou a grommelé plus bas, c'est parce que j'ai, non seulement pour l'éditeur Sansot, dont les initiatives sont si méritantes et si variées, mais aussi pour les inspirateurs et auteurs de l'*Almanach*, M. Ernest Charles en tête, une estime très grande et très naturelle. Ils sont mal partis, voilà tout. L'an prochain, qu'ils se remettent à l'œuvre dans d'autres « formes » et il n'est pas douteux qu'ils rendront un sérieux service à leurs

Digitized by Google

confrères et au public, si difficilement et si médiocrement informé de tout ce qui touche aux lettres.

* * *

Après les deux volumes de M. Léon Séché sur Alfred de Musset et les pages consacrées à cet écrivain dans bien d'autres livres, notamment dans des thèses doctorales de Paris et même d'Allemagne, on pouvait croire que le silence allait de nouveau se faire. Aussi bien Victor Hugo, Lamartine, Musset et Vigny ont, depuis quelques années, causé un tort réel à la génération qui a suivi la leur, et il serait temps qu'on reparlât davantage des écrivains de 1848-1870, si l'on excepte le seul Sainte-Beuve, dont le centenaire a provoqué une sorte de déchaînement bio-bibliographique.

Eh bien, non. Voici de nouveau Alfred de Musset à l'ordre du jour, grâce à MM. Léon et Alphonse Séché. Le premier vient de publier, en effet, la correspondance du poète (1827-1857) avec un beau portrait et diverses reproductions; le second s'est contenté d'extraire de livres d'inégale valeur des anecdotes, dont quelques-unes sont vraiment caractéristiques, dont d'autres étaient bien connues, dont d'autres encore n'offrent qu'un médiocre intérêt. Ce dernier petit recueil est, d'ailleurs, d'une lecture particulièrement amusante, et le collecteur diligent, à qui nous le devons, l'a préfacé sans prétention. (Sansot, éditeur, coll. à 1 franc.)

La correspondance (*Mercure de France*, in-8°) est un plus gros morceau, et plus conséquent de toutes façons. Non qu'il faille s'exagérer son importance littéraire. Ni par leur forme, ni surtout par leur contenu, les lettres publiées ne constituent ce qu'on appelle outre-Rhin une « contribution » considérable à l'histoire du romantisme; mais Alfred de Musset s'y est peint en pied et il suffit. Beaucoup de ces lettres sont bien connues des curieux, ou même de ceux que les amours de Musset avec George Sand ont passionné à une certaine heure; M. Léon Séché les a pieusement réimprimées, en quoi il a bien fait. Elles sont l'orgueil de ce livre, je n'ose dire l'honneur; mais il en est d'autres, moins célèbres, qui n'offrent pas un moindre prix; le malheur est qu'il en manque à l'appel un très grand nombre, et qu'on ne trouvera ici ni celles que le poète adressa à M^me^ Allan, ni celles que lui dicta sa passion pour Rachel ou pour Louise Collet, nous ne parlerons pas des « inconnues » qui reçurent de lui plus d'un billet spirituellement doux.

Ce qu'on note, dans cette correspondance, c'est, dès les premières années, un curieux détachement des préoccupations professionnelles, un amour de la poésie qui est fait de fantaisie très journalière, de sensualité vite allumée (« la poésie chez moi est sœur de l'amour », écrit Musset à Paul Foucher), de scepticisme tantôt souriant, tantôt agressif, tantôt morne et amer, de dandysme, d'indifférence non pour le métier, mais pour l'opinion, qui va jusqu'aux extrêmes : « Chacun de nous a dans le ventre un certain son qu'il

Digitized by Google

peut rendre, comme un violon ou une clarinette. Tous les raisonnements du monde ne pourraient faire sortir du gosier d'un merle la chanson du sansonnet. Ce qu'il faut à l'artiste ou au poète, c'est l'émotion... » Les critiques sont pour Musset « les naturalistes de la littérature », c'est-à-dire des empailleurs ou des botanistes, rien de plus, et s'il se préoccupe davantage, à l'origine, de l'opinion mondaine (voyez la lettre VIII), il se guérira tôt de ce scrupule, et sa fantaisie ne connaîtra plus d'autre frein que ceux que lui imposeront l'amour ou la maladie : « Tant qu'il ne s'agit que de moi-même, écrit-il le 27 avril 1834, je suis obligé d'avouer qu'un mépris naturel m'a toujours tenu lieu de philosophie... »; et dans une lettre à George Sand, après Venise, il annonce qu'il mettra en roman leur liaison et il se traite d'imbécile pour avoir éprouvé un scrupule à le faire; car pourquoi « s'inquiéter des sots » ? A-t-il un éclair de foi, un élan de doute, c'est l'amour encore qui les lui donne; il ne fait ni les calculs de Pascal, ni les raisonnements de Jouffroy; il se livre, pour se reprendre après le spasme.

Les lettres à Mme Jaubert ont un autre accent que celles adressées à l'auteur d'*Indiana*; elles ont le joli caprice, zigzaguant et fanfreluchant, des *Proverbes* et de certaines poésies d'Alfred de Musset. Celui-ci s'y montre ingénu et roué tout ensemble, soupçonneux, orgueilleux et timide, fait pour l'amour, non pour l'amitié : « J'ai tenté une seule fois, écrit-il, de me livrer à l'amitié, c'est un sentiment étrange, inouï pour moi, une excitation peut-être plus forte que le désir dans l'amour, car ce transport ne me satisfait. » C'est qu'il met dans l'amitié « quelque chose de passionné et d'exalté à la manière de Rousseau », laquelle manière est la mauvaise, le cœur y ayant trop de part et la raison pas assez.

« Je ne suis pas tendre, mais je suis excessif », ajoute Musset, dans cette même lettre si curieuse du 27 octobre 1837. Mais ne croyez pas que l'exaltation soit continue; elle n'est jamais, elle ne peut être continue que chez les fous : « Déraisonner en conscience, voilà la grande affaire de la vie. » Et les intervalles lucides sont fréquents et longs chez Musset; il est vrai qu'il ne les consacre pas à la philosophie; il préfère causer avec sa « marraine » en laquelle il a pleine et amicale confiance, lui chercher des querelles plaisantes, lui faire d'énormes ou de puérils aveux. Et quelle drôlerie parfois, lorsqu'il repousse un soupçon, lorsqu'il s'indigne à demi du reproche d'excès de don-juanisme. « Mais toutes mes Omphales, créoles, Amandines vous m'en donnez, il me semble, un peu beaucoup. La capitale phosphore ne saurait avoir, sous aucun prétexte, tant de sous-préfectures. » Cela est simplement spirituel. Mais combien plus délicieuses d'autres boutades, attendries ou sèches, ce portrait en une ligne de Rachel, par exemple, « une pincée de cendres où il y a une étincelle sacrée... » Ces quelques échappées sauvent du banal et même du trivial les lettres de Musset, qui, n'était le grain de sel attique, seraient trop souvent du facile

Digitized by Google

papotage, des gamineries un peu prolongées, le pépiement du petit oiseau qui sautille et s'ébroue dans sa cage dorée. Ah ! vraiment, si l'on excepte quelques lettres à George Sand, nous sommes terriblement loin de la noblesse rectiligne de Lamartine, des cris angoissés de Vigny.

*
* *

Deux livres de reportage me restent à signaler, celui de M. DE NOUSSANNE, intitulé *Des faits, des hommes, des idées* (avec préface de M. Barrès, chez Plon) et celui de M. FERNAND LAUDET, *Souvenir d'hier, Rome, Gascogne* (chez Perrin).

Le second de ces livres est plutôt d'impressions que de reportage. L'auteur est visiblement moins attentif au détail caractéristique, à ce qui doit accrocher l'œil du lecteur et, comme la flèche barbelée dans une blessure, rester fixé dans l'esprit, qu'à l'amusement de son œil, à lui, dont la flânerie musante ne se refuse aucune pause, même prolongée. Mais il y a bien du charme dans cette peinture par petites touches d'une « rue de Rome », bien de l'émotion dans « la mort de Léon XIII » contée avec la minutie voulue et circonstanciée d'un *diarium* cardinalice. En revanche, les « impressions de Gascogne » sont plus synthétiques et d'une portée moins restreinte.

M. de Noussanne est, aujourd'hui, avec M. Huret, M. Naudeau et quelques autres, le type de ces journalistes ingambes, avertis et équipés pour toutes les enquêtes dont nos grands-parents — et même nos parents — n'auraient jamais cru que la rare espèce pût se constituer. Il a, en plus de ses confrères, des convictions fortes et agissantes, et pas seulement la conviction de faire vrai et neuf. C'est là le ressort supérieur qui donne à sa prose l'espèce de vibration métallique, d'haletante concision, de nervosité contenue que n'ont point les phrases élégantes ou fades, alignées par les autres reporters de grande marque, en France et aussi en Angleterre et aux États-Unis. Il a une *foi*, politique et philosophique, qui l'oriente et le réconforte, qui le pousse à certaines audaces, à certains défis, dont, à le lire, on peut croire qu'il n'a pas eu trop à les regretter. Sa foi n'est pas la nôtre, comme on dit dans un opéra ; mais il n'importe, et pour l'amour d'un art très réel et le respect d'une sincérité non moins réelle, on peut louer et recommander ce recueil de notes, nous promenant des écoles prussiennes de Pologne, où l'on fouette les enfants qui aiment leur langue native, au cabinet de travail de M. Bülow, des antichambres du Vatican où l'on prie Dieu aux fêtes révolutionnaires de l'Yonne où l'on renie tous les cultes, même celui du drapeau. C'est d'une variété attachante, parfois passionnante, et jamais l'intérêt ne languit.

M. W.

Digitized by Google

Chez Plon aussi, *Paul Ier de Russie*, par PIERRE MORANE. — In-8°.

Tout n'a pas été dit sur l'étrange héritier de la grande Catherine de Russie, ce petit homme mal bâti qui se consumait, a dit Czartoryski, en efforts de haute dignité, et ne fut qu'un frêle faisceau de nerfs exaspérés. Les humiliations qu'il dévora pendant sa longue attente du pouvoir suprême expliquent les égarements de son règne. De copieux mémoires, comme ceux de Golovkin, de substantielles études, comme celles de M. Waliszewski sur Catherine II, nous ont intéressés à cet Hamlet moscovite : le livre de M. Pierre Morane porte une lumière éclatante et, cette fois, définitive, sur l'histoire de sa jeunesse, prologue nécessaire du drame qui termina son existence agitée. L'auteur a tiré un heureux parti des monographies antérieures, des documents nouveaux imprimés en Russie et surtout des rapports inédits des ambassadeurs de France et de Prusse. Son récit, qui abonde en scènes curieuses et en silhouettes vives, se déroule dans le décor incomparable de la cour de Catherine, foyer d'intrigues politiques et galantes où les misères égalent les grandeurs. On suit pas à pas le futur Paul Ier, depuis son enfance âpre et torturée jusqu'à la mort de sa mère, son ennemie, qui le place éperdu en face du trône. Son entourage, ses intimités, les faiblesses de son caractère, les tourments de son imagination sont fouillés de main de maître, et l'on devine sans peine, après cette enquête de fond, le dénouement shakespearien vers leque s'achemine fatalement ce souverain de légende.

Digitized by Google

ÉTUDES SUR LA PEINTURE DANS LES PAYS-BAS

AUX XV^e ET XVI^e SIÈCLES.

I

L'ÉCOLE DE TOURNAI

Robert Campin. — Roger de le Pasture. — Jacques Daret. Maître Louis. — Philipphe Truffin.

D'après certains auteurs, Tournai aurait possédé, au XV^e siècle, une école de peinture des plus florissantes, dont les chefs auraient été Robert Campin et deux de ses élèves, Roger de le Pasture et Jacques Daret. MM. A. de la Grange et Louis Cloquet, en un ouvrage des mieux documenté, sur les anciens artistes de la ville (1), ont principalement aidé à la vulgarisation de cette théorie, qui, avant eux, avait déjà eu des partisans convaincus, tels que MM. Barthélemy Dumortier et Héris (2), et qui, dans ces derniers temps, a connu un regain de vogue, grâce surtout au maître anonyme dit « de Flémalle », lequel ne serait autre que Jacques Daret.

(1) DE LA GRANGE et CLOQUET, *Études sur l'art à Tournai et sur les anciens artistes de cette ville.* Deuxième partie. (*Mémoires de la Société historique et littéraire de Tournai*, 1888, t. XXI.)

(2) *Histoire de l'École flamande de peinture du XV^e siècle, son point de départ, les causes de sa splendeur et de sa décadence*, p. 97. (Académie royale de Belgique. — *Mémoires couronnés*, t. XXVII.)

Digitized by Google

« La corporation des peintres fut surtout florissante, au XV^e^ siècle, disent MM. de la Grange et Cloquet, alors qu'un maître encore modeste comme Robert Campin, formait des élèves hors ligne, tels que Jacques Daret et l'illustre Roger, et que Philippe Truffin voyait affluer à son école des apprentis venus des Flandres, de la Hollande, du nord de la France et même de l'Espagne. »

La thèse est intéressante. Malheureusement, pour la soutenir, les documents décisifs, aussi bien ceux des archives que ceux des musées, les renseignements des chroniqueurs, voire les traditions, font défaut.

On sait que le Tournaisis fut, de bonne heure, un centre de civilisation et, par conséquent, un milieu propice au développement des arts. Déjà au III^e^ siècle, saint Piat y prêchait le christianisme. Les Francs Saliens s'y établirent, en 431, et leurs chefs, Clodion, Mérovée et Childéric y fixèrent leur résidence. Il y fut établi un siège épiscopal, qui étendit sa juridiction sur la plus grande partie de la Flandre, et dont saint Théodore et saint Éleuthère furent les premiers titulaires. Mais des monuments qu'y édifièrent les rois francs, il ne reste plus rien.

Après avoir été un des principaux foyers de la puissance mérovingienne, le Tournaisis passa à la Flandre, sous le comte Arnould le Vieux (818-865), qui étendit son pouvoir sur presque toutes les terres conquises par les Francs, dans le bassin occidental de l'Escaut. Il y demeura attaché pendant près de trois siècles, jusqu'à la mort de Philippe d'Alsace, en 1191, année où il passa, par convention, sous le sceptre des rois de France. Mais environné de toute part par les domaines des comtes de Flandre et de Hainaut, trop éloigné de Paris pour avoir des rapports constants et faciles avec lui et subir profondément son influence, il forma, sous l'administration de ses évêques, une sorte de ville libre autonome, jouissant d'une grande indépendance. De la période flamande, datent la magnifique basilique romane aux cinq clochers,

Digitized by Google

commencée au XI^e^ siècle et un beffroi, du XII^e^ siècle, le plus ancien de la Belgique. Le chœur ogival de la cathédrale est des débuts de la période française, au XIII^e^ siècle. C'est à son ombre que se formèrent des gildes d'architectes et de sculpteurs réputés, du talent desquels témoignent encore un certain nombre d'ouvrages. Sans avoir été le siège d'une école de sculpture, dans le sens le plus large du mot, Tournai a, cependant, été le centre d'un mouvement très actif dans ce genre de travaux (1). De même la plupart des arts industriels : la calligraphie, la verrerie, l'orfèvrerie, la gravure des lames tombales, la dinanderie, la tapisserie, y ont été exercées par des maîtres et des ouvriers habiles.

On voit encore, dans certaines églises, des restes de peinture murale, que l'on dit dater des XIII^e^ et XIV^e^ siècles (2), et l'on sait qu'une gilde de peintres se constitua, dès avant 1364. Elle fut reconstituée, en 1403, et les archives de la ville conservent la liste de ses membres, à partir de l'année 1423. La polychromie rehaussait alors presque toutes les œuvres de la sculpture. Extrêmement nombreuses sont les mentions des comptes relatives à la dorure et à la peinture de retables, de statues, de mobilier et d'accessoires, tant en bois qu'en pierre.

Les peintres tournaisiens du XV^e^ siècle ont-ils manifesté dans leurs tableaux un caractère spécial ? Aucun spécimen de leur manière n'étant parvenu jusqu'à nous, téméraire serait celui qui tenterait de répondre à la question. Toutefois, comme leurs relations durent être fréquentes avec les villes voisines, principalement avec Gand, Ypres, Lille et Douai, en Flandre; Bruxelles, en Brabant; Mons et

(1) Chanoine DEHAISNES, *Histoire de l'Art dans la Flandre, l'Artois, le Hainaut, avant le XV^e^ siècle*, 1886, chap. VIII : *L'Art à Tournai*, p. 123 et 132.

(2) Une décoration assez importante, des debuts du XV^e^ siècle, a été découverte à la voûte d'une chapelle latérale de l'église Saint-Jacques : vingt-quatre anges, peints, après 1405, par Piérart de la Vigne.

Digitized by Google

Valenciennes, en Hainaut; Cambrai, dans le Cambrésis; Arras, en Artois, leur art a dû être très apparenté avec celui de ces villes, surtout avec celui de la Flandre. Car si l'école de théologie et de dialectique de Tournai contribua à répandre, dans le clergé flamand, l'influence de la France; si c'est également par Tournai que l'art ogival français pénétra aux Pays-Bas, par contre, les peintres tournaisiens, comme ceux de la Picardie et de l'Artois subirent, nécessairement, la troublante influence de ces maîtres flamands fameux qui venaient de révolutionner les procédés de la peinture et affirmer leur immense supériorité, dans des œuvres rapidement devenues célèbres.

Les rapports furent longtemps fréquents, entre Tournai et Gand, situés à 65 kilomètres seulement l'un de l'autre, et dont les échanges économiques étaient, du reste, favorisés par le cours d'une rivière navigable. « Jusqu'au XV^e^ siècle, dit Pirenne (1), c'est avec les excellentes pierres que fournissait le Tournaisis et qu'amenaient les barques de l'Escaut, que furent construits la plupart des grands monuments de ce pays (la Flandre). »

Ailleurs, parlant de la grande procession de Tournai, l'historien dit encore : « Cette cérémonie ne cessa plus, jusqu'à la fin du moyen âge, d'attirer chaque année dans la ville, des milliers de pèlerins. Elle resta par excellence le pèlerinage national des Flamands, et jusque dans les guerres sans merci du XIV^e^ siècle, les Gantois n'oublièrent jamais d'envoyer à Notre-Dame de Tournai une députation chargée de leurs offrandes. » Et M. Georges Hulin résume, en disant que « Gand n'avait avec aucune autre ville des rapports artistiques aussi étroits, qu'avec Tournai » (2).

Il faut donc admettre, à la fois, que les ateliers d'Hubert Van Eyck et de ses continuateurs attirèrent, à Gand, des apprentis tournaisiens, et que, d'autre part, l'école de

(1) *Histoire de Belgique*, t. II, p. 149 et 79.
(2) *Le tableau de Tomyris et Cyrus*, p. 9.

Digitized by Google

Tournai subit l'action rénovatrice des maîtres gantois et en fut fécondée. Cependant on n'en découvre nulle trace et le registre des peintres de la ville ne mentionne aucun nom réputé, en dehors de deux inscriptions, relatives, l'une, en 1432, à « maître Roger de le Pasture », peintre né à Tournai et fixé à Bruxelles avant le 21 avril 1435; l'autre, en 1468, à « maître Simon Marmion », peintre né à Amiens, et résidant à Valenciennes.

On ne signale pas davantage, dans aucune église ni musée, le moindre tableau permettant d'accorder à l'école locale, la valeur et l'importance que d'aucuns lui donnent et que personne ne songerait à lui contester, si, par des documents d'archives, on établissait que, réellement, Robert Campin a été un peintre réputé et le chef d'atelier célèbre que l'on dit; que Roger de le Pasture a été son élève et a commencé à Tournai sa glorieuse carrière, avant d'aller s'établir à Bruxelles; qu'enfin, Jacques Daret a été le grand artiste aujourd'hui caché sous la double dénomination de « maître de Flémalle » et de « maître de Mérode ». Nous pensons qu'il en faut rabattre et revenir, pour l'ancienne école de peinture locale, à des proportions plus modestes, mieux en harmonie avec les quelques rares faits établis, avec l'absence complète d'œuvres authentiques, voire d'attributions.

Robert Campin (1), né vers 1378, probablement à Valenciennes, dans le comté de Hainaut, s'établit, vers 1406, à Tournai. De cette date à 1411, on rencontre son nom mentionné dans les comptes de la ville, à l'occasion de différents travaux de décoration: ainsi, en 1410, il polychrome et dore le tabernacle de l'église Saint-Brice et en 1414, la bretique communale. En 1415, il peint des étendards, pour le beffroi, et des pennons de trompettes; en 1418, il taille des fleurs de lis qui seront

(1) PINCHART, *Roger de le Pasture* (Bull. des Comm. roy. d'art et d'archéologie, 1867, p. 489). — DE LA GRANGE et CLOQUET : Ouvrage cité, p. 121 et 211-23. — MAURICE HOUTART, *Jacques Daret*, 1907, p. 7.

Digitized by Google

brodées sur les bannières des arbalétriers; en 1427, il a l'entreprise générale de la chàsse de la ville. A ce propos et interprétant le texte d'un document communal, MM Héris et L. Maeterlinck (1) supposent que Campin « fut à la fois peintre et sculpteur », ce qui est manifestement erroné.

En 1428, on lui paie 10 livres « pour avoir point et dorêt de couleur à olle, à l'entrée de la halle des jurés, les personnages et images de Saint-Piat, de Saint-Lehire (Éleuthère), du Roy, de la Roynne et de Monseigneur le Dauphin et aultres personnages ». MM. de la Grange et Cloquet accordent une mention spéciale à cet extrait, à ces « peintures à personnages », ainsi qu'ils disent (p. 123). C'est même leur interprétation qui nous a poussé à rappeler le nom de Campin, à propos des deux portraits nos 531 et 532, du Musée de Bruxelles (2), représentant Barthélemy Alatruye, conseiller à la Chambre des Comptes, à Lille, et sa femme, Marie Pacy. L'origine tournaisienne des panneaux blasonnés et la date de 1825 qu'on y lit et qui est si proche de l'exécution de ces « peintures à personnages » autorisaient, plus ou moins, le rappel. Mais un examen plus attentif des textes, nous a amené, depuis, à croire, avec M. Maurice Houtart (3), que MM. de la Grange et Cloquet se sont trompés en croyant à un travail de « peintures à personnages », alors qu'il ne s'agit, en réalité, que d'un travail de polychromie de statues, ornant le porche de la halle. Dès lors, la seule « preuve » que Robert Campin était aussi un peintre de figures et de portraits, s'évanouit.

Les mêmes auteurs attachent également une valeur qui nous paraît très exagérée à un autre « important travail » de notre artisan, travail qu'a fait connaître M. Alex. Pin-

(1) *Roger Vander Weyden et les Ymaigiers de Tournai*, p. 13. (Académie royale de Belgique, *Mémoires couronnés*, t. LX.)

(2) *Catalogue historique et descriptif du Musée de Bruxelles*, 2e édition, nos 531 et 532, p. 32.

(3) *Jacques Daret, peintre tournaisien du XVe siècle*, 1907, p. 11.

Digitized by Google

chart » (1). Celui-ci, après la révélation du susdit travail, entrepris avec le peintre Beaumetiel, avait lui-même conclu : « Nous n'avons jusqu'ici trouvé à mentionner aucune œuvre de cette importance, due à ces deux artistes » (2). Voyons donc, d'un peu près, de quoi il s'agit et la part qui y revient à Campin.

En 1438, meurt, à Tournai, un certain Regnard de Viersain, qui lègue, par testament, une somme de 10 livres de gros, à la chapelle de Saint-Pierre, pour être employée à y « faire poindre la vie et passion de benoit glorieux Saint-Pierre ».

Précisément, Saint-Pierre était la paroisse de Robert Campin. En 1425, il avait été élu *eswardeur,* c'est-à-dire député de la paroisse aux Consaux, et, en 1427, il était devenu *égliseur*, c'est-à-dire fabricien de la chapelle, si bien que lorsque le legs Regnard de Viersain échut à celle-ci, c'est à Campin qu'il fut fait appel, ainsi que cela résulte du document suivant :

« *A maistre Robert Campin, pointre, pour son sallaire d'avoir premierement fait le patron de le vie et passion dudit monseigneur saint Pierre, pour monstrer icelui à plusieurs maistres, pour en marchander et trouver le meilleur marchiet que faire se parra, et en avoir eu son advis et conseil ;* sur ce : viij s. de gros, valant lvj sols iiij deniers. »

« *Item, à Henry de Beaumetiel, poindre, pour avoir marchandé à lui par le moyen dudit maître Robert, de poindre en draps de toille ladicte vie et passion bien et deuement selon ledit patron, comme il appartenoit : vij livres de gros, valant xlcx livres viij solz ij deniers.* »

Si l'on s'en rapporte aux termes fort précis de ce document, comment faut-il envisager le rôle de Robert Campin dans l'exécution du legs Regnard de Viersain ?

(1) Ouvrage cité, t. XXI, p. 123.

(2). *Quelques artistes et artisans de Tournai*, p. 56. Voir aussi : Archives de Tournai. *Testament*, nos 801, 806, 1141 et 1207.

Digitized by Google

Ancien eswardeur de la paroisse, ancien membre du Conseil de fabrique de la chapelle, homme compétent, puisqu'il était peintre de son métier, Campin est chargé par les fabriciens de 1438, non de la décoration elle-même, probablement parce qu'il n'avait pas le talent voulu pour une telle entreprise, mais des mesures administratives à prendre en vue de son exécution par un confrère de Saint-Luc. Il fait d'abord un patron, c'est-à-dire il dresse une esquisse générale de la chapelle, avec la place que doivent occuper les divers épisodes de la vie et du martyre de son saint patron et leurs dimensions. Ce plan, il le soumet à plusieurs peintres, leur demande des devis, négocie avec eux, marchande et, finalement, donne ses avis et conseil sur le choix fait, celui d'un certain Henry de Beaumetiel — que les archives tournaisiennes signalent, plusieurs fois, comme ayant entrepris d'autres ouvrages, notamment, en 1445, des peintures à personnages, pour le jubé de l'église de Saint-Nicolas et, en 1456, un grand tableau pour la salle des échevins. Les divers épisodes de l'histoire de saint-Pierre que peignit de Beaumetiel, couvrirent 68 aunes de toile.

Ce qui démontre la part plus que modeste que joua Campin en cette affaire, en même temps que le rôle principal n'en saurait être enlevé à de Beaumetiel, c'est la manière dont a été répartie la somme de 10 livres de gros, léguée par Regnault de Viersain. D'après le texte, 8 livres de gros furent attribuées à de Beaumetiel, tandis que 8 sous de gros seulement furent payés à Campin. Il est évident que cette somme insignifiante représente, non des honoraires d'artistes, mais le paiement des débours faits par l'ancien « égliseur », à la demande des exécuteurs testamentaires. Elle ne saurait, en tout cas, aider en rien à démontrer, bien au contraire, que Robert Campin collabora, en l'occurrence, comme on l'a dit, à « un travail important », par « des cartons » (1).

(1) « H. de Beaumetiel exécuta, en 1438, des peintures sur toile, d'après *les cartons* de Robert Campin. » (DE LA GRANGE et CLOQUET, p. 135.) « *La vie et passion de saint Pierre*, dont Campin fit *le croquis*... » (Maurice HOUTART, p. 20.)

Digitized by Google

M Siret semble donc s'être également avancé bien à la légère, en disant : « On assure que Campin était un artiste de *premier ordre* » (1). Cela ne résulte, ni d'un témoignage contemporain, ni d'une tradition, ni d'un ensemble de documents signalant de nombreux et importants travaux, ni d'une peinture authentiquée par une signature ou par une pièce d'archive. Pinchart a, d'après nous, donné sur le peintre obscur, la note juste, dans son étude sur Vander Weyden, en disant : « Le seul titre de Robert Campin à sortir de l'oubli où il est resté jusqu'ici, est d'avoir été le maître de Roger de le Pasture » (2).

Cette dernière auréole devrait même, elle aussi, lui être enlevée, si l'on ne pouvait établir qu'il a, réellement, été le maître de l'illustre fondateur de l'école de Bruxelles.

Examinons donc ce que l'on connaît de positif sur les origines de Roger de le Pasture, dont divers documents concordants établissent, à n'en plus douter, la naissance, à Tournai, à la fin du XIVe siècle ou dans la première année du XVe siècle.

Voici, d'abord, l'extrait du registre des peintres de Tournai, sur lequel on s'appuie, depuis cinquante ans, pour faire de Roger de le Pasture, dit Vander Weyden, un apprenti de Robert Campin : « *Rogelet de le Pasture, natif de Tournay, commencha son appresure* (apprentissage), *le cinquiesme jour de mars l'an mil CCCC vingt-six et fut son maistre Robert Campin, peintre, lequel Rogelet a parfaict son appresure deuement avec son dit maistre* » (3).

Cette mention nous a toujours paru suspecte, non pas comme authenticité, car nous tenons le registre qui la renferme comme très authentique, non pas qu'un déco-

(1) *Dictionnaire des peintres*, 1883, t. I, p. 170.

(2) *Roger de le Pasture*, dit *Vander Weyden*. (*Bull. des Commissions d'art et d'archéologie*, 1867, p. 494.)

(3) Reproduit d'après une brochure : *Roger de le Pasture*, 1905 (p. 7), par M. ADOLPHE HOCQUET, archiviste de la ville de Tournai. Pour la biographie de Roger Vander Weyden et les documents qui le concernent, consulter principalement les travaux d'Alphonse Wauters et d'Alexandre Pinchart.

Digitized by Google

rateur obscur comme Campin, n'ait pu être l'initiateur et le guide d'un futur grand artiste comme Roger, mais, simplement, comme se rapportant à Vander Weyden. En effet, le 5 mars 1426 (1427, style nouveau), celui-ci était âgé d'au moins 27 ans, d'après un document, de 30 ans, d'après un autre. De plus, il était marié et père d'un fils, né à Bruxelles. Il est difficile d'admettre que, dans ces conditions, il se soit mis en apprentissage à Tournai, et, de plus, qu'il ait été inscrit sous le diminutif de « Rogelet », le petit Roger. Il est probable que la mention de 1427 concerne, non Roger, le grand peintre, mais un de ses neveux ou cousins, homonyme obscur.

Cette interprétation, qui n'est pas nouvelle, est d'autant plus rationnelle, qu'une seconde mention du même registre des peintres, celle-ci concernant bien Roger Vander Weyden, achève de compliquer la situation. Elle dit : « *Maistre Rogier de le Pasture, natif de Tournay, fut reçeu à le francise du mestier des paintres, le premier jour d'aoust l'an dessusdit* (*1432*). » Ce second texte provoque également des commentaires :

1° Sur quoi se base-t-on pour faire du « Rogelet », de 1427, et du « Roger », de 1432, un même peintre? Le règlement de la corporation n'exigeant que quatre années d'apprentissage, il est peu admissible que Rogelet, surtout si l'on en fait un homme de génie, ait mis cinq ans et cinq mois à devenir maître. Au surplus, on constate que l'achèvement de son apprentissage est déjà acté, dans la mention de 1427 : « *lequel Rogelet a parfaict son appresure deuement avec son dit maistre* ». Celle de 1432, si elle se rapportait au même apprenti, ferait donc double emploi.

2° La manière dont la mention est libellée démontre qu'il ne s'agit pas d'un apprenti promu au grade de maître, mais d'un maître admis à se faire inscrire à la gilde locale : « *MAISTRE Rogier fut reçeu à le francise du mestier.* » Cette rédaction s'explique très logiquement si

Digitized by Google

Roger, déjà fixé à Bruxelles et appelé à Tournai pour l'exécution d'une commande, s'est, conformément au règlement, fait inscrire à la corporation. Cette interprétation est soutenue par les auteurs qui se sont occupés de l'inscription de Simon Marmion, à la même gilde de Tournai, en 1468, et dont le libellé est identique à celui de l'inscription de Roger : « *Maistre Simon Marmion fut reçeu à le francise du mestier des paintres le xxij*e *jour d'avril l'an mil CCCC LXVIII.* » Pinchart dit : « Il ne faut voir dans cette inscription au registre de la corporation de Tournai, qu'une formalité exigée probablement par les statuts » (1). M. Maurice Hénault, archiviste de la ville de Valenciennes, partage cette opinion : « Il ne faudrait pas en conclure (de cette réception) que notre artiste alla habiter Tournai, même temporairement, mais il avait surtout acquis par cette inscription le droit d'y recevoir des commandes et d'y envoyer ensuite des travaux » (2). C'est sans doute le cas de Roger de le Pasture, auquel, soit le magistrat, soit l'évêque, soit quelque église ou particulier, aura commandé ou acheté une peinture, en 1432.

3° On sait par un document des archives de Bruxelles, qu'en 1436, Roger était, depuis plus ou moins longtemps, peintre en titre de cette ville. Or, il est également assez difficile d'expliquer qu'un peintre fraîchement débarqué du Tournaisis et dont la maîtrise ne datait que de 1432, ait été pourvu du titre de peintre officiel de la ville, à Bruxelles, avant 1436.

4° Une inscription d'un registre de l'ancienne chartreuse de Miraflores, en Espagne, rapporte qu'un triptyque de « maître Rogel, grand et célèbre artiste flamand », que possédait le dit monastère, avait été donné à celui-ci, par le roi de Castille Jean II, qui le tenait lui-même du

(1) *Archives des Arts, Sciences et Lettres*, t. II, p. 205.

(2) *Les Marmion*, p. 10. (Extrait de la *Revue archéologique*, 4e série, t IX, p. 119 et 282.)

Digitized by Google

pape Martin V. Or, celui-ci mourut, en 1431. Roger « n'était pas encore en possession de la maîtrise, disent, à ce propos, MM. de la Grange et Cloquet, qu'il avait déjà acquis une réputation européenne et avait fait pour le pape Martin V, le fameux triptyque qui fut donné au roi de Castille » (1). Est-il possible d'admettre que Roger ait eu « une réputation européenne » à un moment où il n'était encore qu'apprenti ?... Et comment expliquer que le Vatican ait pu posséder et offrir au roi de Castille, un triptyque peint par Roger, un ou deux ans, au moins, avant sa réception à la maîtrise !

Par ces divers motifs, et après une nouvelle étude comparée des textes se rapportant aux débuts de la carrière de Roger de le Pasture, dit Vander Weyden, nous avons rédigé comme suit, l'abrégé biographique de l'artiste, dans la deuxième édition de notre *Catalogue du Musée de Bruxelles* (1er août 1906, p. 206) :

« Nous supposons qu'il quitta jeune sa ville natale, pour aller faire son apprentissage chez Hubert Van Eyck, à Gand. Puis, qu'il s'établit, vers 1418-1420, à Bruxelles, où il acquit la bourgeoisie et la maîtrise et où il épousa Élisabeth Goffaerts, qui lui donna quatre enfants, tous nés à Bruxelles. Vers 1425-1430, il fut nommé « portraiteur de la ville », titre que lui donne un document de 1436, et qu'il porta jusqu'à sa mort. Le 1er août 1432, il se fit inscrire à la franchise du métier des peintres de sa ville natale, avec laquelle il ne cessa d'entretenir des relations. »

Depuis lors, un document découvert dans les archives de la ville de Tournai et signalé, pour la première fois, dans une étude de M. Maurice Houtart, a apporté, à quelques-unes de ces conjectures, le plus sérieux appui. Il établit : 1° que la mention relative à l'apprenti Rogelet,

(1) Ouvrage cité, p. 99.

Digitized by Google

en 1427, ne concerne pas Roger, et 2° que l'année 1432 doit être rejetée comme étant celle de sa maîtrise. En effet, il fait connaître que « le 17 novembre 1426, le magistrat de Tournai offrit huit lots de vin à maistre Roger de le Pasture » (1). Donc, un an avant la prétendue entrée en apprentissage chez Campin et six ans avant la prétendue admission à la maîtrise, à Tournai, un document authentique qualifie Roger de MAISTRE.

Le registre des achats de vin par la commune, qui renferme cette décisive révélation, ne nous dit pas la circonstance qui valut ce don à l'artiste. Mais on connaît la coutume des échevins des Pays-Bas, d'offrir un cadeau, en vin, aux maîtres renommés, de passage dans leur ville. Il faut donc supposer que c'est à l'occasion d'une visite de Roger, à sa ville natale, que le magistrat lui remit ces huit lots de vin, disant ainsi combien la commune était fière du lustre que le jeune peintre jetait, depuis quelques années déjà, sur la cité.

Il est donc aujourd'hui démontré que, contrairement à ce qui se publie depuis un demi-siècle, en s'appuyant sur des documents véridiques, mais mal interprétés, le registre des peintres de Tournai ne mentionne nullement l'entrée en apprentissage de Roger de le Pasture, chez Robert Campin, et pas davantage sa promotion à la maîtrise, à Tournai; enfin, qu'aucun autre document n'établit que Roger passa ses années d'apprentissage chez Campin, étudia, à Tournai, et y commença sa carrière. Il n'est pas fait mention de lui dans le registre de Saint-Luc, pendant les années antérieures à 1432.

Le rôle de Tournai dans la carrière de l'illustre artiste semble, en somme, se borner à lui avoir donné le jour et à lui avoir rendu hommage, en deux circonstances que des documents révèlent : d'abord, en 1426, par le don de huit lots de vin; ensuite, en 1464, en brûlant

(1) *Jacques Daret*, 1907, p. 32. Archives de la ville de Tournai. Comptes d'entremise. Présents de vin, 1426 et 1427.

Digitized by Google

en son honneur, pour quatre et demi gros de chandelles devant saint Luc, à l'occasion de son service funèbre, au lendemain de sa mort, à Bruxelles (1).

Lorsqu'en 1854, M. Génard (2) a fait connaître l'existence du Registre des peintres de Tournai et qu'en 1867, Pinchart a fait ressortir, avec raison, l'importance de ce document, on a pu croire, trompé qu'on a été par la similitude des prénoms, qu'on possédait, enfin, des dates et des faits positifs, concernant les débuts de la carrière du chef de l'école bruxelloise, sur lequel Alphonse Wauters (3), notre oncle, avait, quelques années auparavant, appelé l'attention. Mais la valeur d'un document est rarement absolue. Il convient d'en user avec prudence et discernement, en le soumettant à une critique sévère. Or, personne ne contestera que dans le cas qui nous occupe, les mentions ne se présentent pas sous un jour qui écarte toute incertitude. Le registre est authentique, mais ses deux inscriptions ont été mal interprétées. Le document nouveau le prouve à suffisance.

C'est également, pensons nous, une fausse interprétation des textes, qui a permis de soutenir l'identification de Jacques Daret, avec l'un des maîtres inconnus de l'école flamande des Pays-Bas, au XV^e^ siècle. « Daret était un artiste de premier ordre » disent MM. de la Grange et Cloquet (4). M. Hulin va plus loin encore dans l'éloge; il déclare que, pendant le deuxième tiers du XV^e^ siècle, après Jean Van Eyck et Vander Weyden, « Jacques Daret était le maître le plus considéré et le plus en vue de tous ceux dont les archives nous ont révélé les noms » (5), hommage des plus vifs, puisque ce deuxième tiers du

(1) PINCHART, *Roger de le Pasture*, p. 442.

(2) *Luister van S. Lucas gilde*, p. 27.

(3) *Roger-Vander Weyden, ses œuvres, ses élèves et ses descendants.* (*Revue universelle des Arts*, t. I et II.)

(4) Ouvrage cité, p. 131.

(5) *Catalogue critique*, p. XXXVIII.

Digitized by Google

XV^e^ siècle a compté des artistes tels que Pierre Christus, Thierri Bouts, Juste de Gand et Simon Marmion.

Sur quoi donc est basée une appréciation aussi flatteuse ?

On trouve déjà le nom de Jacques Daret (1) parmi les aides de Campin, en 1418. Neuf ans plus tard, il est inscrit comme apprenti, à Saint-Luc, où il est enfin reçu maître, le 18 octobre 1432, donc après quatorze ans de préparation.

Sa carrière se divise en trois périodes. La première, qui va de 1432 à 1444, se passe à Tournai ; elle n'a pas laissé la moindre trace, dans les archives. La seconde s'étend de 1444 à 1460 environ. Le peintre s'est établi à Arras. Les seules mentions de son nom, dans les documents de cette époque, sont relatives à l'exécution, en 1449, pour l'abbé de Saint-Vaast, 1° d' « ung patron de toille de couleur a destempre, contenant XII aulnes de lonc et IIII aulnes de larghe ou environ, ouquel est *listoire de la Résurrection de Nostre Seigneur Jhésu Christ* », d'après lequel une tapisserie de haute-lisse a été faite (2) ; 2° à celle de dessins pour une croix monumentale et un lampier, destinés à l'abbaye de Saint-Vaast, et 3° à la dorure d'une colombe, de candélabres et d'un support de l'église du même monastère (3). Enfin, la troisième période, voit Daret de retour, à Tournai. Cette fois, son nom se rencontre dans les archives, en 1461, à propos du seul travail connu que lui confia sa ville natale : la peinture d'une statue représentant un *Couleuvrinier* et destinée à l'une des tourelles du beffroi : « *A maistre Jacques Daret,* dit le compte, *pour son sallaire d'avoir point le personnage de pierre sur la tourelle ou fiolle du Belfroy, 9 livres* » (4).

(1) DE LA GRANGE et CROQUET ouvrage cité, p. 130, et MAURICE HOUTART, idem, p. 23.

(2) H. LORIQUET, *Note sur les tentures de hautelisse possédées par l'abbaye de Saint-Vaast ;* et dans DE LA GRANGE et CLOQUET, p. 131.

(3) Charles DE LINAS, *Les dinandiers belges en Artois, au XV^e^ siècle.* (*Revue de l'Art chrétien*, 1884, p. 475.)

(4) DE LA GRANGE et CLOQUET, ouvrage cité, p. 224.

Digitized by Google

Évidemment, personne n'eut songé à faire de Daret l'un des peintres de la « pléiade d'artistes qui forment à la Maison de Bourgogne une couronne incomparable », si pour toute documentation, on n'avait eu que ces pauvres mentions. Mais Daret a, en outre, à son actif, sa collaboration aux travaux de décoration nécessités, en 1454, par le banquet du « Vœu du Faisan », à Lille, et, en 1468, par un chapitre de la Toison d'Or, suivi du mariage de Charles le Téméraire avec Marguerite d'York, à Bruges.

On sait par les chroniques d'Olivier de la Marche (1) et par les comptes des contrôleurs des finances (2), ce que furent ces fêtes, où les ducs de Bourgogne déployèrent un faste inouï. Le chroniqueur décrit minutieusement la décoration de la salle et des tables du banquet, surchargées de surtouts machinés et d'accessoires; celle des entremets qui furent représentés entre chaque service; celle des rues de Bruges, magnifiquement tendues de draps d'or et de soie, de tapisseries et « d'histoires », le long du parcours du cortège et devant le palais du duc. L'exécution de ces décors et de ces accessoires provoqua la réunion, à Lille, d'abord, à Bruges, ensuite, de nombreux peintres, presque tous gens de métiers, dont les noms, hormis deux, sont quasi oubliés aujourd'hui.

L'organisation artistique de la fête de Lille fut confiée à Colart le Voleur, de Hesdin, et Pierre Coustain, de Bruges, peintres et varlets de chambre de Philippe le Bon, ainsi que cela résulte de la mention suivante des comptes :

« *A pierre Coustain et Colart le Voleur, peintres, pour vacacions par eulx faictes à avoir ouvré de leur mestier, à l'avancement des ditz entremetz, par appointement fait avec eulx, chascun vingt livres, soit XL livres.* »

(1) Henri Beaune et J. d'Arbaumont, *Mémoires d'Olivier de la Marche*. Paris, 1885. — *L'ordonnance du banquet que fit à la ville de Lille, très hault et très puissant prince Philippe*, etc., *t.* II, p. 340. — *Les Noces de Monseigneur de Bourgoingne et de Madame Marguerite d'Yorck*, *t.* III, p. 101.

(2) C^te^ de Laborde, *Les ducs de Bourgogne*, Banquet de Lille, *t.* I, p. 422; Fêtes de Bruges, *t.* II, p. 292. Voyez aussi : Chanoine Dehaisne, *Archives du Nord*, *t.* IV.

Digitized by Google

Les autres salaires ne sont pas établis globalement, par vacation. Ils sont fixés, en sous et par jours ouvrés. Les artisans les mieux payés furent : Jacques Daret, de Tournai, qui reçoit 20 sous et était accompagné de quatre varlets, taxés respectivement à 6 et 8 sous; Saladin de Stoevere, Jean Hennecart et Pierre Van Elle qui reçurent chacun 16 sous.

Voici le texte de l'extrait relatif à Daret :

« *A Jacques Daret, aussi paintre, pour lui et quatre varletz du mestier qui ont ouvré avec luy, assavoir deux unze jours et les autres deux dix-neuf jours, et ledit Jacques unze jours, aux quelz a esté tauxé assavoir audit maistre chascun jour, vint solz font XIL, et à ses compagnons les deux pour les dits unze jours, chacun huit solz par jour, font VIII l., XVI s., et les autres deux jours les dis XIX jours au prix de six sols par jours valent CXIII s.* » (P. 196, C. R.)

A Bruges, ce furent les peintres en titre du Téméraire, Jean Hennecart et Pierre Coustain, qui, avec les seigneurs de la Maison ducale, firent « ordres et ordonnances... aux maistres paintres, tailleurs d'ymaige, charpentiers, escrigniers et autres ouvriers estrangiers qu'on a envoié quérir par l'ordonnance de MDS... pour ouvrer et faire les dits entre metz ».

La liste s'ouvre par les noms de deux Tournaisiens, Jacques Daret avec deux aides, et Philippe Truffin également avec deux aides, suivis de deux Bruxellois, Franc Stoc, avec trois aides, et Liévin Van Latte (probablement Van Lathem). Daret et Stoc sont les plus hauts taxés : chacun d'eux reçoit pour son salaire personnel, 24 sous par jour; un Gantois, Daniel de Ryke, en reçoit 20; Truffin et Van Lathem en reçoivent 18.

Voici la mention relative à Daret :

« *A Jacques Daret, maistre paintre demourant à Tournay, conduiteur de plusieurs autres paintres soulz lui, paie pour XVI jours, qu'il a ouvré de son mestier aux antremetz*

Digitized by Google

dont dessus est fait mention ... au pris de XXIIII s. pour son salaire et III s. pour sa despense de bouche ... »

Ses deux aides sont nommés Jacquelotte et Massin, de Tournai; ils reçoivent respectivement 8 et 9 sous.

Plusieurs auteurs avancent que Daret eut la direction des travaux. C'est une supposition toute gratuite. Cela ne ressort aucunement des textes. Au contraire, les peintres ordinaires du duc sont cités, en plusieurs endroits des comptes, comme ayant rempli cet office. A Lille, Daret ne figure pas même en tête de la liste. A Bruges, il n'est pas non plus le mieux payé de tous, puisque Stoc, un obscur peintre bruxellois, reçoit le même salaire que lui.

Quel a été sa part dans l'exécution de la décoration des salles et entremets? Rien dans les comptes ne permet de l'entrevoir. Nous rappellerons seulement que l'une des spécialités des peintres tournaisiens, fut l'exécution de peintures à figures, sur tissus, de ces toiles peintes qui précédèrent les tapisseries. Nous avons vu Henri de Beaumetiel peindre des toiles de ce genre, à la demande de la chapelle Saint-Pierre. Peut-être peut-on supposer que Daret excellait également en cette fabrication (1).

Or, c'est principalement sur le fait de sa collaboration aux travaux décoratifs de Lille et de Bruges, joint à la croyance que Roger Vander Weyden avait été son condisciple, dans l'atelier de Robert Campin, que s'est appuyé M. Georges Hulin (2) pour auréoler d'une gloire inattendue, l'obscur artisan tournaisien, dont aucun tableau n'est signalé, nulle part, et pour l'identifier avec l'admirable artiste anonyme flamand, auteur des trois panneaux de l'Institut Staedel, à Francfort, et auquel M. von Tschudi a consacré une étude importante, sous le titre : *Der Meister von Flemalle* (3). L'hypothèse de M. Hulin a reçu déjà un accueil favorable de la part de plusieurs éru-

(1) M. HOUTART, *Jacques Daret*, p. 19-20.
(2) *Exposition des Primitifs flamands*. (*Catalogue critique*, p. XXXV.)
(3) *Jahrbuch der K. preussischen Kunstsammlungen*, 1898, fasc. I et II.

Digitized by Google

dits et catalographes, notamment de M. James Weale (1).

De la comparaison des salaires qui lui furent payés, à Lille et à Bruges, avec ceux accordés à des peintres de mérite reconnu, comme Marmion et Vander Goes, le savant professeur en arrive à conclure que Daret, qui reçut un salaire plus élevé que ces artistes, les égalait, s'il ne les surpassait même, en talent et en réputation.

Nous le répétons, le témoignage d'un document contemporain est un appoint aussi rare que précieux; mais encore importe-t-il de ne pas tirer de son texte des déductions hasardeuses. Comme on vient de le voir, les titres de Daret à l'honneur d'être choisi pour incarner le maître de Flémalle, sont bien minces. C'est une déduction bien risquée que de dire de lui qu'il fut un grand peintre parce qu'à Lille et à Bruges, il reçut 4 sols de plus par jour, que certains de ses confrères en entremets, alors qu'aucun historien ancien ne cite son nom, qu'aucune tradition ne célèbre son talent, qu'aucun document ne dit qu'il ait jamais peint un tableau; qu'aucune pièce ne signale de lui une peinture, hormis la confection sur toile et à la détrempe, d'un patron de 12 aunes de long et le peinturage d'une statue de pierre.

Ajoutons qu'à cette époque où la décoration jouait un rôle capital dans les fêtes et banquets, les peintres-décorateurs n'étaient pas moins honorés que les artistes peintres. Une même gilde les réunissait et les confrères les appelaient, indistinctement, aux fonctions de doyen et de juré. A la cour, certains de ces décorateurs de statues, de retables, de blasons, de pennons, de bannières et de dais, obtenaient, tout comme certains peintres de tableaux, le titre officiel de peintre et de valet de chambre du prince. Ne voyons-nous pas l'artisan Daniel Daret, frère de Jacques, succéder au grand Jean Van Eyck, en qualité de peintre et de valet de chambre de Philippe le Bon? Pierre Coustain remplit ces mêmes fonctions près de

(1) *Catalogue de l'Exposition des Primitifs flamands, à Bruges*, 1902, p. XIX.

Digitized by Google

Charles le Téméraire; Jean d'Hervy, près de Philippe le Beau; Jacques Van Lathem près de Philippe et de Charles-Quint. Aucun document cependant ne fait mention de tableaux que l'un ou l'autre de ces quatre artisans auraient peints. En ce qui concerne plus spécialement Daret, il faut reconnaître qu'un si complet et si unanime silence de la part des documents, des chroniqueurs et des historiens, serait un fait absolument inexplicable et sans précédent dans l'histoire de la peinture flamande, si, réellement, ce peintre était, comme on le suppose, l'auteur du magnifique ensemble d'œuvres que M. von Tschudi a placé provisoirement, sous la rubrique : « Maître de Flémalle ». D'autre part, le style de certaines peintures de ce maître, telles que les panneaux de Francfort, de Dijon et de la collection Salting, les portraits de la National Gallery et du Musée de Berlin, évoquent un artiste des débuts du siècle et non un peintre qui, reçu maître, en 1432 seulement, mourut après 1468.

Nous concluons donc à l'improbabilité de l'hypothèse qui fait un seul et même artiste du maître de Flémalle et de Jacques Daret. Celui-ci, à notre avis, a été exclusivement un entrepreneur de décors, non un peintre de tableaux et de portraits. Ce que l'on sait de sa biographie et de ses travaux, n'est pas fait pour jeter grand lustre sur l'école de Tournai.

Faut-il espérer davantage de maître Louis et de son élève, Philippe Truffin?

Jean Lemaire, dans sa *Couronne margaritique*, parle avec éloge d'un peintre appelé Louis, dont il ne désigne pas le nom de famille :

Et de Tournay plein d'engin célestin
Maître Loys dont tant discret fut l'œil.

Ce peintre aux procédés angéliques, n'est connu que par ces deux vers, plus une mention des archives de l'église Sainte-Marguerite, dont, en 1460-61, il polychroma

Digitized by Google

et dora le retable sculpté, en même temps qu'il peignait deux saints Jean, sur les volets extérieurs (1). Pinchart pense qu'il ne saurait être que Louis Leduc (2), lequel fut reçu, en 1453, à la franchise du métier et eut pour élève, en 1457, Philippe Truffin.

Quant à ce dernier, il est l'unique peintre tournaisien qui, d'après les vieux comptes, aurait manifesté quelque activité artistique, de 1460 à 1506. En 1468, il travaille, en même temps que Jacques Daret, aux entremets de Bruges, mais il est, en outre, signalé, à diverses reprises, comme ayant polychromé des retables d'autel, exécuté certaines peintures sur leurs volets et aussi quelques tableaux, même « point au vif plusieurs personnages », ainsi qu'il résulte de l'inventaire du mobilier qu'il délaissa, au moment de sa mort, en 1506 (3).

Malheureusement il n'est pas plus permis d'apprécier la subtilité si vantée de la vision de maître Louis, que le talent pictural de Truffin : leurs ouvrages, à tous deux, restant aussi ignorés que ceux de leurs prédécesseurs, Campin et Daret.

C'est en vain qu'au sujet de ces quatre peintres obscurs on recherche, dans les églises du Tournaisis, aux musées de Tournai et d'Arras, à l'Exposition des Primitifs flamands, en 1902, des Primitifs français, en 1904, et de la Toison d'Or, en 1907, l'existence d'une seule peinture attribuée à l'ancienne école de Tournai.

Il n'est parlé de celle-ci que dans quelques ouvrages d'archéologie ou d'histoire, jamais dans un catalogue de tableaux.

L'histoire de l'art aux Pays-Bas présente, en de nombreux chapitres, des lacunes décevantes, des obscurités

(1) MAURICE HOUTART, *Jacques Daret*, p. 40.

(2) *Les Historiens de la Peinture flamande*, dans les *Notes et Additions* à la traduction française des *Anciens peintres flamands*, par CROWE et CAVALCASELLE, t. II, p. CCXLVI.

(3) DE LA GRANGE et CLOQUET, ouvrage cité, p. 143 et 262.

Digitized by Google

qui paraissent insondables, des inconnues irritantes, des problèmes qu'on désespère de solutionner. La route est sombre, pleine d'embûches, de tentations et de surprises. On hésite. On n'avance qu'en tâtonnant, en trébuchant, en s'égarant... Puis, tout à coup, jaillit un filet de lumière qui éclaire, un instant, la nuit et permet de se reconnaître et de s'orienter. Tel le document nouveau, relatif aux présents de vins du magistrat de Tournai.

Avant de s'engager dans de nouvelles investigations, il est, alors, prudent et utile de remonter aux sources et de remettre les choses au point.

A.-J. WAUTERS.

Digitized by Google

JURIDICTION POUR FONCTIONNAIRES

Tous les corps sociaux constitués sur le pied d'une dépendance hiérarchisée, sous prétexte de bonne administration, sont sous la contrainte d'une discipline qui, souvent, dégénère en servitude. C'est le cas de toutes les administrations, publiques ou privées, défensives (armée, police, etc.) ou actives.

Les fonctionnaires, pour les délits de droit commun, redeviennent citoyens et sont soumis aux tribunaux qui les concernent. Leur peine peut même être aggravée par le fait que le jugement judiciaire se double d'un jugement administratif qui les prive de leur emploi et, par suite de la déconsidération et du manque de ressource, les jette définitivement dans les bas-fonds sociaux.

Au point de vue moral il n'y a rien. La réglementation administrative délègue à la hiérarchie une intervention plus ou moins délimitée. La procédure se poursuit dans le même milieu, avec des fonctionnaires intéressés personnellement aux solutions, la libre défense est de fait combattue par le pouvoir hiérarchique. Une enquête peut être annihilée par la façon dont elle est ordonnée ; elle peut aboutir à un résultat arrêté, par des procédés d'intimidation.

Si dans les conflits de l'espèce les chefs se ménagent et entrent en composition, il n'en est plus de même des humbles rouages, de ceux qui ont le poids du service actif, de ceux auxquels la nation doit surtout sa marche organique et la prospérité des affaires. Ils sont tenus dans une servitude étroite et ils n'ont droit qu'à l'obéissance.

Digitized by Google

A plusieurs reprises, les fonctionnaires ont cherché dans la mutualité un frein à l'arbitraire. Ils n'y ont jamais réussi. Le socialisme a pu, dans une certaine mesure, émanciper l'ouvrier, et, par la publicité de ses doléances, éclairant l'opinion publique, il a créé des mouvements en sa faveur; les ouvriers de l'État en ont quelque peu bénéficié.

Mais le fonctionnaire bourgeois n'a pu réaliser pareil objectif; il a toujours rencontré contre lui l'unanimité des forces politiques.

Des considérations électorales ont été mises en avant pour l'empêcher de veiller à ses intérêts matériels, les coopératives de consommation lui sont interdites. On sait pourtant combien elles pourraient lui être utiles, les traitements qu'on lui alloue ne répondant plus aux exigences actuelles de la vie. Méconnaissant la dignité de son rang, le fonctionnaire mal payé devient un chasseur de dots et un chasseur de menus emplois, dont il prive de plus besoigneux que lui.

M. Clémenceau, dont le libéralisme éclairé ne peut être suspecté, n'a-t-il pas fait récemment (22 février 1906) cette déclaration, aux instituteurs français :

« Vous ne trouverez pas facilement un ministère qui consente à livrer le gouvernement à une bureaucratie syndicale. Quant à moi, je suis responsable devant la Chambre, qui peut me renverser si elle le juge convenable, mais je ne le suis pas devant mes subordonnés qui ne peuvent pas avoir le droit de m'imposer leur volonté. »

Comme le pouvoir change l'optique des choses et prête à l'autocratie! L'appui mutuel pour la défense des intérêts communs *livre le gouvernement à une bureaucratie!* Le ministre responsable devant la Chambre, ne l'est plus devant ses subordonnés! Ceux-ci ne peuvent lui imposer leur volonté!... Nous nous refusons à voir dans ces paroles le moindre esprit de libéralisme (1).

Si le gouvernement suscite un mouvement défensif dans un groupe de citoyens qui s'offrent à la discipline par goût et par

(1) Peu de jours après, un autre ministre libéral déclarait ne pas vouloir la prohibition de l'absinthe pour des motifs... fiscaux.

Digitized by Google

tempérament, peu aptes au *self help* et à l'indépendance, appartenant à toutes les opinions et flirtant volontiers avec le conservatisme, c'est qu'il a des reproches à s'adresser : de même que la fonction crée l'organe, la réaction dérive de l'action abusive. C'est le fonctionnaire qui est surtout livré à la bureaucratie, et à une bureaucratie rendue incompétente par la nature plus mécanique de ses attributions. Il est absurde de prétendre que celui qui a la responsabilité de sa gestion vis-à-vis du pays, perd cette responsabilité vis-à-vis de ses propres troupes, alors qu'il en est le chef suprême. Diriger n'est pas dominer. Sa responsabilité est au contraire aggravée par le fait qu'il choisit ses sous-ordres, ceux qui doivent l'éclairer, ceux qui ont à exécuter ses décisions. Les subordonnés ne songent guère à *imposer leur volonté;* ils n'ont d'autre volonté que le respect des règlements qu'ils ont acceptés et le respect de leur personne.

Derrière cette déclaration ministérielle, faite de sang-froid, dans une conversation amicale, on aperçoit ce fond de despotisme que réveille le pouvoir. M. Clémenceau eût été incontestablement plus éloquent, plus persuasif et plus équitable s'il s'était trouvé dans les rangs des instituteurs.

Il n'est évidemment pas question de s'insurger contre les devoirs librement consentis; il y a contrat tacite entre le gouvernement et le citoyen qui accepte une fonction de l'État ; l'engagement est réciproque. Mais quand le fonctionnaire a rempli sa fonction, il est, ou du moins, il doit être quitte et libre, et il redevient un citoyen ayant les devoirs, mais aussi les droits de tous les autres citoyens. C'est un citoyen et non un serf; or, on le traite en serf et non en citoyen : il doit appartenir corps et âme à l'administration et il est réquisitionnable au gré de l'autorité; ses promotions, surtout dans un petit pays de parlementarisme, sont dépendantes de sa servilité, de son abaissement moral.

Pourtant il reste contribuable; il n'est pas dispensé du service militaire, direct ou civique; il est électeur; il est éligible en droit, si pas en fait; il conserve donc bien les caractères du citoyen.

Digitized by Google

Mais s'il est contribuable, il a le droit de discuter l'emploi des impôts, au même titre que tous les contribuables. S'il doit sa vie à la patrie, il a le droit d'émettre son avis sur les causes qui peuvent mettre la patrie en péril, sur les conquêtes des territoires coloniaux, sur les meilleurs systèmes de défense. S'il est électeur, il a le droit de s'intéresser à tout ce qui concourt à la gestion nationale, à la civilisation, seul ou dans les groupes politiques, scientifiques ou philosophiques qui sont à sa convenance. Il possède ces droits pour le triple motif qu'il est patriote et intéressé personnellement à l'évolution sociale rationnelle; qu'il doit, comme père de famille ou comme éducateur, veiller aux intérêts de la génération qui suit, et, en troisième lieu, précisément parce qu'il est fonctionnaire, qu'il est mieux éclairé sur l'organisation directrice de la nation que le cabaretier du coin auquel personne ne songe à contester les mêmes droits.

Si les rouages gouvernementaux sont bien réglés, l'État aura toujours ses fonctionnaires avec lui, avec la raison simple qu'il représente la paix, la sécurité et l'aisance, et que le fonctionnarisme ne se désunira jamais pour perdre tous ces avantages sur un coup de dé politique.

Les gouvernements qui remplacent l'équité par la faveur et l'injustice sèment le ferment de leur désorganisation et de leur déchéance.

Nous n'en sommes pas à la gestion idéale, et ce n'est certes pas l'exacerbation du mercantilisme moderne faussant toutes les institutions et gangrenant les esprits, qui favorisera le perfectionnement moral des sociétés.

Les fonctionnaires restent donc sans défense contre les abus d'autorité, et l'on en a d'autant plus facilement raison que, mal payés, on les tient par l'étroitesse des besoins matériels, comme moralement on les attache par la menace de la déconsidération. C'est cette situation qui explique, sans l'excuser, la déplorable mentalité d'un trop grand nombre de ceux qui doivent l'exemple de la dignité et des vrais devoirs civiques.

Certes la création d'une juridiction d'honneur en faveur des

Digitized by Google

onctionnaires — déjà défendue maintes fois, toujours sans succès, malgré l'adhésion tacite du fonctionnarisme — serait superflue si l'organisation administrative répondait à son but fondamental : le meilleur service au profit de la collectivité nationale. Mais l'homme est l'homme, et l'on préviendra difficilement ce déséquilibre mental qui fait que l'homme se confond avec le titre, et qu'il s'imagine devenir supérieur avec les progrès de ses promotions. Le plus souvent l'orgueil, un orgueil parfois dissimulé sous une apparence égalitaire, en fait un autocrate au petit pied qui se venge des déboires et des servilités de ses débuts. Les rapports sont froids, grossiers et les règlements deviennent d'une application draconienne... pour les petits seulement.

On devine le désarroi, les haines contenues, le trouble des relations confraternelles, et finalement la mauvaise administration, plus paperassière qu'effective, que l'on doit à un groupement sans lien, sans affection, sans émulation, dont on a tué le sentiment du devoir en portant atteinte au droit sacré de chacun : le respect de la personne.

Il est bien rare qu'un fonctionnaire réellement capable s'abaisse de la sorte : tous ses actes prouvent son équité et sa supériorité ; il ne sévira que contre son gré et à bon escient. Mais combien en est-il qui représentent : *The right man in the right place ?*

A l'autre bout de l'échelle, tout au bas, on trouve le danseur qui remplace le calculateur, et celui-là aime à danser sur la tête de ses subordonnés. C'est pour ceux-là qu'un tribunal d'honneur s'impose, et s'impose d'autant plus, que si les conflits sont rares et aisément aplanis avec les chefs médiocres mais tranquilles, que s'il n'y en a jamais avec les chefs méritants, par contre ils abondent avec les incapacités qui ne réussissent pas à obtenir la servilité la plus absolue et qui règnent par la menace et la terreur.

Nous pourrions dresser une liste aussi édifiante qu'écœurante d'abus de pouvoir commis contre un seul fonctionnaire (vexations, grossièretés, rapports calomnieux, opposition à une majoration régulière de traitement, violations du règle-

Digitized by Google

ment, désorganisation des cours professés, exclusion des jurys, petites canailleries, etc.), tout ce que peut enfanter la haine d'un sectaire, et cela d'une façon continue, avec l'idée arrêtée de provoquer l'exaspération et d'amener une mesure disciplinaire. Or, on sait combien l'exercice régulier d'une fonction, surtout dans l'enseignement, est préjudiciable au système nerveux, combien de congés pour maladie sont accordés au personnel des écoles. On peut en conclure l'influence néfaste des abus d'autorité sur l'état de santé, sa nuisance pour l'enseignement et le budget — car il faut indemniser les intérimaires. Il est des persécuteurs qui tiennent compte de ces conditions pathologiques pour les aggraver et chercher à se débarrasser de leurs victimes.

Le fonctionnaire est absolument désarmé contre l'arbitraire des chefs. Or, il convient de répéter que ces cas d'arbitraire émanent toujours d'individualités sans éducation et sans instruction, d'un sens moral fort bas, de créatures politiques en dessous de la fonction qui leur est confiée.

Le fonctionnaire ne peut adresser ses doléances aux autorités supérieures que par l'intermédiaire de son chef, première absurdité en la circonstance. Le dossier de ce fonctionnaire, dossier secret, est dressé par ce même chef. Pour l'autorité, la valeur morale des fonctionnaires est subordonnée à la hiérarchie : en principe, un chef a toujours raison contre son subordonné, et dans les cas les plus démonstratifs de la fausseté de cette théorie, une phraséologie tortueuse résoudra le différend au profit du chef... qui reprend ses agissements. La saine raison veut, au contraire, que les incartades d'un chef soient plus sévèrement jugées que les actes d'un subordonné; ce dernier manque totalement d'indépendance sous la multiple pression des règlements, de la direction, de l'inspection, de la direction générale et du pouvoir suprême.

Il est regrettable que les mœurs politiques s'opposent à la désignation d'un ministre spécialiste nommé à demeure. S'appliquant consciencieusement à sa mission, possédant à fond le mécanisme administratif et connaissant son personnel, sa gestion serait féconde, heureuse et des plus honorable, en même

Digitized by Google

temps que des plus facile. Les ministres politiques ont d'autres préoccupations. Aussi les querelles de ménage de leurs sous-ordres les laissent froids ou les importunent (1); si elles sont de nature à troubler la sérénité de leur ciel politique, elles les irritent et tendent à leur faire prendre, sous les apparences régulières de la forme, des décisions injustes, surtout quand le fauteur du désordre a de solides appuis. Peu songent que les têtes hiérarchiques représentent le gouvernement par délégation et que, partant, ils doivent à leur honneur politique, à la sincérité de leur patriotisme et à leur amour-propre de faire un choix impeccable. Si les maisons communales, préposées aux intérêts urbains, doivent être des maisons de verre, à plus forte raison doit-il en être de même pour les institutions officielles, créées pour les services publics, et pour lesquelles on fait appel à la confiance aveugle des parents, qu'il s'agisse des écoliers ou des jeunes employés.

Avec les mœurs politiques qui prévalent, les adversaires du gouvernement seraient heureux de s'emparer des griefs sérieux comme fond d'interpellation.

Mais qu'est-ce qu'un grief sérieux au point de vue politique? Bien des revendications ne peuvent prendre l'envergure d'une émeute ou d'un cataclysme, elles restent personnelles, bien humbles pour un parlement qui a d'autres querelles personnelles à débattre, sans intérêt pour le public qui ne se passionne que pour les grandes joutes. Et l'interpellation, souvent mal posée et plus mal défendue encore, ne sert qu'à consacrer officiellement l'injustice commise.

Le fonctionnaire lésé peut-il recourir à la presse, mettre en pleine lumière ce qui se trame dans l'ombre? La Constitution l'y autorise par ses articles 6 et 18. En fait, il aggrave sa...

(1) On se méprendrait fort en s'imaginant que cette indifférence est limitée à la solution de débats entre petits fonctionnaires. Il y a quelques années, dans une de nos universités, un *trust* de professeurs se forma — et s'affirma dans un vote — pour exclure du bénéfice du minerval un groupe de collègues qui n'étaient pas *personæ gratæ*. En vain l'un des sacrifiés s'adressa au ministre compétent. Celui-ci se défendit d'intervenir et l'injustice fut consommée. Là encore, un tribunal administratif sérieux serait appelé à rendre de nombreux services et à éclairer l'opinion.

Digitized by Google

culpabilité (?) en dévoilant la malveillance qui l'opprime. La presse, au surplus, ne lui est pas volontiers hospitalière : la presse adversaire lui est hostile naturellement, et la presse amie a une crainte des procès qui la rend pusillanime. La presse appartient au public, et celui-ci se désintéresse de tout le mécanisme officiel et surtout de l'enseignement. L'ignorance du public est due au silence de la presse, laquelle devient une affaire, plus préoccupée de sensationnisme que de faire l'éducation du lecteur. Le récit détaillé d'un crime est autrement palpitant que l'examen de la déformation cérébrale chez *nos* enfants.

Il ne reste plus au fonctionnaire que la ressource suprême, la Justice.

L'article 24 de la Constitution ne dit-il pas :

« Nulle autorisation préalable n'est nécessaire pour exercer des poursuites contre les fonctionnaires publics, pour faits de leur administration, sauf ce qui est statué à l'égard des ministres. »

Et l'article 6 déclare que « Les Belges sont égaux devant la loi ».

Pas d'erreur, comme disent nos voisins, le fonctionnaire est sauvé. Mais si, il y a erreur, prétend la justice et il m'appartient de reviser la Constitution. Cet article ne s'applique pas aux fonctionnaires. Si bien fondée que puisse être la réclamation, il y a contrat entre le fonctionnaire et le gouvernement, il y a une réglementation organique qui échappe à ma compétence. Je ne reçois pas la plainte.

Pourtant, relisons... il est bien dit : ... exercer des poursuites *contre les fonctionnaires publics*, pour *faits de leur administration*...

Mais alors, c'est comme l'égalité des Belges devant la loi, la liberté de conscience, etc.!

Les chefs rient de la déconvenue de leurs sous-ordres, se gaussent d'eux, et imaginent des vexations plus pimentées, des coups d'épingle plus multipliés. L'exaspération, si soigneusement entretenue, finie par une révolte ouverte et une main s'abat sur la joue du lâche tortionnaire.

Digitized by Google

Oh! alors, volte-face complète : le ministre sévit et rudement, le parlement s'indigne, la presse blâme, et la Justice, redevenue subitement compétente, fait indemniser le bourreau par la victime et constitue un dossier qui suivra le révolté jusqu'à sa mort, dont les effets s'étendront même à sa descendance.

Cette coalition s'est faite contre qui? Contre un rouage administratif qui demandait que l'on imposât le respect de la réglementation à celui que l'autorité désignait pour l'appliquer; et par application nous entendons la lettre et l'esprit, la pratique rationnelle de l'expérience acquise. Car, il faut le répéter, il n'y a pas d'indiscipline quand l'autorité donne l'exemple du respect de ses propres règlements. Depuis longtemps on l'a reconnu, l'anarchie vient d'en haut et non d'en bas.

On protège l'enfance, on protège les animaux domestiques, on tend à protéger tous les faibles, mais on ne protège pas le fonctionnaire.

Il faut que les intéressés, appuyés par les hommes de cœur, protestent contre ce déni de justice, il faut que la juridiction pour fonctionnaires devienne un article de revendication sociale.

Il suffira de l'instauration de cette juridiction pour réduire à quelques cas isolés son intervention efficace, car la possibilité d'obtenir justice coupera court aux abus. L'abus existe encore dans l'exagération des menues irrégularités, dans la criminalisation d'une inconséquence, poursuivie non dans un réel but de répression, mais en vue de constituer un état de service qui aide aux promotions. Les individualités qui s'abandonnent à de pareilles malpropretés, sous la protection de leur parti, se désignent elles-mêmes à l'exclusion pour indignité.

Un abus, un seul, est déjà socialement des plus dommageables. Dans les établissements d'instruction notamment, il entraîne la défection et la lâcheté des subordonnés, qui par paresse, incapacité ou simple veulerie, ont tout intérêt à se mettre du *côté du manche*. Une camarilla s'organise; espionnage, délations, calomnies suivent, tout le personnel est avili,

Digitized by Google

les uns par l'action, les autres par la complicité tacite du silence, et l'atmosphère de démoralisation déprime lamentablement la mentalité des élèves.

Nous serions à ce sujet partisan d'une mesure radicale. L'expérience nous a appris que, en l'absence des chefs, le corps enseignant sentait sa responsabilité engagée plus directement; sa liberté relative haussait sa dignité, et le travail d'ensemble se montrait supérieur à tous égards à celui produit sous l'état de dépendance, même avec des éléments médiocres. On peut donc préconiser la suppression de la direction personnelle pour la reconnaitre au corps professoral, sous sa responsabilité collective, tout au moins à titre expérimental jusqu'à appréciation saine des résultats (1). Une bonne direction personnelle ne peut pas grand'chose pour l'amélioration de l'enseignement, car elle s'aliène la confiance par un certain autoritarisme et par la captation du bénéfice du travail méritant qui revient à autrui. Mais un directeur incapable est un poison qui détruit radicalement l'institution dont il a la garde.

Le gouvernement n'aurait pas à se plaindre de la juridiction spécialisée que nous défendons : elle mettrait un frein à l'arrogance de ceux qui acceptent ses ordres avec une déférence apparente, mais qui agissent à leur guise. On dirait que le pouvoir devient à leurs yeux une puissance négligeable et qu'un haut protectorat, politique ou religieux, les soustrait au droit commun. Pareille attitude est préjudiciable à l'autorité, car elle fait croire à des contre-ordres secrets, elle prête à l'accusation de duplicité.

La juridiction d'honneur relevant le fonctionnarisme et le protégeant par le droit contre l'arbitraire, enlevant à ce vilain mot de *insubordination* son caractère esclavagiste, vaudra à la nation de meilleurs services, accomplis par des citoyens de plus de dignité et de moralité.

LÉON DUMAS.

(1) Les *Congrès* d'instituteurs belges ont, depuis longtemps déjà, demandé que la direction scolaire soit soumise à un roulement et non plus éternisée dans les mêmes mains. C'est ce qu'ils appellent le *rectorat*, qui existe dans l'enseignement supérieur et pourrait, sans inconvénient sérieux, s'appliquer aux autres degrés des études.

Digitized by Google

JUSTICE ET ARBITRAIRE

L'article de M. Léon Dumas vient à son heure. Le statut des fonctionnaires est à l'ordre du jour parlementaire à Paris et à Rome; chez nous, les professeurs de l'Université de Gand, émus d'un ou plusieurs choix qui ne correspondaient sans doute pas à leurs désirs, ou s'inspirant simplement de préoccupations professionnelles, viennent de formuler tout un projet, destiné à entourer de garanties moins illusoires les nominations dans l'enseignement supérieur; enfin un procès engagé à Bruxelles par M. le docteur De Peron contre son ex-ministre, M. Van den Heuvel, attire fortement l'attention sur les dangers de l'arbitraire en matière administrative; ce sont là tous éléments, actualisant de façon indiscutable les remarques de notre collaborateur.

A ces remarques, fruit d'une expérience qui semble être très personnelle, je voudrais ajouter les miennes. M. Dumas est professeur; je le suis. Nous avons, en dépit des hiérarchies, plus d'un trait commun; nous aimons la science et détestons l'autoritarisme. Que celui-ci s'exerce avec infiniment plus de sans-gêne dans le milieu, où ses fonctions retiennent notre collaborateur, que dans celui où les miennes me forcent à vivre, cela va de soi et ne tient pas autant aux hommes, à leur humeur, à leur courtoisie et à leur générosité naturelle, qu'à des traditions et à des habitudes sociales. L'enseignement supérieur est un ilot abrité dans la vaste mer administrative; le caprice d'en-haut s'arrête au bord; les gouvernements successifs que nous avons eus, en Belgique, ont demandé des

Digitized by Google

collaborateurs aux universités ; je ne sache pas que, sauf les délits de droit commun, ils y aient fait des victimes.

Au surplus, il n'y a pas que la suspension, l'amende ou la révocation qui constituent des pénalités administratives. Il y a encore la faveur allant à quelques-uns aux dépens des autres ; il y a des choix qui constituent de fâcheux précédents et qui humilient ou découragent les collègues ; il y a les yeux fermés sur des abus d'ordre intérieur, qui ne profitent qu'aux amis du pouvoir ; il y a les inégalités, les disparités, les anormalités de toute sorte. Un organisme administratif présente, comme une clinique, toutes les formes imaginables d'un mal qu'à défaut d'un terme plus approprié, j'appellerai le microbe de l'encrier.

Est-ce qu'un ministre serait capable — le voulût-il — de guérir un mal aussi protéiforme? Je ne le crois point. Un ministre est un homme, et de plus, un homme de parti ; de plus, c'est parfois l'homme d'un clan au sein de ce parti, et toutes ces subordinations, auxquelles s'ajoute sa nécessaire incompétence au moins partielle, le mettent à la merci d'agents plus forts que sa volonté, ou pesant sur elle d'un poids qui — sauf pour lui, hélas — est un poids mort ! Et vous comprenez aisément que la constatation s'applique à d'autres « excellences » qu'à un ministre, sous le régime parlementaire. Elle est fondée pour tout administrateur, placé au sommet d'une hiérarchie quelconque. On l'a bien vu à l'Université libre de Bruxelles, dans un conflit récent ; les régions officielles ne sont pas les seules où éclatent des orages, provoqués par de graves conflits administratifs. Partout où le principe d'autorité est impliqué, il y a matière à iniquité ou, du moins, à de fâcheuses apparences d'iniquité.

Ce serait à décourager les gens de bonne foi et à les dégoûter des carrières administratives — les moins lucratives qui soient, si elles offrent certains avantages de stabilité et de sécurité, d'ailleurs appréciables. Mais dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, il n'est point de mal sans remède ; le soulagement de l'humanité souffrante a fait trop de progrès pour qu'il faille désespérer de l'allégement de ceux

Digitized by Google

qui, embrigadés dans des bureaux, des écoles, des usines ou même des casernes, y étouffent, parce qu'ils y subissent une compression inutile ou malfaisante.

Le plus grand, le plus sûr, le meilleur des curatifs, c'est l'opinion publique. On a dit, non sans ironie, que la crainte de l'électeur était le commencement de la sagesse pour un politicien. C'est la crainte du jugement de tous qui empêche la plupart des injustices, ou qui les atténue, ou bien qui les retarde. Avec les moyens de publicité et d'information intensive et contradictoire dont nous disposons maintenant, il est relativement malaisé de commettre un abus de pouvoir ; du haut en bas de l'échelle administrative, l'homme qui veut satisfaire une vindicte ou exercer une tyrannie consciente se demande toujours *ce qu'on en pensera*.

A ce premier remède qui constitue un préventif ou un lénitif, suivant les occasions, vient s'ajouter un autre remède, la loi. La loi ne se désintéresse pas aussi complètement qu'on l'imagine de notre libre arbitre, à nous fonctionnaires; elle règle l'usage du pouvoir qui s'exerce et par nous et contre nous. Depuis la responsabilité ministérielle devant le Parlement jusqu'à la responsabilité civile du chef d'usine, voire du plus modeste employeur, que de modalités restrictives de l'arbitraire !

Et quand je dis : la loi, je pense aussi aux règlements scolaires, règlements de bureaux, règlements d'ateliers. L'armée a sa réglementation, plus minutieuse que tout autre; un sergent ne peut impunément infliger deux jours de salle de police à une recrue, de même qu'un employé communal ne peut être suspendu ou révoqué que sur avis du conseil.

Mais s'il y a des articles de loi, s'il y a des règlements, il n'y a guère de sanction aux uns et aux autres. Le régime de la lettre morte — ou ce qui est pis, le régime interprétatif — est trop souvent le régime commun. Quand un supérieur se met vis-à-vis de son subordonné dans le mauvais cas de le traiter avec partialité, il s'arrange pour le faire aussi avec impunité; quand il le punit sans bonnes raisons, il sait qu'il s'expose à être frappé lui-même. Il l'est, cela s'est vu, cela se voit encore,

Digitized by Google

il ne l'est pas toujours, et j'estime inutile de dire pourquoi.

Pour qu'il le fût inévitablement, il faudrait qu'on créât un organisme judiciaire, qui ne serait ni un tribunal ni non plus une de ces commissions où les hauts fonctionnaires se donnent rendez-vous de loin en loin, autour d'un tapis vert. Il faudrait que le droit d'appel devant des juges, indépendants et impartiaux, ne connût pas de restriction; une juridiction spéciale s'impose.

Il est d'autant plus légitime d'en réclamer l'institution que déjà d'heureux essais ont été faits pour mettre les salariés publics à l'abri de l'arbitraire. Est-ce que les avoués, les notaires et les huissiers, qui sont plus au moins des agents de l'État, n'ont pas leur chambre de discipline? Et, à d'autres points de vue, qu'est-ce qu'une commission d'enquête militaire, sinon une sorte de tribunal professionnel, pour juger les manquements qui échappent au droit commun?

En Allemagne, dès 1873, une loi fut votée qui généralisa ce système, mais en recourant à la magistrature et en l'associant aux fonctionnaires chargés d'apprécier les griefs de leurs collègues ou de punir leurs manquements. C'est en s'inspirant de cette loi qu'un groupe de députés belges (1) rédigea, en 1894, un projet aux termes duquel (chapitre IV, art. 81 et suivants) il devait être institué une juridiction disciplinaire à deux degrés, jugeant « en premier et en dernier ressort en ce qui concerne « les peines de changement d'emploi et de privation d'une « partie du traitement ».

Les chambres de discipline de première instance auraient été composées : 1° d'un juge de paix; 2° de deux fonctionnaires, l'un occupant le même grade que l'inculpé, l'autre un grade supérieur, mais tous deux du même arrondissement administratif et désignés par le sort; 3° d'un fonctionnaire

(1) MM. Henri Bergé, Paul Janson, A. Houzeau, Léon Lepage et Louis Richard signèrent le projet, qui est d'ailleurs d'une bien autre portée, puisqu'il détermine minutieusement les conditions d'admissibilité aux emplois publics, l'avancement, les traitements, indemnités, cautionnements, congés et vacances, etc. C'est un travail complet et de nature à glacer d'effroi un ministre désireux — ce n'est pas exceptionnel — d'en user avec ses subordonnés selon son bon plaisir.

Digitized by Google

désigné par l'administration centrale et siégeant en qualité de ministère public; 4° d'un greffier. Les juridictions d'appel auraient été instituées au siège de nos cours d'appel, et leur composition les soustrayait davantage encore à l'arbitraire ministériel, car, à côté des deux fonctionnaires déjà prévus, on y faisait figurer deux juges désignés par le président du tribunal de première instance du lieu où l'audience se tiendrait; le président devait être un conseiller de la cour d'appel, désigné par le premier président.

Il y avait là un luxe de précautions qui ne pouvait plaire à nos gouvernants. J'ose à peine écrire, mais je pense qu'aucun gouvernement, même libéral, n'en aurait été enthousiaste. Frère-Orban n'eût assurément pas voté des deux mains une formule de restriction aussi nette à un pouvoir qu'il n'estima jamais assez fort. Et comment s'étonner que M. Woeste combattit, dès l'année qui précéda le dépôt du projet de loi, le principe au nom duquel il était formulé : « La Chambre, disait-il, n'a pas à inviter le gouvernement à faire telle ou telle chose; elle n'a pas d'ordres à lui donner, il faut respecter la séparation des pouvoirs »?

* * *

C'est exactement le langage que tenaient, en France, bien avant 1893, les ministres auxquels on demandait quelques garanties légales en faveur de leurs fonctionnaires.

Ou plutôt, en France, on constate que le langage se modifie d'après le régime politique. Sous le règne de Louis Philippe, une proposition réglant l'admission et l'avancement dans les services publics et, par conséquent, aussi les conditions de stabilité et d'indépendance relative des fonctionnaires avait été déposée par un groupe de députés, parmi lesquels Saint-Marc Girardin, de Rémusat, de Gasparin, etc.; il se trouva une majorité de fonctionnaires et d'amis du pouvoir pour en assurer le rejet. Majorité bien faible, il est vrai, car chacun des articles ayant été adopté, au vote sur l'ensemble la pression ministérielle groupa 157 voix contre 156 favorables au projet! Et quand un an plus tard, c'est-à-dire en 1846, la proposition

Digitized by Google

fut représentée par M. de Gasparin (dont j'ai ailleurs raconté la vie si laborieuse et si noblement remplie), que lui opposa-t-on? La prérogative royale.

Sous la seconde République, on ne fut guère plus heureux. La constituante inscrivit à son ordre du jour le statut des fonctionnaires, mais elle ne prit aucune décision. L'assemblée législative trouva bien le temps de discuter un projet de loi déposé le 19 juin 1849, mais elle n'aboutit pas davantage, et tout ce qu'on put lui arracher, ce fut une déclaration laissant aux ministres le soin de formuler les règles qui régissaient l'admission aux emplois. Aveu d'une puissance lamentable, et, comme le dit excellemment M. G. Demartial dans *La Grande Revue* (1), aveu montrant « que la France était prête à renoncer à la liberté ».

Mais voici la troisième République, et il semble qu'avec elle va s'ouvrir une ère de démocratique égalité. Certes, depuis 1871, on a édifié toute une législation ouvrière, réorganisé l'armée et l'enseignement, modifié profondément l'appareil législatif. Mais le statut des fonctionnaires attend encore qu'on le mette debout. Et pourquoi? Est-ce manquer d'initiative parlementaire? Non certes. En 1871 déjà, une « commission de revision des services administratifs » était nommée et se mettait à l'œuvre. Elle proposait de créer un conseil d'administration par corps, ou plutôt de généraliser ce qui existait dans certains services, notamment dans le service financier.

J'avoue éprouver des regrets d'une extrême modération à la pensée que cette initiative fut vaine. Charger de hauts fonctionnaires — car telle eût été la composition de cette commission très décorative — de mettre le holà à l'arbitraire ministériel, c'est charger des capitaines de morigéner leur colonel. Il faut prendre les juges d'un conflit administratif en dehors de l'administration, ou du moins, si l'on a recours à ses lumières, il faut lui donner des contrôleurs indépendants.

Au surplus, le projet de 1871 ne fut jamais discuté. En 1879, un autre vit le jour et fut l'objet d'un rapport que

(1) Fascicule du 10 octobre dernier.

Digitized by Google

M. Demartial, dans son étude, a pris la peine d'analyser. Il n'y a pas à le regretter. Car jamais la bêtise d'un politicien n'apparaît plus pure et plus dogmatisante que dans ce rapport de M. Marcou. Le système du concours, qui était à la base du projet, serait, d'après cet étrange législateur, un système plus aléatoire que la judiciaire personnelle du ministre. Il écarterait les hommes supérieurs (!) sans profit pour la juste répartition des faveurs gouvernementales. Au surplus, sous la République, plus de candidatures officielles, plus de favoritisme, donc plus de pression sur le ministre! On se demande si l'inventeur de ces niaiseries n'a pas voulu se moquer de ceux auxquels il s'adressait.

La vérité est que jamais l'arbitraire n'a autant régné dans les régions administratives que depuis que le peuple est roi. Ce roi a 100,000 têtes et 100,000 appétits. Tel député de mes amis m'avoue avoir apostillé, en un an, 10,000 demandes d'emplois ou de faveurs! Pour le plus modeste emploi, c'est la gamme des interventions de toute sorte, du tricorne villageois au claque des hauts fonctionnaires. Les députés passent un tiers de leur vie à recommander des candidats. Au surplus, le concours, s'il n'est pas l'idéal en matière administrative, est encore la voie la moins ténébreuse du recrutement. Les Anglais, gens pratiques, l'ont adopté sur l'initiative de Gladstone et l'avis de Stuart Mill et, chez nous, il tend peu à peu à se substituer à l'arbitraire des choix, qui n'a que trop régné.

Quoi qu'il en soit, malgré le retour offensif de plusieurs députés et sénateurs, notamment en 1887, en 1894 et en 1901, la France attend encore son statut des fonctionnaires. La Belgique ne l'attend même plus. La proposition Bergé et consorts dort dans les cartons, et nulle autre, à mon su, n'a été produite et défendue à la Chambre. Celle-ci n'a guère d'oreilles, en dehors du vote des budgets et de quelques intermèdes fournis par les interpellations, que pour la classe des salariés du travail industriel et agricole. L'ouvrier en redingote rapée — ou même en redingote plus neuve — n'est pas à la mode aujourd'hui. Il est le pelé, le galeux que les contribuables regardent, dans la rue, avec envie et dépit. Pourquoi s'occuperait-on donc de le

Digitized by Google

mettre à l'abri des ennuis, plus ou moins graves, que lui vaut une profession si moelleuse? On oublie qu'il est des milliers de commis à 900 francs, d'instituteurs à 1,000 francs, et que ces humbles sont des hommes d'une mentalité et d'une sensibilité infiniment plus proche de la nôtre que les ouvriers d'usine et les mineurs de Seraing ou d'Anderlues. C'est très joli, l'égalité humaine (elle n'existe d'ailleurs dans aucune institution), mais c'est aussi très vain. La réforme de l'administration et la réorganisation de l'enseignement me touchent, je l'avoue, davantage que la loi des huit heures. C'est que parmi mes « frères » il en est dont je sais que leur esprit et leur cœur souffrent autant que leur corps, et je n'ai point de scrupule à déclarer que cette triple souffrance fait naître en moi une triple sympathie.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

SULLY PRUDHOMME[1]

(1839-1907)

SA VIE ET SON ŒUVRE POÉTIQUE

d'après sa prose, ses poèmes et quelques poésies et documents inédits.

En étudiant l'œuvre de Sully Prudhomme dans la seconde partie de notre étude, nous allons retrouver les contradictions et les crises qui nous ont frappés dans sa vie; nous constaterons sans cesse l'accord qui existe entre l'homme et l'écrivain.

* * *

Telle que nous avons essayé de la faire connaître dans notre premier article, la vie de Sully Prudhomme va nous expliquer son œuvre poétique.

C'est d'abord son rôle et sa place dans l'ensemble de la littérature française du XIX[e] siècle qui ont été merveilleusement préparés par sa double série d'études scientifiques et littéraires.

L'œuvre de Sully Prudhomme semble destinée à compléter celle de Victor Hugo, en donnant à notre littérature française des poèmes inspirés par une pensée plus précise, plus scientifique. « La pensée moderne partout se précisait », dit avec beaucoup de raison M. Louis Arnould dans une magistrale étude du *Correspondant*; « dans le monde qui fait profession de réfléchir, au romantisme qui avait tout illuminé, lettres et arts, dans la première partie du siècle, avait succédé le positivisme

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 octobre 1907.

Digitized by Google

moins enchanteur, qui regarde les choses de près, étudie les phénomènes à la loupe et scrute avec une consciencieuse défiance les documents : l'ère des démolitions historiques et philosophiques était ouverte, la science critique montait; Littré, Renan et Taine étaient maîtres, pour vingt ans, des avenues de la pensée. Le grand poète, qui avait eu le don royal pour un poète, celui d'évoquer tant de choses, tant de sensations, tant de civilisations et tant d'époques par ses mots et ses rythmes magiques, n'était plus, il faut le dire, que distraitement écouté dans ces laboratoires scientifiques, qui ne se contentaient plus de mots sonores et d'éclatants à peu près » (1).

Ce que la génération contemporaine de Sully Prudhomme réclamait donc, c'était une poésie moins vague et moins flottante que celle de Victor Hugo. On voulait plus d'exactitude, plus de précision scientifique. Et c'est en cela que les études mathématiques du jeune poète furent pour lui une préparation parfaite. Il avait traduit Lucrèce et étudié Kant. C'est donc *un penseur*, *un philosophe* qui entre en scène. Il apporte dans l'expression de ses idées une précision nouvelle, dans ses raisonnements un ordre et une rigueur mathématiques, dans l'exposition des doctrines une logique et une netteté que nous chercherions en vain chez l'auteur de la *Légende des siècles*. Et la philosophie qu'il nous présente est bien *moderne*, bien pénétrée de science et d'observation; elle tient compte des découvertes les plus récentes, des hypothèses de l'histoire naturelle et de la physique. Pour joindre ainsi la science à la métaphysique, ne fallait-il pas un poète doublé d'un savant? Tel est le rôle des poèmes de Sully Prudhomme dans l'ensemble de la littérature française. Après le grand poète *évocateur* que fut Victor Hugo, en face de l'école réaliste qui ne voulait voir que des « tranches de vie », il fut *le poète penseur*, le poète philosophe qui se replie sur lui-même et analyse ses propres expériences.

(1) Louis Arnould, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Poitiers, dans le *Correspondant* du 25 juin 1902; cf. *Quelques poètes*, 1907, pages 389 et 390.

Digitized by Google

Ce caractère *vécu* est précisément celui qui nous frappe le plus dans toute la poésie de Sully Prudhomme. Il a échappé à la plupart des critiques parce que le poète, par une discrétion pleine de délicatesse, n'a jamais trahi par un nom, par une allusion trop personnelle, celles qui l'ont fait souffrir. Bien plus, il a gardé en portefeuille un certain nombre de ses poésies les plus belles, parce qu'elles faisaient allusion à des faits trop précis. Voici des vers de 1866 qui s'adressent à la jeune femme qu'il avait aimée de toute son âme et qui l'avait quitté pour en épouser un autre. Ils viennent d'être retrouvés quelques jours après la mort du poète qui ne les avait jamais publiés. Par une ironie cruelle où l'on sent l'amertume profonde sous la sérénité factice, l'auteur remercie celle qui l'a trahi de lui avoir appris à souffrir et à chanter ses souffrances, car, dit-il, la source unique de la poésie véritable est l'émotion réelle et vivante.

LA SOURCE DES VERS.

Contre les voluptés des plus heureux du monde
Je n'échangerais pas les maux que j'ai soufferts.
C'est le plus grand soupir qui fait le plus beau vers.
Ou railleuse ou perfide, ô femme, brune ou blonde,
Merci! Je dois par vous mes stances à mes pleurs.
Si j'appris à rythmer l'émotion profonde,
Je dois mon chant à mes douleurs.

Contre les voluptés des plus heureux du monde
Je n'échangerais pas les maux que j'ai soufferts.
Pour mon cœur déchiré les cœurs sont grands ouverts :
Il reconnaît en eux ce qui sanglote ou gronde,
Et, quand ils ont crié du fond de leurs malheurs,
S'il trouve en soi toujours un cri qui leur réponde,
J'en dois l'accent à mes douleurs.

Contre les voluptés des plus heureux du monde
Je n'échangerais pas les maux que j'ai soufferts.
L'étoile a plus de prix dans les cieux plus couverts,
Rien de cher ne se livre où la lumière abonde,
L'hiver aide à sentir les intimes chaleurs
Dont je fais le climat de l'Eden que je fonde.
Je dois mon rêve à mes douleurs.

Digitized by Google

L'auteur de ces strophes a parfaitement conscience que c'est la souffrance qui l'a rendu poète. Il sait qu'une douleur *non ressentie* ne se décrit pas avec la même intensité, qu'elle n'est pas communicative et que, seule, l'expérience réelle et vivante est la source de toute poésie. L'imagination à elle seule reste froide et terne quand elle ne travaille par sur des éléments réels.

C'est précisément ce côté trop peu remarqué de l'œuvre poétique et philosophique de Sully Prudhomme sur lequel il convient d'insister.

Car il nous dit lui-même que le principal mérite de son œuvre est *la sincérité*. Dans une préface de *Stances et poèmes* adressée à son ami L. Bernard-Desrone, il indique ainsi le sentiment qui y domine : « Tu me sauras gré d'avoir *toujours* été *sincère*. Je voudrais que cette liberté fût discrète et n'offensât aucune foi, mais le doute est violent comme toute angoisse, et la conviction n'est pas simple. *J'ai dit tout ce qui m'est venu au cœur*. »

Ces quelques mots contiennent la meilleure explication de l'œuvre de Sully Prudhomme; si on en avait tenu compte, on aurait mieux compris ses poèmes, et M. Lanson n'aurait pas dit que la vie du poète n'apparaît guère dans ses œuvres (1). Car c'est précisément la sincérité de cette œuvre qui en explique les contradictions, les tendances diverses, le double courant. L'auteur n'a pas même cherché à mettre dans ses poèmes l'unité qui n'existait pas dans sa vie et dans son âme. Doutes, angoisses, foi qui se cherche, il a tout déposé dans ses poésies. Au lieu de donner à ses poèmes une unité artificielle et trompeuse, il a mieux aimé y laisser subsister les contrastes et les antinomies qui se manifestaient dans sa vie intellectuelle et morale. Son œuvre y gagne en franchise et en émotion communicative ce qu'elle perd au point de vue de l'unité et de la logique.

C'est cette sincérité de la poésie de Sully Prudhomme qui fait de lui l'un de nos meilleurs poètes lyriques. Car, en der-

(1) *Histoire de la littérature française*, 2e édition, p. 1038.

Digitized by Google

nière analyse, le moi est le centre autour duquel gravite toute poésie vraiment lyrique. C'est parce que les vers de Lamartine sont profondément sentis, parce que ceux de Musset sont vécus, que leurs auteurs sont au premier rang de nos poètes lyriques. Et c'est aussi dans la mesure où les poèmes de Sully Prudhomme ont ce caractère de poésie vivante qu'ils ont le plus de valeur pour nous.

Une âme vivante, voilà en effet ce que nous voulons sentir vibrer dans la poésie lyrique. Cette âme qui souffre et qui sourit, qui vibre et qui chante, quelquefois avec une larme au coin de l'œil, voilà ce que nous rencontrons souvent dans le *lied* allemand, et ce qui est si rare dans la chanson française. Dans l'œuvre de Sully Prudhomme, nous trouvons précisément quelques-unes de ces petites pièces qui rappellent les meilleurs *lieder* allemands, et cela certainement sans que le poète s'en soit inspiré. En voici un qui est peu connu et qui a le cachet populaire du *Volkslied :*

Ici-bas tous les lilas meurent,
Tous les chants des oiseaux sont courts,
Je rêve aux étés qui demeurent
. Toujours...

Ici-bas les lèvres effleurent
Sans rien laisser de leur velours,
Je rêve aux baisers qui demeurent
Toujours...

Ici-bas tous les hommes pleurent
Leurs amitiés ou leurs amours ;
Je rêve aux couples qui demeurent
Toujours...

N'avons-nous pas là la douce mélancolie, le rythme et le rêve du *lied* germanique? Pour décrire des aspirations aussi vaporeuses, des sentiments aussi fugitifs, il a bien fallu créer une langue légère et souple, un vers libre et fugitif. Voici maintenant un autre *lied* qui rappelle les strophes populaires du XVI^e^ siècle.

Digitized by Google

Le poète aurait envie d'abolir tout ce qui est imparfait ici-bas; la mort, la séparation, la tristesse, le labeur pénible, les orages et les chaleurs excessives, tout cela serait transformé au gré de ses désirs; une seule chose resterait semblable à elle-même parce qu'elle est la perfection même; et cette chose, cet être, c'est « la mie » du poète, comme auraient dit nos vieux conteurs.

SI J'ÉTAIS DIEU.

Si j'étais Dieu, la mort serait sans proie,
Les hommes seraient bons, j'abolirais l'adieu,
Et nous ne verserions que des larmes de joie,
Si j'étais Dieu.

Si j'étais Dieu, de beaux fruits sans écorces
Mûriraient, le travail ne serait plus qu'un jeu,
Car nous n'agirions plus que pour sentir nos forces,
Si j'étais Dieu.

Si j'étais Dieu, pour toi celle que j'aime,
Je déploîrais un ciel toujours frais, toujours bleu,
Mais je te laisserais, ô mon ange, la même,
Si j'étais Dieu.

L'avant-dernier vers n'est-il pas d'une naïveté charmante dans son admiration aveugle et exclusive de la compagne du poète?

Souvent le savant vient mêler ses réflexions aux comparaisons populaires et nous nous éloignons par cela même du *lied* proprement dit :

SCIENCE ET POÉSIE.

Une forêt, qu'est-elle en soi?
Un cru d'azote et de carbone.
— Mais l'âme y sent on ne sait quoi
Dont la muette horreur l'étonne.

De même, la mer, avec ses beautés grandioses, le zéphir qui nous caresse le visage, l'aquilon qui renverse les chênes, ne sont tous que des composés de sels, d'hydrogène, d'azote, etc.,

Digitized by Google

mais l'âme aime à personnifier ces forces douces ou brutales de la nature ; elle prête un sentiment de colère aux flots irrités, elle donne la figure d'un lutin aimable à la brise parfumée et les traits d'un démon irrité à l'aquilon glacial. Il en est de même pour la colline recouverte de gazon ; l'âme y voit tout autre chose qu'un produit pur et simple d'une convulsion de la nature :

Un aveugle soulèvement
N'a-t-il pas courbé la colline ?
— Mais l'âme y rêve un lit charmant ;
Un tapis que l'Amour incline.

Mais, ici encore, la note mélancolique va terminer la poésie :

La source n'est que l'eau du mont
Qui filtre et dans le val affleure :
— Mon âme, hélas ! voit luire au fond
Une sœur qui l'appelle et pleure...

Parfois une lassitude irrésistible s'empare du poète et annihile sa volonté malgré les efforts qu'il fait pour résister. Dans des vers écrits au crayon d'une main tremblante, probablement peu avant sa mort, en travers d'une petite feuille sans apparence, il se traite de *lâche* et voudrait sauver du néant quelque chose de lui-même :

Lâche, ne sens-tu pas là surhumaine envie,
Pour sauver du néant ta personne et ta vie,
D'arracher de toi-même un éternel lambeau ?
Je suis si fatigué que je glisse au tombeau.

A quoi devaient se rattacher ces vers isolés ? Nous ne le savons pas. Ils ne sont peut-être qu'un gémissement douloureux, une exclamation plaintive, mais ils nous émeuvent comme le dernier cri d'angoisse d'un grand penseur qui se sent mourir.

Peu de poètes contemporains ont mieux décrit les beautés de la nature que Sully Prudhomme. Il a le don d'observation et celui de la description ; dans ses vers, les plus petites choses prennent un sens poétique. Comme Lamartine, comme

Digitized by Google

Heine, comme Geibel, il a trouvé ses plus beaux accents pour décrire les beautés de la plage et de la mer.

Mais le flux roule sa montagne
En y berçant des papillons...

Quand les pêcheurs vont de l'avant,
Les voiles brunes fuient au vent
Comme hirondelles en campagne.

Dans les poésies sur l'Italie, la Campagne romaine est décrite avec un charme inimitable.

Tel, dans les campagnes romaines
Sous la fine écharpe de l'air
Paraît plus doux et non moins clair,
Et plus grand, l'horizon des plaines.

. . . ici l'été s'achève
Comme un printemps nouveau qui rêve
En attendant son mois d'avril.

Les hommes et les femmes du peuple l'intéressent autant que les scènes de la nature; tout vit, tout s'agite :

A Rome, le mardi, se rendent au marché,
Pour vendre leur poisson dans le Tibre pêché,
Les grands paysans bruns et les filles trapues.

Et la lune vient éclairer ces scènes de la nature :

La lune, merveilleuse et claire, grandissait,
Et pendant que d'une ombre oblique s'emplissait
Du fond jusque au bord, le colossal cratère,
Sereine elle montait, transfigurant la terre
Et mêlant à cette ombre une vapeur d'azur. (1)

Voici encore la description d'un paysage de nos contrées, extraite des *Épreuves* :

SUR L'EAU.

Je n'entends que le bruit de la rive et de l'eau,
Le chagrin résigné d'une source qui pleure
Ou d'un rocher qui verse une larme par heure,
Et le vague frisson des feuilles de bouleau.

(1) *Croquis italiens*, Le Colysée.

Digitized by Google

Et toujours la nature nous ramène au poète ou à l'homme en général dont elle est le symbole :

On dirait que cette onde en sommeillant serpente,
Oscille, et ne sait plus le côté de la pente :
Une fleur qu'on y pose hésite à le choisir.

Et comme cette fleur, tout ce que l'homme envie
Peut se venir poser sur le flot de ma vie,
Sans désormais m'apprendre où penche mon désir. (1)

Comme le dit si bien l'écrivain lui-même dans son poème des *Épreuves*,

Le poète anime la fleur
Des rêves dont son âme est pleine,
Le parfum lui semble une haleine,
La goutte de rosée un pleur.

Ainsi le rêve s'associe à l'observation, comme l'imagination s'associait au raisonnement scientifique :

Seul le rêve embellit les vers ! (2)

Bien peu de poètes contemporains ont analysé leurs expériences intimes plus minutieusement que Sully Prudhomme. Il étudie sa souffrance et il en décrit les moindres palpitations avec l'exactitude d'un physiologue. Il dissèque si bien ses jouissances elles-mêmes qu'il en bannit le plaisir qu'elles pourraient lui causer. On dirait parfois qu'il n'en veut pas, de ces jouissances, et qu'il leur préfère les heures d'angoisse et de torture morale.

Va, ne nous plaignons pas de nos heures d'angoisse. (3)

Il aime mieux décrire les premiers tressaillements de deux êtres qui aspirent l'un vers l'autre, ou le bonheur que procure la présence de l'être aimé, sans que les sens y aient aucune part (4).

(1) *Rêve*, dans le recueil *Les Épreuves*.
(2) *La Justice*, Première veille.
(3) *Les Solitudes*, n° 11, vol. I.
(4) V. *Vaines tendresses*, Au bord de l'eau ; L'Abîme dans le recueil de jeunesse *Stances et poèmes*, et surtout : *Le meilleur moment des amours* dans le même recueil, et le *Rendez-vous*.

Digitized by Google

Dans un songe, intitulé *Rendez-vous*, Sully Prudhomme a décrit cet anéantissement de l'amour dans une extase qui n'a rien de sensible : au milieu de l'obscurité et du silence, le poète est obligé de descendre tout vivant dans un tombeau obscur où il retient sa respiration et où il se donne l'illusion de la mort.

On dirait que l'auteur, ne pouvant goûter le bonheur jusqu'au bout, veuille se complaire dans sa souffrance et y trouver je ne sais quelle jouissance raffinée. Cela apparaît encore plus clairement dans le *sonnet* suivant, qui ne se trouve dans aucun recueil actuel du poète et fera partie de son œuvre posthume :

PIÉTÉ TARDIVE.

Il fallait être bonne au temps où je souffrais,
Quand j'étais plus crédule et que j'avais des larmes,
Lorsque j'obéissais comme un vaincu sans armes,
Lié si follement par des serments si vrais !

Madame, en ce temps-là, c'était vous que j'aimais,
J'ignorais le mensonge hallucinant des charmes.
Vous avez ébranlé mon cœur de tant d'alarmes
Que j'aurais le bonheur sans y croire jamais.

Un abîme éternel, infini, nous sépare,
Ah ! le baume tardif de vos lèvres s'égare :
Plus rien n'y peut fleurir qui n'ait un goût de fiel.

Adieu, laissez mon cœur dans sa tombe profonde,
Mais ne le plaignez pas, car, s'il est mort au monde,
Il a fait son suaire avec un pan du ciel.

L'analyse du moi prend facilement un caractère un peu triste dans la poésie de Sully Prudhomme. La note mélancolique et pessimiste traverse toute l'œuvre du poète.

Le plus souvent cette tristesse est douce et résignée :

Et, moi-même, étonné des douleurs que j'exprime,
J'écoute en moi pleurer un étranger sublime
Qui m'a toujours caché sa patrie et son nom. (1)

(1) *Vaines tendresses*, L'étranger.

Digitized by Google

Quelquefois même il semble que la souffrance soit si bien la loi des êtres de ce monde qu'elle apparaît à peine comme un mal :

Car tous les pleurs, de pécheresse ou d'ange,
Dans tous les yeux sont d'eau vive et de sel ;
L'onde en est pure, et rien de ce mélange,
S'il vient du cœur, n'est indigne du ciel (1).

Parfois cependant, la mélancolie devient sombre et amère; des idées de suicide hantent l'esprit de l'auteur ; le but de la vie lui échappe :

On est parfois si misérable
Qu'on délibère d'en finir.

La vie extérieure oppresse;
Son mobile et bruyant souci
Fatigue... et dans cette détresse
On murmure : « Que fais-je ici? »

On dirait que le poète n'a aucune part au banquet de la nature :

Il est tant de saveurs dont je n'ai point ma part,
Tant de fruits à cueillir que le sort me dénie!
Il voyage vers moi tant de flots d'harmonie,
Tant de rayons, qui tous m'arriveront trop tard.

Et il semble parfois que, selon le poète, tout soit fini avec la mort :

Aux poètes futurs.

Quand nos vers sacreront des pensers grandioses,
Depuis longtemps déjà nous serons au tombeau ;
Rien ne vivra de nous qu'un terne et froid lambeau
De notre œuvre enfouie avec nos lèvres closes.

A mesure que Sully Prudhomme approchait de la fin de sa carrière, cette mélancolie est devenue plus sereine. Aux explosions de révolte, à l'amertume de l'âge viril, a succédé une tristesse plus calme : on dirait qu'il s'est trop habitué à souffrir pour s'insurger contre la douleur. Les derniers vers composés par le poète, alors que déjà la mort approchait,

(1) *Vaines tendresses*, Une larme.

Digitized by Google

sont très caractéristiques sur ce point; en voici quelques-uns qui paraîtront dans un recueil posthume :

L'humanité sans fin désire,
Et les bonheurs sont clairsemés ;
Tous les cieux où le rêve aspire
Laissent les cœurs plus affamés ;

Les cœurs aimants jusqu'au martyre
Ne sont jamais les plus aimés ;
Les yeux dont la douceur attire
Sont, hélas! les plus tôt fermés.

Ce qu'on a de plus tendre à dire
Meurt dans les vœux inexprimés,
Et les plus doux vers qu'on soupire
Ne sont pas les plus renommés.

C'est peut-être dans la description du doute qui obsède si souvent l'âme moderne que Sully Prudhomme est le plus génial. Ses angoisses, quel est le penseur contemporain qui ne les a pas ressenties au moment où il s'agissait de savoir où était la vérité : du côté de la foi naïve ou du côté de la philosophie critique.

La lutte angoissante empêche le poète de dormir et inquiète sa mère :

Chaque nuit, tourmenté par un doute nouveau,
Je provoque le sphynx, et j'affirme et je nie...
Plus terrible se dresse aux heures d'insomnie
L'inconnu monstrueux qui hante mon cerveau.

* * *

Parfois ma mère vient, lève sur moi sa lampe
Et me dit, en voyant la sueur qui me trempe :
« Souffres-tu, mon enfant? Pourquoi ne dors-tu pas? »
. . . . . .
Je lui réponds, ému de sa bonté chagrine,
Une main sur mon front, l'autre sur ma poitrine :
« Avec Dieu, cette nuit, mère, j'ai des combats. »

Il voudrait faire le bien, mais il ne se sent pas la force de l'accomplir :

Quand d'un beau vouloir je m'avise,
Je me répète en vain : « Je veux. »
— « A quoi bon? » répond la devise
Qui rend stériles tous les vœux.

Digitized by Google

La science elle-même ne peut nous apporter qu'un secours illusoire :

A quoi bon la lente science ?
Si l'homme ne peut entrevoir,
Après tant d'âpre patience,
Que les bornes de son savoir. (1)

Quoi que fasse le poète, la lutte entre la foi et la raison subsiste dans son âme :

En moi-même se livre un combat sans vainqueur
Entre la foi sans preuve et la raison sans charme.

Si certaines parties de l'œuvre de Sully Prudhomme poussent au découragement et au pessimisme, il en est d'autres qui ont une valeur morale incontestable.

Le poète avait une très haute idée du devoir, de l'honnêteté, du renoncement :

Peux-tu nier le grand duel
Entre l'agréable et l'honnête...

***

Ah ! toi-même, quand pour bien faire
Ta volonté combat tes vœux,
Tu sens ce que ton goût préfère,
Et c'est l'opposé que tu veux.

Laisse-toi croire qu'il existe
Dans le devoir un noble amour,
Plus fort que l'amour égoïste,
Un dévouement sans nul retour !

Souffre que cette foi profonde
Te console de t'immoler ! (2)

Au point de vue moral, il y a, dans l'œuvre de Sully Prudhomme, de véritables petites perles qui compensent, dans

(1) *Défaillance et scrupule*, dans *Les vaines tendresses*, I.
(2) *La Justice*. Troisième veille.

Digitized by Google

une certaine mesure, ce que sa philosophie aurait de décourageant et de déprimant.

La richesse des cœurs suffit
De tout temps à dorer la vie. (1)

Et parfois le sentiment se révolte contre l'agnosticisme du critique :

Arrière ta philosophie!
Moi je sais dès que mon cœur sent.

Au fond, pour l'auteur de *Justice*, ce qui importe avant tout, c'est :

La charité, si surhumaine
Qu'elle suffit à prouver Dieu !

La foi, en dernière analyse, rend l'homme plus heureux que le doute, et on sent que le poète regrette, du moins en tant que poète, que ses études lui aient enlevé la confiance de ses jeunes années :

Ah ! c'est grâce à la foi sincère,
Par un œil humblement baissé,
Que sur notre immense misère
Le premier baume fut versé.

Il croit à la justice, mais c'est dans l'homme et non dans la nature extérieure qu'il faut la chercher :

Je te rends donc ma foi ! Qu'un captieux génie
M'extirpe des aveux que mon instinct renie,
Je ne livrerai plus au peu que je conçois,
Tout le vrai que je sens, pour douter que tu sois ! (2)

Finalement, c'est donc le sentiment qui triomphe sur l'agnosticisme, du moins dans le domaine de la morale et de la vie pratique :

Humaine par son but, la justice est divine,
Même dans l'âme d'un mortel. (3)

Et, malgré tout ce que nous avons constaté de triste et de

(1) *La Justice*. Cinquième veille.
Ibidem. Huitième veille, V.
Ibidem. Neuvième veille.

Digitized by Google

lugubre, c'est encore une parole d'espoir qui termine le poëme de la *Justice* :

Il nous semble que le présent
N'offre que rapine et carnage ;
Toujours pourtant il en surnage
Un nouveau dogme bienfaisant.

Toujours les causes magnanimes
Ont leur triomphe, lent ou prompt :
Fumés par le sang des victimes,
Les oliviers triompheront !

Et, quoi qu'il arrive, nous *pouvons* et nous *devons* garder la conviction :

Que la cause du beau n'est jamais désertée
Par le culte du vrai pour le règne du bien ;
Qu'on peut être à la fois poète et citoyen
Et fondateur, Orphée, Amphion et Tyrtée. (1)

Seule la jouissance qui est le résultat de l'effort est réellement un plaisir. Dans *Les Destins*, l'auteur indique très nettement cette théorie de l'effort récompensé, selon laquelle la découverte de la vérité rend heureux bien plus que sa possession :

La vérité toujours sans voile,
Comme un ciel jamais obscurci,
Lui serait morne et monotone ;
Qu'il découvre pour qu'il s'étonne,
Et qu'il puisse admirer aussi.

Combien préférable est l'extase,
D'un bonheur auquel fut donné
Le droit pour frontière précise,
La conscience pour assise,
Pour faîte l'effort couronné !

Sully Prudhomme est essentiellement *moderne*, tout en ayant gardé quelques-unes des qualités essentielles de nos poètes classiques proprement dits.

(1) Conclusion de la *Justice*.

Digitized by Google

Il est moderne par ses doutes, et par son scepticisme élégant, moderne par son inaltérable désir de science et de vérité, moderne par son intelligence des beautés de la nature et de l'art.

Il est classique par son respect de la forme, par son mépris du néologisme, par son calme serein et par l'élévation de ses pensées.

C'est précisément dans cette union des caractères les plus modernes avec les principaux caractères de la poésie classique du XVII[e] siècle, qu'il faut chercher l'un des principaux mérites de notre poète. Vivacité des couleurs et sérénité du vers, sincérité de l'émotion et calme de l'observateur, voilà ce qui frappe le plus dans la plupart de ses pièces;

L'ivresse des couleurs et la paix des contours,

qu'il appréciait surtout chez Ronsard, telles sont aussi ses principales qualités.

Si, dans ses grands poèmes, Sully Prudhomme a su donner une forme poétique à des thèses philosophiques, il a mieux réussi encore dans les courtes méditations qui expriment par un symbole, par une image gracieuse ou touchante, une vérité morale, une loi de la vie universelle.

Est-il, dans aucune littérature, quelque chose de plus achevé, de plus gracieux et en même temps de mieux senti et de plus neuf que les petites pièces des *Berceaux*, de l'*Habitude*, de la *Mémoire*, de la *Forme*, des *Chaînes*, supérieures peut-être à ce fameux « *Vase brisé* » qui a fait la réputation de Sully Prudhomme.

Ici encore, le poète exprime poétiquement ce qu'il a commencé par sentir et par analyser philosophiquement. L'excès de travail qui a fait accuser l'auteur de *Mièvrerie* y est moins sensible que dans les poèmes de longue haleine. Ou je me trompe fort, ou ce sont précisément ces petites pièces qui ont été récompensées par le prix Nobel. Le rapport du secrétaire de l'académie suédoise ne le dissimule pas : « Telles de ses

Digitized by Google

poésies, dit-il, sont des *perles* d'une valeur impérissable. Ce ne sont pas des poèmes didactiques ou abstraits qui ont surtout attiré l'attention de l'académie suédoise, ce sont des compositions lyriques de moindre étendue pleines de sentiment, contemplatives, qui charment par leur noblesse et leur dignité et par l'union extrêmement rare de la finesse des réflexions et de la richesse du cœur ».

La forme des poésies de Sully Prudhomme est, le plus souvent, d'une harmonie que, seuls, les plus grands artistes ont atteinte. Il y tenait par-dessus tout et suit les préceptes qu'il a lui-même posés :

Les beaux vers sont si beaux! La strophe cadencée
Par son rythme sonore et ses rigides lois
Donne un fier mouvement à l'auguste pensée;
Elle est impérieuse et touchante à la fois.

D'un vers passionné dont l'harmonie est grande
Nul ne saurait braver l'irrésistible appel :
Une âme habite en lui, le soulève et le scande,
Et l'on sent qu'il respire et qu'il est immortel.

Même dans ses réflexions philosophiques ou scientifiques, l'auteur de *Justice* et du *Bonheur* recherche toujours la correction et l'élégance de la forme; et, lorsque nous rencontrons quelques rares défaillances, c'est que réellement le sujet trop philosophique ou trop technique rendait la tâche presque impossible.

Parfois l'harmonie imitative nous aide à nous représenter la scène que l'auteur décrit. Ainsi, dans *le Cygne*, nous croyons entendre le glissement de l'oiseau sur l'eau limpide et calme :

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes,
Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes,
Et glisse . . . . . .
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire. (1)

Lyrique et coloré, harmonieux et vigoureux, le style de Sully Prudhomme sait, comme il le dit de celui de Ronsard

(1) *Les Solitudes.*

Digitized by Google

qu'il admire entre tous les poètes du XVI[e] siècle, associer heureusement le sens et l'harmonie des vers :

> Aux lois d'un juste sens et d'une ample harmonie
> Sait dans le jeu des mots asservir le hasard.

Si notre poète n'a pas acquis une popularité égale à celle de nombreux écrivains réalistes qui n'ont pas son talent, il a été universellement apprécié par les critiques de tous les partis. Outre Sainte-Beuve, tous les historiens de la littérature, tous les critiques du temps ont reconnu son talent. Edmond Scherer le place sur le même rang que nos plus grands lyriques français (1), E. Rambert l'appelle « un de nos poètes contemporains les plus originaux (2) »... « Il cherche, dit-il, et peut-être qu'on le sent ; mais il finit par trouver. » Gaston Paris a toujours été un fervent admirateur de ses vers, et Brunetière, plus sévère, parce qu'il ne goûte pas toujours les idées, reconnaît cependant la perfection du vers et l'harmonie de la langue (3). MM. Lanson (4), Lintilhac, Mézières (5), Arnould (6) font sans doute des réserves pour la philosophie de l'auteur, mais ils s'accordent pour louer les élans lyriques du poète, ses descriptions de la nature, de la souffrance, des émotions les plus intimes et des angoisses de l'âme moderne.

Malgré les dangers que son pessimisme quelquefois amer et son découragement fébrile pourraient présenter pour des esprits faibles, Sully Prudhomme a eu une influence féconde et salutaire sur notre littérature contemporaine. Au moment où le réalisme triomphait et où le naturalisme menaçait d'envahir la littérature et la poésie françaises, il a ramené une élite de penseurs vers l'idéal. Jules Lemaître a reçu de lui des impulsions fécondes. Le savant directeur des *Annales politiques et*

(1) ED. SCHERER, *Études sur la littérature contemporaine*, vol. VIII. Paris, 1885.

(2) E. RAMBERT, Chrestomathie de Vinet, 13[e] édition, 1880, p. 493.

(3) *Histoire de la littérature française*, déjà citée.

(4) *Histoire de la littérature française*, vol. II.

(5) Dans le *Temps*, septembre, 1907.

(6) Dans *Le Correspondant* du 25 juin 1902 ; cf. *Quelques Poètes*, 1907, pp. 388-462.

Digitized by Google

littéraires, Adolphe Brisson, écrit dans ses *Portraits intimes* : « Sully Prudhomme fut le poète préféré de Lemaître, celui dont l'état d'âme lui plaisait le plus. Il goûtait infiniment ses délicatesses, ses complexités, ses pénétrantes langueurs, et l'on retrouve les traces de son influence dans les premiers vers qu'il a écrits. »

Sully Prudhomme a réconforté et encouragé le jeune poète comme il en a soutenu et aidé tant d'autres; cela ressort clairement d'une poésie qui lui a été dédiée par Lemaître et qui est intitulée : *Médaillon*. La poésie sur la *Nostalgie* résonne comme un écho des *Vaines tendresses* :

> Et je veux vous revoir, ô ciel changeant et tendre,
> Coteaux herbeux, petits ruisseaux, coins familiers...
> Saules, je vous désire ! — Et je veux vous entendre,
> Chuchotements plaintifs des tremblants peupliers.

Tel qu'il nous est apparu, Sully Prudhomme demeure pour nous le poète des artistes délicats et sensitifs, des âmes complexes et souffrantes, de ceux qui rêvent et qui doutent, des êtres isolés qui cherchent et voudraient trouver le repos, la vérité et la foi. Il est le chantre de tous ceux dont le cœur peut encore mourir de la blessure légère et imperceptible d'un « coup d'éventail ».

Si quelques-unes de ses poésies poussent à l'inaction ou à la désespérance, d'autres sont des leçons de résignation et de renoncement. En chantant ses propres douleurs sans avoir l'air de penser à nous, il donne cependant l'illusion qu'il n'a décrit ses souffrances avec tant d'art et de mélancolie que pour mieux endormir les nôtres. N'est-ce pas là encore l'un des grands secrets de l'art ?

HENRI SCHOEN.

Digitized by Google

SEAWARD LACKLAND

I

Seaward Lackland était né un jour de tempête, tandis que son père était en mer sur son bateau de pêcheur. Sa mère fait vœu que si son père revenait vivant à la maison, l'enfant serait consacré au Seigneur. Isaac Lackland fut le seul de ses camarades à échapper à la tempête et à rentrer vivant chez lui : l'enfant reçut le nom étrange de Seaward (observe la mer) parce que sa mère avait promené ses regards sur la mer aussitôt qu'elle avait eu assez de force pour se faire soulever dans son lit, ne cessant de prier pour son mari jusqu'à son retour. Elle pouvait voir l'océan par les petites fenêtres plombées du cottage qui se dressait sur le bord de la falaise au-dessus de Carbis Bay. Le plus lointain souvenir de l'enfant était celui de la forme et de la couleur des vagues aperçues entre les plombs en forme de diamant, alors que sa mère le haussait dans ses bras jusqu'à la fenêtre. C'était comme un tableau dans son cadre, pensa-t-il plus tard.

L'enfant fut donc consacré au Seigneur. Isaac s'agenouilla à côté de lui et pria sur lui, tandis que Mary le tenait dans ses bras, et lorsqu'il se releva il dit :

« Mary, si l'enfant vit, grâce à Dieu, il aura de l'instruction, et je ne voudrai pour lui qu'une chose, c'est qu'il puisse faire un bon prédicateur de l'Évangile.

Digitized by Google

— Pierre n'a eu qu'une petite instruction, dit sa femme.

— Pierre était nécessaire dans le bateau, ce jeune homme peut attendre.

— Oh ! Isaac, croyez-vous qu'il ira en Amérique comme Pierre, quand il sera grand ?

— Non, Mary, il n'ira pas plus loin que le cap Lands' End par terre, ou que Mount's Bay par mer, si ce que je sens est la vérité. Nous l'avons donné au Seigneur, et je dis que le Seigneur nous le rendra. »

Mary dit tout bas : « Oh, par pitié, Seigneur Jésus ! » plusieurs fois les yeux fermés, comme elle faisait lorsqu'elle semblait prier le mieux. Son premier fils s'était noyé en mer, son second avait quitté la maison et était allé en Amérique, et elle osait à peine penser à ce qui arriverait de celui-ci. Mais ils avaient fait leur possible. Dieu ne veillerait-il pas sur lui et ne serait-il pas bon pour elle qui lui avait cédé certains droits sur l'enfant ?

Seaward grandit, il était bien élevé ; il apprenait vite ce qu'on lui enseignait, et après la leçon il se mettait à réfléchir au sens qu'elle avait réellement, et pourquoi elle avait ce sens et non un autre. Il était toujours bon pour sa mère et aussitôt qu'il eut appris à lire, il lui faisait des lectures dans les quelques livres qu'elle aimait, surtout la Bible et *Le Trésor doré* de Bogatzky et *Le Voyage du Pèlerin* de Bunyan. Grâce à ces lectures complètes et répétées de la Bible, il arriva à en connaître une bonne partie par cœur. Il demandait parfois à sa mère le sens exact de tel ou tel passage embarrassant, et lorsqu'il n'obtenait pas de réponse satisfaisante, il essayait de dégager le sens par lui-même.

Chaque jour il se rendait à l'école méthodiste de Saint-Yves, et pendant qu'il allait et revenait à pied le long du sentier de la falaise, généralement seul, toutes sortes d'idées bizarres tournaient dans sa tête, idées qui lui venaient des livres, de ce qu'on disait et de l'étrange monde dans lequel il se trouvait, à moitié sur terre, à moitié sur l'eau, monde toujours changeant et

Digitized by Google

cependant toujours le même, avec ses saisons toutes inexplicables et ses moissons. Parfois il y avait une tempête en mer : tous les bateaux ne revenaient pas et la personne avec laquelle il s'était entretenu la veille disparaissait, comme la pierre qu'il avait poussée du pied sur la falaise dans sa promenade, ou bien il les voyait remontés sur le rivage la figure voilée. La mort plane toujours sur la vie des pêcheurs, en sorte qu'il la voyait plus nettement et la tenait pour une chose plus naturelle et plus attendue que ne le font la plupart des enfants.

Il avait toujours aimé la mer, et son plus grand plaisir, lorsque les sardines passaient dans la baie, était d'être emmené et de rester assis dans le bateau à observer les bancs des poissons argentés à mesure qu'ils se pressaient dans les filets tendus. Il attendait le cri de « Heva ! » poussé par le veilleur sur la colline et souvent s'asseyait à son côté ou regardait la mer avec son long télescope, impatient d'être le premier à saisir le mouvant éclat des poissons. Il parlait avec les hommes « comme une vieille mâchoire », disaient-ils, et ils parlaient avec lui comme s'il était un homme, lui disant des histoires, non les histoires qu'ils auraient dites aux enfants, mais des choses de leur propre vie et des idées qui leur venaient à la tête lorsqu'ils étaient en mer toute la nuit dans les bateaux au bord plat.

Il y avait un vieillard avec lequel l'enfant aimait mieux causer, parce qu'ayant été marin dans sa jeunesse, il avait parcouru toutes les mers et vu tous les pays, et qu'il avait fait naufrage dans une île et y avait vécu avec les sauvages, et aussi parce qu'il n'était pas comme les autres hommes qui avaient toujours été pêcheurs et pensaient que Plymouth vaut probablement Londres. Le vieux Minshull semblait à l'enfant une personne très intelligente et pleine d'expérience : il parlait avec lui des difficultés qui l'arrêtaient et trouvait, paraît-il, aide et secours pour cela auprès du vieillard.

Ces difficultés étaient surtout relatives à des questions religieuses. Il était plus instruit de la Bible que du monde, et son

Digitized by Google

imagination était constamment occupée de ces histoires absorbantes que l'on voit dans le livre des Rois et des Juges et par toutes sortes de peintures nuageuses nées des passages obscurs des Prophètes et de l'Apocalypse. Le vieillard de Cornouailles connaissait assez bien sa Bible, mais pas aussi bien que le jeune homme; Seaward apportait le livre sur la falaise pour lire en plein air quelqu'une de ces choses confuses : les meurtres approuvés de Dieu, semblait-il, les perfidies libératrices des peuples et appelées « bienheureuses », les péchés des saints; et puis les malédictions mystérieuses, les idolâtries inintelligibles, la femme rouge et la baleine de Jonas. Il aimait mieux l'Ancien Testament et s'était formé une idée claire de Dieu le Père comme d'une divinité parfaitement juste mais vengeresse, se désolant lorsqu'il ne pouvait pas faire accorder chaque chose avec cette idée; aussi, dans le Nouveau Testament était-il souvent embarrassé parce que Jésus semblait à la fois seconder et contrarier le rôle de son Père. Le vieux matelot roulait tous ces sujets dans sa tête; ils étaient nouveaux pour lui, mais il les envisageait et savait parfois suggérer à point l'explication de sens commun qui levait la difficulté.

Lorsque Mary Lackland pensa que l'enfant était assez âgé pour comprendre tout le sens de ses paroles, elle lui expliqua comment au jour de sa naissance il avait été consacré à Dieu, et lui dit qu'il ne devait jamais l'oublier, mais penser beaucoup aux droits de Dieu et se tenir pour assuré d'une protection spéciale de la divinité. Il écouta gravement et promit. Depuis lors, il se mit à regarder Dieu, non avec moins de crainte respectueuse, mais avec un sentiment plus intime de sa présence continuelle, et une sorte de sentiment filial devenu tout à fait simplement en lui un sentiment d'amour de Dieu, qui entra dans sa vie comme une grande réalité. Il sentit qu'il ne devait jamais faire honte à son divin père par un acte ou même par sa manière de penser à Dieu. En un sens, Dieu ne se reposait-il pas sur lui comme un père se repose sur son fils pour qu'il gardât son honneur intact, et même pour qu'il en soit plus

Digitized by Google

jaloux que du sien ? Cela ou quelque chose d'analogue, à demi précis pour lui, voilà ce qu'il sentait par rapport à Dieu, à qui il avait été consacré pour la vie.

Lorsqu'il eut terminé ses études, le jeune garçon rejoignit son père sur les bateaux, d'abord seulement le jour à la pêche à la sardine, puis dans les bateaux au bord plat qui allaient au loin la nuit pendant la saison du hareng. Son père était taciturne et lui parlait rarement; les autres hommes le craignaient et le méprisaient à la fois, parce qu'il ne voulait pas boire ou jouer aux cartes avec eux et semblait généralement tout à ses lectures ou à ses pensées. Il employait une grande partie de ses longues nuits à penser, et à vingt ans il commença à éprouver de sérieuses alarmes, parce que autant qu'il le savait il n'était pas converti.

Il savait qu'il avait essayé de faire le bien, qu'il observait tous les commandements, priait nuit et jour, et qu'il avait un instinctif amour de Dieu; mais pour les méthodistes tout cela ne suffit pas. Il doit y avoir un moment dans la vie de tout homme où il prend conscience de ce qui assure son salut; chaque homme a son chemin de Damas. Seaward Lackland n'avait pas encore connu cette grande crise. Il l'attendait, se demandant avec étonnement ce qu'elle était et à quelle époque elle se produirait.

Il commença à se préoccuper de ses péchés. La Bible disait que toute mauvaise pensée était un péché et il ne savait pas combien de mauvaises pensées lui étaient venues à l'esprit depuis qu'il savait distinguer le bien et le mal. Un lourd fardeau de fautes pesait sur lui, il ne pouvait l'écarter; plus il pensait à Dieu, plus il se rendait compte qu'un abîme effrayant s'étendait entre Dieu et lui. La conversion, avait-il entendu dire, était un pont jeté sur cet abîme : vos péchés tombaient dans l'abîme et l'on ne distinguait plus si, hors de vue, ils existaient encore quelque part et devaient exister pendant toute l'éternité. Il aurait été désespéré s'il n'avait compté sur ce miracle.

« Et si je meurs, se disait-il, avant ma conversion ? »

Digitized by Google

Il avait toujours fréquenté régulièrement la chapelle les dimanches et aussi souvent que possible pendant la semaine, mais désormais il commença à y rester pour les prières en commun après le service; le ministre le remarqua et souvent il priait avec lui, mais inutilement. Une année s'écoula, et son découragement augmentait; il n'était pas jusqu'à son amour pour Dieu même qui ne semblât diminuer. Un soir d'hiver, il apprit qu'un évangéliste arrivait à Lelant. L'envie lui vint d'aller l'entendre, puis quelque chose sembla le pousser à ne pas y aller. Ensuite, songeant que c'était le diable qui essayait de l'éloigner, il retourna et marcha résolument vers Lelant.

A son arrivée à la chapelle, le service était commencé. On chantait *Jésus ami de mon âme*, et le prédicateur était debout derrière la table de communion : il aimait à être plus près des fidèles que dans la chaire; et tout en regardant Seaward Lackland, il chantait comme si chaque mot de l'hymne avait pour lui un sens merveilleux. Le prédicateur avait les yeux grands ouverts et chantait; il tenait à deux mains le livre d'hymnes fermé, immobile en face de lui, et déjà les assistants avaient l'air de sentir l'influence magnétique qui ne manquait jamais de s'établir entre le prédicateur et son auditoire. Après l'hymne, brusquement, il fit un geste, la main étendue; les fidèles restèrent un instant immobiles, puis graduellement tombèrent à genoux, tandis qu'il se mettait à prier avec rapidité. Il semblait prier Dieu comme si Dieu était là au milieu d'eux, et lorsqu'il passa du ton de la supplication à une sorte d'examen de conscience plutôt fait pour les oreilles de l'auditoire que pour celles de Dieu, on eût dit un dialogue qui se continuait, comme si les réponses qu'il faisait venaient à peine de sa bouche. Il finit brusquement, et sans l'harmonium donna le signal d'un hymne militant bien connu : *Alleluia, répands ta gloire!* chantait-il, et les voix des fidèles s'élevaient de plus en plus, et les pieds commençaient à battre la mesure, en accord avec la lourde cadence de la mélodie. Ensuite il lut la leçon, puis sans arrêt donna le texte et commença à parler.

Digitized by Google

Seaward Lackland s'était dirigé vers un banc, près de la porte, et dans le coin le plus retiré de la chapelle. Quelque chose dans la voix du prédicateur l'avait fait frissonner, et il ne pouvait détacher les regards de dessus ce visage amaigri, aux yeux ardents comme des charbons, sous un front élevé et fuyant, avec une longue chevelure ramenée en arrière d'un coup de brosse. Une moustache énorme semblait dévorer la partie inférieure du visage, et quand cet homme parlait, on ne voyait que ses yeux et sa moustache frémissante. Il commença doucement, mais à la façon de quelqu'un qui va dire un secret de la plus haute importance, et peut-être un secret fatal. Un malaise se répandait par degré sur la chapelle, augmentait à mesure qu'il continuait, et cela avec une intensité croissante. Les assistants se déplaçaient sur leurs sièges, jetaient des regards de côté sur leurs voisins comme s'ils s'étaient trahis. Seaward sentait qu'il avait tour à tour chaud et froid, sans qu'il en vît la raison, et il tira son mouchoir pour s'essuyer le front. Près de lui, il vit une jeune femme qui se mit à pleurer doucement, et un homme qui respirait à grand bruit : il put l'entendre pousser presque des gémissements. La voix du prédicateur résonnait comme une musique touchante et il entendait les sons plutôt que les paroles, sons qui semblaient intercéder auprès de lui, lui demandant quelque chose, ainsi qu'une musique; il voulait répondre et pensait que c'était son péché qui l'empêchait de compléter l'harmonie; il entendait la voix du prédicateur parler à son âme, comme s'il n'y avait personne là que le prédicateur et son âme. Et Dieu ? Dieu peut-être.

Pendant ce temps, dans la chapelle, une foule de fidèles pleuraient, des hommes faisaient entendre des gémissements pénibles, d'autres se levaient en criant : *Alleluia !* Le prédicateur finit par ces mots : « Maintenant, prions en silence ! » Puis il descendit dans la nef et alla de banc en banc, s'arrêtant devant tous. Lorsqu'il parlait aux fidèles, ils se levaient et venaient s'agenouiller à la table de communion, certains avec des regards de grand bonheur. Quand Seaward vit le prédica-

Digitized by Google

teur venir auprès de lui, il sentit une crainte horrible ; il ne savait pas ce qu'il éprouvait ; il se leva doucement et s'en alla dans la nuit, mais là comme il restait immobile à écouter les voix joyeuses qu'il entendait crier : *Alleluia !* et qu'il sentait avec plaisir l'air frais dont il était entouré, tandis qu'il levait les yeux vers les étoiles et vers les légers nuages blancs qui couraient devant la face de la lune, un sentiment de calme et de bien-être le saisit et il lui sembla que quelque chose d'amer avait été arraché de son âme, et qu'il était libre d'aimer Dieu et la vie en même temps, et non comme il l'avait fait jusqu'alors avec des alternatives de souffrance et de regret. « Dieu a tant aimé le monde », se surprenait-il à répéter, et toute la pitié du texte l'enveloppait. Il suivait à pied le chemin de la falaise pour aller chez lui, et cela comme dans un songe : il espérait seulement ne pas se réveiller de ce bonheur.

Depuis ce temps, d'une année à l'autre, Seaward Lackland devint plus impatient de travailler pour Dieu. Il s'était fait peu d'amis parmi les jeunes gens et les jeunes filles de son âge : aux femmes il semblait trop froid et trop sérieux, et les hommes n'étaient pas tout à fait sûrs de la camaraderie d'un garçon qui avait tant de savoir livresque et qui était si plein d'étranges idées. Il ne cherchait pas à être malveillant, mais il n'avait pas les qualités qui plaisent à ceux qui se font de faciles amitiés, et il ne trouvait personne, ni homme ni femme, avec qui il eut quelque chose de commun. Les hommes le respectaient, car c'était un bon pêcheur, mais en général les femmes avaient un certain mépris pour ce jeune homme aux gros os, aux yeux mornes, aux lourdes mâchoires, qui n'était jamais à son aise quand il se trouvait avec elles, et qui ne cherchait pas l'occasion de les rencontrer lorsqu'il aurait pu aimer leur compagnie. Le ministre à Saint-Yves avait remarqué cet étrange garçon et lui demandait parfois de venir lui parler dans son cabinet. Un jour Lackland s'échauffa, sortit de sa réserve et parla si bien que le ministre lui dit :

« Je pense que nous devons vous avoir comme prédicateur, Lackland. Que dites-vous de cela ? »

Digitized by Google

Il répondit tranquillement :

« Je voudrais essayer, Monsieur. »

Quelques semaines après, lorsque le tableau de service trimestriel passait de main en main au cottage de Lackland et que Mrs. Lackland l'eut déplié avec empressement pour voir qui était désigné pour prendre le service à Carbis, elle vint soudain à un nom qui lui fit faire un tel mouvement que la grande feuille de papier vola de ses genoux sur le parquet.

« Mon fils, dit-elle, pendant que Seaward ramassait le papier et le lui remettait à la main avec un sourire, j'ai prié pour cela depuis que je vous ai consacré au Seigneur. Maintenant, je sais à peine ce qui me reste à demander dans mes prières.

— Priez, afin que je sois inébranlable dans la foi, mère! dit Seaward.

— Je le ferai, mon fils, mais je voudrais bien me fier à lui pour cela. »

Tout le monde du village vint à la chapelle de Carbis pour entendre le premier sermon de Seaward Lackland. Il ne fut pas effrayé de leur présence; il avait quelque chose à dire et il devait parler de Dieu; il disait avec calme tout ce qu'il avait l'intention de dire.

Après le sermon, tandis qu'il se promenait dans le cottage avec son père et sa mère, très heureux tous deux, et ne disant rien du tout, quelques personnes plus âgées restèrent derrière à discuter sur le sermon.

« A votre avis, est-il tout à fait orthodoxe ? disait l'un des deux d'un air dubitatif.

— Je ne sais, dit l'autre, il y avait là des idées que je ne crois pas avoir jamais entendu exprimer avant; mais je ne me disais pas pour cela qu'elles n'étaient pas orthodoxes.

— Nous devons être circonspects, dit un troisième, ces jeunes gens pensent trop.

— Beaucoup trop, dit le premier, une fois que vous commencez à penser par vous-même, qu'y a-t-il pour vous arrêter ? »

Digitized by Google

Après son premier sermon, Seaward regarda sa consécration à Dieu non seulement comme complète, mais en un sens comme acceptée. Il s'était offert aux hommes comme un interprète de la volonté divine et on lui donnait le pouvoir de l'interpréter. Or, il se disait à lui-même que s'il reculait, ce serait également un malheur pour Dieu. La pensée de ses péchés, que Dieu lui avait pardonnés, lui revenait sans cesse ; il les voyait existant encore comme des atomes, qui refusaient de disparaître dans le néant, et qui, bien que pardonnés, n'étaient pas effacés. Quoi, si son âme devait en hériter à nouveau, glisser encore dans leur sein après avoir lâché la main de Dieu qui devait toujours la tenir au-dessus de ce gouffre effrayant? Et maintenant, lui qui avait tant besoin de secours, n'avait-il pas pris sur lui d'essayer de secourir les autres! Comment pouvait-il être sûr qu'il venait à leur secours comme il le fallait? Pouvait-il croire qu'il était bien l'interprète de la volonté divine?

Il n'avait jamais trouvé de secours que dans la Bible. Une fois ou deux il emprunta un commentaire au ministre de Saint-Yves. Mais il ne pouvait pas lire ces discours secs et nus qui semblaient vous dire tant de choses peu nécessaires et jamais celles dont vous aviez besoin. Il les rejetait et la conviction ne venait en lui qu'avec la prière et la réflexion, chaque pensée lui paraissant alors claire. L'Esprit-Saint ne descendait-il pas dans l'esprit humain, répandant sa lumière dans l'obscurité qui l'accablait. Il attendait avec un espoir de plus en plus grand la lumière divine et elle semblait lui venir de plus en plus nette. La nuit, sur l'eau, tandis que les autres se couchaient en travers de leurs bancs, fumant leur pipe en silence, il se repliait sur lui-même jusqu'à ce que les choses visibles cessassent d'exister pour lui : il était alors seul dans l'obscurité qui commençait à s'animer d'une douce lumière. Seulement, il lui semblait voir tout à fait clairement, et ce qu'il voyait n'était pas toujours ce qu'il s'était persuadé à lui-même, mais c'était une solution, et elle était venue d'une manière irrésistible.

Digitized by Google

Un jour qu'il s'était endormi, il eut un rêve dont il sortit avec un cri de terreur : il avait vu un mauvais esprit (c'étaient les apparences d'un homme, mais il comprit que c'était un mauvais esprit à cause de la joie infiniment mauvaise qui brillait dans la mélancolie de ses yeux) et lui-même était assis à parler avec ce mauvais esprit au bord d'une grande falaise au-dessus de la mer; et l'esprit lui dit : « Savez-vous que Seaward Lackland est damné ? » et comme il disait que non, l'autre ajouta : « Il est damné parce qu'il a fait le péché contre le Saint-Esprit. » Et une mauvaise flamme brilla dans les yeux du démon, qui l'observait comme s'il savait qu'il était lui-même Seaward Lackland. Alors il essaya de dire encore non, mais plus fort, et comme il se retirait, la falaise commença à s'écrouler, mais très lentement, en sorte que cent ans pouvaient s'être écoulés tandis qu'il se sentait glisser et descendre dans l'abîme de la mer. Son propre cri le réveilla.

Il savait qu'il avait rêvé, mais le rêve pouvait être un avertissement. Il connaissait le texte de la Bible et il avait été souvent étonné de son sens. Jésus n'avait-t-il pas dit : « Toutes les espèces de péchés et de blasphèmes seront pardonnés aux hommes, mais le blasphème contre l'Esprit-Saint ne leur sera pas pardonné? » C'était la parole la plus terrible de la Bible. Qu'était-ce péché que Dieu même ne pouvait pas pardonner. Il se rappelait cette redite dans saint Mathieu : « Quiconque dit un mot contre le Fils de l'Homme, il lui sera pardonné; mais quiconque a parlé contre le Saint-Esprit, il ne lui sera pardonné ni dans ce monde ni dans l'autre. » N'était-il pas possible que l'homme commît ce péché sans le savoir? Son ignorance lui servirait-elle, si à cette heure il avait déjà commis ce péché? Ces pensées lui causaient un trouble étrange, et il essaya de les écarter de son esprit.

Elles revinrent l'assaillir avec plus d'insistance. Après sa conversion, il avait été tellement troublé par la pensée de ses péchés passés et de ceux qui avaient précédé sa conversion, qu'il survint un changement. Ils furent écartés, quoique ce ne

Digitized by Google

fût qu'une façon de différer le payement d'une dette qui pouvait grossir encore. Et maintenant s'il y avait un péché qui ne put jamais être racheté, et s'il avait commis, lui-même, précisément ce péché? C'était possible, et cette pensée le remplissait d'horreur.

Une nuit de juillet, tandis que les bateaux étaient au large, il se mit à penser à cela; il arriverait à la vérité et n'endurerait pas plus longtemps ce doute et cette perplexité. Il était assis à la poupe du bateau, les autres hommes parlaient à voix haute, mais il avait l'habitude de ne pas les écouter. Il mit ses coudes sur ses genoux et enfonça sa tête dans ses mains. Il ferma les yeux et fixa avec force l'obscurité à travers ses paupières. Le bateau se balançait doucement : il voulait se tenir tout à fait tranquille de manière à pouvoir penser, et il appuya ses pieds sur la coque, s'assujettissant lui-même.

Comme il était assis là, annihilant son esprit afin de pouvoir se livrer à des pensées plus profondes, il lui sembla après un temps que toute sa vie passée lui revenait sous un nouvel aspect, comme quelque chose de mauvais depuis le commencement. N'avait-il pas été, dans son enfance, porté à la colère, gourmand, n'aimant que son plaisir, ingrat envers ceux qui pour son propre bien avaient refusé d'accéder à quelqu'un de ses désirs? N'avait-il pas été pendant sa jeunesse paresseux et volontaire, ne s'était-il pas fait gloire de sa propre droiture après avoir trouvé le Christ? Un jour s'était-il passé, depuis qu'il était arrivé à la connaissance du bien et du mal, sans qu'il eût péché du moins en pensée? Il se figurait Dieu faisant le total de toutes ses fautes, depuis les fautes inconscientes de l'enfance jusqu'à celles de l'âge mûr. *Le livre de vie de l'agneau divin*, il se rappelait les paroles qu'il contient, et elles prenaient un sens terrible pour lui, car il voyait toutes les pages où était écrit son compte. Pour lui ce serait le livre de la mort éternelle.

Il leva la tête et regarda le ciel. Dieu était là, derrière le dôme qui était le pavé de son palais. Il était effrayé de la grande solitude qui s'étendait entre lui et Dieu.

Digitized by Google

Il promenait ses regards autour de lui. La masse flottante était libre sur un mille de long, ses bouchons bruns doucement agités, à intervalles réguliers. D'autres bateaux étaient rangés le long de la côte avec leurs nasses en dérive, sur certains bateaux régnait le silence, les hommes étant endormis; des autres il entendait sortir des voix, des rires brusques; puis le silence se faisait, l'eau l'entourait, et l'eau était un ami au souffle immense qui le tenait dans ses bras. Il ne se sentait chez lui que lorsqu'il était sur l'eau, parce que l'eau était si vivante, et que la terre était comme un être frappé de mort, toujours le même, excepté par le changement de sa parure. Il y avait dans la Bible ces dures paroles que dans le Ciel « il n'y aura plus de mer » : pour lui ces mots étaient trop difficiles à comprendre.

La mer le réconfortait un peu, mais il se disait : « Je n'ai pas besoin d'être bercé comme un enfant pour dormir, je veux voir la vérité. » Au milieu des innombrables péchés qu'il avait vus additionnés par Dieu, avait-il ou n'avait-il pas commis le seul péché impardonnable? Il ne savait pas en quoi consistait ce péché. « Mais, pensait-il, mon ignorance importe peu. Si je ramassais des champignons vénéneux pour des mousserons et que je les mangeasse, je subirais les conséquences de mon erreur, absolument comme si je les avais mangés à dessein. La Bible, il est vrai, ne vous disait rien, autant qu'il pouvait le voir, mais il devait y avoir des gens qui savaient. Il y avait le ministre qui avait une Bible annotée et qui savait l'hébreu. Il saurait certainement. »

« A notre retour à Saint-Yves, se dit Lackland, j'irai voir M. Curnock; pendant ce temps, moins j'y pense et mieux cela vaut. » Mais c'était la seule pensée qu'il ne pût chasser de son esprit. Supposé qu'il n'eût pas commis le péché impardonnable, n'avait-il pas péché si souvent et si profondément que Dieu devait ne pas lui pardonner, s'il était réellement un juge juste et non incliné, comme le sont les hommes, par une pitié qui n'est qu'une forme de la partialité? Il s'était toujours fait une conception sévère de Dieu : le Jehovah de l'Ancien Testament

Digitized by Google

était toujours devant lui, vengeur puissant, Dieu des batailles et des jugements, inexorablement juste. Si Dieu était également amour, Dieu pouvait lui pardonner, il voudrait lui pardonner. Mais serait-ce bien d'accepter merci et miséricorde, si cette miséricorde abaissait son créateur à ses yeux? Cette pensée le tourmentait, courait en lui comme un poison; il ne pouvait y échapper. Son vieux sentiment de respect pour Dieu lui revenait avec une force nouvelle : Si Dieu était juste, Dieu ne lui pardonnerait pas. N'aimait-il pas Dieu assez pour vouloir souffrir un malheur éternel avec plaisir, afin que Dieu pût être juste?

(*A suivre.*)

ARTHUR SYMONS.

Trad. ÉDOUARD et LOUIS THOMAS.

Digitized by Google

L'INDUSTRIE DES LANGUES INTERNATIONALES

Je me suis laissé entraîner ces derniers temps à écrire de nombreuses pages sur les vices d'une langue artificielle, l'espéranto, où beaucoup de personnes voient une solution parfaite et définitive du problème de la langue à préférer comme idiome auxiliaire dans l'usage international. Un grand nombre de ces pages sont composées depuis deux mois et quelques-unes pourront paraître dans de prochains fascicules de cette Revue. Je crois bon d'en faire précéder la publication par le présent article, où j'explique l'un des points de vue généraux d'où je partirai dans l'étude des détails; c'est une introduction sommaire où, faute de temps, je néglige plus d'une face du problème.

* * *

L I A est une abréviation commode par laquelle je vais remplacer les trois mots servant à caractériser les divers produits d'une industrie récente, celle des langues artificielles proposées, à tort ou à raison, comme pouvant être utilisées par tous les hommes dans les cas où l'emploi de leur langue maternelle présente des inconvénients, c'est-à-dire dans les très nombreux cas où l'excès toujours croissant du polyglottisme nous fait désirer l'adoption d'une langue auxiliaire commune à tous les peuples. J'ai eu soin, dans la phrase qui précède, d'intercaler les mots *à tort ou à raison*. Je voudrais, en effet, réserver aujourd'hui la question de savoir si une langue artificielle doit être préférée comme langue auxiliaire, soit au latin, soit à l'anglais, soit au français. On ne peut discuter cette

Digitized by Google

question qu'après avoir adopté un avis sur la valeur des L I A actuellement proposées et sur la valeur probable de celles qui pourraient être proposées dans l'avenir. Tout change d'aspect, suivant que l'on considère tel ou tel produit de l'industrie des langues. Ainsi, par exemple, dans le cas où l'on n'aurait à choisir qu'entre le latin et le volapuk, il faudrait certainement préférer le latin, et dans celui où le choix serait restreint à l'anglais et à la langue du Dr Zamenhof, on pourrait penser qu'il faudrait préférer l'anglais. Le premier problème à élucider consiste donc à savoir si l'industrie des langues a déjà fourni, ou si l'on peut espérer qu'elle fournira bientôt, un produit méritant d'être comparé à une langue morte ou à une langue vivante, ce qui revient à faire l'histoire de cette industrie et la critique de ses produits à un point de vue purement technique. Me proposant de publier une étude spéciale de la marque qui est actuellement préférée par beaucoup de personnes, je la fais précéder aujourd'hui par quelques observations générales sur l'évolution industrielle à laquelle elle se rattache [1].

L'idée d'une L I A faite sur le plan même de nos langues a été lancée par Descartes dans une lettre datée du 20 novembre 1629. Pendant plus de deux siècles elle n'eut guère de succès, en grande partie parce que dans le même texte Descartes lui avait préféré l'idée d'une langue construite sur un plan idéologique [2]. Le premier essai de réalisation digne d'être remarqué se trouve dans une brochure de 184 pages imprimée à Wiesbaden en 1839. C'était l'œuvre d'un instituteur rhénan, J. Schipfer, âgé à ce moment de près de 80 ans. Ce vieillard avait réfléchi que « la nouvelle manière de voyager » — les bateaux à vapeur, puis les chemins de fer dont on construisait alors les premiers tronçons — allait transformer

[1] On peut consulter sur cette histoire le beau livre où MM. Couturat et Leau ont classé et analysé tous les projets parus jusqu'en 1904. (*Histoire de la Langue universelle*. Deuxième tirage. Paris, Hachette, 1907.)

[2] Je m'abstiens d'explications; elles devraient être trop longues.

Digitized by Google

le monde et qu'il serait utile d'avoir désormais un jargon plus commode que les langues naturelles. Il élabora ce jargon en partant de cette idée que « la belle langue française était déjà dans une certaine mesure une langue universelle », mais que, ses difficultés ne la rendant accessible qu'à une élite, il était permis de « l'estropier » à l'usage de ceux qui ne pouvaient arriver à l'apprendre. Son procédé d'estropiage n'aboutit pas malheureusement à un brillant résultat, ainsi qu'on peut en juger par les cinq premiers mots de sa traduction du Pater : *No Pera wia ete Cielu.*

Les divers chercheurs qui, de 1840 à 1880, entreprirent de réaliser l'idée d'une L I A, ne furent pas beaucoup plus heureux que Schipfer. On ne doit pas cependant juger leurs essais avec trop de dédain. De Rudelle, l'inventeur de la *Pantos-Dimou-glossa* (1858), basa son travail sur une comparaison consciencieuse de toutes les langues de l'Europe et arriva à en tirer un idiome à vocabulaire roman avec grammaire assez analogue à celle de l'anglais; il imagina notamment un plan fort curieux de conjugaison. Pirro, auteur d'une *Universal-Sprache* (1868), aboutit le premier, spécialement par des décalques souvent heureux de l'anglais et du français, à un idiome intelligible sans préparation à un Occidental cultivé, ainsi qu'on peut en juger par l'échantillon suivant, une lettre dans laquelle il annonçait l'envoi de ses ouvrages : *Men senior, I sende evos un gramatik e un verb-bibel de un nuov glot... In futur I scriptrai evos semper in dit glot.* Enfin, le français Courtonne prépara de 1875 à 1881 le plan d'une *langue auxiliaire néo-latine*, qu'il pensait pouvoir servir d'intermédiaire entre les peuples de langue romane; c'est un projet curieux dont certains traits se retrouvent dans les systèmes ultérieurs, soit par suite d'emprunts directs, soit parce que certains problèmes sont tels que l'on doit inévitablement penser à certaines solutions; il y a de nombreuses analogies, par exemple, entre la conjugaison de Courtonne et celle de Zamenhof.

Digitized by Google

L'année 1880 vit paraître le premier projet de L I A qui eut un succès dans le public, le volapuk. L'inventeur, Jean-Martin Schleyer, curé de Litzelstetten, près de Constance, avait pris pour base principale de son vocabulaire les mots de l'anglais parlé, puis il les avait modifiés de façon à les rendre plus aisément prononçables à tous les peuples du monde. Pour apprécier sa méthode, il suffit d'expliquer comment est forgé le nom même de sa langue. *Volapuk* signifie « langue de l'univers »; c'est une soudure de *pük* « langue » et de *vola*, génitif de *vol* « univers ». Le mot *vol* représente l'anglais *world*; le *w* est devenu *v*, parce que les Allemands disent *vas* ce qu'ils écrivent *was*; le *r* a disparu, parce que les Chinois ne savent pas prononcer les *r*; le *d* a été enlevé, parce que Schleyer n'admet la succession de plusieurs consonnes, ni à l'initiale, ni à la finale d'un mot. Quant à *pük*, il représente l'anglais *speak*; je viens d'expliquer la chute de la première consonne et j'avoue n'avoir pas le temps de rechercher aujourd'hui pourquoi la voyelle est plutôt un *ü* qu'un *i*. Les mots étranges que le curé Schleyer obtenait par ces procédés, furent soumis à une grammaire beaucoup plus compliquée que la grammaire anglaise; l'auteur, par exemple, admettait une déclinaison à quatre cas comme dans sa langue maternelle; la caractéristique de cette grammaire était un beau radicalisme; en voici deux exemples : tous les adjectifs se formaient au moyen du seul suffixe *ik* : à *gud* « bonté » correspondait *gudik* « bon »; tous les féminins se formaient avec le préfixe *ji* (un laminage de l'anglais *she*) : à *blod* « frère » (l'anglais *brother* raccourci et avec *l* remplaçant *r* à cause des Chinois) correspondait *ji-blod* « sœur ». La combinaison du dictionnaire et de la grammaire donnait un idiome ne rappelant aucune de nos langues, et tout spécialement inintelligible pour les Anglais, ainsi qu'on peut en juger par la traduction en volapuk des six premiers mots du Pater : *O Fat obas, kel binol in süls.* Chose étonnante, ce singulier produit eut un immense

Digitized by Google

succès; des propagandistes fondèrent des groupes pour étudier et pratiquer la langue de Schleyer; dans la seule ville de Paris, vers 1888, il y eut quatorze cours publics de volapuk et l'un d'eux réunissait à lui seul 121 auditeurs; le nombre de diplômés dépassa le chiffre de 1,600; vingt-cinq journaux, dont sept entièrement écrits en volapuk, entretinrent la foi en Schleyer; on parla un moment d'un million d'adhérents, chiffre peu vraisemblable, même en comptant comme adhérents ceux qu'on avait réussi à amener une seule fois à un cours de volapuk. L'avenir de la langue parut assuré en 1889 à un congrès tenu à Paris et dans lequel on parla exclusivement le volapuk. On était cependant bien près de la chute. Quelques années après, le volapuk avait perdu la plupart de ses effectifs, et c'est à peine si aujourd'hui le public se doute qu'il est encore pratiqué par de petits groupes de fidèles. La rapide ascension de la langue de Schleyer et sa plus rapide dégringolade méritent à elles seules d'attirer l'attention. Le succès s'explique surtout par le sentiment de l'utilité qu'aurait une L I A plus logique que nos langues naturelles; la foule s'est enthousiasmée pour la première réalisation que d'actifs propagandistes lui présentaient sans avoir osé remarquer les vices de cette réalisation, sans même avoir pensé à lire les vieilles brochures où d'autres avaient formulé des projets parfois supérieurs pour beaucoup de détails. Quelques règles simplistes, comme celle de la formation de de tous les adjectifs avec *ik*, apparaissaient comme des chefs-d'œuvre à côté des règles plus complexes des langues qui se permettent d'avoir plusieurs suffixes d'adjectif. Quant à la dégringolade, elle est due à deux causes qui se ramènent à une seule. D'une part, à partir de 1892 surtout, quelques groupes de volapukistes trouvèrent, avec raison, que la langue du Dr Zamenhof était beaucoup mieux faite que celle du curé Schleyer. D'autre part, dès avant cette époque, le clergé qui avait organisé l'église volapukiste s'était divisé; la plupart de ses membres avaient fini par découvrir les vices de la langue,

Digitized by Google

et dirigés par celui qui l'avait propagée en France, M. Kerckhoffs, ils en proposaient la refonte, à la grande colère du pape Schleyer et de ses évêques et curés allemands. Ces dissentiments aboutirent à un schisme. Le pape du volapuk finit par ne plus gouverner qu'un petit nombre de diocèses, tandis que la plupart de ses cardinaux transformaient le sacré collège, l'Académie internationale de la langue universelle (*Kadem bevünetik volapuka*) en une société d'études, société qui, à partir du jour où elle se choisit comme directeur M. Rosenberger, ingénieur à Saint-Pétersbourg, se mit à faire une nouvelle langue complètement différente du volapuk et que nous retrouverons tantôt, l'Idiome neutral. Pendant que ces dissensions occupaient le clergé volapukiste, les fidèles qui n'y voyaient goutte, perdirent la foi et désertèrent les temples, quelques-uns se convertissant à l'espérantisme, les autres acceptant, avec un peu de honte de leur enthousiasme passé, l'opinion publique qui déclarait que l'échec démontrait définitivement l'impossibilité de faire une L I A, alors qu'il démontrait simplement que le volapuk était mal fait.

Alors que le volapuk était dans toute sa gloire, en juillet 1887, un médecin de Varsovie, Louis-Lazare Zamenhof, né en 1859 à Bielostok, se risqua à proposer une langue nouvelle dans une brochure signée du pseudonyme de *Doktoro Esperanto*, pseudonyme fait en cette même langue et qu'on peut traduire par « Dr Espérant ». Cet idiome prit bientôt le faux nom de celui qui l'avait forgé; on l'appela *espéranto*, alors qu'il eut été plus correct de créer un adjectif comme *espérantais* ou *zamenhofien*. Me proposant de revenir sur les différentes caractéristiques de cette langue, je me bornerai aujourd'hui ici à parler en termes généraux de son rapport avec les projets antérieurs. Reprenant la tradition abandonnée par Schleyer, Zamenhof chercha à constituer une langue ayant l'aspect roman. Pour le vocabulaire, il retira environ 80 p. c. de ses radicaux des langues romanes (en comprenant l'anglais parmi celles-ci); de ces 80 p. c., on peut déduire environ 5 p. c.

Digitized by Google

d'éléments purement germaniques de l'anglais ; les 75 autres ont, pour les deux tiers au moins, l'aspect qu'ils présentent en français, au point qu'on peut dire que Zamenhof part du français comme Schleyer partait de l'anglais, mais avec cette particularité que l'auteur a le plus souvent préféré changer la prononciation que l'écriture. Les autres radicaux, soit environ 20 p.c. de l'ensemble, sont repris au latin, à l'allemand et aux langues slaves ; il y a même un peu de grec, notamment le mot *kay* « et », un petit « espouvantail de Pythagore », pour reprendre la façon de parler de Ronsard. Le lexique ainsi composé était de beaucoup supérieur à tout ce que l'on avait vu jusqu'alors ; il s'appuyait assez bien sur nos langues, alors que le volapuk ne les rappelait pas du tout ; pour l'époque où il a paru, il y a lieu d'en féliciter vivement l'auteur, mais en ayant soin de remarquer qu'aujourd'hui, et en partie grâce lui, on peut arriver à faire beaucoup mieux. Quant à la grammaire, Zamenhof adopta ou réinventa, — lui seul pourrait préciser d'après l'état de sa bibliothèque vers 1885 —, un grand nombre de mécanismes découverts par les fabricants antérieurs, comme la déclinaison à deux cas et l'absence de désinences personnelles du verbe qui sont déjà dans le projet de De Rudelle ; il y ajouta quelques combinaisons fort ingénieuses, spécialement en ce qui concerne la dérivation ; toutes ces règles furent agencées avec tant d'habileté qu'il arriva à faire une grammaire tenant en six pages, ce qui enthousiasme beaucoup de personnes qui ne se demandent pas si, avec une grammaire un peu plus longue, on n'obtiendrait un meilleur résultat. Dictionnaire et grammaire formèrent, du moins, un ensemble très supérieur à la langue de Schleyer ; c'était comme un volapuk romanisé ; on y retrouvait la même intransigeance et le même simplisme : les noms des êtres du sexe féminin se formaient tous de la même manière, par un infixe (*in*), alors que Schleyer avait adopté une préfixe (*ji*), soit *frat-in-o* au lieu de *ji·blod* ; tous les adjectifs se formaient

Digitized by Google

par l'adjonction d'un *a* à la racine, comme en volapuk par l'adjonction de *ik*, soit *bona* « bon » au lieu de de *gudik*. Quelques mots sur l'histoire du mouvement espérantiste me paraissent devoir être ajoutés ici [1]. Le succès de la langue du Dr Zamenhof a été fort lent. Elle ne s'implanta en Allemagne qu'en 1896 par la conversion du groupe volapukiste de Nuremberg; la France qui aujourd'hui est son principal foyer, ne l'a connue qu'à partir de 1896, grâce aux efforts de M. de Beaufront, qui avait inventé une langue à peu près semblable, l'*Adjuvanto*, et eut le désintéressement de se consacrer à la propagande d'un projet qu'il jugeait supérieur au sien, en décidant que celui-ci resterait inédit de son vivant. Depuis 1896, les progrès ont été plus rapides. L'espéranto est aujourd'hui défendu par 482 groupes et sert à l'impression de 29 journaux dont 11 entièrement rédigés dans la langue du Dr Zamenhof. Le nombre des véritables pratiquants n'est pas exactement déterminé. On peut l'évaluer à environ 17 ou 18,000. Trois Congrès, — Boulogne (1905), Genève (1906) et Cambridge (1907) —, ont prouvé la grande vitalité du mouvement. La propagande est fort habilement organisée. Les espérantistes se sont groupés, par exemple, suivant leurs affinités philosophiques, religieuses, scientifiques, etc.; ainsi, il y a un groupe médical espérantiste de France et même une société de joueurs d'échecs espérantistes. Tous sont animés d'une foi qui touche au fanatisme. La crainte d'un insuccès de leur langue les amène à ne plus oser, même entre eux, discuter leur rudiment. Le *Fundamento de Esperanto* est devenu un livre saint, le livre de l'Alliance entre Yahwéh-Zamenhof et le peuple élu des espérantistes. Le Dr Zamenhof, qui, si je suis bien informé, est au fond un homme très désintéressé et très modeste, n'ose plus dire qu'il n'est pas Dieu, et il y a même des heures,

[1] Je retire quelques-uns des faits qui suivent d'un livre récent de MM. Couturat et Léau : *Les nouvelles langues internationales*, un supplément à leur *Histoire* dont ils ont jugé bon de restreindre quelque peu la publicité.

Digitized by Google

rares, je pense, où, grisé par l'encens, il est porté à croire que ses adorateurs pourraient bien avoir raison [1]. Je terminerai cet exposé par une seule réflexion. Tous ceux qui croient qu'une L I A pourrait être utile, doivent se réjouir du succès de l'espéranto, en ce sens qu'il établit à nouveau, — le volapuk est une première preuve —, qu'une langue de ce genre peut être pratiquée; ils devraient toutefois redouter jusqu'à un certain point une accentuation de ce succès, parce qu'il pourrait créer un trop solide bloc conservateur de gens qui ne voudraient plus croire qu'une bonne L I A devrait être différente de celle qu'ils ont appris à utiliser. Il me paraît bien, en effet, que la L I A qui sera usitée dans vingt ans, sera très distincte de l'espéranto et je préfère voir les espérantistes évoluer sagement plutôt que s'obstiner dans des résistances qui produiraient un gâchis temporaire.

Tandis que le Dr Zamenhof, en adoptant trois quarts de radicaux romans, ainsi que des désinences, suffixes ou préfixes rappelant assez bien les langues néo-latines, aboutissait à un compromis entre le système de Schleyer et les systèmes antérieurs, d'autres partisans d'une L I A, cherchant comme lui à enlever à celle-ci l'aspect arbitraire que lui donnait la théorie volapukiste, arrivaient à donner une portée nouvelle à l'idée même qui avait inspiré jusqu'alors tous les fabricants de langues à l'exception de Schleyer et créaient ainsi une méthode fort distincte de celle de Zamenhof. Les deux principaux représentants de ce groupe furent MM. Julien Lott et Alberto Liptay. Le premier, ancien officier d'artillerie de l'armée autrichienne, était un évadé du volapukisme; il exposa son système dans un projet de langue, le Mundolingue, qu'il publia en 1890. Le second, médecin de la marine du Chili, précisa ses propres idées d'après celles de Lott et les fit connaître, en 1892, dans l'esquisse d'une langue qu'il appela *langue catholique*, en donnant à l'adjectif la

[1] Il a proposé en 1905 de rééditer le livre de l'Alliance avec les fautes d'impression de l'édition originale.

Digitized by Google

simple valeur d'universel qu'il avait à l'origine. L'idée commune de Lott et de Liptay, — et d'ailleurs de bien d'autres que je ne puis citer ici —, était que la L I A ne devait pas être inventée, mais simplement dégagée. Je vais essayer de faire comprendre cette idée en esquissant la méthode employée par tous ceux qui s'en sont inspirés. Après avoir décidé, du moins pour la pratique, qu'il n'y a guère à tenir compte que des langues romanes et des langues germaniques [1], ils procèdent à un premier travail. Ces langues abondent en mots qui varient de l'une à l'autre par d'assez légères particularités graphiques ou phonétiques, de façon que pour ces mots elles apparaissent comme un ensemble de dialectes réductibles à une langue commune. Si l'on prend, par exemple, une série comme le français *nerveux*, l'italien *nervoso*, l'allemand *nervös* et l'anglais *nervous*, il est aisé d'en tirer une forme *nervos* ou *nervoz*, — telle une épreuve obtenue par une superposition de clichés —, qui sera à la fois intelligible et aisément prononçable pour tous les peuples parlant des langues européennes. L'application de cette méthode permet d'établir un premier dictionnaire composé de plusieurs milliers de mots, — soit environ 350 mots en *al*, environ 1000 en *ion*, environ 350 en *ant*, environ 100 en *ist*, etc., etc. —, ce qui revient à fixer toute une langue internationale réelle antérieure aux essais de fabrication; on remarquera combien ce procédé diffère de celui de l'espéranto; il consiste à restituer, non pas des racines, mais des mots entiers, sans s'embarrasser, du moins dans ce premier travail, de la façon dont ces mots sont formés. Quant aux mots qui varient beaucoup d'une langue à l'autre, et pour lesquels le système de la superposition des clichés donnerait des épreuves indistinctes, soit par exemple pour la série *pferd, horse, cheval* et *cavallo,* on en cherche la

[1] Le rôle des langues slaves dans le travail consiste simplement à confirmer le caractère international d'un assez grand nombre de mots appartenant au premier des groupes dont je vais parler.

Digitized by Google

forme internationale en analysant des dérivés déjà admis lors du premier travail, ce qui, pour l'exemple donné, fait préférer une forme *kaval* intelligible à tous les peuples qui emploient le mot *cavalerie* avec l'une ou l'autre légère différence de prononciation et d'écriture. Les deux opérations que je viens de décrire donnent fatalement un dictionnaire qui ressemble beaucoup au dictionnaire français, pour cette simple raison que les mots internationaux ou aisément internationalisables sont toujours, ou des mots venant de l'évolution naturelle du latin, ou des mots que les langues européennes ont empruntés, soit au grec, soit au latin, soit aux langues néo-latines. Le caractère roman de la L I A étant ainsi déterminé, il est naturel d'emprunter, soit au latin, soit au français, tous les petits mots qui forment les charnières du langage, articles, prépositions, conjonctions, etc., pour lesquels le système des clichés superposés peut rarement donner de bons résultats. Il reste après cela à établir la grammaire. On emploie les mêmes procédés que pour le dictionnaire. Exemple : si l'on traduit dans toutes les langues romanes et germaniques toutes les phrases du type *le père aime le fils*, on constate que le régime direct du verbe n'a de forme spéciale que dans quelques langues germaniques, et seulement pour quelques catégories de substantifs, ce qui revient à dire que l'accusatif de l'allemand ou du flamand n'est qu'une survivance sans véritable portée grammaticale, d'où cette conclusion que la L I A doit se passer d'accusatif. Autre exemple : on constate une complète analogie de formation entre le français *j'ai aimé,* l'anglais *I have loved* et l'allemand *Ich habe geliebt*; il suffit donc de calquer en traduisant chaque mot par le mot résultant du travail d'établissement du dictionnaire, ce qui donnera suivant le résultat obtenu dans ce dernier travail, un parfait *Io hab amet*, ou *mi av amed*, ou toute autre forme n'ayant pas l'arbitraire de celles que proposent Schleyer et Zamenhof. Pour la grammaire comme pour le dictionnaire, il est aussi des cas où le

Digitized by Google

système de la superposition des clichés n'aboutit pas à un résultat parfait, et il est naturel alors de recourir plutôt aux langues romanes qu'aux langues germaniques, soit, pour prendre un exemple, d'adopter un futur *tu amero* = « tu aimeras. Après achèvement de ces divers travaux, il reste à raboter les résultats, c'est-à-dire à faire disparaître les irrégularités de formation pouvant venir d'un décalque trop fidèle de nos langues, soit en généralisant certains suffixes, soit en en écartant d'autres, soit en prenant les formes verbales les plus commodes pour la dérivation, etc.

La méthode que je viens de décrire a été employée avec plus ou moins de succès par un très grand nombre de fabricants de langues artificielles. Je dois me borner à signaler très sommairement les principaux d'entre eux : Lott auteur du *Mundolingue,* Liptay auteur de la *Langue catholique,* Beermann auteur du *Novilatiin* et enfin Molenaar, qui depuis peu, afin de ne pas déplaire aux chauvins d'Allemagne, a donné le nom de *Universal* à une langue qu'il avait d'abord appelée *Pan-Roman.* Tous leurs projets renferment des choses fort intéressantes dont plus d'une pourra être reprise dans un travail ultérieur. On doit dire, toutefois, qu'ils ont tous été dépassés par un projet où la méthode que j'ai décrite ci-dessus, a été pratiquée avec plus de succès. Ce projet porte le nom de *Idiom Neutral* et il importe d'en connaître la genèse. Lors de la dissolution du volapukistme, le conseil général du parti, le *Kadem bevünetik volapuka,* finit par se transformer en une société d'études; le 15 mai 1893, cette société élut comme directeur pour cinq ans M. Woldemar Rosenberger, ingénieur des chemins de fer russes à Saint-Pétersbourg; celui-ci donna bientôt aux travaux du groupe une impulsion nouvelle. Il esquissa un projet de langue et en fit discuter tous les points par ses collègues au moyen d'un système de circulaires rédigées en volapuk. Les académiciens répondaient par *oui* ou par *non* et les propositions votées par la majorité devenaient des lois de la

Digitized by Google

langue. Après cinq ans de travail, celle-ci se trouvait constituée par la simple réunion de 126 résolutions déterminant les règles d'orthographe, la forme de la plupart des mots, le système grammatical, la syntaxe, etc. Il ne restait plus qu'une besogne de rédaction; elle s'accomplit sous le directorat du successeur de M. Rosenberger, le révérend Holmes, « recteur » à Macedon (New-York, États-Unis). Le principal créateur de la langue, M. Rosenberger, prépara le premier manuel et le fit paraître en 1902 [1]. Entretemps, la ci-devant Académie volapukiste avait donné à cette langue le nom d'*Idiom neutral* et adopté pour elle-même le titre de *Akademi internasional de lingu universal*, traduction littérale du titre en volapuk qu'elle avait porté jusqu'alors.

Skribasion in idiom neutral don profiti sekuant in komparasion ko kelkun lingu nasional; libri e broshuri sientifik publiked in ist idiom potes esar lekted per omnihom in original; traduksion no plu es nesesar. Les quelques phrases que je viens de reproduire forment un bon échantillon de l'idiome qui me paraît le meilleur produit actuel de l'industrie des langues. J'ai tenu à les citer afin de faire plus aisément saisir l'appréciation que je crois devoir donner de l'œuvre de l'académie Rosenbergienne. Un premier point à remarquer, c'est que ce texte, — j'ai eu soin de ne pas le traduire —, est aisément intelligible à tout Occidental cultivé. Un Français peut le comprendre à première lecture et sans dictionnaire. Un Anglais ignorant le français, ou autre langue romane, y parviendrait très vite avec un dictionnaire lui donnant la valeur des quelques mots dont sa langue maternelle ne lui permet pas de deviner le sens. La difficulté ne serait guère plus grande pour un Hollandais ne connaissant aucune langue romane, à la condition naturellement qu'il soit assez lettré pour

[1] V. ROSENBERGER, *Diksionar de Idiom neutral. Neutral german e german-neutral ko gramatik komplet.* Leipzig. Haterland, 1902. Un manuel anglais-neutral a été publié par M. Holmes en 1903; un manuel néerlandais-neutral a été publié en 1903 par M. Bouto van Bylevelt; un manuel français-neutral par M. Chambonnaud, de Limoges, est prêt à être imprimé.

Digitized by Google

lire un journal imprimé dans sa langue maternelle, langue qui a adopté définitivement beaucoup d'éléments français ou latins et qui, — à tort plus souvent qu'à raison —, en tolère un plus grand nombre. Semblable résultat ne pourrait être atteint avec le volapuk ou même l'espéranto ; un texte en espéranto par exemple, ne peut être que péniblement deviné par un Latin et il est d'autant plus obscur pour un Germain qu'un grand nombre de mots romans adoptés ou adoptables par les Germains y deviennent méconnaissables, comme notamment *national* remplacé par *nacia*. Ce fait est d'une importance capitale. Je n'hésite pas à croire que si l'enseignement du neutral était organisé comme l'enseignement de l'espéranto, le neutral finirait par dominer, parce qu'on préférerait apprendre une langue que tous peuvent comprendre sans longue étude préalable, à un idiome qui n'est clair que pour ceux qui sont arrivés à pouvoir l'écrire. Au surplus, une langue artificielle comme le neutral pourrait se répandre sans bouleverser les habitudes. On commencerait par s'habituer à la lire, parce qu'un certain nombre de savants et commerçants étrangers, Hongrois, Polonais, Grecs, etc., la trouveraient plus commode que le français ou l'anglais dans tous les cas où ils ne peuvent pas raisonnablement employer leur langue maternelle ; la plupart n'apprendraient guère à l'écrire que s'ils se trouvaient en relations avec des étrangers ne connaissant pas assez bien la langue qu'ils emploient d'ordinaire. La situation ressemblerait alors à celle qui existe pour nos langues naturelles. Beaucoup de Français, par exemple, savent assez d'allemand pour comprendre un livre ou une lettre, mais ils ne s'exercent à l'écrire ou à le parler que s'ils sont en relations avec des Allemands qui ignorent le français. Je tiens à bien remarquer, en terminant ce paragraphe que la L I A que je trouve la mieux faite, ne me paraît pas avoir atteint toute la perfection possible. Les créateurs même du neutral sont d'ailleurs les premiers à penser que leur œuvre pourrait être améliorée. Une foule de retouches

Digitized by Google

seraient, soit indispensables, soit utiles; en voici quelques exemples : une L I A parfaite doit avoir un article défini — mettons *li* plutôt que *la* ou *le* —, sauf à permettre de ne pas s'en servir à ceux qui, dans leur langue maternelle, ne se servent pas de l'article. Au pluriel italien en *i*, — exemple : *profit-i* du texte ci-dessus —, je préférerais le pluriel en *s* qui est le pluriel de tous les Américains et d'environ 100 millions d'Européens, soit pour l'exemple cité, *profit-es*, en donnant à *e* la valeur qu'il a dans *je*, ce qui est aisé au moyen d'un artifice graphique que je n'ai pas le loisir d'expliquer. A mon sens, toutes ces retouches aboutiraient à donner à la L I A un cachet plus français, d'abord, parce c'est le plus souvent le français qui permet de bien résoudre certaines difficultés de fabrication, ensuite parce qu'il ne peut y avoir que des avantages à rapprocher, chaque fois que cela est possible, la L I A de la langue qui, n'était le nombre de ceux qui la parlent, aurait le plus de droits à la suprématie.

* * *

Bien que l'esquisse trop sommaire que je viens de donner de l'histoire des L I A, ne m'autorise guère à demander au lecteur de se rallier à mon avis, je tiens à mettre en relief par une comparaison la conclusion qu'une connaissance assez complète de cette histoire m'a amené à dégager. Nous sommes bien en présence d'une progressive évolution industrielle, commençant par des joujoux encombrants et aboutissant à des instruments de plus en plus commodes. Les premiers essais font songer au célérifère inventé en 1699 et à la draisienne qui le remplaça en 1818, ces ancêtres de notre bicyclette qu'on devait faire avancer en frappant alternativement le sol de l'un et de l'autre pied. Les essais postérieurs présentent des progrès comparables au remplacement de la draisienne par le bicycle, invention que fit Michaux en 1855 et qui, de perfectionnement en perfectionnement, aboutit

Digitized by Google

en 1875 au type à grande roue suivie d'une petite dont se souviennent tous les hommes âgés aujourd'hui de plus de 40 ans. Les projets récents rappellent les diverses améliorations qui ont fini par donner notre bicyclette actuelle, avec le pédalier placé au bas du cadre (1880), la chambre à air (1890), etc., etc. Rien n'autorise à croire que ce progrès industriel ne continuerait pas. Au contraire ! Il n'y a ici qu'un ensemble de petits problèmes de mécanique et l'on en a résolu un si grand nombre qu'on peut espérer voir résoudre ceux qui ne le sont pas encore.

EUGÈNE MONSEUR.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

Il y a reprises et reprises. Les unes sont les inévitables concessions à la mode traditionnelle, à l'abonné fossile, aux nécessités du répertoire. Les autres sont accueillies avec la réelle ferveur qui va au neuf, à l'original. On peut dire que *Werther* et *Hänsel et Gretel* ont gardé, pour la plupart, cet attrait de l'inédit, ou plutôt, de l'inouï dans le sens étymologique du terme. A la différence de *Manon*, *Carmen* et *Faust*, qui sont le pain quotidien de nos directeurs, ces œuvres quelque peu ésotériques, lorsqu'elles reparaissent sur l'affiche, éveillent en nous des souvenirs doux et confus, des réminiscences vagues, qui se concrétisent en un rythme errant sur nos lèvres, en un détail scénique réveillé, par le seul titre de l'opéra, dans le castel enchanté de cette Belle au bois qu'est la mémoire. Il en est d'elles comme de ces beaux romans qu'on relit volontiers au bout de cinq ou six années et qu'on retrouve *autres* à chaque relecture.

Hänsel a été remarquablement interprété par Mmes Eyreams, Symiane et MM. Laffitte et Decléry. Mme Eyreams a la gaminerie et l'ingénuité de la petite teutonne qui tient tête à la fée Grignotte et l'enfourne proprement; elle chante cette musique difficile avec l'agilité d'un jeune animal grimpant à l'arbre. La mise en scène est très soignée, et l'orchestre s'est montré discret, ce qu'il ne fait pas toujours. Trois matinées successives n'ont pu épuiser le succès enfantin de ce petit ouvrage qui, tout en éveillant de fraîches images et en provoquant de naïfs émois familiers aux *nursery*, a, comme toutes les affabulations populaires, une signification humaine très profonde et très pénétrante.

Dans *Werther* j'ai admiré Mme Croiza, dont j'estime que le succès n'a pas été assez grand. Elle avait la tâche, en somme, difficile. La femme qui s'offre presque, puis qui se reprend et se refuse, est toujours en mauvaise posture devant le public. Le librettiste a, dans le premier acte, en ne préparant pas la rencontre de Werther et de Lotte, rendu presqu'odieuse cette fiancée, qui, au moment psychologique, avoue ses engagements à l'homme dont l'empressement eût dû l'avertir plus tôt. Au troisième acte, Mme Croiza a été supérieure encore, et le feu intérieur qui couve sous

Digitized by Google

cette cendre du foyer conjugal, elle l'a, en quelque sorte, communiqué à nos veines. Ses élans et ses cris étaient beaux. Werther est un rôle aussi ingrat que celui de Hamlet. On n'enferme pas une philosophie dans trois heures d'horloge et on ne la porte pas sur des tréteaux. Le chant achève de nous rendre intolérables les ratiocinations de ce jeune penseur, son amour nous touche assez peu. M. Morati a bien chanté, et le reste est secondaire. M. Decléry a joué Albert comme il eût joué Othello. Il y a pourtant des éditions de *Werther* à 25 centimes. Les autres emplois étaient excellemment tenus, celui de la petite sœur, sentimentale et peu farouche par Mlle Eyreams, ceux du couple d'ivrognes, etc. Orchestre et chœurs furent dignes d'éloges.

Il est difficile de ranger dans cette trop rapide revue *le Jongleur de Notre-Dame* à sa vraie place. Ce n'est ni un opéra dans la vieille coupe des *Faust* et des *Mignon*, ni non plus un drame lyrique comme *Werther*, *Carmen* ou *Paillasse*. Massenet y a montré la souplesse indéfinie de son joli talent, cette émasculation qui lui permet, comme une femme coquette, d'arranger ses sourires et ses atours selon l'amant d'un soir. Rien de viril, ni de probe, ni de vraiment mystique peut-être dans cette œuvre, mais un sentiment léger, délicat, exquis de l'ambiance lointaine où nous transporte l'affabulation, plutôt gâtée qu'appropriée par son librettiste. Quoi qu'il en soit, MM. Laffite et Bourbon, pour omettre leurs camarades, ont tiré tout le parti désirable d'un ouvrage où il n'y a ni amour, ni action.

Mlle Y. de Tréville, dans une reprise déjà ancienne de *Lucie*, a prouvé que sa virtuosité était armée contre toutes les surprises d'une partition écrite pour des voix italiennes d'il y a cent ans. Elle a vocalisé comme deux rossignols. Aussi bien l'eût-elle pu faire sans cet essai de résurrection d'une vieillerie qui n'est pas sans beautés mélodiques, mais ne correspond plus du tout à nos exigences de théâtre. Et dans quelques jours nous aurons *Ariane*...

*
* *

Au Parc, *La Française* a succédé à *La Pécheresse;* à la Nouvelle Comédie, on nous a donné *Le Ruisseau;* aux Galeries Saint-Hubert, *Miquette* tient toujours l'affiche.

L'œuvre de Brieux n'est ni la pire ni la meilleure de cet étrange auteur qui, ayant écrit l'article de tête d'un journal de province pendant de longs ans, fit tout d'un coup la réflexion suivante : un article rapporte 100 francs, et moins; une pièce en rapporte 100,000. Un article a dix, vingt mille lecteurs, et moins. Une pièce, lorsqu'elle est bonne, mais pas meilleure que l'article, a un million de spectateurs à Paris, en province et de par le monde. Pourquoi ne ferais-je donc pas de pièces?

Et il en a fait, il en a fait de mauvaises, de médiocres, de bonnes, mais pas d'excellentes. *Blanchette* est presqu'un chef-d'œuvre; *La robe rouge* a un premier acte admirable; il y a dans *Petite amie* la moitié de ce qu'il

Digitized by Google

faudrait pour constituer le plus beau drame de ce temps, drame bourgeois, d'intimité et de passion. Dans *Les trois filles de M. Dupont*, comme dans *M. de Réboval* on n'apprend rien que Dumas fils et Becque n'aient dit de meilleure façon. Et je ne parle ni des *Remplaçantes*, ni des *Avariés* qui sont des conférences dialoguées.

La Française tient de ceci et de cela. Le troisième acte est insupportable pour le spectateur, qui, assis dans sa stalle, a le sourire béat de l'homme qui va s'amuser. Il admet tout au plus qu'on lui secoue légèrement les nerfs. Mais n'allez pas toucher à ses méninges, il vous en cuirait. Moi, qui suis resté candide, j'avoue que ce troisième acte m'a intéressé. Il m'a répété ce que cent fois j'ai entendu dire par des Français de sens rassis sur leurs femmes et leurs filles, les femmes et les filles de leurs amis. Que le roman et le théâtre français calomnient la société française, il est à peine besoin qu'on le sache. Tout homme qui a de bons amis, même de simples et distantes relations en France, sait que la France est bien plus saine que l'Allemagne des de Moltke et des Eulenbourg. La bourgeoisie française travaille dur, élève ses enfants chez elle, épargne ferme et meurt sans avoir connu le plaisir. La bourgeoisie allemande peine aussi, mais elle est comme les gens pressés de jouir, qui se disent qu'après eux le monde finira. Elle instruit ses enfants, sans les doter, elle les lâche par le monde sans trop verser de larmes; elle emplit les cafés luxueux et les vulgaires brasseries de son exubérance triviale. Elle s'écrase aux music-hall et lit les romans français dont les titres et les illustrations feraient rougir un sapeur. Elle n'économise guère, et elle adore vivre au jour le jour; on voit, par la crise actuelle, où cela conduit.

Dans *La Française* il y a tout cela, il n'y a guère que cela. La petite intrigue qui fait le fond de la pièce a si peu d'importance, et aussi le mariage de M^lle^ Geneviève qui au premier acte épouse un monsieur et au troisième en épouse un autre! Mais il y a des types plutôt que des caractères, ce qui ne surprend pas chez un auteur qui défend une thèse et ne peint pas la vie. M^lle^ Lély a tiré un remarquable parti de ce rôle de Marthe, de *La Française*, dont elle dit avec tact les tirades et ne souligne pas trop les effets de théâtre. M. Barré est merveilleux de flegme et d'adresse dans le personnage si conventionnel d'un Américain qui ne cesse de conférencier sur les supériorités de sa race. On dirait feu M. Desmolins qui aurait attrapé l'accent de là-bas. MM. Laurent et Chautard complètent agréablement l'ensemble avec M^lle^ Derives, une ingénue qui a l'aplomb parisien.

Le Ruisseau, faut-il le dire, est de M. Wolff. Ne m'en demandez pas davantage sur une pièce qui, comme la plupart des ouvrages de cet écrivain spirituel, échappe à l'analyse. Ils y échappent pour des raisons directement opposées à celles qui font qu'on ne sait analyser certains vaudevilles. Dans ceux-ci il y a trop de fils et de trop ténus; dans les ouvrages de M. Wolff il n'y a pas de fil du tout, il n'y a pas de pièce, il

Digitized by Google

n'y a que des tableaux ; ils sont d'ailleurs d'une jolie touche et ils font légitimement prime sur le marché.

M. Wolff ayant soupé dans un cabaret à filles de Montmartre, si je ne m'abuse, y rencontra une pauvrette égarée là sait-on comment, et qui se défendait contre les entreprises d'un malotru. Il s'y intéressa peu ou prou, et si j'ose dire, il écrivit une pièce « autour ». La garniture du plat est forcément un peu mince ; mais c'est du cresson de fontaine, savoureux et frais sur la langue ; le plat est succulent. Le deuxième acte a assuré le succès de la pièce ; on devrait le cinématographier pour le plaisir de nos arrière-petits neveux. Si l'on avait connu cette belle invention à l'époque de Mürger, nous saurions plus de choses que nous n'en savons sur les cabarets où Mimi Pinson mangeait du lapin.

Mme Fabrège est délicieuse dans le rôle principal du *Ruisseau*, elle est bien la petite clochette frêle et bleue, qui pousse dans la fange comme sur le tapis moëlleux d'une pelouse. M. Laurel la seconde avec une discrétion, une émotion contenue, une belle santé qui nous enchantent : et le reste est à l'avenant. Décidément nous avons une scène de comédie de plus, notre théâtre du boulevard à côté de notre Odéon.

* * *

Les livres.

L. Romano d'Azzi, *Un vasto inganno.* La risurrezione dei morti, *Studio critico.* — Roma, Enrico Voghera, 1907.

La thèse de M. R d'A. est dirigée contre la religion considérée sous la forme catholique romaine, c'est-à-dire dogmatique et autoritaire. L'argumentation ne manque pas d'originalité. M. R. d'A. cite ce texte de saint Paul : « S'il n'y a point de résurrection des morts, Christ non plus n'est pas ressuscité. Et si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, votre foi aussi est vaine » (I loc, XV, 13, 14). Je vous prends au mot, dit-il. Non, Christ n'est pas ressuscité, donc la doctrine catholique est fausse. Il eût fallu, pour éviter de faciles réponses des théologiens et des exégètes, une connaissance plus précise des textes et de leurs moindres nuances. Mais la principale critique à faire à ce travail, c'est que M. d'A. semble ignorer le « modernisme » et que son argumentation ne porte que contre une interprétation des textes et des dogmes où tout est compris *à la lettre*. C'est le vrai catholicisme, dira-t-on, celui de Pie X et de l'encyclique. Sans doute, mais une « étude » de ce genre ne doit pas être purement négative ; elle doit indiquer au moins le sens acceptable que peuvent avoir les affirmations religieuses. Saint Paul lui-même avait déjà spiritualisé la croyance juive. Il ne pouvait comprendre une vie future sans survivance du corps, c'est vrai, mais il s'agissait d'un corps transformé, devenu une sorte d'enveloppe lumineuse, comme celle de Jésus dans l'apparition près de Damas. La survivance d'un corps identique au nôtre répugne. D'accord. Mais l'idée platonicienne d'une âme séparée de toute matière

Digitized by Google

n'est-elle point, d'autre part, une abstraction? Ne pourrait-on concevoir les rapports futurs de ce que nous appelons *âme* avec ce que nous appelons *matière* d'une manière un peu moins enfantine que celle des vieux Juifs? Je le crois, et renvoie M. d'A. au remarquable chapitre consacré à cette matière par M. Le Roy dans le volume *Dogme et critique*, mis récemment à l'index.

MARCEL HÉBERT.

* * *

On nous offre les deux premiers volumes d'une édition nouvelle d'Alfred de Musset. Ce nous est un grand plaisir de la signaler. Elle est d'une impression claire et agréable, d'un format commode et d'un prix modeste. On y reconnaît le savoir-faire des frères Garnier. La couverture nous montre le Musset-dandy, au noble visage empreint de mélancolie. Une préface assez développée a été écrite par l'éditeur des *Mémoires d'Outre-tombe*, M. Edmond Biré. Elle est inévitablement tendancieuse, elle l'est même trop. Mais avec M. Biré on a l'agrément de marcher sur un terrain ferme, et, si l'on veut s'abstraire de certains parti-pris, de certains jugements d'ailleurs attendus, on trouve à glaner d'utiles rectifications, des détails précis qui manquent ailleurs, le menu d'une biographie où les préoccupations synthétiques n'apparaissent guère. Ce sont d'appréciables compensations, et elles contribueront, quelque réserves qu'on doive faire, au succès de cette jolie édition.

* * *

VICTOR GIRAUD, *Livres et questions d'aujourd'hui*. Paris, Hachette, in-18. 1907. — C'est un recueil d'études, qui ont trait à la littérature et à l'actualité politique. L'assemblage en paraîtrait contestable, si l'auteur n'y professait des doctrines, dont la similitude domine de très haut les divergences d'application. Qu'il s'agisse de livres, d'événements ou d'hommes, M. Giraud juge en moraliste. Pour lui la question morale est au premier plan de l'histoire des lettres et quand il institue une hiérarchie des œuvres d'art, il range au plus bas la forme, puis vient l'esprit, enfin la préoccupation de l'au-delà.

C'est un système constructif de critique qu'il applique à Sainte-Beuve. Vous devinez la conséquence. C'est nécessairement le *Port-Royal* qui devient l'œuvre essentielle de l'écrivain, et on nous parle avec quelque désinvolture des admirables *Lundis*. Après 1848, dans une préface oubliée des *Critiques et portraits littéraires*, M. G. croit lire une évolution tout en faveur du sentiment moral et religieux de Sainte-Beuve. J'ai écrit ici même ce qu'il fallait, à mon sens, en penser, et quelle avait été cette conscience ondoyante. Mais les dogmatisants sont toujours rassurés sur leurs conclusions dernières. Au surplus, dans d'intéressantes « Notes sur la littérature suisse », M. Giraud se confesse et nous avoue « qu'aucun « historien, même littéraire » n'a su « dépouiller assez complètement sa

Digitized by Google

« personnalité pour ne jamais laisser percer dans ses jugements, même « littéraires, ses convictions intimes ». Il dit cela à propos de M. Renard qui est rationaliste et, de plus, socialiste; mais l'application à lui-même est évidemment sous-entendue. Sous cette réserve, on lira avec profit son analyse du livre de Seippel, *Les deux France*, comme il y a beaucoup à apprendre dans ses articles sur Pascal et Bossuet.

*
* *

M. Giraud défend, à sa manière, la France contre un juge helvète. M. J. Bourdeau, (*Poètes et humoristes de l'Allemagne*) commente et discute les jugements de quelques Allemands et Anglo-Saxons. Mais ce n'est là que le dernier chapitre d'un livre, consacré essentiellement à quelques écrivains d'Outre-Rhin. Il y a là des parties d'une originalité forcément relative, puisqu'on nous entretient du *Simplicissimus*, de Schiller, de Lenau, de Scheffel et de Freytag, voire de Schopenhauer. Mais déjà Keller a une célébrité plus régionale, et quant à un « Gil Blas allemand », c'est tout plaisir d'inédit que de faire sa connaissance.

*
* *

Les drames de Wagner sont d'une compréhension difficile ; ils ont provoqué des commentaires nombreux et divergents. Mais ce serait une opinion téméraire que de conclure de là à « l'insoluble et charmante ambiguité » de quelques parties de l'œuvre colossale du maître. Dans son *Essai d'une explication des drames wagnériens* (Paris, Plon, in-16), M. Gustave Robert affirme, au contraire, qu'une étude précise des drames wagnériens, éclairés par les écrits purement théoriques, révèle en chacun une idée primordiale à laquelle tout le poème se subordonne harmonieusement. Cette originale démonstration, qui s'appuie, en bien des cas, sur des ouvrages à peu près inconnus chez nous (tels ceux de Feuerbach, à propos de *Tristan*, et les derniers opuscules, non traduits, de Wagner, à propos de *Parsifal*), ne manquera pas de soulever une légitime curiosité dans le monde musical.

*
* *

Marquis Costa de Beauregard, *M^me^ Loyse de Savoie* (Paris, Plon, in-18°). — La merveilleuse histoire de la fille d'Amédée IX de Savoie et d'Yolande de France est une fraîche idylle qui étonne au milieu des rudes conflits où se débattaient le Téméraire et Louis XI. Mariée par raison d'État à Hugues de Chalon, elle ne considéra les dix ans de son bonheur terrestre que comme une avance d'hoirie dont elle devait compte au ciel. Sa vie nous apparaît, dans ce récit orné et fleuri autant qu'une légende, pareille « à quelqu'un de ces triptyques du XV^e^ siècle où les imagiers se plaisaient à retracer les différents traits de la carrière des prédestinés

Digitized by Google

ou les divers épisodes de quelque miraculeuse aventure ». C'est plus qu'une monographie, c'est une évocation fidèle et touchante, dans un cadre approprié, d'une figure idéale et douloureuse. L'auteur a mis un soin non exempt de préciosité, à envelopper d'archaïsme cette restitution pieuse; dans ces bandelettes funèbres, il semble que Mme Loyse ait le sourire des élues.

* * *

Chez Sansot signalons deux publications qui ne sont pas indifférentes à l'histoire littéraire. C'est d'abord de Vincent Voiture des *Stances, sonnets, rondeaux et chansons*, avec une notice de M. Arnoux. C'est ensuite et surtout *les amours et autres poésies* d'Étienne Jodelle, remis au jour par M. van Bever, à qui nous devons encore les œuvres choisies de Agrippa d'Aubigné et le *Livret de Folastries* de Ronsard. Était il bien nécessaire de remettre en tête de ce volume la vie du poète par Colletet? C'est ce que je ne veux pas décider. En tout cas il n'est pas fâcheux qu'à côté des éditions maniables et économiques de Ronsard, Baïf et Du Bellay, nous ayons aussi, outre le théâtre de Jodelle, déjà moins abordable, une édition suffisante de ses poésies lyriques.

Digitized by Google

LA CORRESPONDANCE DE LA REINE VICTORIA AVEC LE ROI LÉOPOLD 1ER (1)

En dehors de l'Angleterre, il n'est peut-être pas de pays où la correspondance de la reine Victoria sera lue avec autant d'intérêt qu'en Belgique. C'est que dans ces trois gros volumes de lettres écrites au cours de vingt-quatre ans, choisies par ordre du roi Édouard VII et dont il contrôla les épreuves, nul aussi, après la Reine elle-même, ne joua un rôle plus important que Léopold Ier. Que l'étroite union de l'oncle et de la nièce ne fût un mystère pour personne, il n'est pas besoin de le rappeler. Les affectueuses relations des deux familles royales, la fréquence des visites échangées entre elles, la présence de leurs membres réunis dans toutes les solennités qui marquèrent les dates principales de leur existence publique ou privée les eussent suffisamment révélées si quelques livres publiés en partie sous la direction de la Reine, comme les *Early years* et la *Vie du Prince-consort*, pour laquelle, à 72 ans, le roi Léopold écrivait ses souvenirs de jeunesse, n'étaient venus en apporter la preuve plus manifeste encore. Et à ces ouvrages presque officiels, il faut joindre toute cette collection de mémoires et de biographies dont on est devenu récemment si friand, ceux entre autres du baron de Stock-

(1) *La reine Victoria, d'après sa correspondance inédite*, traduction française par JACQUES BARDOUX. Paris, Hachette et Cie, 1897.

M. Bardoux, auteur de livres sur l'Angleterre moderne couronnés par l'Académie française, a accompagné sa traduction d'une introduction et de notes historiques où sa perspicacité n'est peut-être pas toujours à la hauteur de son talent et de son érudition.

Digitized by Google

mar, les plus précieux de tous. Ils furent si décisifs, qu'après y avoir puisé abondamment pour ses études sur l'histoire anglaise contemporaine, un écrivain français de rare mérite, M. Saint-René Taillandier, crut ne pouvoir donner de meilleur titre que *Le roi Léopold I et la reine Victoria* au bel ouvrage dans lequel il rassembla ces études. Mais, jusqu'à présent, on n'avait placé sous les yeux du public que des extraits fragmentaires de cette série ininterrompue de lettres où les deux souverains, parlant à cœur ouvert, échangent leurs idées sur tout ce qui les touche de près et montrent à quel point leurs pensées et leurs vues se rapprochent dès que sont en jeu le prestige et l'avenir de leur pays ou les prérogatives de leur couronne. Déjà notre presse quotidienne a reproduit des portions de cette correspondance, mais elle n'a guère remonté aux sources originales et s'est en général bornée à citer les morceaux que les journaux français ont signalés à leurs lecteurs en se plaçant sous leur angle spécial de vision. Il y a, nous semble-t-il, plus et mieux à glaner dans ces pages, qui s'arrêtent à la mort du prince Albert. — Nous voudrions essayer de le montrer.

I

Au moment où la reine Victoria naquit, le 22 mai 1819, elle n'était pas encore l'héritière présomptive de la couronne anglaise. La fin douloureuse de la princesse Charlotte, fille de George IV et première femme de Léopold Ier, décédée en donnant le jour à un enfant mort-né dans le courant de 1817, laissait le trône sans héritiers. Elle décida les trois frères du roi, restés jusque-là célibataires ou réputés tels, à convoler un peu tardivement. Le duc de Clarence, depuis Guillaume IV, eut deux enfants dont le second vécut jusqu'en 1821, de sorte qu'alors seulement on put escompter les chances de la jeune princesse. Son père, le duc de Kent, décédé en 1820, ne les connut même pas. Sa mère, sœur de Léopold Ier, et veuve en premières noces du prince de Leiningen, devint, presque sans l'avoir osé espérer, la tutrice de la future reine. Son très modeste budget n'était certes point en rapport avec cette

Digitized by Google

situation exceptionnelle. Le prince de Leiningen lui avait laissé deux enfants, mais fort peu de ressources. Le duc de Kent n'était pas plus riche. Il avait toujours vécu en assez mauvais termes avec son frère George IV, et cette inimitié s'était fortement accrue à raison de l'appui qu'il avait accordé aux projets matrimoniaux de la princesse Charlotte. Celle-ci, on le sait, avait été fiancée au prince d'Orange, mais elle avait repris sa parole avec une résolution dont nul ne put avoir raison et dont les motifs se trouvaient aussi bien dans le caractère du prince, sa légèreté et ses écarts de conduite que dans la nécessité de quitter l'Angleterre, fût-ce temporairement, au moment où son fiancé devenant roi des Pays-Bas, tandis qu'elle deviendrait souveraine de la Grande-Bretagne, il leur eût fallu, tour à tour, résider dans leurs deux capitales. Les choses avaient, un instant, pris une tournure presque dramatique, rendue plus aiguë encore par la haine qui divisait George IV de sa femme, la reine Caroline, et elles avaient laissé dans le cœur du roi le souvenir le plus aigri. A grand' peine il avait consenti à ce que sa fille épousât le prince de Cobourg; avec un sentiment à peine déguisé de jalousie il avait constaté la popularité dont jouissait le jeune couple, et il gardait rancune à son cadet d'avoir été le confident, le messager des fiancés, bien plus, d'avoir épousé ensuite la sœur de Léopold, et enfin d'avoir eu d'elle une fille que les circonstances pouvaient amener un jour à reprendre, sur les degrés du trône, la place de la princesse Charlotte. Du reste, le duc de Clarence ne s'entendait pas beaucoup mieux avec ce pauvre duc de Kent, et il affecta de traiter sa belle-sœur avec un dédain qui provoqua plus d'une fois des scènes les plus pénibles. Heureusement, le prince Léopold vint en aide à sa sœur et à sa nièce avec la plus vigilante sollicitude. Grâce à lui on put conserver un train décent, habiter le vieux palais de Kensington dans des conditions honorables, donner à la jeune princesse une éducation conforme à son rang. « Mes visites au château de Claremont, où résidait mon oncle, a écrit la reine Victoria, sont le souvenir le plus heureux de mon enfance plutôt mélancolique. » Grâce à cet oncle excellent, on

Digitized by Google

put aussi aller à la mer, prendre des distractions, voir un peu de monde, et même, parfois, se présenter à la Cour dans d'autres équipages que des voitures de location. Avec la plus grande énergie le prince s'était opposé à ce que sa sœur quittât l'Angleterre; avec autant de clairvoyance il n'avait cessé de lui recommander de donner à sa fille l'exemple d'une dignité simple et réservée. Elle en recueillit les fruits. En 1825, le Parlement accrut sa dotation, et Canning prononça à cette occasion des paroles qui durent aller doublement à son cœur : « Tous les partis sont d'accord sur la légitimité de cette subvention, et s'il y a quelque chose à dire contre le gouvernement, c'est qu'il a tardé trop longtemps à en saisir la Chambre. On ne saurait adresser de plus grand éloge à Son Altesse Royale que de constater la tenue paisible et discrète de son existence : elle n'a jamais cherché à se faire remarquer, mais s'est dévouée à l'éducation de cette enfant que la Chambre est aujourd'hui appelée à adopter. »

On se doute bien que ses apparitions fugitives à la cour de George IV, puis de Guillaume IV [1] laissèrent d'assez vives impressions à la princesse Victoria; mais elle en conserva de plus profondes encore de la visite que fit à Claremont, en 1827, sa grand'mère la duchesse de Cobourg. La vieille duchesse, un peu sévère, savait parler aux enfants, et ses affectueuses remontrances eurent un effet précieux sur l'assiduité de sa petite-fille à ses leçons et sa compréhension plus exacte de ses devoirs de princesse. Du reste, l'éducation qu'on lui donnait, essentiellement anglaise et pratique, était bien faite pour développer en elle toutes les qualités qui la distingueront plus tard. Elle n'était peut-être pas entièrement brillante, mais elle était solide; elle s'attachait à la réalité des choses, elle formait l'esprit à la netteté, à la précision, à l'exacte appréciation des faits; elle ouvrait le cœur aux sentiments affectueux, elle lui inspirait une religion éclairée et large, une haute moralité. A plusieurs reprises la duchesse de Kent prit à cet égard l'avis des meilleurs conseillers; ils ne

(1) Le duc de Clarence monta sur le trône sous ce titre en 1830.

Digitized by Google

purent que l'engager à persévérer dans la voie qu'elle avait si heureusement suivie, en la félicitant des résultats obtenus (1).

De se voir aimée et choyée plus que partout ailleurs à son foyer, la jeune Victoria conçut bien vite pour son oncle Léopold l'affection filiale qu'elle lui voua jusqu'à ses derniers jours. C'est à lui que sont adressées ses premières lettres, c'est de lui qu'elle en reçoit qui lui prouvent la paternelle attention avec laquelle il veille sur son enfance, puis sur sa jeunesse. Lu aussi avait un rôle difficile et délicat sur cette terre d'Angleterre où il était resté, où il avait voulu que sa sœur restât également malgré son veuvage. Nul ne pouvait donc être un meilleur guide, un conseiller plus éclairé. A l'heure où grandissait sa nièce, la destinée du prince Léopold restait indécise, et l'inaction commençait à lui peser quand éclata la révolution grecque. Il en suivit avec attention les phases, pressentant qu'elles pourraient avoir une influence sur son avenir. Auprès de lui, d'ailleurs, se trouvait un ami sagace et dévoué, qui avait rapidement diagnostiqué les causes du découragement que le prince avait peine à dissimuler. Ce conseiller était le docteur, depuis le baron Stockmar, dont on ne saura jamais dire assez l'influence sur son maître, sur le prince Albert, sur la reine Victoria. Était-ce un *doctrinaire*, comme on l'en accusa plus tard? A coup sûr c'était une intelligence ouverte, avisée, consciente au plus haut point des devoirs et des droits de la monarchie moderne, et d'une droiture, d'une franchise rarement égalées. Comment, accompagné par Stockmar, le prince Léopold entreprit alors un voyage aux principales cours d'Europe pour sonder leurs dispositions à l'égard de la Grèce, comment entre autres, il passa par Paris où on le soupçonna d'avoir brigué déjà la main de la princesse Louise d'Orléans, comment enfin, joué en somme par le président septennal du gouvernement hellénique, Capo d'Istrias, il refusa la couronne de Grèce après l'avoir acceptée, tout cela a été raconté mieux que nous ne le saurions faire. On ne laissa pas de chercher à la détermination si honorable du prince des mobiles secrets

(1) Cf. notre article sur la Reine Victoria, dans la *Revue* du 15 juin 1901.

Digitized by Google

qui pas un seul instant n'étaient entrés dans son esprit, et on l'accusa surtout d'avoir songé, à la veille d'un changement de règne et de l'avènement d'un roi fort âgé, à une régence qui, durant la minorité de sa nièce, lui eût donné ce pouvoir que son union avec la princesse Charlotte avait paru lui promettre quinze ans plus tôt.

Tous ces voyages et ces événements préoccupaient la jeune princesse Victoria, et ses lettres en apportent le témoignage. N'en subissait-elle pas le contre-coup dans ce Claremont dont le propriétaire n'était plus là pour la gâter, et, en même temps, dans les procédés de plus en plus désobligeants de Guillaume IV? En fait, elle était écartée de la Cour, et l'accueil qui lui était partout accordé, le langage plein de tact que tenait sa mère en réponse aux discours qui lui étaient adressés par les autorités des villes qu'elle visita successivement excitaient l'ire du roi d'une façon aussi bizarre que violente. Bientôt la séparation allait s'accomplir. En dépit des intrigues de Talleyrand qui, au mépris des instructions de son gouvernement, n'avait pas hésité à proposer le partage de la Belgique entre la France et la Prusse, la Conférence de Londres avait proclamé notre indépendance et notre neutralité. Louis-Philippe avait sagement refusé pour le duc de Nemours la couronne que lui offrait le Congrès et, toutes ses conditions cette fois bien posées et acceptées, le prince Léopold était devenu roi des Belges. Ce que fut son départ et ce qu'en éprouva sa nièce, sa correspondance ne nous le dit pas; mais elle nous apporte du moins les recommandations et les conseils de l'oncle à cette nièce, elle nous permet de juger du tendre intérêt que celle-ci porte à tout ce qui touche le nouveau roi, aux débuts agités de son règne, à cette fatale campagne de 1831 où, dans les plaines de Louvain et par suite d'une série de fautes de tous genres commises par ses gouvernants, la Belgique perdit réellement le Limbourg et le Luxembourg, que le traité des XXIV articles lui arracha. Est-il exact qu'à ce moment critique, le Roi, amèrement déçu dans ses espérances et pris de scrupules quant à la possibilité de concilier son serment avec l'abandon d'une partie du territoire national, ait songé à abdiquer? La chose a

Digitized by Google

été discutée et reste indécise. Ce qui est certain, c'est qu'il prit auprès des principaux hommes d'État anglais de véritables consultations de droit constitutionnel qui l'édifièrent sur ses devoirs et l'amenèrent à soumettre la ratification du traité aux Chambres avec menace de dissolution. Mais, dès lors, on voit poindre dans ses lettres à la princesse Victoria ces regrets de n'avoir pu ceindre la couronne de Grèce, qui, bien souvent, reviendront sous sa plume et dont elle s'efforça toujours de le guérir (1). Enfin, le traité avait été accepté, et, accomplissant le programme tracé pour ainsi dire avant son avènement, le Roi avait pu épouser à Compiègne, le 9 août 1832, la princesse Louise-Marie, fille de Louis-Philippe. Naturellement, la jeune Victoria était impatiente de savoir comment était cette seconde tante, dont son oncle n'avait pu manquer de lui parler quand il lui fit visite quatre mois à peine avant son mariage. Le Roi lui répond, et cela nous vaut une lettre charmante, l'une des plus intéressantes qui soient mises sous nos yeux.

« Laeken, 31 août 1832.

« Mon cher amour, vous m'avez dit que vous désiriez avoir le portrait de votre nouvelle tante; je vais donc vous la peindre physiquement et moralement.

« Elle est extrêmement gracieuse et aimable. Ses actes sont toujours dictés par des principes. Elle est à tout instant prête et disposée à sacrifier ses aises et ses préférences pour voir les autres heureux. Elle apprécie la bonté, le mérite, la vertu, plus que la beauté, la richesse et la distraction. En outre, elle est très instruite et très intelligente; elle parle et écrit l'anglais, l'allemand et l'italien; elle s'exprime très bien en anglais. Bref, mon cher amour, vous voyez que je puis la donner en exemple à toutes les jeunes filles, princesses ou non.

« Et maintenant quel est son extérieur? Elle est à peu près aussi grande que Féodora (2); ses cheveux sont très blonds,

(1) Voir sa lettre du 14 mars 1837, écrite peu après le vote de la loi communale, dont la discussion avait laissé au Roi la plus pénible impression.

(2) Princesse de Leiningen, demi-sœur de la reine Victoria.

Digitized by Google

des yeux bleu clair, avec une agréable expression d'intelligence et de bonté, un nez Bourbon et une petite bouche. Sa taille ressemble à celle de Féodora, mais plutôt moins forte. Elle monte très bien à cheval et m'a révélé ses talents l'autre jour à ma grande terreur : elle est restée en selle bien que son cheval l'ait emportée à toute allure pendant près d'un kilomètre. Elle est surtout une remarquable danseuse. Malheureusement, elle n'aime pas la musique, quoiqu'elle joue de la harpe ; je crois qu'il y a là-dessous un peu de paresse. Il existe déjà entre nous beaucoup de confiance et d'affection. Elle désire faire tout ce qui peut contribuer à mon bonheur; et moi, de mon côté, je recherche tout ce qui peut la rendre heureuse et satisfaite.

« Vous voyez par ce portrait que, bien que ma bonne petite femme ne soit pas par la taille la plus grande des reines, elle est cependant un objet de grand prix, que j'apprécie et aime beaucoup... »

Mais, si attaché qu'on le voie ici à ses nouvelles affections, le Roi n'oublie pas les anciennes. Il ne perd pas de vue surtout la nièce chérie qui, peu à peu, se forme de l'autre côté du détroit ; il la suit avec la même paternelle affection et ne cesse de lui adresser les plus sages, les plus utiles recommandations, fût-il au milieu de ses troupes, dans le camp de Beverloo qu'il a créé. Groupons-les pour mieux en faire ressortir le caractère et la haute portée; aussi bien éclairent-ils d'une vive lueur les actes et les habitudes du Roi lui-même. On dirait d'un *Prince* du XIX^e^ siècle, qui peut être fièrement opposé à celui de Machiavel.

— « Le temps s'enfuit : il y a maintenant treize ans que vous entrâtes dans ce monde agité; j'ose à peine vous appeler encore une petite princesse. Par conséquent vous comprendrez, mon cher amour, que vous devez attacher chaque jour plus d'attention aux choses sérieuses. Par la volonté de la Providence, vous êtes appelée à remplir une situation éminente; c'est à la bien remplir qu'il faut maintenant travailler. Un bon cœur, un caractère loyal, une conscience respectable sont parmi les qualités les plus indispensables pour jouer ce rôle.

Digitized by Google

« Vous trouverez toujours dans votre oncle l'ami fidèle, tel qu'il l'a été depuis votre tendre enfance. Et chaque fois que vous sentirez le besoin d'un conseil ou d'un appui, adressez-vous à lui avec une parfaite confiance... » (1).

— « Les vœux sincères et affectueux que je fais pour que nous fêtions souvent et gaiment le jour qui vous donna à nous, chère petite âme, seront accompagnés par les quelques réflexions qu'appelle le caractère sérieux de notre époque. Mon cher amour, vous avez maintenant 14 ans, vous êtes arrivée à un moment où les délicieux passe-temps de l'enfance doivent être mêlés à des réflexions qui appartiennent déjà à un âge plus mûr. Je sais que vous avez très bien travaillé, mais le moment arrive où il faut former le jugement, veiller au caractère, bref où le jeune arbre prend la forme qu'il conservera pendant toute la vie.

« Pour atteindre ce but, il est indispensable d'accorder un peu de temps à la *réflexion*. La vie dans une grande ville s'y prête peu ; cependant, avec une méthode ferme, on peut y arriver.

« L'*examen de conscience* est la partie la plus importante de l'affaire. Une manière d'y procéder utilement consiste, par exemple, à récapituler chaque soir les événements de la journée et les motifs qui vous ont fait agir, et à essayer de deviner quels auraient été les mobiles des autres. Un heureux naturel comme le vôtre reconnaîtra facilement si les causes de ses actes étaient de bon aloi. Les personnes qui occupent de hautes positions doivent surtout se défendre contre l'égoïsme et la vanité. Un individu dans une situation élevée et importante verra beaucoup de monde empressé à servir son égoïsme et à flatter et encourager son orgueil. Les gens personnels sont cependant malheureux, victimes de découragements constants, toujours sûrs d'être détestés de tout le monde. D'autre part, la vanité est un moyen qu'utilisent habilement les gens ambitieux et intéressés, pour faire de vous l'instrument qui servira leurs desseins, trop souvent contraires à votre bonheur, quand ils ne tendent pas à le détruire.

(1) Lettre du 22 mai 1832.

Digitized by Google

« Apprendre à se connaître et à se juger sincèrement et impartialement, tel est le but élevé auquel doivent viser nos efforts : on ne peut l'atteindre que par des examens de conscience constants et réfléchis.

« La situation de ceux qui appartiennent à ce qu'on appelle ordinairement le grand monde est devenue depuis peu extrêmement difficile. Ils sont attaqués, calomniés, jugés avec moins d'indulgence que les individus quelconques. Ce qu'ils ont ainsi perdu, ils ne l'ont à aucun degré regagné autrement. Depuis la Révolution de 1790, ils sont bien moins en sûreté qu'auparavant et les chutes du pouvoir suprême dans la *misère complète* ont été aussi fréquentes que soudaines. Par conséquent il devient nécessaire que le caractère soit trempé de manière à n'être ni ébloui par la grandeur et le succès, ni abattu par le malheur. Pour y arriver, il faut être capable d'apprécier les choses à leur valeur réelle, et particulièrement éviter d'attacher aux bagatelles une importance trop grande... Le bon sens consiste précisément à distinguer ce qui a de la valeur et ce qui n'en a pas... » (1)

— « Je suis convaincu que l'air et l'exercice vous sont nécessaires. A vos moments de loisir, j'espère que vous travaillez un peu. L'histoire est l'étude que je considère comme la plus importante pour nous. Il vous sera difficile de connaître les mœurs et les coutumes de l'humanité autrement que par cette source importante du savoir humain. Votre situation ne vous permettra guère d'acquérir des connaissances pratiques tant que vous ne serez pas âgée, et cependant, si vous ne vous préparez pas à votre rôle, vous pourrez devenir la victime des gens méchants et perfides, surtout à un moment où l'esprit de parti est si violent. Notre époque ressemble plus que toute autre à celle de la Réforme protestante : les gens étaient alors guidés par des opinions religieuses, comme ils le sont maintenant par des passions politiques. Malheureusement l'histoire

(1) Lettre du 21 mai 1833. A cette lettre le Roi joint une série de vues de l'ancien royaume des Pays-Bas, et il dit : « Vous saurez y découvrir celles de la Belgique actuelle », moyen habile de piquer la curiosité de sa nièce et de l'intéresser à son propre royaume.

Digitized by Google

est rarement écrite par ceux qui furent véritablement les principaux auteurs des événements. Elle n'est pas davantage exempte de tout esprit de parti. Ceci est surtout vrai pour les ouvrages sur l'histoire anglaise. A cet égard, la France est bien plus riche ; nous avons des mémoires authentiques, rédigés par quelques-uns des hommes les plus importants, et par d'autres qui virent réellement ce qui s'est passé et le notèrent sur-le-champ. D'ailleurs, ces sentiments politiques ont rarement créé des partis *permanents* comme ceux de l'Angleterre, à l'exception, peut-être, des grandes divisions entre Catholiques et Protestants. Ce que je vous recommanderais le plus, est la période avant l'avènement au trône de Henri IV de France, et ensuite les évènements qui suivirent sa mort, jusqu'à la fin de la minorité de Louis XIV. Après cette date, quelque intéressants qu'ils soient, les faits ont une empreinte plus personnelle et en conséquence se prêtent moins à des applications au temps présent... Ce que je vous recommande d'une façon toute particulière, est d'étudier, dans les Mémoires du grand et bon Sully, les dernières années du règne de Henri IV de France, et les événements qui suivirent son assassinat. Si vous n'avez pas cet ouvrage, je vous l'enverrai d'ici, ou je vous donnerai l'édition que je dois avoir à Claremont... (1)

— « Mon cher amour, par la lettre de votre mère, j'ai appris l'événement sérieux et important de votre vie qui a eu lieu récemment, et je ne puis le laisser passer sans vous en dire quelques mots... (2) Je vous supplie de penser à cette journée envolée dans un esprit sérieux et réfléchi. Les religions sont nombreuses, les nuances de ces religions le sont aussi, mais il faut proclamer que les principes de la religion chrétienne sont les plus parfaits et les plus beaux que l'on puisse concevoir. Il y a une vertu qui est essentiellement chrétienne : la con-

(1) Lettre du 18 octobre 1834. Dans un billet suivant, le Roi ajoute : « Comme les Mémoires de Sully n'ont pas été écrits exclusivement pour les jeunes filles, vous feriez bien de les lire avec Lehzen (sa gouvernante). Elle jugera ce qu'il faut laisser pour plus tard. »

(2) La confirmation de la Princesse.

Digitized by Google

naissance de notre propre cœur, avec une *vraie humilité*. L'*hypocrisie* est le péché mignon de toutes les époques, mais *particulièrement* de la nôtre, et nombreux sont les loups habillés en brebis. Je regrette de le dire, malgré toute mon affection pour la vieille Angleterre, l'état même de sa société et de sa politique accroît le nombre des gens profondément hâbleurs et hypocrites. On attache d'ordinaire plus d'importance à l'apparence qu'à la réalité ; pourvu que tout se passe bien et que l'opinion ne soit pas aliénée, le vrai bien est une chose profondément indifférente. Défendez-vous, mon cher amour, contre ce système ; que votre cher caractère soit toujours vrai et fidèle. Cela n'exclut pas la *prudence*. Les affaires du monde, malheureusement, sont maintenant organisées de telle sorte qu'il faut être prudent, sous peine de nuire à soi et aux autres. Mais cela n'empêche pas d'être de bon aloi et de rester vrai. Rien ne donne plus de confiance, plus d'autorité que la réputation de véracité. Depuis votre plus tendre enfance j'ai désiré voir cette vertu importante sauvegardée et développée. Si c'est le plaisir de Dieu qu'un jour vous remplissiez la tâche ardue à laquelle vous semblez destinée, vous comprendrez l'importance de ce que je vous dis aujourd'hui... » (1)

— « Vous aurez probablement quitté Windsor à l'heure qu'il est. J'espère que vous aurez été très prudente... Je ne puis vous cacher que, quoique les habitants soient de braves gens, je crois cependant que vis-à-vis d'eux vous devez garder votre naturelle circonspection. Ne vous laissez jamais entraîner à leur exprimer aucune de vos opinions, aucun de vos sentiments qui dépassent les limites de la conversation banale et de ses sujets ordinaires. On en ferait usage contre vous et vous ne sauriez, en cette matière, être trop sur vos gardes. Je connais bien les gens à qui nous avons affaire. Je suis très impartial, mais je serai aussi et toujours non moins vigilant... » (2)

— « La pauvre Royauté paie toujours plus ou moins les pots cassés de toutes ces violences politiques, puisque l'incident se termine généralement par l'abolition d'une chose ou d'une

(1) Lettre du 3 août 1875.
(2) Lettre du 7 juin 1876.

Digitized by Google

autre qui aurait pu, à l'occasion, être utile à l'action gouvernementale. Il est aussi une loi que vous pouvez de bonne heure vous graver dans l'esprit : les hommes, loin d'obéir en général dans leurs actes à la voix de l'intérêt, cèdent plus souvent à l'impulsion de leurs passions, même au risque de se nuire. Si le parti tory au Parlement avait pu apprendre à agir sans passion, bien des articles de la réforme électorale auraient pu être réglés d'une manière plus conforme à ses meilleurs intérêts... Tout ceci est dangereux... Le devoir du personnage le plus élevé dans un État est certainement, à mon avis, d'agir avec une grande impartialité et un esprit de justice pour le bien de tous, et non pas dans l'intérêt de tel ou tel parti... » (1)

— « J'approuve votre lettre au Roi, elle est amiable et généreuse, et ceci, dans votre situation, produira toujours une impression favorable... Il n'est pas nécessaire de se faire parler de son âge quand cela aura pour conséquence de vous enlever toute voix au chapitre dans les questions qui vous touchent de plus près. Évitez à l'avenir de parler souvent de *votre grande jeunesse*, votre *manque d'expérience*... Quant à la santé du Roi, je ne sais qu'en penser. Nous avons prévu le cas et en avons parlé autrefois. Il serait essentiel de ne faire aucun changement, de garder les ministres, de laisser les choses en état pour gagner du temps; de cette façon, *personne ne sera froissé, aucun amour-propre blessé*. Pour cette raison je serais disposé à ce que, pour commencer, vous conserviez sir Herbert Taylor comme secrétaire *officiel*, bien que je ne sois pas tout à fait *décidé* sur ce point... » (2)

— « Pour l'instant, il vaut mieux tâcher d'agir comme vous l'avez fait jusqu'ici : éviter les querelles, mais aussi ne pas démordre des résolutions une fois prises. La violence qui se manifeste à vous quelquefois vous est bien connue; vous savez aussi parfaitement que vous n'avez rien à craindre de ces gens-là. Donc, il faut garder votre sang-froid habituel, quoi qu'on fasse dans la maison pour vous le faire perdre. Je

(1) Lettre du 3 février 1837. C'est la même idée qui dicta plus tard la fameuse lettre de 1857 à M. de Decker.

(2) Lettre du 26 mai 1837.

Digitized by Google

compte attendre des récits plus détaillés de ce qui se passe en Angleterre avant de donner mon opinion sur ce qu'il y aurait à faire, au cas où la maladie du Roi prendrait une mauvaise tournure. Comme je vous l'ai déjà dit, cependant, je crois qu'il est de votre intérêt d'agir avec beaucoup de douceur, de commencer par tout reprendre exactement où le Roi le laisse. Grâce à ce système, vous ne tromperez pas l'attente de ceux dont les espérances peuvent rester entières, puisque vos choix, en réalité, ne sont pas encore faits. Les partis, qui sont pour le moment à peu près équilibrés, resteront dans le *statu quo*, et vous gagnerez du temps .. En résumé, gardez votre sang-froid et ne soyez pas effrayée à la pensée de devenir reine, peut-être plus tôt que vous ne vous y attendiez; vous ne manquerez pas d'aide et la chose essentielle est que vous soyez entourée d'honnêtes gens, qui aient votre succès *vraiment à cœur...* » (1)

— « Dans chaque lettre que je vous écrirai, je vous répéterai comme règle fondamentale : soyez courageuse, ferme et droite comme vous l'avez été jusqu'ici. Vous pouvez compter sur mes bons et fidèles offices dans toutes les difficultés... Je ne désire qu'une chose : vous voir heureuse et vous voir réussir, et d'ici dimanche, je vous écrirai probablement une longue lettre, où j'entrerai dans le détail sur bien des points.

« Je veux que vous ne soyez l'instrument de personne, et malgré votre jeunesse, votre inexpérience toute naturelle, votre bon sens inné et la loyauté de votre caractère vous permettront, avec des conseils désintéressés et utiles, de surmonter toutes les difficultés de votre future situation s'il plaît à la Providence de mettre un terme à la vie du Roi sur cette terre... Un nouveau règne est toujours une époque d'espérance : tout le monde est porté à y voir quelque chose de favorable à ses désirs ou à ses visées. La politique du nouveau souverain doit donc être d'agir de façon à blesser le moins possible l'amour-propre des gens, de laisser les circonstances et la force des choses provoquer les déceptions

(1) Lettre des 7 et 8 juin 1837.

Digitized by Google

dont aucun pouvoir humain ne pourrait empêcher la réalisation tôt ou tard. Si quelque chose arrivait au Roi avant que je puisse entrer dans les détails nécessaires, bornez-vous à prendre *avec bienveillance et amabilité* les ministres actuels à votre service. Ils sont naturellement bien disposés envers vous, puisque vous êtes en réalité de toute la famille, à l'exception du duc de Sussex (1), le seul souverain qu'ils puissent servir avec sincérité et attachement. Ceci est d'une grande importance pour vous; ce n'est point du tout la même chose d'avoir des gens qui vous prêtent assistance avec des sentiments de vrai attachement ou qui obéissent simplement aux froids calculs de l'intérêt personnel ou politique. Ceci fait, aucune décision ne doit être prise sans des conseils sérieux... Dans les hautes situations, il est extrêmement difficile de *réparer* un faux pas pour sortir d'embarras, et il est très rare, sauf en temps de guerre et de troubles intérieurs, qu'il soit nécessaire de prendre une décision *immédiate*... (2)

— « Mon enfant bien-aimée, je vous parlerai aujourd'hui de ce qu'il faudra faire quand le Roi aura cessé de vivre. Dès que vous aurez reçu la communication officielle, vous confierez à lord Melbourne le soin de continuer le Cabinet actuel comme votre Ministère. Vous vous acquitterez de cette tâche avec les manières droites et bonnes dont vous avez le secret et vous direz à ce sujet quelques paroles amiables. Le fait est que les ministres actuels sont ceux qui vous serviront personnellement avec la plus grande sincérité et, je l'espère, le plus fidèle attachement... Il n'y a personne dans la famille qui puisse rien leur offrir de ce qu'ils peuvent raisonnablement attendre de vous, et votre successeur immédiat, l'homme aux moustaches (3), suffirait pour leur inspirer une terreur qui se traduira par un violent attachement pour vous... L'ennuyeuse situation dans laquelle vous avez vécu aura le mérite de vous avoir donné de la discrétion et de la prudence. Dans votre situation, vous ne pourrez jamais avoir trop de l'une et de l'autre.

(1) Frère cadet de Guillaume IV.
(2) Lettre du 15 juin 1837,
(3) Le roi de Hanovre, frère puîné du duc de Kent.

Digitized by Google

J'espère que, pour commencer, vous pourrez éviter les grandes questions politiques... Je vous répète que tout ira bien tant qu'il vous sera possible de ne léser les espérances et les ambitions de qui que ce soit. Ce ne le sera ni toujours, ni peut-être longtemps, à cause de l'état des différents partis; pourtant, la franchise et la loyauté peuvent s'allier avec la bonté vis-à-vis de tout le monde. Quant à la politique étrangère, je vous écrirai quand l'occasion se présentera. En attendant, j'espère que vous protégerez les deux Reines de la Péninsule (1) qui sont si profondément malheureuses. Je suis sûr qu'avec votre bon sens, vous ne trouverez pas difficile de juger les questions vous-même. Je ne puis vous le recommander trop; vous en acquerrerez l'habitude et y trouverez même un amusement... J'ai pesé l'avantage ou l'inconvénient qu'il y aurait à ce que je m'embarque *immédiatement*. Il ressort de cet examen que je crois qu'il vaut mieux ajourner ma visite. Si cependant vous aviez besoin de moi à n'importe quel moment, je viendrais tout de suite. Les gens pourraient s'imaginer que je viens dans le but de vous asservir, tandis que je me fais gloire du contraire; et enfin, ils pourraient être jaloux de ma venue, ou au moins affecter de l'être, comme si je pensais à gouverner le royaume pour mes propres fins... » (2)

— « Votre lettre du 19 m'a montré un état d'esprit bien à la hauteur de l'occasion. Voir les difficultés de la tâche, sans reculer ni avoir peur, mais aller au devant d'elles avec courage, voilà la manière de réussir. J'ai souvent vu que la confiance dans le succès était la cause du succès lui-même, et vous ferez bien de conserver ce sentiment... Je vous conseille de dire aussi souvent que possible que vous êtes *née* en Angleterre. Georges III s'en faisait gloire, et comme aucun de vos cousins n'est né en Angleterre, il est de votre intérêt de faire ressortir cela fortement. — Vous ne pouvez jamais trop décerner d'éloges à votre pays et à ses habitants... Il est très important que vous soyez très nationaliste, et comme il se

(1) Dona Maria de Portugal et Dona Christine d'Espagne.
(2) Lettre du 17 janvier 1837.

Digitized by Google

trouve que vous êtes née en Angleterre et que vous ne l'avez jamais quittée, ce serait assez étrange si l'on essayait de dire le contraire... » (1)

— « Ma chère enfant, il faut que j'aborde un autre sujet qui est d'une importance vitale pour vous et votre agrément, c'est-à-dire les habitudes de travail que vous allez contracter. La meilleure méthode est de lui consacrer certaines heures; si vous faites cela, vous en sortirez très aisément. Je crois que vous ferez bien de dire à vos ministres que, pour le moment, vous serez prête à recevoir ceux qui désirent vous voir entre onze heures et une heure et demie. Ceci ne vous importunera pas beaucoup et suffira généralement pour régler les affaires ordinaires. J'ajouterai un conseil. Toutes les fois qu'une question est de quelque importance, il ne faut pas qu'elle soit tranchée le jour même où on vous l'aura soumise. Toutes les fois qu'une affaire n'est pas urgente, je me fais une règle de n'être jamais contraint à prendre une décision *immédiate*. Ce n'est vraiment pas se faire justice que de décider des questions sur le moment. Et même quand je me sens disposé à céder, je garde toujours les documents devers moi, pendant quelque temps, avant de les rendre. La meilleure méthode pour vous, c'est que chaque ministre apporte avec lui son portefeuille et quand il vous soumet les papiers, vous les explique. Vous les conserverez, soit pour réfléchir vous-même, soit pour consulter quelqu'un, et vous les rendrez la prochaine fois que vous verrez le ministre à qui ils appartiennent, ou vous les lui renverrez.

« De bonnes habitudes acquises *maintenant* peuvent être toujours conservées et vous deviendront toujours si naturelles que vous ne les trouverez nullement fatigantes... » (2)

— « La fermeté que vous avez déployée au commencement de votre règne sera pour votre tranquillité de la dernière importance. On finira par reconnaître qu'il est inutile d'intriguer, car une fois que votre résolution est prise et que vous croyez une chose juste, aucune force terrestre ne pourra vous faire changer... Je terminerai en vous priant de ne permettre à per-

(1) Lettre du 23 juin 1837.
(2) Lettre du 27 janvier 1837.

Digitized by Google

sonne, pas même à votre premier ministre, de vous entretenir des affaires qui vous regardent *personnellement* sans que *vous* en ayez exprimé le désir. Vous ne vous figurez pas l'importance que cela a pour votre paix, votre tranquillité et votre sécurité. J'ai toujours suivi ce principe, et je puis dire avec beaucoup de succès... » (1)

— « Je suis très heureux de vous voir sur vos gardes vis-à-vis de la princesse de Liéven (2) et de ses pareilles. Votre vie au milieu des intrigants et tourmentée par des intrigues vous a fait connaître expérimentalement cette importante question. Vous ferez bien de ne pas la perdre de vue, car malheureusement elle se reposera, bien que les noms et la méthode puissent varier... » (3)

— « Vous savez maintenant, qu'on lit toujours les lettres, et il faudrait qu'il n'en fût pas toujours ainsi avec les nôtres. Il y a une chose dont je crois devoir vous avertir. Le cabinet noir donne souvent aux correspondants, qui ignorent moins cet usage qu'on ne le croit, l'avantage de faire parvenir certaines communications aux oreilles des intéressés sans se compromettre. Je vais vous citer un exemple : Nous sommes encore importunés par la Prusse au sujet de nos forteresses; eh bien, pour dire au gouvernement prussien certaines choses que nous *n'aimerions* pas lui dire *officiellement*, le ministre va *écrire* une dépêche à notre homme à Berlin. On l'enverra par la poste et les Prussiens sont sûrs de la lire et d'apprendre ainsi ce que nous voulons qu'ils sachent... Je vous signale le fait pour que vous puissiez vous en méfier; c'est très important et je suis sûr que divers personnages politiques recourent à ce procédé... » (4)

Si l'on a bien voulu noter les dates et certaines phrases de ces lettres si remarquables, on aura vu qu'elles nous ont amenés jusqu'après l'avènement de la reine Victoria. Les réponses

(1) Lettre du 24 juillet 1837.

(2) Femme de l'ambassadeur de Russie et qui fut ensuite l'amie intime de Guizot.

(3) Lettre du 29 juillet 1837.

(4) Lettre du 9 octobre 1837.

Digitized by Google

qu'elles provoquent respirent la même affectueuse tendresse dont elles sont toujours empreintes. La jeune fille a succédé à l'enfant, l'élève est digne du maître. Sans cesse elle s'informe de tout ce qui touche son « bien cher », son « parfait » oncle. La naissance du prince devenu Léopold II, celle de son frère lui dictent des billets charmants. Elle est fière de la place que le Roi prend dans la politique européenne, elle a hâte de lui faire part de tout ce qu'elle apprend sur lui. « En vérité, lui écrit-elle notamment, la Belgique est le plus heureux pays du monde et c'est *entièrement, entièrement* dû à votre *grande vigilance*, et à *votre bonté*. » Nous étions des enfants perdus », me dit le général Goblet à Claremont, « quand le Roi est venu nous sauver. » C'est vrai... » (1)

Et quelques jours plus tard, remerciant le Roi de ses recommandations, elle répète : « Vous savez, mon bien cher oncle, que nulle créature sur terre ne vous *aime plus* tendrement, ne vous admire plus profondément que moi. Sans parler de tout ce que vous avez fait pour moi, de ces titres à une gratitude qui ne sera jamais, jamais assez grande, mon affection pour vous dépasse tout ce que les mots peuvent exprimer. Elle était innée en moi; depuis mes plus tendres années, le nom d'*oncle* était le plus tendre que je connusse : le mot *oncle*, seul, ne désignait que vous! » (2) Le Roi, du reste, ne songeait pas uniquement à ce que devait être l'héritière du Royaume-Uni, alors si proche du trône; il pensait aussi à ce que serait la femme, il se préoccupait de lui chercher un époux digne d'elle, et il l'avait trouvé dans la personne de son neveu, le prince Albert de Saxe-Cobourg. Ce qu'il avait projeté d'être auprès de la princesse Charlotte, il voulait le voir réalisé auprès de la reine Victoria par un homme de son choix, un autre lui-même. Ce projet, longtemps caressé, qui présentait plus d'une difficulté, était en passe de se réaliser. Les jeunes gens s'étaient vus et plus ; le prince Albert était revenu auprès de son oncle, à Bruxelles, compléter son éducation et devait enfin, sur le vœu formel de

(1) Lettre du 14 novembre 1836.
(2) Lettre du 21 novembre 1836.

Digitized by Google

Léopold Ier, la terminer à l'université de Bonn. De même qu'il avait tracé la voie à son autre neveu Ferdinand, marié à Dona Maria de Portugal (1), Léopold veillait avec un soin jaloux à faire du mari de sa nièce bien-aimée le pendant masculin de ce qu'il avait contribué à faire de cette nièce. Tout cela avait cimenté encore leurs rapports si étroits, rendu plus intime leur correspondance, poussé la jeune princesse à réclamer la visite de son oncle aussi souvent qu'il était possible. Et, le matin même du jour où on lui annonçait son accession, dans toute l'émotion d'un tel changement de situation, quelques instants avant le Conseil dans lequel elle devait faire acte de souveraine et prononcer son premier discours, elle avait trouvé le temps d'écrire au Roi un court message le mettant au courant de l'événement (2). Pour satisfaire à leurs désirs communs, Léopold avait même placé auprès d'elle son fidèle Stockmar en qualité de secrétaire et de mentor, il l'avait fait en traçant tout un programme d'études ingénieusement conçu pour achever l'instruction de la jeune souveraine et ménager la si chatouilleuse susceptibilité britannique (3). Un autre encore de ses fidèles était là, Sylvain Van de Weyer, notre ministre à Londres, non moins apprécié par la Reine et considéré par elle comme un véritable ami (4). Il semblait donc que rien ne dût voiler ce ciel si serein, et bientôt pourtant un nuage se forme et l'obscurcit. Quelle en est la cause? Dans les notes historiques précédant sa traduction, M. Bardeau n'hésite pas à l'attribuer au prince Albert, jaloux d'une autre influence que la sienne. Pour quiconque lit avec attention la correspondance, cette explication est inadmissible. La raison en est simple : à ce moment la Reine n'est pas mariée, et le prince Albert voyage en Italie. Par conséquent le revirement qui se produit provient d'ailleurs. De qui? C'est ce qu'il faudrait découvrir.

(*A continuer.*) JULES CARLIER.

(1) Lettre du 4 mars 1836.
(2) Lettre du 20 juin 1837.
(3) Lettre de fin avril 1836.
(4) Lettre du 16 janvier 1837.

Digitized by Google

VERS JEUNES

Des trois auteurs de ces vers, l'une a quinze ans, les autres guère davantage. Quand on publia à Paris les premiers vers d'Antonine Coullet — en janvier 1902 — ce fut un cri de surprise et aussi un mouvement d'inquiétude chez tous ceux qui aiment nos lettres. Cette prématuration ne serait-elle pas néfaste? Les promesses éclatantes seraient-elles tenues? Et quand le premier recueil de la petite poétesse fut imprimé, sous les illustres patronages de Mme Alphonse Daudet et de François Coppée, il y eut encore bien du scepticisme dans la critique. On jugera — par les vers que nous devons à Mlle Coullet — si trop d'espoirs furent placés sur son jeune front. Quant à MM. Lecocq et Van Dooren, comme le pauvre Gens de Verviers, ils trouvèrent leurs premières rimes au collège. M. Lecocq est un rhétoricien qui dirige déjà une revuette d'art et y a publié de fort bons vers. Une plaquette de M. Van Dooren fut éditée avant qu'il franchît le seuil de l'université. Et il y a tout juste deux mois que l'étudiant a succédé au potache. Les vers que voici attestent une sensibilité d'homme, servie par un art déjà éprouvé.

CE QUI S'ENVOLE

Lorsque je marche de la sorte,
C'est que mon âme est loin d'ici.
Un rêve l'inonde. Qu'importe.
Le souffle qui passe l'emporte.
... Les rêves s'envolent aussi.

Digitized by Google

Quand l'ombre émerge des broussailles,
Quand l'automne au cintre roussi,
Effeuille ses jaunes écailles,
Je pense aux jours des fiançailles ;
Car le printemps s'envole aussi.

Quand le bleuâtre crépuscule
Neige vers le sol obscurci,
Comme une cendre qui recule,
Je pense au grand soleil qui brûle ;
Car l'aurore s'envole aussi.

Et quand j'entr'ouvre en un jour sombre,
Un livre antique au bord noirci
Sous des arabesques sans nombre,
Je pense à ce qui dort dans l'ombre ;
Car le passé s'envole aussi.

CAPTIVE DE GUERRE

SONNET

Je suis triste. Mes yeux sont des larmes figées;
Je porte au front la cruche et je conduis les bœufs,
Et je marche, ceignant la tunique aux longs nœuds,
Comme les mendiants et les femmes âgées...

... Et mon âme est semblable aux âmes affligées,
Car dans la foule immense aux rangs tumultueux,
Un vainqueur me traîna jadis par les cheveux
Vers ses tentes en lin, de chênes ombragées.

Je rêve de longs jours. Je pense que j'avais
Une blanche terrasse et des jardins pavés,
Et des coffres remplis de pourpres et d'ivoire.

Je pense que j'avais des robes aux longs plis;
... Et maintenant, je tiens l'aiguillon des brebis
Sous les pâles figuiers, dans ma tunique noire.

ANTONINE COULLET.

(4 et 5 octobre 1907.)

Digitized by Google

RETOUR

Je pleure l'âme répandue,
La foi, le rêve abandonné
Et le mur est illuminé
De toute la fête perdue...
Henri BARBUSSE.

Si tu reviens un jour, le cœur désabusé,
Ami, tu trouveras la maisonnette close,
Les volets verts déteints, et sur le seuil usé,
Des feuilles tomberont de la vigne déclose.
Tu seras tout empli par de vieux souvenirs...
Tu t'en iras revoir l'eau glauque de la mare
Où la brise fait choir les ailes des samares
Sous les érables bruns. Tu verras se ternir
Le limpide bassin tapissé par la mousse
Et par le cresson vert, et germant à fleur d'eau,
Quelque blanc nénuphar sera dans l'ombre douce
Semblable à ton regret... L'écorce du bouleau
Se sera refermée au trop plein de sa sève
Sur nos deux noms entrelacés. Viendra le soir...
Tu te ressouviendras alors comme d'un rêve,
Que nous allions souvent, à l'horizon, pour voir
Se coucher le soleil. En toi, les moindres choses
Un geste, un rire, un rien, dans leur réalité
Revivront un instant. Tu reverras les roses
Que j'aimais à cueillir; les soirs tièdes d'été,
Lorsque nos yeux étaient aux pages d'un vieux livre,
Et que, l'esprit distrait, nous nous tenions la main,
Sans plus penser, naïvement joyeux de vivre.

Béni le ciel qui cache aux yeux les lendemains!...

Si tu rentres un jour par la grille entr'ouverte
Qu'aura rouillée le temps, tu verras les chemins
Qu'on ratissait jadis, livrés à l'herbe verte,
Et les oiseaux dans les taillis, s'envoleront

Digitized by Google

Effarouchés. Puis, te tournant vers la petite
Et douce maisonnette, hélas! où tomberont
Les châssis vermoulus couverts de clématites,
Tu souffriras de voir les vieux appartements
Où l'ombre aura tendu ses toiles d'araignées,
Par les vitres, te regarder si tristement...
Hanté de lourds regrets pour les joies dédaignées,
Trop tard tu comprendras ce que le ciel eut mis
De clartés dans ta vie... alors, ô pauvre ami,
En appuyant ton front sur le bois de la porte,
Tu pleureras tout bas, celle qui sera morte...

MINIATURE

Le relief d'or du galbe où sourit ta beauté
Est dans le médaillon que ferme une améthyste
Et par l'art merveilleux qu'y déploya l'artiste
Ta candeur ne perd rien de sa suavité.

Ta blondeur — blé mouvant — paraît avoir été
Mûrie au soleil d'août. Ton regard où persiste
Je ne sais quel regret lointain d'un amour triste,
A l'étrange moiteur des tièdes soirs d'été...

Celui qui cisela tes traits dans la matière
A senti frissonner devant ta grâce altière,
L'impalpable idéal dont il était hanté;

Mais je ne puis savoir laquelle des deux flammes
Qui luisent sur ton front, a fécondé son âme,
De ta beauté sereine, ou bien de ta bonté!...

Albert LECOCQ.

Liége.

Digitized by Google

PETITES CHANSONS D'AUTOMNE

I

Je fais mes vers selon les heures
Avec mon cœur heureux un peu,
Ce sont des riens banals un peu
Qui font qu'on sourit ou qu'on pleure.

Ce sont des vers en la mineur
Ou bien des notes au doux son,
Mais ce sont toujours des chansons
Les vers que je fais selon l'heure.

C'est un poème qui demeure
Et vague et vain et las et long
Et jamais ils ne changeront
Les vers que je fais selon l'heure.

II

Je dis toujours des petits riens
Tristes ou gais selon mes rêves,
Sur le rythme des chansons brèves
Je dis toujours des petits riens.

Parfois c'est un rêve ancien
Qui me revient à la mémoire
Aux heures mauves, vers le soir,
Mais ce n'est qu'un rêve ancien.

Et las ! je dis mes petits riens,
Mes petits riens qui me sont tout,
Et que le temps soit grave ou doux
Je dis toujours des petits riens.

Digitized by Google

III

Voici l'automne lente et molle
Qui vient avec ses jours plus courts,
Avec ses jours dolents et gourds
Voici l'automne lente et molle.

Sur le sol dur ou sur les mousses,
Par les chemins vagues des bois
— Telles des clartés d'autrefois —
On voit tomber les feuilles rousses.

O pauvres feuilles qui mourez,
Avec l'ornière pour cercueil,
Avec du sable pour linceul,
Sans effort et sans pleurer!...

Voici l'automne lente et molle
Qui vient avec ses jours plus courts,
Avec ses jours dolents et gourds
Voici l'automne lente et molle...

IV

Beau troubadour, pourquoi toujours
Regardes-tu la prime étoile?
— Je regarde la prime étoile
Pour qu'elle éclaire mes amours.

Bon troubadour, pourquoi pleurer
En regardant la prime étoile?
— Je pleure à voir la prime étoile
Car mes beaux rêves m'ont leurré.

Beau troubadour, pourquoi, le soir,
Ne plus chercher la prime étoile?
— L'éclat blanc de la prime étoile
Ferait mal à mon désespoir...

Digitized by Google

V

Je fais de petites chansons
Aux rythmes vagues et si doux,
Qui ne sont rien, mais qui sont tout,
Je fais de petites chansons.

Ce sont presque des oraisons,
Ce sont des hymnes purs d'église,
C'est le murmure de la brise
Et c'est mes petites chansons.

Je mets en vers les longs frissons,
Les sons, les parfums, les couleurs,
Et tandis que les fleurs se meurent,
Je fais mes petites chansons.

VI

Le rêve que mon âme rêve
Est long et long — et las hélas!
Et jamais il ne finira
Le rêve que mon âme rêve.

Et c'est un rêve monotone,
Un rêve vain et triste un peu
Et lent et lent — et vague un peu
Le rêve en moi qui se chantonne.

C'est comme une chanson d'automne
Le rêve que mon âme rêve,
Et c'est un peu du vent des grèves,
Le rêve en moi qui se chantonne.

J.-J. VAN DOOREN.

Digitized by Google

LA CULTURE ROMAINE AU XIV^e SIÈCLE[1]

I

Le XIV^e siècle brisa le moyen âge en ébranlant ses institutions dans leur forme spéciale et dogmatique : la vieille Église, l'antique empire, la monarchie féodale, la politique communale, la méthode scolastique de la science. L'homme personnel sortit des liens de castes et de partis. Il déchira aussi les voiles mystiques de la foi. Il considéra d'un regard critique et froid les puissances auxquelles il s'était soumis jusqu'alors avec une aveugle dévotion. Il examina leurs principes et leur histoire ; il les tira de leurs sphères mystiques pour les mettre en relation directe avec l'humanité, et les jugea selon l'histoire. Le XIV^e siècle profana l'autorité médiévale de l'empereur comme du pape. L'homme, en se détournant de l'au-delà, se rejeta hardiment vers le passé, afin de compléter par l'idéal classique la culture chrétienne qui voulait le former uniquement pour le ciel. Il se mit à vénérer les héros, les poètes et les philosophes de l'antiquité païenne avec la même piété enthousiaste qu'il avait vouée autrefois aux martyrs, aux apôtres et aux pères de l'Église. Il retrouva la culture anéantie de l'Hellade et de Rome, rétablit les rapports avec le monde antique et accepta sans préjugé l'esprit païen dans son éducation. La renaissance des sciences et des arts classiques commença au XIV^e siècle. Après que le XIII^e siècle se fût

(1) Des études récentes de MM. de Nolhac, Cochin, Capelli, G. Finzi, etc., sur la culture italienne au temps de Pétrarque, restituent une partie de leur actualité à ces pages de Grégorovius, traduites ici pour la première fois par M^lle Marie Halot. (N. de la R.)

Digitized by Google

enthousiasmé pour le droit romain dont il épuisa la connaissance, le XIVe siècle se tourna avec un élan semblable vers la belle littérature philosophique des anciens. Il en tira tous les trésors que le XVe siècle répandit avec une rapidité surprenante, en en formant des créations nouvelles. Le rétablissement de l'antiquité dans ses droits de puissance éducatrice durable, après que l'humanité eût reçu de l'Église toute l'instruction qu'elle pouvait en retirer, est la plus forte preuve de l'indestructibilité d'une culture véritable, en même temps qu'un témoignage des limites de l'esprit humain en général; car les idées qui servent au travail de celui-ci sont d'une substance et d'un nombre aussi merveilleusement simples que l'ensemble des forces de la nature : le « Nouveau » ne se crée que par la combinaison de ces forces fondamentales.

L'union de deux cultures hostilement séparées par le principe de la religion, ne pouvait naturellement être l'œuvre que des Italiens. L'idée, éclose chez eux au XIVe siècle, de l'unité de civilisation humaine, répondait à celle de l'union du genre humain, personnifiée en l'Église et l'empire, ce qui était une conception latine. C'est pourquoi la lutte universelle entre l'Église et l'empire, entre les éléments guelfe et gibelin, fut résolue par l'esprit italien, dans la réforme neutre de la culture. Dante prit l'initiative de ce remarquable procès. Le poète chrétien parcourut dévotement avec le païen Virgile le monde des fantômes. On les y verra éternellement si on les considère comme les caractères typiques des deux principes généraux de la culture. Mais le classique Virgile n'atteint pas le terme de la carrière dantesque des esprits : il s'arrête en chemin; le chrétien parcourt un cercle plus étendu que l'homme antique. L'époque approchait où cette profonde conception de Dante ne serait plus comprise : après que la Divine Comédie, le monument original du moyen âge, érigé sur les limites de celui-ci, eut été créée, apparurent ceux qui s'enfoncèrent avec une partialité passionnée dans le paganisme antique. Après Dante vint Pétrarque, comme lui isolé en son temps, par la hauteur à laquelle il planait et qui le mettait en évidence; dans sa sphère d'activité, un Colomb, comme on l'a fort bien nommé, parce

Digitized by Google

qu'il réveilla la science classique pressentie par Dante avec l'intuition du poète. Pétrarque, le génie et le représentant de la culture de son siècle, imprima sa direction à toute l'époque humaniste. Il fit au moyen âge une brèche plus profonde qu'on ne peut le dire. Son compagnon classique fut Cicéron, comme Virgile avait été celui de Dante, et ce rapport exprime déjà l'étendue des connaissances encyclopédiques et prosaïques, où l'esprit humain commençait à se mouvoir. Depuis Pétrarque, l'enthousiasme pour les études classiques se répandit avec une violence qui nous paraît énigmatique aujourd'hui. Il faut tenir compte ici de l'instinct du pays : cette résurrection de l'antiquité fut l'expression de l'unité et de l'indépendance nationales de l'Italie, et la nation italienne reconquit par elle son hégémonie intellectuelle en Occident. L'Europe est redevable à l'Italie de son éducation moderne, car ce fut cet atelier de la culture, qui durant deux siècles répandit sur tout l'Occident sa lumière créatrice et vivifiante. A côté de Pétrarque brillèrent aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, d'un éclat moindre, en partie emprunté à ce génie, Boccace, Coluccio Salutato, Lionardo Bruni, Pogge Bracciolini. Ils répandirent les idées du grand fondateur de l'humanisme dans les cercles plus étendus de la vie nationale. Quiconque a jeté seulement un coup d'œil sur l'histoire des sciences modernes, connaît leurs mérites incontestables, comme ceux d'autres révélateurs, compilateurs, traducteurs et professeurs de littérature classique. Nous n'avons à parler ici que de la part que prit Rome à ce mouvement de renaissance intellectuelle du XIV^e^ siècle.

Le caractère passif et improductif demeura de tout temps particulier à la ville. La grande création de Rome fut le système du double centre universel, l'Empire et l'Église; mais elle ne participa guère à la production de la pensée vivante. La culture moderne trouve son siège à Florence qui, dès le XIV^e^ siècle, prit en Occident la place d'Athènes. Elle a, pour l'humanité de cette époque, l'importance des premiers ateliers de l'esprit moderne. Cette aptitude à l'hégémonie dans cet ordre d'idées, résulta de la coïncidence de plusieurs circonstances favorables : l'esprit de liberté guelfe-républicaine qui

Digitized by Google

résista plus longtemps qu'à Milan à la tyrannie; l'affranchissement de l'oppression des puissances universelles principales, telles que la papauté et l'empire; l'esprit bourgeois, laborieux et novateur qui égalisait les rangs et engendrait une vie politique constamment variée; un terrain moderne non surchargé de monuments antiques; l'absence d'une situation maritime comme celle qui dirigea Gênes, Pise et Venise vers un but commercial; enfin, un tempérament intelligent, pénétrant, investigateur, servi par une langue pure et harmonieuse. Depuis le XIVe siècle, Florence était l'État modèle de l'Italie. Nous voyons que Rome même lui emprunta une partie de son organisation politique. Tandis que cette ville toscane résumait toute la vie progressive, Rome demeurait le monument vénérable du monde classique dont elle présentait perpétuellement les ruines, comme les documents de la grande antiquité.

Au XIVe siècle, Rome devint l'objet de considérations philosophiques et historiques d'un tout nouveau genre. Dante fut également ici l'initiateur et le créateur de cet ordre d'idées; car pour lui, Rome, même en ruines, était le miroir du monde, l'éternel centre de la monarchie universelle, et l'histoire de cette ville sacrée était, depuis sa fondation, un enchaînement de faits divins. C'est pourquoi il disait que chacune des pierres des murailles d'Aurélien, et le sol même de Rome, lui semblaient vénérables au delà de toute expression. Quand après cela, Pétrarque disait que la terre de Rome était sacrée parce qu'elle avait bu le sang des martyrs, il n'insistait sur cette considération que pour exhorter le pape à y revenir, mais au fond il appréciait la ville au même point de vue que Dante. La réputation universelle du Capitole le détermina à y prendre le laurier du poète, qu'il ne déposa qu'ensuite sur l'autel de l'apôtre. Le Capitole et Saint-Pierre, le César et le pape demeurèrent ainsi toujours les deux pôles de la monarchie et de la culture universelles. Si pourtant au moyen âge la ville même avait été le but essentiel de la pieuse aspiration des pèlerins chrétiens, les hommes y étaient entraînés maintenant avec une force croissante par l'attrait historique et scientifique. Nous possédons sur cette vertu attractive de Rome les

Digitized by Google

témoignages de Grecs schismatiques mêmes, de la fin de ce siècle. Un sophiste byzantin, après l'avoir visitée, écrivit plein d'enthousiasme, à son empereur, que « Rome n'était pas un coin de la terre, mais un coin du ciel ».

Manuel Chrysoloras, le premier professeur de littérature grecque en Italie, confirma la justesse de cette appréciation, dans une lettre à l'empereur Jean, contenant un remarquable parallèle entre Rome et Byzance. Il exaltait la ville des ruines comme la chose la plus merveilleuse du monde. Il y trouvait l'abrégé de toute l'antiquité grecque et latine; il en contemplait les débris en philosophe et en historien; il y lisait la puissance, la majesté, l'art, la grandeur du monde ancien, et jugeait que l'on pouvait, par le spectacle des œuvres classiques que Rome conservait encore, se faire une idée juste de sa religion, de ses mœurs et de ses coutumes, en temps de guerre comme en temps de paix, depuis l'époque mythique jusqu'à l'histoire des derniers empereurs. De même que Pétrarque, Chrysoloras dirigea principalement son attention sur la Rome antique, pour ne se tourner qu'ensuite vers la ville chrétienne avec ses innombrables églises formées en partie de temples anciens, où l'humanité se portait toujours en pèlerinage, de tous les points de l'ancien empire romain. Nous voyons ainsi partout la Rome antique primer la Rome chrétienne aux yeux des hommes; la considération religieuse devait baisser, surtout pendant le schisme et l'exil des papes, en laissant grandir en proportion celle du monde ancien. Le fruit de toutes ces idées fut la personnalité de Cola di Rienzo, l'évocateur de l'antiquité politique, dont la chute détruisit finalement un dogme du moyen âge de Rome même. Car son extravagance se résolut en cette vérité : que seules les idées qui contribuent à compléter la culture intellectuelle de l'humanité, sont éternelles, mais que la forme historique, une fois anéantie, ne peut se relever. Les parchemins putréfiés des anciens, sur lesquels Homère, Platon et Cicéron avaient imprimé leur pensée, se ranimèrent sous une impulsion morale, tandis que ni Brutus, ni Fabius, ni César, ni Trajan ne renaquirent plus des monuments colossaux où les Romains avaient

Digitized by Google

gravé leurs noms et leurs exploits. Le problème de la résurrection de l'antiquité fut résolu dans cette même ville de Florence qui, avec une froide décision, s'était détournée de Cola di Rienzo et lui avait prédit la ruine de ses agissements fantasques. La situation lamentable de Rome explique son rôle passif en cette réforme intellectuelle. Mais au XVe siècle enfin, la nouvelle culture préparée à Florence fit son entrée dans la Ville éternelle, comme autrefois celle d'Athènes y avait pénétré également.

Le siège pontifical fut occupé par des papes humanistes; ils créèrent un second siècle d'Auguste, relevèrent Rome au rang de trésorerie de la science et de l'art, y rassemblèrent, sous la protection de leur autorité universelle, toute la culture moderne à laquelle ils donnèrent une forme romaine grandiose.

II

Le XIVe siècle, si brillant par les premières œuvres nationales du génie italien, d'une éternelle validité, offre à peine matière à quelques pages, à l'historien de la culture de Rome. La désolation intellectuelle de la ville fut rarement aussi complète, elle effraya Dante comme Pétrarque. Tous les établissements d'éducation étaient ruinés et l'université de Boniface VIII s'était évanouie après une existence obscure. Aucun des papes d'Avignon n'en prit soin; Cola di Rienzo même ne publia guère d'édit en sa faveur. Le citoyen romain, Pétrarque, contribua à l'organisation de l'université de Prague, mais ne songea pas à celle de Rome; il légua à Venise sa précieuse bibliothèque. Le grand Albornoz fonda une institution à Bologne et le cardinal Nicolas Capocci, celle de Sainte-Sophie à Pérouse. Rome fut oubliée. En 1307, Clément V créa, dans la capitale de l'Ombrie, l'université qui bientôt devint florissante et brilla par ses grands légistes, Bartolo et Baldo, dont le dernier était né à Pérouse. Après le milieu du XIVe siècle, le magistrat du Capitole, déplorant la chute de l'université romaine faute de docteurs en science, résolut de faire venir des professeurs étrangers pour enseigner les deux droits, la méde-

Digitized by Google

cine, la grammaire et la logique. Il transféra le siège de l'école supérieure au paisible Transtévère. Nous ignorons cependant si quelque véritable savant se décida à occuper une chaire au lieu de briller à Bologne ou à Padoue. Le schisme, enfin, devait faire échouer tout effort de ce genre, et Innocent VII seulement, rétablit l'université, le 1er septembre 1406. Le ton de sa bulle peint déjà la tendance humaniste de l'époque. « Il n'existe sur terre, déclare-t-il, aucune ville où les études que nous voulons y ramener, aient fleuri plus longtemps ; car Rome créa la littérature latine, de même que le droit civil qui fut répandu parmi les peuples ; elle est aussi le siège du droit ecclésiastique. Toute sagesse, toute doctrine fut engendrée à Rome ou y fut au moins reçue des Grecs. Si donc les autres villes enseignent les sciences étrangères, Rome seule instruit d'une manière spéciale. » Cette bulle avait sans doute été rédigée par le célèbre humaniste Pogge Bracciolini, secrétaire de la cour pontificale depuis la dernière année de Boniface IX. Il poussa le pape à instituer également une chaire de grec et lui proposa comme professeur son propre maître Chrysoloras. La langue d'Homère, autrefois entretenue par les moines basiliens et l'école des Grecs, avait disparu de la ville. Pétrarque n'y trouva personne qui la comprît. Il n'est pas impossible que Chrysoloras, qui avait excité à Venise, à Padoue, à Florence surtout, la passion du grec, ait vraiment exercé son professorat à Rome; car il demeura en rapport avec la cour pontificale même après Innocent VII. Il mourut cependant en avril 1415 déjà, à Constance, où il avait accompagné le cardinal Zabarella. Pogge lui-même et Léonard Arétin, qui était devenu secrétaire apostolique, peuvent avoir enseigné quelque temps à l'université de Rome. Mais les troubles sous Grégoire XII empêchèrent celle-ci de prospérer : la « Sapienza » romaine succomba et Eugène IV seulement la rétablit d'une manière durable en l'an 1431.

Le petit nombre, non seulement de talents littéraires, mais d'hommes éminents en général, indique la décadence morale de la Ville éternelle. Au XIVe siècle, il n'y eut aucun Romain parmi les papes, et bien peu parmi les cardinaux. Ces princes

Digitized by Google

de l'Église eux-mêmes vivaient à Avignon, comme Jean Colonna, Napoléon Orsini, Jacques Stefaneschi et Nicolas Capocci. La première moitié du siècle est plus riche en Romains importants que la seconde, où les noms de Colonna et d'Orsini ne brillent plus que parmi les capitaines des troupes. Les Colonna, contemporains de Pétrarque, lui sont presque exclusivement redevables de leur renommée, et nous ne pouvons plus juger jusqu'à quel point, l'éloge qu'il fit de leur haute culture, était mérité. Outre ceux-ci et la famille Orsini d'Anguillara, Pétrarque comptait parmi ses meilleurs amis romains, Lello di Pietro de Stefaneschi, auquel il adressa un grand nombre de lettres au nom de « Lalius ».

Le talent le plus génial de Rome, le véritable produit intellectuel de la ville au XIVe siècle, fut Cola di Rienzo dont nous pouvons apprécier la culture. L'historien de la littérature italienne lui a réservé, à bon droit, une place dans celle-ci. Ses lettres et ses apologies sont aussi des monuments littéraires. Son latin, moitié notarial, moitié ecclésiastique, ne pouvait évidemment résister aux critiques du cicéronien Pétrarque, et le flux de son éloquence naturelle dégagée de toute règle classique n'était que l'expression d'un esprit original et d'une conception énigmatique. Cette espèce de prose gothique qui fit de Dante un véritable enchanteur, se perdit bientôt entièrement dans l'élégant style cicéronien. Le tribun possédait le génie de la science romaine locale. On peut le considérer comme le premier archéologue de Rome; le premier il souleva le voile légendaire des « Mirabilia », des monuments de la ville et en fit des objets de considérations et de conclusions historiques. Il recueillit des inscriptions que personne avant lui ne savait déchiffrer; il retrouva la « Lex Regia » et la commenta.

Chez Dante, l'on ne découvre aucune trace du sentiment de l'antiquité. Il ignore dans sa *Comédie* les ruines de Rome. Après lui, Pétrarque collectionna des médailles impériales; mais il était incapable de lire les épigraphes romaines. Il prit ainsi la pyramide de Cestius pour le tombeau de Rémus, comme il avait pris la colonne de Trajan pour la sépulture de cet empereur. Cola di Rienzo, seulement, sut déchiffrer les

Digitized by Google

inscriptions des monuments de Rome et fut le véritable fondateur des études de l'antiquité. Le plus grand savant actuel en matière d'archéologie chrétienne, a tâché de prouver que le génial tribun du peuple avait créé la première collection d'inscriptions romaines depuis l'anonyme d'Einsiedeln. Il a démontré que cette collection n'appartient pas à Nicolas Signorili, greffier de la ville sous Martin V, mais à Cola di Rienzo ; que ce dernier doit également être l'auteur du petit ouvrage : *Descriptio urbis Romæ ejusque excellentiæ*. Il fut donc le premier investigateur qui ne se contenta pas des « Mirabilia », guide unique de Pétrarque et de Chrysoloras à travers les antiquités de Rome.

Un autre Romain, contemporain du tribun, Jean Caballini de Cerronibus, parent, sans doute, de Jean Cerroni, rédigea également, vers le milieu du XIV^e^ siècle, une topographie de la ville, dont la source se retrouve dans la *Graphia*. Elle fait partie d'un ouvrage étrange qu'il nomme *Polistoria*, et dont le but était une enquête sur l'histoire de la Rome antique et les vertus des Romains, sujet bien conforme aux idées de l'époque. L'ensemble en est incohérent et fantasque, mais démontre un esprit d'une culture peu commune, aussi versé que celui de Cola dans les écrits des anciens et de l'Église. Jean Caballini se nomme, dans son œuvre, « secrétaire de l'Église apostolique et chanoine de Sainte-Marie Rotunda ». Sa description de la ville, autant qu'on peut en juger, est une compilation en même temps qu'une amplification des « Mirabilia »; mais, pourvue d'un grand nombre d'observations personnelles et de notes d'histoire contemporaine, elle montre en outre continuellement une remarquable tentative d'union de la légende médiévale avec la science antique. Après Cola et de Cerronibus, un excellent médecin et mécanicien padouan considéra les monuments de la ville avec le regret d'un savant : ce fut Jean Dondi, surnommé « dell' orologio », à cause de l'invention qu'il fit d'un admirable mécanisme d'horlogerie. Il était à Rome en 1375 et y releva les dimensions de plusieurs édifices antiques : la colonne de Trajan, le Panthéon, l'Obélisque du Vatican, le Colisée, les

Digitized by Google

basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Il transcrivit aussi quelques-unes des épigraphes des temples et des arcs de triomphe.

Nous ajoutons ici le peu d'écrits historiques que produisit Rome au XIVe siècle et qui constituent toute la littérature romaine de cette époque. Lorsque la ville fut livrée à elle-même et que la bourgeoisie devint toute-puissante, l'on vit poindre les origines d'une histoire romaine, sous forme de chroniques ; ces essais demeurèrent malheureusement isolés. Dans la solitude profonde de Rome, quelque patriote eût pu, à l'instigation de la république du Capitole, élever un monument au moyen âge, comme les trois Villani l'avaient fait à Florence. Au lieu de cela, nous ne trouvons que d'incomplets fragments d'annales romaines, depuis le voyage de Louis de Bavière. Parmi ceux-ci, les plus importants sont les *Fragments de l'histoire romaine*, de 1327 à 1355, dont la biographie de Cola forme la partie principale. L'auteur inconnu, partisan du tribun sans en être aveugle admirateur, était un bourgeois romain dépourvu de culture politique, mais possédant la connaissance des auteurs, conformément aux règles des écoles. Sa langue (il traduisit heureusement en italien son ouvrage originairement écrit en latin) semble être le dialecte romain du temps, qui n'a rien de la grâce mélodique du langage des Florentins. Le principal charme de ce livre réside en son caractère naïf et populaire et sa valeur lui vient de son époque remarquable. En comparant l'historien romain du XIVe siècle à Villani, si versé dans les affaires d'État, l'on peut se faire une idée de l'infériorité de la vie politique de Rome.

Les Florentins avaient pris l'initiative de la composition d'annales; on voit les essais qu'ils provoquèrent; mais personne n'était capable de mener à bonne fin une telle besogne. L'histoire de la ville fut même tout à fait interrompue après le retour des papes d'Avignon. Au XVe siècle seulement, elle se poursuit sous forme de chroniques dont la première, comprenant la période de 1404 à 1417, fut écrite en latin par Antoine Pétri, bénéficier de Saint-Pierre. Cet homme ignorant mais vivement intéressé par sa tâche, nota journellement ce

Digitized by Google

qui lui paraissait digne de remarque. Ses indications ont donc la valeur d'une gazette locale.

Les Romains ne prirent aucune part à l'*Histoire de la papauté*. Les ouvrages ecclésiastiques de Ptolémée de Lucques allant jusqu'à 1312, de Bernard Guidonis qui mourut en 1331, évêque de Lodève, et dont le livre se termine avec Jean XXII, enfin, du moine augustin français Amabricus Angerius, chapelain d'Urbain V, dont la chronique papale finit également déjà à l'année 1321, n'appartiennent pas à Rome. Les biographies des papes d'Avignon furent écrites par des Français, et ce ne fut qu'après le rétablissement du Saint-Siège, que l'antique *Livre des papes* fut officiellement continué, d'une manière fort incomplète d'ailleurs. Le schisme, par contre, trouva un historien contemporain en Dietrich de Niem ou Nicheim; originaire de Westphalie, il vint à Avignon en l'an 1372, entra au service de Grégoire XI qu'il accompagna à Rome, et occupa dès lors, avec quelques interruptions, la place de secrétaire de la curie romaine. Les savants les plus réputés étaient alors sollicités pour la charge importante d'abréviateur, qui, au XV^e^ siècle, tomba aux mains des humanistes. Urbain V déjà, avait essayé de gagner Pétrarque pour cet emploi. Le fameux Colutius Salutatus avait été secrétaire de ce pape ainsi que de Grégoire XI, avant de devenir chancelier de Florence en l'an 1375, et Dietrich de Niem fut plus tard le collègue de Pogge et de Bruni. Son protecteur, Urbain VI, confiant en la conscience des Allemands, prit également à son service le compatriote de Dietrich, Gobelinus Persona, auteur du *Cosmodronium*, l'une des principales sources d'histoire de l'époque. Ces deux savants suivirent Urbain à Naples. Profondément initié à la situation de la curie, Niem, plus que personne, était à même d'écrire l'histoire du schisme. Les événements, comme les personnages, avaient passé devant lui depuis Grégoire XI jusqu'à Jean XXIII, avec lequel il était arrivé à Constance. Il mourut à Maestricht en l'an 1418. Ses œuvres, composées dans ses dernières années, renferment plusieurs erreurs chronologiques. Il ne brille guère par l'élégance d'un Pogge ou d'un Arétin, mais il possède une

Digitized by Google

fraîcheur naturelle, un jugement sain et un talent d'observation assez vivace. Ses ennemis lui ont reproché l'exagération et son mépris pour les papes; mais la papauté pouvait-elle à cette époque être jugée différemment par les gens véridiques ? Les écrits de Niem, un Allemand libéral, avide de réformes, comptaient parmi les plus précieux du temps. Sa manière de traiter l'histoire contemporaine n'a plus rien de l'ancienne méthode des chroniques : c'est la vie personnelle des faits mémorables qu'il met en valeur dans son ouvrage sur le schisme.

III

La culture artistique était plus misérable encore que la culture littéraire, au XIVe siècle, à Rome. Son développement si remarquable dans la seconde moitié du XIIIe siècle, fut brusquement interrompu par l'exil d'Avignon. L'école des « Cosmati » disparut; l'influence de Giotto se perdit; les artistes nécessiteux n'étaient plus appelés à aucune besogne importante. Pendant toute la période d'Avignon, la construction du grand escalier d'Aracœli fut le seul travail public d'architecture romaine. Cet escalier de 124 marches fut commencé le 25 octobre 1348, en l'honneur de la madone de cette église, à l'image de laquelle on attribuait la délivrance de la peste. Plus tard, l'on assura que les degrés de marbre provenaient du temple de Quirinus; cependant, ce temple reste plongé dans le plus profond silence durant tout le moyen âge. Les marches, inégales, furent sans doute enlevées à plus d'un monument; quelques-unes d'entre elles sont d'anciennes plaques funéraires, ainsi que l'indiquent leurs inscriptions à peu près effacées : elles peuvent avoir été employées dès l'origine de la construction, ou pour des restaurations ultérieures. Cola gravit ce superbe escalier de marbre, lorsqu'il régna pour la seconde fois sur le Capitole, mais avant cela, l'ascension à la belle église du Sénat doit avoir été pénible. En même temps que cet ouvrage, l'on vit s'élever l'hôpital de la confrérie du « Salvator ad Sancta Sanctorum », près du Latran.

Digitized by Google

Toutes les sommes, dépensées jusqu'alors pour Rome par les papes et les cardinaux, furent employées, pendant la période d'Avignon, pour cette ville, dont l'imposant palais pontifical engloutit d'innombrables millions. Les appels désespérés des Romains devant leurs basiliques croulantes, obligèrent seulement de temps à autre les papes français à en ordonner la restauration. Benoît XII y employa 50,000 florins d'or. Il fit renouveler la toiture de Saint-Pierre en l'an 1341; l'on prétendit avoir trouvé, au cours de ces travaux, une poutre du temps de Constantin, et plusieurs nobles Romains s'en firent faire des dessus de tables.

Le Vatican et le Latran, basiliques comme palais, étaient en ruines lorsque Urbain V arriva à Rome. Depuis Clément V cependant, les papes avaient cherché à restaurer la résidence du Latran; mais elle ne se releva plus, car dès leur retour ils se fixèrent définitivement au Vatican. Le vénérable vieux palais de Constantin demeura à l'état de ruines jusqu'à ce que Sixte-Quint y eût fait élever une construction nouvelle. Urbain V de son côté, s'occupa de rebâtir la basilique du Latran, détruite en 1360 par un second incendie. Il confia ce travail à l'architecte Giovanni Stefani, de Sienne. Cette reconstruction fut si radicale et se poursuivit pendant si longtemps que le caractère antique de la basilique de Serge III disparut entièrement. Le monument d'Urbain V se voit encore au maître-autel : c'est ce haut tabernacle de style gothique, en marbre blanc, soutenu par quatre colonnes de granit, décoré de sculptures et de tableaux. Grégoire XI y ajouta des ornements, et plusieurs papes l'embellirent encore dans la suite. Urbain y déposa les têtes légendaires des princes des apôtres, que, d'après la tradition, saint Sylvestre avait conservées dans la chapelle « Sancta Sanctorum ». Il les enchâssa dans des bustes d'argent, œuvres de l'orfèvre Giovanni Bartoli de Sienne, et qui, d'après les images qu'on en a, étaient d'une exécution encore fort grossière. Charles V de France les avait ornés de pierres précieuses. En retournant à Avignon, Urbain ne laissa ces précieux trésors à Rome qu'avec un profond sentiment de méfiance, car le peuple et le Sénat étaient enclins

Digitized by Google

à une admiration excessive des fleurs de lys en diamants ainsi que de l'or et de l'argent massifs. Il les protégea par une bulle. La menace d'excommunication effraya peut-être Balthazar Cossa et les Napolitains, mais non pas les prêtres mêmes du Latran qui dérobèrent les pierres précieuses en l'an 1434. Les républicains français détruisirent, à la fin du XVIIIe siècle, les souvenirs d'un pieux pape français : les bustes d'argent actuels ne sont que des copies des anciens, datant de 1804. Le schisme interrompit la restauration de la ville. Sous Boniface IX seulement, l'on entreprit des travaux au palais du Sénat et au château Saint-Ange, détruit en 1379. Le pape fit reconstruire le mausolée d'Adrien dès 1395, sous forme d'une tour, par Nicolas d'Arezzo; Jean XXIII la relia au Vatican au moyen d'une galerie souterraine; cependant celle-ci devait exister avant lui déjà, car Dietrich de Niem observe qu'autrefois on enfermait les femmes adultères et d'autres pécheresses dans ce mur de communication; que de plus, ce couloir était parfois employé pour mener des prisonniers, du palais au château Saint-Ange. Il est probable que la fondation en remonte à Nicolas III, et que Jean XXIII le rétablit.

Le Sénat fut aussi converti en forteresse par Boniface IX. Ce palais, au XIIIe siècle déjà le siège des sénateurs, apparaît dans la « Bulle d'Or » de Louis de Bavière, comme un château à deux étages, avec des fenêtres voûtées ainsi que la porte d'entrée à laquelle conduit un escalier, et flanqué de deux tours d'inégale importance. La construction de Boniface IX, de l'an 1389, ne peut donc être qu'une restauration amplifiée, et comprenait sans doute aussi des retranchements, tels que ceux ajoutés antérieurement déjà par Cola. Lorsqu'en 1404, Innocent VII voulut rétablir au Capitole le palais communal, il n'eut qu'à faire démolir ces retranchements. Il était d'usage que les podestats et les chefs des républiques, fissent sculpter ou peindre leurs armoiries sur les maisons communales. De nos jours encore, l'on retrouve ces blasons dans tous les endroits où les hôtels de ville se sont maintenus, même depuis le XIIe ou le XIIIe siècle. Le Sénat romain en était couvert. Malheureusement, ces souvenirs ont disparu,

Digitized by Google

sans doute par la restauration de Sixte IV, et le Capitole ne conserve plus, au côté gauche, que quelques armoiries de sénateurs et de papes ultérieurs. Au XIVe siècle déjà, le sel de l'État fut déposé dans les antiques voûtes du palais du Sénat. La première mention qui en soit faite, de l'an 1404, indique un usage déjà ancien. De nos jours encore, l'on y voit l'effet corrosif du sel sur la pierre.

Les progrès de la peinture et de la sculpture furent entravés à Rome pour les mêmes motifs que ceux de l'architecture. Le siècle de Giotto, s'étendant jusqu'en 1336, vit des artistes pleins de talent, tels que Taddlo Gaddi et Orcagna, Simon Memmi et Ambrogio di Lorenzetto, et Rome même fut honorée par le premier peintre indigène de grande renommée.

Le nom isolé de Pierre Cavallini, qui fut en même temps sculpteur et architecte, occupe ici l'histoire de la peinture au temps des « Cosmati » et dans la première moitié du XIVe siècle. Vasari considère à tort ce Romain comme l'élève de Giotto et son collaborateur à la mosaïque de la « Navicella »; il était au contraire, beaucoup plus âgé que Giotto, mais sa vie est obscure et le temps a presque entièrement détruit son œuvre. Il travailla encore au commencement du XIVe siècle dans plusieurs églises du Transtévère, notamment à Sainte-Marie, où ses mosaïques, formant le rang inférieur de la tribune, ont subsisté. La mosaïque prit congé de Rome avec cet excellent ouvrage, dernière grande production de cet art vénérable, jusqu'aux mosaïques modernes de Saint-Pierre. La perte la plus regrettable pour Aracœli, est peut-être celle d'un tableau de Cavallini retraçant la légende d'Octave et de la sybille.

La sculpture nous offre plus d'œuvres de cette époque que la peinture, car le pieux usage d'honorer les morts par des monuments se poursuivait toujours. La sculpture chrétienne, d'ailleurs, le seul art qui n'atteignit jamais à la perfection des antiques, tire essentiellement son origine du sarcophage, et ses productions les plus importantes, au temps de Michel-Ange, sont représentées par quelques mausolées. La plus grande activité des sculpteurs Romains se concentrait sur le

Digitized by Google

travail des plaques funéraires. Le style en a été remarqué au XIIIe siècle et demeura traditionnel, bien que chaque siècle y imprimât, par les images et les signes graphiques, son caractère particulier. Les plaques funéraires à figures gravées ou en relief, datant du XIVe siècle, sont nombreuses à Rome où de tous temps le marbre fut abondant. Elles couvrent les tombes de personnes de toutes conditions : l'on y voit représentés des religieux, des chevaliers, des notaires, de nobles dames, des commerçants, des magistrats et même des sénateurs. Vers la fin du siècle, ces plaques furent ornées davantage. La tête du défunt est souvent encadrée d'un tabernacle gothique. L'inscription demeure toujours latine; le caractère est le soi-disant gothique avec différentes fantaisies. L'écriture de la Renaissance, c'est-à-dire le retour du caractère lapidaire romain, se montra au début du XVe siècle, sans toutefois amener la suppression du gothique.

L'éloignement de la cour pontificale priva les artistes de toute grande tâche monumentale. Il n'existe aucun monument à Rome qui rappelle le souvenir des papes d'Avignon, sauf le tabernacle du Latran et un médaillon de marbre de Benoît XII, érigé à ce pape dans la basilique de Saint-Pierre, dont il avait restauré la toiture : œuvre encore grossière mais certainement ressemblante, que l'on voit aujourd'hui dans les grottes du Vatican. Ce ne fut qu'au retour du Saint-Siège, que les artistes purent espérer un renouveau de vie. L'on éleva aux papes schismatiques, à Saint-Pierre, des mausolées qui disparurent pendant la reconstruction de l'église. Une série de monuments bien conservés, prouve que l'art de la sculpture prit, à la fin du XIVe siècle déjà, un nouvel essor à Rome ; et de même qu'au commencement de ce siècle, nous remarquons le nom solitaire d'un peintre romain, celui d'un seul sculpteur, Paulus Romanus, en illumine la fin.

D'après les dates mortuaires, le plus ancien de ces monuments est le tombeau du cardinal Philippe d'Alençon, de la maison de Valois, qui mourut en 1397 et fut enterré à Sainte-Marie du Transtévère. Il se trouve à côté d'un tabernacle d'autel, gothique, érigé par ce cardinal ; un riche haut-relief

Digitized by Google

représente sur le sarcophage la mort de la Vierge, conception étrange pour Rome, formant contraste avec l'art des « Cosmati », auquel aucune œuvre intermédiaire ne la rattache. Là se trouve également le tombeau de ce cardinal Pierre Stefaneschi Anibaldi, que Sforza fit jeter au château Saint-Ange au mois d'août 1417. Le défunt, une figure massive, est couché sur le sarcophage, dans la niche funéraire; au-dessous, l'inscription et les armoiries, six demi-lunes rouges. A la frise du sarcophage, des traces de mosaïque. Ce mausolée est l'œuvre du maître Paulus, d'ordonnance encore toute romaine, rappelant encore la manière des « Cosmates », bien que la grâce gothique y cède la place au réalisme large et vigoureux. C'est un monument historique de la fin du schisme. Le cardinal était de la famille la plus importante du Transtévère, qui prêta un grand éclat à ce quartier autrefois privilégié. C'est aux Stefaneschi que l'église Sainte-Marie doit son image de la Madone, comme sans doute aussi les mosaïques de Cavallini. A Sainte-Françoise Romaine, sur le Forum, s'élève le tombeau du cardinal Marino Vulcani de Naples, qui mourut en 1403. Il est dans le même style que le précédent, mais les champs supérieurs du sarcophage montrent de grossiers hauts-reliefs représentant la foi, la charité et l'espérance sous les traits de femmes couronnées, dont l'une porte une église, la seconde offre un pain à un pèlerin, et la troisième étend la main vers une couronne suspendue. Ces figures indiquent un pas rétrograde de la sculpture, mais un progrès dans le principe de la décoration des sarcophages par le relief. Nous clôturons ici la nomenclature des monuments funéraires de l'époque. Ils nous conduisent déjà à la période de la Renaissance, pendant laquelle les églises de Rome s'emplirent d'œuvres de ce genre, de plus en plus somptueuses, mais de plus en plus dépourvues du cachet religieux.

IV

Complétons le déplorable tableau de la vie intellectuelle des Romains, par quelques renseignements sur leurs mœurs et

Digitized by Google

leurs coutumes au XIVe siècle. Si l'on en croit certains chroniqueurs, les Italiens vivaient au XIIIe siècle encore, dans la rude simplicité patriarcale. L'éloge que fait Cacciaguida, par la bouche de Dante, de cette simplicité des Florentins, et celui exprimé par Ricobald, de celle de tous les Italiens au temps de Frédéric II, peut être exagéré, mais il est certain que le développement complet de la société italienne ne commença qu'à l'époque où les républiques déployèrent une vie politique puissante, et les cours des tyrans, un éclat princier. L'invasion des usages français en Italie, se remarque dès Charles Ier d'Anjou. Villani retrouve l'origine du luxe frappant de toilette, déployé à Florence vers 1342, dans l'influence des Français venus en cette ville avec le duc d'Athènes. Le changement des coutumes et des modes ne trouve pas son explication exclusive dans des causes historiquement palpables. Il existe dans toute nation, un effectif de mœurs très conservateur, surtout lorsque celles-ci ont certains rapports avec le culte religieux, tandis que d'autres usages se transforment subitement. Il faudrait pouvoir suivre la combinaison des divers éléments dont ils se composent, pour déterminer la métamorphose sociale. Cela étant impossible, le siècle même personnifie seul, en général, le caractère d'une époque.

Au moment où les usages se transformaient à Florence, le même phénomène se produisait à Rome. Un chroniqueur romain dit que les hommes commencèrent à modifier leurs vêtements, les rétrécissant à la manière catalane; que l'on se mit à porter les chapeaux par-dessus le capuchon et une sacoche à la ceinture comme les pèlerins, et que la barbe entière, jusqu'alors le privilège des ermites et des Espagnols, devint à la mode. L'ample manteau, qui seul passait pour convenable et était appelé par Villani la « mode de la toge », fit place, au XIVe siècle, au costume collant, multicolore, tel qu'on le voit sur d'anciens tableaux florentins; on le nomma la « mode de Chypre »; les femmes mêmes le portaient. Leurs robes, fort larges du bas, se serraient au corsage à partir de la taille et étaient excessivement décolletées. Les costumes des bourgeois romains ne nous sont connus que par les plaques

Digitized by Google

funéraires. Aucune de celles-ci ne montre au XIV^e^ ou au XV^e^ siècle, un visage barbu, ce qui signifierait que cette mode de la barbe, considérée comme indécente, n'était suivie que rarement et ne pouvait en tout cas être reproduite sur l'image d'un défunt. Aucune des figures mortuaires ne porte non plus l'étroit costume moderne, mais toutes se présentent au contraire dans l'ample vêtement généralement boutonné du haut en bas, qui n'est nullement un linceul, mais bien le véritable costume des vivants, car la toque ne manque jamais dans les portraits d'hommes.

Les femmes portaient de superbes parures d'or de perles et de pierres précieuses, dont les robes mêmes étaient garnies. Les étoffes étaient de drap, de lin, de soie et de velours; les couleurs, vives et accentuées. Ce fut en vain que les magistrats publièrent des édits contre le luxe, car la mode est une puissance que les lois ne peuvent dompter. Au XIII^e^ siècle déjà, le cardinal Latinus, en qualité de légat de la Romagne, prohiba les longues traînes sous peine de refus d'absolution. « Ce fut, pour les femmes, plus cruel que la mort. » Il leur ordonna de se couvrir décemment : elles élevèrent un cri d'horreur, puis parurent enveloppées de voiles fins tissés d'or, plus séduisantes qu'auparavant. La seigneurie de Florence, leur ayant interdit, en 1326, de porter de grosses tresses de soie blanche et jaune, elles importunèrent la duchesse de Calabre jusqu'à ce qu'elle eût obtenu la suppression de cette défense. Afin de maintenir la modération républicaine et d'enrayer l'appauvrissement du peuple, Florence, ainsi que d'autres républiques, publia des ordonnances contre le luxe en général. Les Romains y obéirent, en adoptant leurs modes en même temps que ces édits. L'habillement des femmes de qualité était d'ailleurs si somptueux qu'il fit l'admiration de la reine de Hongrie, la mère de Louis, lorsqu'elle vint à Rome en l'an 1343.

Cependant le luxe romain ne pouvait se comparer à celui des autres villes parce que la richesse y était moindre. Les fêtes éclatantes offertes au peuple par Cola, étaient sûrement des événements extraordinaires; mais les Romains surpassaient tous les autres Italiens dans leur goût pour la pourpre et la

Digitized by Google

magnificence. Rome était du reste, au moyen âge, la seule ville qui présentât le spectacle de grandes fêtes solennelles, renouvelées fréquemment par les couronnements des empereurs et des papes, comme par le culte de l'Église.

Le magistrat romain lui-même, brillait dans les processions auxquelles le prestige de Rome prêtait déjà plus de pompe que n'en pouvaient avoir celles des autres républiques. Un cortège romain du temps de Cola, offrirait un superbe spectacle à notre siècle d'uniformité militaire. Nous possédons la description détaillée d'une solennité des magistrats romains de l'époque d'Avignon. De fréquentes processions des autorités à cheval, splendidement vêtues de pourpre de velours et d'or, donnaient encore au bourgeois une idée ennoblissante de l'organisation de sa république. Elles avaient lieu à la réception des légats du pape, de l'empereur même, ou d'autres princes et sénateurs, ou bien à la célébration des jeux publics.

Ces jeux des Romains, au moyen âge, ne donnent certes pas une haute opinion de leur culture ni de leur puissance. Les plus belles fêtes de chevalerie, les tournois, n'auraient pu prospérer à Rome, si même l'Église ne les eût interdits à plusieurs reprises ; ils n'avaient d'ailleurs aucun succès dans cette Italie bourgeoisement civilisée. Nous possédons l'étrange description d'un combat de taureaux, organisé par la noblesse romaine le 3 septembre 1332, au Colisée ; l'on dit que les sièges de l'amphithéâtre furent rétablis au moyen de charpentes et divisés comme autrefois selon les rangs sociaux des spectateurs. Les dames nobles occupaient des balcons recouverts de pourpre. Les champions portaient les couleurs de leur dame et au casque, des devises telles que celles-ci : « Moi seul comme Horace », « Je suis Énée pour Lavinia », « Je suis l'esclave de la Lucrèce romaine ». Ils entraient dans l'arène à pied, sans cuirasse, armés de glaives. Chacun d'eux attaquait son taureau. Les belles dames purent admirer le fol héroïsme de leurs adorateurs et pleurer dix-huit nobles jeunes gens, couchés sur le sable transpercés par les cornes des sauvages animaux. On les ensevelit solennellement à Sainte-Marie Majeure et au Latran. Cependant, ce récit ne porte aucune

Digitized by Google

trace d'authenticité et peut n'être qu'une invention de la renaissance du XV^e^ siècle, car l'on sait que des chasses de taureaux et des tournois eurent lieu à Rome à l'époque de Sixte IV de la maison de Rovère. Nous doutons qu'en l'an 1332 les rangées de sièges du Colisée eussent encore été réparables et que l'arène, encombrée de ruines et de débris, eût pu servir à un combat de la sorte. Des jeux d'un autre genre étaient annuellement célébrés à Rome, comme du reste dans toute l'Italie. A cette époque l'on offrait, à la cour de Naples, le spectacle sanglant de luttes de gladiateurs, que Pétrarque vit et décrivit avec horreur. Au commencement du XIII^e^ siècle, il est curieux de noter le « castel de pourpre » à Trévise, dans lequel de belles dames défendaient joyeusement leurs parures et leurs propres personnes, contre des jeunes gens qui conquéraient ces trésors au moyen de bouquets, de bonbons, de parfums et d'ardeur enjouée. Plus séduisantes étaient les fêtes des Florentins, accompagnées de musique d'instruments à cordes, de danses et de festins, dont Villani et les conteurs ont si souvent parlé.

Les jeux populaires annuels de Rome étaient célébrés en temps de carnaval, parfois même à d'autres occasions, au Monte Testaccio et sur la place Navona. Le carnaval romain était, au moyen âge, d'un caractère bien différent de celui qui l'a rendu si célèbre. Les anciens Romains mêmes eussent contemplé avec stupéfaction ces festivités grossières auxquelles s'étaient abaissés leurs jeux de cirque, ainsi que le Sénat qui se rendait en grande pompe au Monte Testaccio, pour y planter, dans une vallée, la bannière de Rome, et donner le signal de l'ouverture de tels jeux. Une compagnie de gardes le précédait avec le bourreau portant la hache et le billot, afin d'intimider les malfaiteurs. L'on attachait des porcs sur quatre chars recouverts d'écarlate, que devaient fournir les Juifs; puis on les laissait rouler du haut du Testaccio, et le peuple hurlant se disputait ce butin. Chaque région amenait un taureau couronné : ces animaux aussi étaient pourchassés; les femmes romaines réprimandaient leurs maris lorsqu'ils rentraient des jeux sans rapporter un morceau de viande conquis

Digitized by Google

de la sorte. Il y avait encore des combats à la lance et des luttes palestriques; enfin, les courses pédestres, en usage dans l'Italie entière, dont le prix (bravium) était une pièce de drap (pallium). Le Monte Testaccio dépendait, depuis les temps anciens, du priorat de Sainte-Marie sur l'Aventin, auquel le peuple romain payait annuellement un florin d'or pour la jouissance qu'il en retirait. La plaine environnante servait de pâturage; l'emplacement des jeux s'étendait jusqu'à une vieille tour sur l'Aventin. Les jeux de la Navona, l'ancien cirque Agonalis, consistaient également en assauts de lance et surtout en mascarades, qui plus tard, aux XVe et XVIe siècles, devinrent des fêtes magnifiques : les différentes régions de la ville y présentaient des chars de triomphe sur lesquels étaient reproduites des scènes historiques et mythologiques de l'antiquité. Elles fournissaient aussi des acteurs exercés, dont le nombre réglementaire, d'après les statuts de l'an 1580, s'élevait à 72, mais auxquels s'en adjoignaient d'autres, des villes étrangères. Ces fêtes avaient pour Rome, comme autrefois, une importance politique. Les délégués des villes vassales du Capitole, avec leurs bannières et leur « pallium » offraient encore aux Romains une image de l'ancienne souveraineté latine et de la dépendance des sujets et des alliés. Les localités assujetties s'engageaient par contrat à contribuer aux jeux romains. Toscanella y envoyait ainsi, depuis 1300, huit acteurs chaque année, et le Capitole exigeait ce même tribut de Velletri, de Tivoli, de Corneto, de Terracina et d'autres communes du territoire romain. Elles résistaient à ce coûteux symbole de soumission et les papes défendirent plusieurs fois aux sénateurs de les y contraindre par les armes. Les frais de la fête étaient considérables : ils étaient couverts par des impôts régionnaires outre la participation des communes tributaires, et chaque année les Juifs y contribuaient pour une somme de 1,130 florins d'or. Les 30 florins représentaient le châtiment du salaire de Judas.

Parfois aussi l'on donnait pendant ces jeux des représentations dramatiques d'un caractère religieux. Un chroniqueur romain rapporte que le 18 février 1414, les acteurs de la région

Digitized by Google

de « Monti » représentèrent au Testaccio le crucifiement de saint Pierre et la décapitation de saint Paul. Ces acteurs n'étaient, bien entendu, que des bourgeois exercés à jouer ces scènes. Les « Ludi Paschales » romains émanèrent des confréries, notamment de celle « del Gonfalone ». L'on suppose qu'en 1250 déjà, ces « Jeux de la Passion » se célébraient au Colisée, mais en tout cas, ils eurent lieu dès que l'amphithéâtre fut tombé en la possession de la confrérie qui y avait construit dans l'antique « Podium », une chapelle en l'honneur de la « Madone de la Piété ». Son toit, composé d'anciennes rangées de bancs, servait de scène à la représentation de la Passion, donnée pendant de longues années aux fêtes de Pâques. L'affluence de spectateurs emplissait le Colisée d'une foule aussi compacte que dans l'antiquité. Aux jours où Trajan et Commode offraient au voluptueux peuple romain ses fêtes brillantes, nul ne se serait douté qu'un temps viendrait où des milliers d'hommes occuperaient l'édifice ruiné pour y voir représenter, avec un pieux recueillement, le crucifiement du rédempteur juif, sur un théâtre formé de quelques antiques rangées de sièges.

GREGOROVIUS.

Traduction de Mlle MARIE HALOT.

Digitized by Google

SEAWARD LACKLAND[1]

II

Lorsque les bateaux rentrèrent avec leur marée, Lackland n'eut qu'une pensée : aller voir M. Curnock à Saint-Yves. Il alla à pied ce soir-là de Carbis à Saint-Yves, et trouva le ministre seul dans son bureau. M. Curnock l'estimait ; il était allé prêcher avec assurance, une année après l'autre, partout où il voulait ; et bien qu'une ou deux personnes se plaignissent de ce que ses sermons n'étaient pas d'une stricte orthodoxie, la plupart parlaient bien de lui, et certains de ses auditeurs disaient même qu'il leur était venu en aide. Ce soir-là, il était très sérieux et semblait ne pas oser avouer ce qu'il avait à dire. A la fin il reconnut que c'était le texte de la Bible qui causait sa curiosité.

M. Curnock monta aux rayons de la bibliothèque et les parcourut du regard.

« Je sais, dit-il, que bien des gens ont été inutilement bouleversés par cette parole. Et comme la Bible ne nous le dit pas, nous ne pouvons pas être tout à fait certains de ce qu'est le péché précis. Mais si je peux trouver un ou deux passages qui me reviennent, dans certains de ceux qui ont écrit sur les Évangiles, je pense qu'ils jetteront une certaine lumière sur le sujet. »

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de novembre 1907.

Digitized by Google

Il descendit un gros livre noir et en feuilleta les pages :

« Ici, par exemple, ce n'est pas un *acte* particulier de péché, mais un *état* d'opposition constant et résolu à l'Esprit-Saint qui est désigné. Et c'est là que je verrais la véritable interprétation. Mais c'est peut-être un peu vague?

— Je ne vois pas du tout, dit Lackland. La Bible dit : « *blasphème contre le* Saint-Esprit ».

— Bien, fit le ministre en descendant un autre livre, voici une traduction d'un commutateur espagnol du XVI[e] siècle qui a été appelé *un quaker avant la lettre*. Il s'exprime sans élégance, mais je l'aime mieux que ceux qui tiennent trop à la forme. Laissez-moi voir : « D'où considérant que ... ». Non, ceci ne nous concerne pas ... Voici : « Je viens à comprendre qu'un homme pêche contre le Saint-Esprit, lorsqu'avec la malice de son intelligence il persuade aux hommes que les œuvres du Saint-Esprit sont les œuvres des hommes et qu'il a dans l'âme une conviction toute contraire. » Est-ce clair?

— C'est plus clair, dit Lackland.

— Il continue à la page suivante, dit le ministre : « Et je comprends que le péché contre l'Esprit-Saint qui opérait dans le Christ était inexcusable, car il ne pouvait naître que des esprits les plus dépravés, obstinés dans la dépravation. »

M. Curnock ferma le livre et le remit à sa place. « Vous le voyez, dit-il, ce péché redoutable est tel qu'il ne peut être commis inconsciemment. Son essence est d'être un rejet délibéré de ce que nous savons être la vérité. Je veux presque dire que pour le commettre un homme doit résoudre son esprit à le commettre. »

— Je pense que je saisis, dit Lackland en regardant devant lui, et j'avais certainement tort, je n'ai jamais commis ce péché. Mais tout de même, je ne vois pas cela d'une façon absolument claire.

— Comment? dit le ministre.

— N'avez-vous jamais pensé, Monsieur, dit Lackland, que notre seule façon de payer Dieu de retour, en échange de son

Digitized by Google

amour pour nous, c'est de l'aimer plus que nous ne nous aimons nous-mêmes.

— Mais certainement, dit M. Curnock.

— Bien, dit Lackland, voyez-vous qu'il puisse se faire qu'un bon chrétien pensât surtout à sauver son âme.

— C'est son devoir, dit M. Curnock.

— Mais les deux choses sont-elles possibles en même temps? dit Lackland.

— Les deux choses dont vous parlez sont recommandables, dit M. Curnock, et je ne vois pas de contradiction entre elles.

— Merci, Monsieur, dit Lackland en se mettant debout, je m'en vais et je penserai à tout cela. Je ne suis pas habitué à réfléchir, je dois m'occuper des choses longuement, et vous m'avez donné une bonne quantité à méditer. Bonne nuit, M. Curnock.

— Et maintenant, mon cher Lackland, dit le ministre, en ouvrant la porte de la maison, par-dessus tout, ne vous tracassez pas d'un texte dont nul n'est tout à fait sûr. Soyez certain d'une chose, c'est que la miséricorde de Dieu est infinie et qu'il vous tirera d'affaire. »

Lackland s'éloigna lentement et marcha le long de la terrasse dominant la mer, et puis plus rapidement quand il eut dépassé le sentier rude qui longe la falaise. Le vent soufflait avec violence contre lui, la lune brillait dans le ciel au milieu d'une multitude d'étoiles brillantes, et il entendait la mer pousser des cris et arracher les galets; il s'assit au bord de la falaise précisément avant d'arriver à la baie de Carbis et il embrassa du regard l'eau agitée; elle frissonnait et se couvrait de petites vagues qui se pressaient et montaient les unes sur les autres, puis sautaient en avant toutes couronnées d'une écume blanche, à mesure qu'elles frappaient le rivage. « Elles sont comme la vie des hommes, pensait Lackland, tout cet effort, c'est une lutte en avant, une marche vers la fin du voyage : voyez cette vague qui se dirige vers ce vieux pot de fer et l'atteint; le pot roule sur elle, y reste et la vague disparaît. » Il respira violemment,

Digitized by Google

aspirant l'odeur salée de la mer, et il resta assis longtemps, tout à ses réflexions.

Non, il n'avait pas commis le péché contre l'Esprit-Saint : Dieu pouvait encore lui pardonner. Mais était-ce bien, était-ce juste que Dieu lui pardonnât ? L'une après l'autre les paroles difficiles du texte de l'Ancien Testament lui vinrent à l'esprit : il était manifestement impossible de remplir chacune de ces obligations, il ne pouvait que se débattre contre elles, faillir et retomber encore à la merci de Dieu. A cette pensée, quelque chose se leva en lui comme de l'orgueil au nom de Dieu, et il se dit : « Je ne demanderai jamais à Dieu de s'abaisser afin que je puisse m'élever. » En disant ces mots, il regarda autour de lui; l'aspect du lieu qu'il avait connu toute sa vie lui sembla changer, devenir terne, mystérieusement distinct, et il vit qu'il était assis où il s'était assis avec l'Esprit du Mal de son rêve. Il se leva en hâte et rentra.

Chaque nuit, Seaward sortit avec les bateaux de pêche, fit sa part du travail ordinaire, prit sa part du profit, dormit le jour et resta éveillé la nuit, et, pour tous ceux qui le connaissaient, il était le même homme qu'auparavant. Cependant une extase grandissait en lui et tenait ses oreilles fermées à tout, sauf à une voix intérieure: il méditait un grand sacrifice, et un grand bonheur commençait à pénétrer son âme : « Si Dieu aimait le monde, répétait-il comme il avait répété la nuit de sa conversion, au point de donner à la mort son fils unique qu'il avait engendré ... » Il méditait ces mots, étonné qu'un homme pût imiter ce suprême sacrifice. Il n'était qu'un pauvre pêcheur, les disciples avaient été cela, et Jésus les avait appelés pour qu'ils abandonnassent leurs pères et leurs filets et qu'ils le suivissent. Son père et sa mère étaient morts tous deux; personne au monde ne comptait sur lui; il était libre, s'il le préférait, de renoncer au monde pour Dieu. La pensée l'enivrait; il ne voyait que la pensée, comme une lumière lui faisant un signe dans l'obscurité et l'appelant peut-être à sa ruine. L'orgueil d'une vaste magnanimité le fit frissonner :

Digitized by Google

il commettrait le seul péché que Dieu ne pouvait pardonner afin que Dieu en agît avec lui selon sa justice et non selon sa miséricorde. Il préférait, comme il l'avait rêvé dans son enfance, l'honneur de Dieu au sien; il renonçait au ciel afin que Dieu pût être digne de l'idée qu'il s'en faisait. « Je commettrai, se disait-il en lui-même, le péché contre l'Esprit-Saint et je le commettrai par amour de Dieu. »

Lorsqu'il eut pris la résolution qu'il voulait prendre, et que par là il fut rempli d'une paix intérieure mêlée de joie, il attendit, et réfléchit sans savoir comment il ferait ce qu'il avait décidé de faire. Cela devait être fait publiquement et il devait souffrir pour cela à l'avenir. Cela devait être fait à Carbis lorsque son tour d'y prêcher viendrait.

Ce fut un peu avant que vint son tour et il attendait avec une impatience fiévreuse. Il essaya de s'expliquer ce qu'il voulait dire, mais il ne pouvait imaginer quelque chose qui lui semblât assez obstiné dans la dépravation. Il se rappelait la phrase : « Lorsque par une malignité de l'esprit, il persuade aux hommes que les œuvres de l'Esprit-Saint sont les œuvres du démon » et il essaya de développer à fond un argument dont il frémit, qui semblait montrer Jésus comme un faiseur de miracles avec l'aide de Satan. D'abord il ne put associer deux mots ensemble, mais peu à peu la tâche devint plus aisée — étranges arguments entrés dans son esprit qui lui semblaient presque dignes d'approbation à ses yeux; il se demandait si c'était le démon qui l'aidait en ce moment pour atteindre son but. Il n'écrivit pas un mot, bien qu'il fût habitué à écrire chaque mot de ses sermons : chaque mot à mesure que sa pensée s'y arrêtait, s'imprimait dans son esprit comme un sceau pressé sur la cire brûlante.

La nuit qui précéda le dimanche où il devait prêcher son dernier sermon, il était dans son lit essayant de dormir, mais incapable de fermer les yeux sur l'obscurité qui semblait palpiter autour de lui. Il sortit du lit, ouvrit la fenêtre et se pencha en dehors. La nuit était tout à fait noire, il ne pouvait rien voir, mais il entendait les vagues déferler en paquets sur le sable au-

Digitized by Google

dessous dans la baie. Un vent froid le mordit au visage et le fit frissonner. Il ferma la fenêtre et se recoucha, ouvrant de grands yeux pour voir paraître l'aurore. Il sentit un froid lui monter au cœur et il se vit horriblement seul. Avant qu'un jour ne soit écoulé, il serait à la dérive comme l'algue que la mer ballotte sur le sable et entraîne loin de la plage. Pour l'amour de Dieu, il renoncerait à Dieu, et il n'avait pas d'autre ami. Demain il n'aurait personne. Sa résolution ne chancelait pas, mais il ne désirait plus que l'aurore vînt : il aurait voulu, lorsqu'il vit la première lueur sur les carreaux de la fenêtre, arrêter l'apparition du jour.

Il devait prêcher le soir. Le matin il resta assis dans la chapelle et entendit le ministre de Saint-Yves parler de la miséricorde divine. Son texte était : « Je dis qu'il y aura dans le ciel plus de joie pour un pécheur repentant que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de se repentir. » Il parla du salut pour tous et il ne parla pas du tout d'une seule exception. Lackland sentit un sourire amer, contractant les coins de sa lèvre.

A la nuit, il fit son thé comme à l'ordinaire et se promena dans sa chambre, regardant souvent l'horloge, jusqu'à ce que ce fut l'heure d'aller à la chapelle. Il vit les gens qui passaient devant la fenêtre dans la rue, certains regardaient chez lui, le voyaient et faisaient un signe de tête amical. Il regarda de nouveau la pendule. C'était l'heure de partir ; il s'avança vers un coin de sa chambre, se mit à genoux et demanda à Dieu la force de le renier. Ensuite il marcha rapidement pour traverser la rue qui conduisait à la chapelle.

La chapelle était pleine, elle lui sembla d'une chaleur accablante et il sentit le sang lui monter au front. Bien des gens se rappelèrent ensuite qu'elles avaient remarqué quelque chose d'étrange dans ses manières depuis le moment où il mit le pied sur les degrés de la chaire. Ils furent prompts à reconnaître les signes extérieurs d'une flamme qui brûlait en lui et ils pressentirent un bon sermon. La première prière fut très courte,

Digitized by Google

mais c'était comme une dernière confession. Chaque mot semblait vivre en lui-même d'une vie âpre et pénible : les mots criaient, appelaient le ciel pour une réponse. Le texte était un vers du vingt-quatrième chapitre de l'Évangile de saint Mathieu. « Puis si quelqu'un vous dit : tenez, le Christ est ici ou là, ne le croyez pas. » Ce n'était pas la première fois qu'il avait choisi un texte étrange. Il commença doucement et avec une solennité inaccoutumée. Il lui sembla qu'ils ne le comprenaient pas très bien. A mesure qu'il continuait, sa voix basse s'élevait, il parlait comme s'il était pressé de s'acquitter d'un message dont il était chargé, et cela avec le calme d'un homme qui a maîtrisé sa propre fièvre. Il disait les choses les plus terribles que l'auditoire eût jamais entendues et auxquelles ces gens ne pouvaient même penser tant ils étaient désorientés. A mesure qu'il continuait, ils se regardaient, se demandant avec étonnement s'ils étaient fous ou si c'était bien Lackland lui-même : une ou deux femmes près de la porte se levèrent vivement et sortirent; les hommes s'agitaient sur leurs chaises, un grand frémissement traversa la chapelle entière. Des blasphèmes comme ils n'en avaient jamais entendu ni rêvé les pareils, remplissaient leurs oreilles, les effaraient, et Seaward Lackland était debout, calme comme un martyr, disait ensuite un de ceux qui étaient là; la sueur lui coulait du front, mais il parlait précisément de la même voix : était-ce Seaward Lackland ou le démon qui était là, reniant Dieu, niant le Saint-Esprit? Il y en avait qui levaient les yeux vers le plafond au-dessus d'eux, pensant que le toit tomberait sur eux et les ensevelirait avec le blasphémateur. Mais comme le ciel ne remuait pas pour se défendre, ce fut aux auditeurs de prendre la défense du ciel. Un vieux doyen se leva à son banc près de la table de communion et, tournant le dos au prédicateur, dit à voix haute :

« Je vous engage tous à ne pas écouter cet homme plus longtemps, mais à aller immédiatement chez vous et à prier le Dieu tout-puissant de vous pardonner pour ce que vous avez entendu aujourd'hui. »

Digitized by Google

Lackland demeura silencieux; chacun dans la chapelle se leva et sortit promptement, le doyen le dernier; et Lackland resta seul dans la chapelle, debout devant la Bible ouverte dans la chaire. Il tomba à genoux et se couvrit le visage de ses mains : « O Dieu, pardonne-moi, pour ce que j'ai fait pour toi aujourd'hui. »

Depuis ce jour, Seaward Lackland fut un proscrit dans le village. Les camarades avec lesquels il partageait le bateau et les filets, refusèrent d'aller à la mer en sa compagnie de peur d'avoir part au châtiment qui lui était réservé et d'être entraînés avec lui. Il accepta son sort sans protestation et, tandis qu'une chose après l'autre lui glissait des mains, il ne fit pas entendre de plainte. Lorsqu'il n'y eut plus rien à faire pour lui que cela, il conduisit la charrette qui apportait le poisson des bateaux aux caves des saleurs et ensuite des caves à la station du chemin de fer où les poissons étaient envoyés en barils au port le plus voisin, pour Gênes et Leghorn. Il était trop pauvre à présent pour vivre dans son cottage et il logea avec plusieurs autres aussi pauvres que lui dans une cabane à demi écroulée sur la route de Lelant. Ses compagnons de misère eux-mêmes se moquaient de lui et se considéraient comme des gens plus convenables que lui. On pensait qu'il avait le cerveau affaibli, car il devenait de plus en plus excentrique dans ses manières et se mettait à parler seul pendant des heures à haute voix, mais avec des gestes expliquant quelque chose à un invisible contro-versiste. Un jour, comme il montait à la course le coteau à côté de sa charrette, pressant ses chevaux, son pied glissa et il tomba sous la roue près de lui, qui lui écrasa les os de la poitrine avant que les chevaux pussent être arrêtés. Il fut rapporté et couché sur son lit en guenilles, et il fut juste en état de demander à ceux qui étaient autour de lui d'aller chercher le ministre de Saint-Yves. Il n'était pas tout à fait mort à l'arrivée du ministre et il répondit simplement *amen* à la prière que le ministre fit pour lui. Puis, comme il semblait vouloir dire quelque chose, le ministre se pencha et pour l'encourager lui dit : « Peut-être

Digitized by Google

voulez-vous nous dire pourquoi vous avez péché contre Dieu... », il allait ajouter « et que vous vous en repentez et que vous espérez être sauvé », mais à ce moment, de la voix faible d'un homme en extase, Lackland dit : « Parce que j'aimais Dieu plus que je ne m'aimais moi-même », et il mourut ainsi avec une grande joie sur le visage.

Le ministre secoua la tête avec tristesse, sans comprendre le sens des paroles qu'il avait entendues.

ARTHUR SYMONS.
Trad. ÉDOUARD et LOUIS THOMAS.

Digitized by Google

LE CHOIX

D'UNE LANGUE INTERNATIONALE ARTIFICIELLE

Dans le dernier fascicule de cette revue, j'ai cherché à montrer qu'il s'était réalisé un véritable progrès dans la fabrication de ce que, pour employer une abréviation commode, j'ai appelé la L I A. Je me permettrai de continuer aujourd'hui en rappelant et en commentant en quelques mots la conclusion à laquelle m'a conduit l'étude de ce problème.

L'industrie des langues me paraît devoir aboutir fatalement[1] à une sorte d'anglais complètement romanisé, ou, si l'on veut, à un français dont la grammaire sera aussi simple que celle de l'anglais et dont la phonétique et l'écriture ne présenteront pas plus de difficultés que celles de l'italien, ce qui réalisera d'une manière parfaite le rêve

[1] Je touche ici à un aspect du problème sur lequel j'aurais beaucoup à écrire. Je tiens à le signaler en deux mots. Le caractère roman et spécialement français de toutes les L I A, à l'exception du volapuk, a été reconnu comme nécessaire par des fabricants qui, pour la plupart, n'avaient pas appris de leur mère une langue néo-latine. Il ne dérive d'aucun chauvinisme. Leur conclusion aurait pu d'ailleurs être établie par un raisonnement *a priori*. Une expression commune des civilisations européennes ne peut être que romane, parce que toutes ces civilisations sont des formes de la civilisation romaine et elle doit être plutôt française parce que la civilisation française a joué un rôle essentiel dans l'histoire de l'Europe. L'inévitable résultat du travail ne peut être contesté que par des esprits simplistes qui ne se rendent pas compte du degré de romanisation des langues non-romanes, qui par exemple n'ont jamais remarqué que depuis le jour où les légions romaines ont atteint les bords germanisés du Rhin inférieur, les langues germaniques se sont latinisées (*Tisch* de *discus* et *schreiben* de *scribere* sont des emprunts qui remontent à environ dix-sept siècles).

Digitized by Google

du créateur même de cette industrie, le vieux Schipfer. Ce résultat viendra cadrer avec la solution qui, dans l'hypothèse où une L I A serait impraticable [1], s'imposerait prochainement à l'humanité, une suprématie partagée entre le français et l'anglais; il se conciliera au surplus fort bien avec cette probabilité, parce qu'il permettra de favoriser les intérêts de ces deux langues dans ce qu'ils ont de légitime. Au point de vue de notre langue, notamment, je suis convaincu que si la L I A en voie de formation est un succédané du français, elle sera par le fait même un ouvrage avancé de la culture française. On peut penser, par exemple, qu'avec une langue de ce genre, on obtiendrait en Hongrie, — ou en Bohême, ou en Grèce —, le résultat suivant : tous les jeunes gens qu'on peut retenir sur les bancs des écoles jusqu'à l'âge de 15 ans environ, apprendraient en six mois, vers l'âge de 14 ans, un français simplifié leur permettant d'entrer en communication avec le monde entier; dans la suite, ceux d'entre eux qu'un supplément de culture ou les nécessités de la vie amèneraient à devoir connaître l'anglais ou l'une ou l'autre langue romane, entreprendraient cette étude avec la plus grande facilité. Pour prendre un exemple, si la L I A possédait un plus-que-parfait comme *mi avay amed, il avay amed, nou avay amed,* etc., et des futurs comme *mi amerav* et *mi èserav komprènded,* etc. [2], il arriverait vite à distinguer les

[1] Je n'exclus pas cette hypothèse parce que je n'ai pas une foi absolument inébranlable dans le succès d'une L I A. Le fond de ma pensée, c'est qu'il y a lieu de tenter une expérience, et, celle-ci étant décidée, de la faire dans les meilleures conditions possibles, c'est-à-dire avec une L I A ayant les caractères que j'indique ici. Au cas où, contrairement à mes espérances, l'expérience ne réussirait pas, elle aurait tout au moins ce résultat d'établir que la langue française est la langue naturelle qui a le plus de titres à être internationalisée.

[2] Je donne ici, et avec des graphiques intelligibles à des lecteurs non initiés, des formations un peu différentes de celles qui sont proposées, sans vouloir dire qu'il n'y en aurait pas de préférables. Au lecteur qui voudrait comparer à ce sujet les systèmes de fabrication des I. I A, je signalerai que les formes espérantistes pour le passé de l'actif et le futur du passif sont : *mi esis aminta* et *mi esos amata,* c'est-à-dire des formes arbitraires qui s'écartent à un degré excessif, non seulement du français, mais de l'allemand et de l'anglais.

Digitized by Google

multiples particularités de *j'avais aimé, il avait aimé, nous avions aimé, j'aimerai, je serai compris,* etc., c'est-à-dire, si l'on tient compte de toutes les formes de la langue française, à vaincre les milliers de petites difficultés qui allongent le temps d'étude de cette langue dans des proportions telles qu'elle en devient inaccessible à des masses un peu considérables (notez *avais, avait, avions, aviez, avaient, aimé* et *aimer, compris* et *comprendre, vendu* et *vendre, fini* et *finir,* etc.), ce qui est le principal motif de penser à une langue artificielle.

* * *

La question de la L I A ne comprend pas seulement le problème industriel de sa fabrication, mais le problème, on pourrait l'appeler commercial, de son établissement.

Peut-on croire que des rivalités analogues à celles du volapuk et de l'espéranto arriveront à éliminer les projets imparfaits au profit d'une L I A réunissant toutes les conditions désirables? Cela est assez douteux. Une lutte normale entre les langues artificielles ne doit pas nécessairement aboutir au succès de la meilleure. La masse du public est assez mauvais juge. La plupart se contentent de comparer une seule langue artificielle aux langues naturelles, et si, à tort ou à raison, ils la trouvent plus commode, ils proclament que cette langue a résolu le problème et considèrent comme des brouillons tous ceux qui parlent de l'adoption d'une autre langue. Pour que le public arrive à changer d'opinion sur une L I A déterminée, il faut une supériorité très nettement sensible comme celle que l'espéranto avait sur le volapuk. Cet inconvénient est d'autant plus à redouter que le progrès même de l'industrie des langues peut aboutir à des systèmes très voisins ayant à peu près autant de valeur l'un que l'autre[1], d'où cette conséquence que les divers peuples ou les divers

[1] On peut arriver par exemple à des différences comme les suivantes : pluriel en *i* ou pluriel en *s*, temps du passé en *av* ou en *ev* ou en *iv*.

Digitized by Google

groupes pourraient chacun en adopter un différent, ce qui, à la grande anarchie des langues naturelles superposerait, tout au moins pour quelque temps, une petite anarchie de langues artificielles. Un dernier inconvénient d'une lutte normale entre les langues artificielles est que, tant que l'une d'elles n'aura pas été adoptée par une fraction très importante du public, beaucoup de personnes hésiteront à se donner la peine d'en apprendre une, ce qui remettra à un avenir assez éloigné les services que peut rendre une langue de ce genre.

Les inconvénients que je viens de signaler ont fait penser à créer un organisme pouvant aider une certaine L I A à s'établir définitivement au détriment de toutes les autres, nées ou à naître. L'idée est très juste, mais toutefois à une condition, c'est de n'être pleinement réalisée que le jour où on pourra dire qu'une L I A proposée est à peu près parfaite et, de plus, susceptible d'être aisément perfectionnée. En allant trop vite, on risque de donner à un projet défectueux une autorité qu'il ne mérite pas, ce qui peut, ou bien arrêter l'évolution d'une industrie utile, ou bien obliger, au bout de peu de temps, soit à reconnaître qu'on s'est radicalement trompé, soit à recourir à un système plus ou moins boiteux de transactions entre une mauvaise solution et une bonne. Tout dépend naturellement ici de l'opinion que l'on se fait de l'état actuel de l'industrie des langues. Pour mon compte, je l'assimile volontiers à l'état de l'industrie de la bicyclette vers 1885, alors que fut inventé, dans ses traits essentiels, le type qui a remplacé le grand bicycle araignée. Donner demain une sorte de sanction officielle à une langue comme l'espéranto, me paraît aussi peu sage qu'il l'aurait été, en 1887, de décider l'introduction dans les armées européennes de ces coûteuses machines à grande roue suivie d'une toute petite, qui ont précédé nos bicyclettes. Quoi qu'il en soit de ces appréhensions, je dois reconnaître que l'idée est juste en principe et je continue en faisant connaître jusqu'à quel point elle est aujourd'hui

Digitized by Google

réalisée. Ceux qui les premiers en ont reconnu l'importance, MM. Couturat et Léau, ont constitué à Paris, le 17 février 1901, sous le titre de *Délégation pour l'adoption d'une langue internationale auxiliaire*, une fédération de toutes les sociétés, scientifiques ou autres, qui estiment nécessaire d'adopter une langue artificielle, à l'effet de choisir et de propager l'une de celles qui sont proposées. D'après les statuts de la Délégation, le choix de cette langue devait être remis à l'Association internationale des Académies, c'est-à-dire à la société centrale que celles-ci ont formée en 1901 pour discuter tous les trois ans leurs intérêts communs; les statuts ajoutaient qu'en cas d'insuccès auprès de cette Association, le choix de la L I A serait fait par le Comité même de la Délégation. En conformité de ces statuts, les organisateurs de la Délégation, MM. Couturat et Léau, ont, par une lettre datée du 15 janvier 1907, prié l'Académie impériale des sciences de Vienne, secrétaire pour cette année de l'Association des Académies, de bien vouloir faire porter la question de la L I A à l'ordre du jour de la session que celle-ci devait tenir au mois de mai dans la capitale de l'Autriche. L'Académie de Vienne consulta les autres Académies en leur proposant, d'abord de porter la question à l'ordre du jour par déférence pour les savants qui avaient signé et apostillé la demande, ensuite de faire déclarer par l'Association qu'elle n'avait pas qualité pour procéder au choix d'une langue internationale auxiliaire. Bien que cette double solution, — un enterrement de première classe —, semble avoir été adoptée par un grand nombre d'Académies, l'Association trouva plus simple de décider, en séance du 30 mai, que la question ne figurerait pas à l'ordre du jour. En conséquence de cette décision, le Comité de la Délégation se trouvait maître de la situation. Il ne restait plus qu'à le constituer, car jusqu'alors toutes les affaires de cette fédération avaient été réglées par MM. Couturat et Léau. Cette constitution s'est faite par un vote qui s'est terminé le 30 juin et d'où il est résulté

Digitized by Google

que le choix de la L I A serait confié à quatorze personnes dont on trouvera les noms au bas de cette page [1].

Le comité dont je viens d'expliquer les origines s'est réuni à Paris le 15 octobre passé; après deux ou trois semaines de travail, il a adopté une solution qui n'est encore qu'officieuse, mais que je ne vois aucune indiscrétion à faire connaître en substance. Il s'est prononcé en faveur de l'espéranto, mais en décidant d'y apporter lui-même un très grand nombre de modifications, et il se propose de présenter prochainement cette nouvelle forme

[1] Voici la composition complète du Comité : Pour l'Allemagne, MM. Förster, directeur de l'Observatoire de Berlin, et Ostwald, professeur de chimie à l'Université de Leipzig; pour l'Autriche, M. H. Schuchardt, professeur de philologie romane à l'Université de Gratz; pour la Belgique, M. Lepaige, directeur de l'Observatoire de Liége; pour le Danemark, M. O. Jespersen, professeur à l'Université de Copenhague; pour les États-Unis, M. Georges Harvey, éditeur de *The North American Review*; pour la France, MM. Boirac, recteur de l'Université de Dijon, Bouchard, membre de l'Académie de médecine de Paris, M. L. Couturat, docteur ès lettres, et Léau, docteur ès sciences; pour la Grèce, M. Lambros, ancien recteur de l'Université d'Athènes; pour la Hongrie, M. R. Eötvös, membre de l'Académie hongroise des sciences; pour le Pérou, M. Manuel C. Barrios, doyen de la Faculté de médecine de Lima; pour la Russie, M. J. Baudouin de Courtenay, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg. A ma connaissance, quelques membres, notamment MM. Lepaige et Schuchardt, n'ont pas pris part aux délibérations. D'autres, notamment les Américains, se sont fait représenter par des Français partageant leurs opinions. Aujourd'hui, ce comité est remplacé en fait par une commission permanente chargée d'exécuter ses décisions et composée de MM. Baudouin de Courtenay, Couturat, de Beaufront, Jespersen, Léau et Ostwald, c'est-à-dire par ses cinq membres les plus actifs avec adjonction de celui qui a lancé l'espéranto en France. Je crois utile de remarquer ici que parmi les membres qui, directement ou indirectement, ont participé au travail, il n'y avait que deux professionnels très autorisés de la philologie, MM. Baudouin de Courtenay et Jespersen; je suis loin de penser à ce propos que les autres n'avaient aucun titre à résoudre des problèmes de linguistique; je me permets toutefois de croire que la majorité avait une certaine tendance à envisager trop souvent ces problèmes comme des problèmes de chimie ou d'astronomie. J'ajoute qu'il ne faut pas s'étonner si, dans toute cette affaire de la L I A, le principal rôle est joué par des savants s'occupant des sciences de la nature. L'utilité de l'adoption d'une langue internationale, naturelle ou artificielle, est dix fois plus grande pour eux que pour les historiens et les philologues. La publication dans des langues comme le polonais, le tchèque ou le hongrois, de grandes découvertes en chimie, en botanique, etc., est un désastreux abus, et les chimistes, botanistes, etc., ont cent fois raison de vouloir le supprimer.

Digitized by Google

de la langue du docteur Zamenhof comme l'idiome international définitif. Ayant eu connaissance du projet de nouvelle langue, grâce à l'amabilité de M. Couturat, je n'hésite pas à dire que je la considère dans son ensemble comme très supérieure à celle que pratiquent les espérantistes. Il m'est toutefois impossible d'y voir une solution définitive du problème de la L I A. Ses auteurs ont conservé un trop grand nombre de caractéristiques de l'espéranto, soit parce qu'ils les jugeaient bonnes en elles-mêmes, soit parce qu'ils trouvaient politique de s'écarter le moins possible de la langue du docteur Zamenhof, afin de rendre le nouvel idiome plus aisément acceptable à la majorité, — certainement espérantiste, à l'heure qu'il est—, des partisans d'une L I A. Je regrette d'autant plus cette solution que l'on aurait pu aisément, au moyen d'un habile ajournement, amener un très grand nombre de ceux-ci à comprendre que l'avenir même de la cause exigeait autre chose qu'une remise à neuf à la suite d'un changement de propriétaire. La nouvelle Académie aurait pu, par exemple, se borner à publier, sans le déclarer absolument satisfaisant, un projet de réformes présenté par l'un de ses membres, à titre de plan général de discussion pour une réunion reportée à deux ou trois ans, de façon à pouvoir tenir compte de toutes les observations qui seraient formulées d'ici là. Je dois dire toutefois que mes regrets ne sont pas excessifs et je vais expliquer pourquoi. Si je devine bien, l'avenir verra se produire les faits qui suivent. Bien que le néo-espéranto soit un essai de transaction entre la langue du Dr Zamenhof et celle de M. Rosenberger, cette transaction a été rédigée dans un esprit trop espérantiste [1] pour satisfaire les partisans du

[1] Un exemple : Le néo-espéranto admet des adjectifs comme *nérvosa* « nerveux » ; c'est une transaction entre l'espéranto *nérva* et le neutral *nérvos* ; elle revient à accepter un suffixe reconnu indispensable par tous les bons fabricants, puis à l'affubler de la voyelle *a* qui distingue les adjectifs du Dr Zamenhof. Il y a ici excès d'espérantisme. En admettant le principe, assez contestable, de la distinction des adjectifs par une voyelle finale, il est permis, avec le Dr Zamenhof

Digitized by Google

neutral ou d'une langue faite comme le neutral. D'autre part, le néo-espéranto s'écarte assez du vieil espéranto pour qu'on puisse penser que le Dr Zamenhof ne s'y ralliera pas, ou que, s'il veut s'y rallier, ses adorateurs ne le lui permettront pas. On doit prévoir une période de luttes et de discussions, au cours de laquelle, me semble-t-il, beaucoup de partisans d'une L I A, tant du côté espérantiste que du côté neutraliste, finiront par comprendre que le problème industriel n'est pas aussi avancé qu'ils l'ont cru jusqu'à ce jour, d'où une situation assez analogue à celle qui s'est présentée pour le volapuk il y a près de vingt ans. L'insuccès relatif du néo-espéranto permettra à la nouvelle Académie de revoir son œuvre; elle le fera en tenant compte des critiques et études que son travail ne manquera pas de susciter; elle pourra alors aller plus loin qu'elle n'a voulu ou osé aller cette fois-ci, d'abord parce qu'elle sera soutenue par une foule d'hommes qui, ayant étudié le problème, auront préparé les petits perfectionnements de détail qui permettraient de renoncer à certains simplismes, ensuite parce qu'il se formera une opinion publique se rendant mieux compte de la nature du problème lui-même.

* * *

Je me permettrai d'ajouter ici quelques mots sur la part que j'ai prise jusqu'à ce jour à la solution du problème de la L I A. Lorsqu'en 1897, la propagande faite en Belgique en faveur de l'espéranto m'amena à examiner la langue du Dr Zamenhof, je la jugeai tout à fait imparfaite et écrivis quelques pages qui ont constitué la première forme d'une critique qui paraîtra très prochainement ici même; cet examen, en tout cas, ne me fit pas renoncer à une opinion que je partageais alors avec beaucoup de personnes et

dans son projet de réformes de 1894, de préférer la voyelle *é* à la voyelle *a*, celle-ci ayant le défaut d'être choquante pour les peuples latins; un adjectif *nérvosé* eut été plus acceptable.

Digitized by Google

qui a encore de nombreux partisans, la croyance à une suprématie fatale de la langue anglaise vers la fin du XX^e siècle, suprématie qui lui donnerait la valeur de langue internationale auxiliaire. Mon sentiment sur ce dernier point ne s'est modifié qu'en 1905, lorsque des textes en neutral m'ont fait comprendre que l'industrie de la L I A avait fait de grands progrès et m'ont ainsi converti à l'idée même d'une langue de ce genre. J'ai eu l'occasion de préciser mes opinions à ce sujet en écrivant un rapport que j'avais été invité à présenter sur le problème au congrès du parti ouvrier belge du 30 juin 1907. Ce rapport, qui n'a pu être publié avant ce congrès faute de temps et que je n'ai pas fait imprimer depuis parce qu'il m'a paru préférable de le développer, se concluait par un ordre du jour qui a été adopté et dont je citerai les deux dernières phrases : ... *Attendu que les progrès successivement réalisés dans l'élaboration des langues artificielles permettent de croire, soit que la solution est déjà trouvée, soit qu'elle ne tardera pas à l'être, le Congrès estime que dans un de ses prochains Congrès internationaux, le parti socialiste doit adhérer à la Délégation pour l'adoption d'une langue internationale auxiliaire.* En commentant cet ordre du jour, j'avais notamment développé des considérations que je résume : « La discussion qui aura lieu avant et pendant un prochain congrès international permettra d'apprécier les avantages respectifs des langues artificielles proposées; je ne doute pas du succès final d'une langue qui serait une correction du neutral ; la croyance à un succès de l'espéranto vient uniquement de ce fait que l'on ne connaît guère d'autre projet de L I A; il ne faudra pas beaucoup de temps pour amener la majorité à changer d'avis. Nous avons, d'ailleurs, une garantie de bonne solution dans ce fait que le choix sera confié à l'Association des Académies. Celle-ci ne se prononcera pas vraisemblablement avant une bonne demi-douzaine d'années et sa décision sera inévitablement dictée par une commission de philologues autorisés qui ne se laisseront pas aussi aisément emballer que des mathé-

Digitized by Google

maticiens par les excès de logique du Dr Zamenhof. » Étant donné l'esprit de l'ordre du jour que j'avais fait voter, on comprendra combien j'ai été péniblement étonné en apprenant huit jours après, — toutes les négociations avec les Académies m'étaient restées inconnues jusqu'alors —, que le choix de la L I A allait se faire en octobre par un comité élu le 30 juin par une société centrale ne comprenant guère que des groupes considérant l'espéranto comme la seule solution du problème. Je décidai alors de développer mon rapport et de le publier, ce que je ferai prochainement pour une partie. Depuis lors, il s'est passé un incident dont je dois parler pour éviter des malentendus. La plupart des journaux belges des 15 et 16 octobre ont imprimé, mais je l'ai seulement remarqué au cours de la semaine suivante, que j'étais à ce moment à Paris, « pour remplacer M. Lepaige empêché, à une réu-« nion de délégués des Académies du monde entier pour « examiner la possibilité et l'opportunité d'une langue « internationale artificielle ». Cette information semble venir d'un résumé inexact qu'un journal français aurait fait de renseignements puisés à bonne source. Comme cette note est déjà de l'histoire pour quelques-uns de mes amis, il me paraît utile de la rectifier. D'abord, on l'a vu plus haut, il ne s'agissait pas d'une réunion d'académiciens; en second lieu, les personnes réunies à Paris étaient si convaincues de la possibilité et de l'opportunité d'une langue internationale artificielle, que leur réunion avait pour but de la choisir; enfin, je ne devais pas y remplacer M. Lepaige. La vérité se bornait à ceci : M. Lepaige, administrateur-inspecteur de l'Université de Liége, ayant renoncé à prendre part aux délibérations du Comité de la Délégation, comité où il représentait notre pays, M. Couturat m'avait demandé si j'accepterais éventuellement de le remplacer; j'avais décliné cet honneur pour trois raisons : les loisirs nécessaires me faisaient défaut et je regrettais même déjà d'avoir consacré trop de temps à la question, alors que j'en trouve de plus intéressantes; ensuite, les circonstances

Digitized by Google

me paraissaient mauvaises; tout en estimant que l'on peut aboutir prochainement, je pensais toujours plutôt à six ans qu'à six semaines et je me défiais *a priori* d'une solution que l'on me paraissait bien vouloir précipiter uniquement pour satisfaire l'impatience des fanatiques de l'espéranto; en dernier lieu, prévoyant que, si j'allais remplir des fonctions de juge, je serais plus souvent dans la minorité que dans la majorité, je ne voulais pas m'engager à m'abstenir ultérieurement de trouver des défauts à une solution qui serait adoptée malgré moi Pour ces différents motifs, j'ai simplement accepté d'aller à Paris, non en juge, mais en avocat, pour faire ressortir certains avantages d'une langue faite comme le neutral, ce qui revenait à aller y parler des vices de l'espéranto, ce que j'ai fait le 18 octobre en remettant aux membres du Comité, comme annexe à une courte plaidoirie, des épreuves de pages qui paraîtront dans quelques semaines.

EUGÈNE MONSEUR.

Digitized by Google

CHRONIQUE HOLLANDAISE

A PROPOS DE QUELQUES LIVRES RÉCENTS

Hélène Lapidoth-Swarth, *Nieuwe Verzen*. Amsterdam, P.-N. Van Kampen & fils, 1 vol., 304 pages. — Ina Boudier-Bakker, *Grenzen*. Amsterdam, P.-N. Van Kampen & fils, 1 vol. — Frans Erens, *Litteraire Wandelingen*. Amsterdam, S.-L. van Looy. 1 fort vol., 339 pages. 2 fl. 40. — Louis Couperus, *Van oude menschen... dingen die voorbijgaan*. Amsterdam, L.-J. Veen. 2 vol. — Johan de Meester, *Iets over de Litteratuur dezer dagen*. Bussum, C.-A.-J. van Dishoeck, brochure de 63 pages. (0 fl. 25). *Louise van Breedevoort*. 2 vol., 267 et 229 pages (8 fr. 95 c.); *Geertje*, 2 vol., 276 et 330 pages (12 fr. 40 c). Bussum. C.-A.-J. van Dishoeck.

J'ai raconté déjà aux lecteurs de la Revue (1), quel avait été le sort de la reine des poètes hollandais et j'ai analysé à cette même place son recueil du début, *Premières poésies*, et ses deux meilleurs volumes : *Verzen* et *Poésie*. J'ai résumé son triste roman d'amour et j'ai dit comment, pendant dix ans, elle avait chanté celui qu'elle aima et qui la délaissa.

Or, depuis le 27 février 1894, Hélène Swarth est devenue Mme Lapidoth-Swarth. Elle a épousé à La Haye le littérateur hollandais Fritz Lapidoth, l'ancien correspondant parisien d'un grand quotidien hollandais et le directeur actuel d'une revue littéraire. Ces mariages entre hommes et femmes de lettres ne sont pas plus une exception en Hollande qu'en Belgique, et si nous avons le ménage Maubel-Rousseau, le ménage Goffin-Canivet, il ne manque pas là-bas d'autres couples, éveillant la même sympathique curiosité; je citerai le couple Scharten-Antink ou Kloos et Jeanne Reineke van Stuwe.

N'importe, d'apprendre que l'auteur fêtée de *Verzen* et de *Poésie* se mariait, il y avait là de quoi froisser ses nombreuses admiratrices. Hélène Swarth avait si bien chanté les mornes lendemains de son amour brisé! De plus, elle jouit du rare privilège d'être un poète d'élite qui a conquis d'emblée une grande popularité. Qu'allait-elle désormais nous dire?

(1) *Revue de Belgique*. La poésie contemporaine en Hollande, novembre 1906.

Digitized by Google

J'ai devant moi le dernier recueil (1) de ses vers, qui vient de paraître, ses *Nieuwe Verzen*; l'éditeur Van Kampen y a réuni les principales pièces de cinq ou six plaquettes parues dans ces dernières années; j'avoue que ce n'est pas sans quelque curiosité que je l'ai parcouru. Bien vite, d'ailleurs, je me suis convaincu que l'inspiration restait la même et qu'à tous points de vue, ce recueil était digne de ses aînés.

D'abord, une sélection assez sévère a été opérée. La première plaquette, mise à contribution ici, *Stille Daleni* ou « Vallées paisibles », contenait 68 pièces; dans le recueil définif, on n'en a retenu qu'une trentaine. Ensuite, la maîtrise de la langue et du vers est restée pareille : c'est toujours le sonnet qui demeure la forme généralement adoptée et ici Hélène Swarth est à peu près incomparable. Seulement, l'émotion lyrique est un peu plus ténue encore; ce ne sont plus des douleurs lancinantes, mais la mélancolie, la brume légère des chagrins passés que l'on dépeint et il semble que l'œuvre actuelle soit ainsi appelée à moins de retentissement.

Depuis les *Printanières* et les *Fleurs du rêve* écrites en français à 19 ans, Hélène Swarth est restée fidèle à elle-même : elle a chanté doucement ses tristesses et ses désillusions. Parfois la splendeur de midi, en été, ou le spectacle du renouveau, en mai, semble lui arracher un sourire; mais bien vite, elle retourne à ses chères douleurs. Elle est celle que l'ange conduisait vers la Terre d'espoir, à condition de ne pas se retourner pour regarder brûler son beau rêve orgueilleux; elle n'a pas su aller droit devant elle sans détourner la tête; elle a vu les flammes dévorer son passé et elle est restée sur place, les larmes figées aux yeux et le poing tendu vers celui qui trône là-haut.

D'autres fois, par allusions, elle trahit le conflit qui dut se livrer dans son cœur quand elle eut renoncé à son rêve quand elle décida de se remettre à vivre et que sa jeunesse se dressa contre elle comme pour l'accuser.

Puis, un autre découragement la saisit, c'est la crainte de sentir ses dons d'artiste diminuer, son aspiration faiblir : dans sa chambre, elle ne laisse pas les fleurs se faner lamentablement; elle les jette au feu pour leur épargner une agonie déshonorante. Les fleurs disparaissent ainsi dans une flambée d'apothéose.

La seconde plaquette comprise dans le recueil, c'est « Voix d'automne », *Najaarsstemmen*, de 86 pièces; 40 seulement ont été recueillies dans le recueil définitif.

La même mélancolie persiste : les nuages semblent flotter libres et joyeux dans le ciel; ils ne sont en réalité que la condensation des larmes figées; ils vont, solitaires et muets. Comme eux, l'âme de la femme poète se résoudra en pleurs.

(1) Hélène Lapidoth-Swarth, *Nieuwe Verzen*. Amsterdam. P.-N. Van Kampen & fils, 1 vol. 304 pages.

Digitized by Google

La nouvelle expérience de la vie a-t-elle apporté à cette femme si prédisposée à souffrir, de nouvelles désillusions? On le croirait parfois. Mais ici, plus qu'ailleurs encore, elle était tenue à une grande réserve et nous n'avons que l'écho voilé de ses plaintes : « *Au feuillage chargé de pluie — fatigué de pleurer — la bourrasque arrache de lents soupirs et derrière les tentures, dans la maison, les souris rongent lentement la cloison; les épreuves de la vie, qu'elle ne peut magnifier comme une croix, arrachent à son âme des soupirs et son corps brisé souffre, sans plus pouvoir opposer de résistance à la souffrance.* »

Elle rêve alors de voûtes de forêt grandioses, aux lacs sombres où poussent des nénuphars blancs, où l'on respire le parfum des feuilles mortes dans la solitude; au loin seul, un merle chante sa plainte douce. Mais le spectacle d'un groupe de fillettes, sortant de classe, rieuses, bavardes et folâtres, éveille en elle de nouveaux regrets.

Tout, autour d'elle, spectacle vu, paysage contemplé, pensers remués, tout lui est matière à de tristes retours en arrière et à des rêveries mélancoliques : « Sa peine de vivre l'accompagne fidèlement partout. »

Le troisième recueil primitif « Feuillage d'automne », *Octoberloover*, contenait 70 pièces; le volume définitif *Nieuwe Verzen* n'en reproduit qu'une quarantaine.

C'est une nouvelle vision, toute de mélancolie. C'est l'automne; les roses meurent partout et l'homme participe à la douleur de cette beauté d'un jour qui se flétrit : fleurs effeuillées et feuilles mortes. Mais ces fleurs fanées, ces feuilles desséchées furent la joie et la beauté du printemps, comme les rêves de jeunesse que la vie cruelle a tués.

Et la tendresse de la femme que la vie a blessée va au pauvre arbuste brisé, que le vent torture et qui, malgré tout, veut fleurir et embaumer.

Je ne puis épuiser ici le contenu de ce recueil très touffu, qui contient en outre un grand nombre de pièces inédites. J'espère avoir montré, par ces quelques notes rapides, de quelle nature est ici encore l'inspiration de la reine des poètes hollandais et comment elle est restée fidèle à elle-même. Le nouveau volume de ses œuvres — auquel l'éditeur Van Kampen a consacré des soins tout spéciaux — mérite de prendre place à côté de ses illustres devanciers. Ce n'est pas de la littérature d'impression sommaire et immédiate; ce nouveau livre n'est pas à lire hâtivement ou à feuilleter distraitement; ce sont autant de petits chefs-d'œuvre où l'on trouve notée à la perfection une impression vivante de la tristesse des choses, rendue par un artiste délicat. On ne peut nier pourtant que l'inspiration soit un, peu monocorde. Dans son domaine restreint, Hélène Swarth demeure insurpassée, mais elle n'aura guère chanté que ses regrets.

* * *

C'est un fort agréable recueil de cinq nouvelles d'Ina Boudier-Bakker,

Digitized by Google

que le même éditeur P.-N. Van Kampen vient de réunir en volume sous le titre de *Grenzen*.

La première, *Oud*, « Vieux », est le récit fort simple et pourtant poignant des angoisses d'un vieux gratte-papier, occupé depuis quarante-deux ans à la même besogne, dans le même bureau et qui se sent peu à peu relégué dans des travaux inférieurs, qui se voit dépossédé et humilié par des chefs plus jeunes.

En même temps, c'est un tableau d'intérieur qui rappelle *M. Joyeuse*, de Daudet, avec cette réserve pourtant qu'ici le père est un petit bonhomme, vieux et insignifiant, toujours humilié et timide.

Le danger d'une semblable étude de caractère, c'est ou bien la sentimentalité ou la sécheresse. Entre deux pôles opposés, il semble difficile de se maintenir. On peut dire que la narration de Mme Ina Boudier-Bakker est agréable, sympathique et touchante, sans fausse sensiblerie, qu'elle est précise et minutieuse, tout en restant vivante et rapide.

Le second récit est plus ambitieux. On met en scène un vieil instituteur, Evert Rant, et son fils Geert Rant, tous deux affamés du désir de s'instruire, de parvenir et de briller, et auxquels leur santé physique et morale, des dispositions héréditaires, l'esprit trop lourd de l'un, le corps trop débile de l'autre, interdisent tout espoir de succès. Ils luttent contre ces multiples fatalités, se heurtent à elles, jusqu'au moment où ils sentent que ce sont là des obstacles insurmontables.

C'est cette conclusion à laquelle l'auteur attache tant de prix, qui fait la faiblesse même du récit. On sent que tout est ordonné vers ce but, et le fond même en devient factice. Dans les détails pourtant et dans la peinture de la solide affection qui unit le père et le fils, il y a plus d'un trait touchant.

Dans *Lida Vane*, au contraire, la sentimentalité déborde partout. La pièce est, elle aussi, d'une lecture facile et agréable; mais, trop faite pour émouvoir, en vérité, elle nous peint une humanité doucereuse; elle trahit chez l'écrivain-femme un penchant irrésistible pour le romanesque et le sentimental.

Georg Kole a aimé Lida Vane, l'a épousée, lui, le paysan riche, au caractère anguleux et entier ; elle, l'artiste passionnée et indomptable. Ils n'ont pu s'entendre, ont divorcé, faisant chacun leur vie à part. Georg Kole a épousé une petite paysanne, douce et tendre, mais le souvenir de Lida Vane ne l'a jamais quitté. A trente-quatre ans d'intervalle, ils se retrouvent dans la maison où ils ont vécu les heures les plus passionnées et les plus ardentes de leur jeunesse. Le thème, on le voit, prête exagérément aux épanchements sentimentaux, et c'est bien là le récif que doit éviter, avant tout, un écrivain-femme. Il est d'un lyrisme trop facile et d'une charpente trop factice.

C'est dans le récit fort simple, intime, touchant, qu'excelle Mme Ina Boudier-Bakker; je crois qu'elle méconnaît sa vraie voie, en s'attachant

Digitized by Google

ainsi à nous dépeindre la tragédie de toute une vie. Il faudrait, pour y réussir, moins de tendresse et plus de force, moins de douceur et plus de fougue ; il faudrait enfin que tous ses personnages ne fussent pas la perpétuelle réplique les uns des autres, et que l'humanité mise en scène fût moins idéalisée.

Les mêmes remarques s'appliquent à *Een Schuld*, « Une faute », récit dramatisé à souhait et comme à plaisir, dont la trame est d'ailleurs, elle aussi, très artificielle : Johannes Stiele cause, par maladresse, mais sans le savoir ni s'en douter, une infirmité terrible à son voisin et ami Michel Roder. La mère de Johannes Stiele connaît la faute inconsciente de son fils, et est torturée par l'idée que Roder, lui aussi au courant, pourrait révéler la vérité à son fils et briser toute sa vie.

Ce récit occupe près de cent pages. C'est beaucoup. Et d'être ainsi délayée, la matière perd de sa vigueur et il semble que l'auteur s'acharne sur elle un peu à vide.

Au contraire, le dernier morceau, le court tableau, *Bezoek*, « Visite » condense en quelques pages d'émotion vraie et contenue la souffrance de deux vieillards, M. et Mme Verwoude, lors de la première visite que leur font leurs petits-enfants, et la jeune femme qui a remplacé aujourd'hui auprès d'eux leur mère morte depuis à peine deux années.

En résumé, on peut dire que le talent déployé ici est parfois un peu monocorde, et on peut relever, à notre sens, certains défauts évidents ; l'auteur méconnaît çà et là sa vraie voie. Le recueil, nous l'avons dit en débutant, n'en constitue pas moins un agréable et beau livre, de tendance élevée, et son défaut même de réalisme lui sera une qualité pour certaines classes de lecteurs et de lectrices (1).

* * *

On annonce parmi les ouvrages de Frans Erens une traduction des « Confessions de Saint-Augustin », une autre des « Mie Prigioni » de Sylvio Pellico, une autre enfin de l'« Imitation du Christ ». C'est assez éclectique, comme on le voit, et pourtant cela représente chez un Hollandais certaines tendances caractéristiques.

Frans Erens apparaît tout de suite comme un des écrivains qui veulent agrandir ou renouveler le domaine littéraire traditionnel de son peuple.

(1) L'œuvre actuelle de Mme Ina Boudier-Bakker, dont nous tâcherons quelque jour de donner une vue d'ensemble, comprend : *Machten*, 232 pages, prix : 2 fl. 40 ; *Het beloofde land*, 253 pages ; *Wat komen zal*, 260 pages ; *Kinderen*, 247 pages. Chacun de ces trois derniers volumes coûte 2 fl. 25.

Une traduction de la nouvelle la plus remarquable de ce recueil : *Bezoek*, paraîtra très prochainement à la Revue de Belgique.

Digitized by Google

Des efforts analogues sont accomplis par plusieurs critiques hollandais de l'heure présente.

Les *Litteraire Wandelingen* (1) comportent des notes sur l'Espagne et sur l'Allemagne, de courtes études sur certains écrivains français et une vingtaine de critiques rapides sur des nouveautés hollandaises. Ce n'est donc pas un livre, mais un recueil assez disparate. Il n'en est pas moins un peu caractéristique de l'ampleur d'information et de la diversité des concepts littéraires agités en Hollande. Seulement, quel travail de mise au point tout cela réclamerait! L'étude sur Baudelaire, écrite en 1883, est compréhensive et généreuse, mais c'est à peine une esquisse; les notes sur Jean Rameau n'illustrent qu'un poncif : l'industrialisation de la littérature; celles sur Kahn ne sont rien de plus qu'une caractéristique trop sommaire. Ce qui domine pourtant, c'est la sympathie pour la littérature et la langue française, le désir de venger l'une et l'autre de certains sarcasmes et le souci de n'être pas dupe du snobisme de certaines écoles. Les notes sur Mallarmé sont un bon exemple de cette critique sincère et avertie.

Tel qu'il est, le volume intéressera les lettrés curieux de rapprochements et de comparaisons, sans qu'on puisse lui pardonner tout à fait sa forme un peu décousue et son caractère un peu décevant.

* * *

Un roman un peu long, mais qui est loin d'être sans mérite, ainsi peut-on résumer son appréciation sur la dernière œuvre (2) de Couperus.

Il faut remarquer pourtant que l'intrigue semble artificielle et que l'« écriture » en est trop recherchée. Ce n'est pas le Couperus des meilleurs jours, mais c'est encore et toujours un livre hautement intéressant de ce auteur.

Décrit-il des vieillards? Il le fait avec un art sincère et émouvant. Et cette peinture est le principal mérite de son œuvre, mais il n'en est pas le seul. Sa psychologie de l'écrivain s'exprime chez *Lot* par des nuances fort délicates; pourtant l'œuvre n'est pas assez vivante. Le souvenir d'un crime commis il y a soixante ans et dont l'obsession hante les âmes de certains personnages sur lesquels toute la vie a passé sans qu'ils puissent oublier, semble trop artificiellement mis en œuvre; les préoccupations de métier y sont trop apparentes et nuisent à la sincérité de l'impression.

On peut pourtant tirer du caractère de *Lot* et de *Elly* plus d'une indication finement nuancée et l'expérience même que Couperus a de la vie se

(1) Frans Erens, *Litteraire Wandelingen*. Un fort volume de 339 pages (2 fl. 40). Amsterdam, S.-L. Van Loeij.

(2) Louis Couperus, *Van oude menschen... de dingen die voorbijgaan*. Amsterdam, L.-J. Veen.

Digitized by Google

manifeste souvent dans ces deux personnages avec originalité et profondeur.

* * *

Il a paru depuis peu une plaquette (1) du romancier et critique hollandais bien connu, Johan de Meester, dont nous analyserons plus loin les deux œuvres principales ; elle se rapportera à l'opinion publique hollandaise en face de la jeune littérature, qui s'est affirmée là-bas depuis 1885, et surtout de la jeune génération des écrivains « descriptifs ».

L'auteur tâche en outre de démêler les principes qui dirigent la littérature hollandaise d'aujourd'hui, de rendre saisissable leur bien-fondé et de justifier avant tout les « abus » du style personnel.

Mêlé au monde du journalisme par sa collaboration, comme critique littéraire, au *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, auteur d'articles de revue, et d'autre part lui-même un romancier (2) de grand talent, Johan de Meester était assez bien placé pour se prononcer.

Or, la question est intéressante, et pour un « outsider » comme l'est l'auteur de ces notes, elle reste, à première vue, assez complexe.

Nous avons, nous-mêmes, cherché, dans une fort courte étude de la *Revue de Belgique* (3), à dégager le caractère des doctrines de l'école hollandaise de 1880. On peut encore, à distance, en esquisser le tableau à l'aide de la collection du *Nieuwe Gids*, de la série des volumes de critique de Willem Kloos, et en tenant compte aussi de ceux de Verwey, de Frédérik Van Eeden et de Van Deyssel.

Enfin, l'opinion moyenne éclairée du public hollandais se reflète fort fidèlement dans les quatre précieux recueils d'articles de W.-G. Van Nouhuys, tandis qu'un certain nombre d'accusations injustes et de « potins » ont été enregistrés par Henri Borel, dans sa première série d'*Études*.

Nos préférences iraient parmi toutes ces sources d'informations à Willem Kloos, pour ceux qui furent mêlés intimement à la révolution littéraire de 1880, et à M. G. Van Nouhuys, pour ceux qui tâchèrent d'en apprécier les résultats.

On a gardé ainsi un souvenir vivace de la bataille d'autrefois, que Verwey appelle déjà *De oude Strijd*; mais il est malaisé de connaître l'opinion actuelle du public hollandais sur sa littérature.

(1) JOHAN DE MEESTER, *Iets over de literatuur dezer dagen*. Bussum, C.-A.-J. Van Dishoeck, brochure de 63 pages (prix : 0 fl. 25).

(2) L'œuvre actuelle de Johan de Meester publiée chez C.-A.-J. Van Dishoeck, à Bussum, comporte : *Allerlei Menschen*, 1 vol., 352 pages, 5 fr. 25 c., *Louise van Breedevoort*, 2 vol., 267 et 229 pages, 8 fr. 95 c.; *Over het leed van den Hartstocht*, 1 vol., 179 pages, 4 fr. 75 c. Et enfin son récent chef-d'œuvre, *Geertje*, 2 vol., 276 et 330 pages, 12 fr. 40 c.; outre une plaquette, publiée à l'occasion du troisième volume du *Journal*, de Marie Baschkirtsef : *Een ongewoon Meisje*, 67 pages, 1 fr. 50 c.

(3) *Revue de Belgique*, février-mars 1907 : *Une révolution littéraire*.

Digitized by Google

Une enquête, menée en Belgique ou en France, sur le même sujet, soulèverait d'ailleurs les mêmes difficultés. Voilà pourquoi nous avons parcouru avec intérêt les bonnes feuilles de cette étude de Johan de Meester, et pourquoi nous avons cru qu'il valait la peine de l'analyser ici.

***

Et tout d'abord, une opinion fort répandue veut que la « jeune littérature » hollandaise soit restée impopulaire. Il paraît cependant que cette opinion, qui fut vraie, il y a quinze ans, n'est plus conforme aux faits.

Johan de Meester raconte — avec la complaisance envers soi-même, dont sait fort mal se débarrasser tout critique hollandais — qu'au moment de ses débuts comme critique au plus ancien des journaux hollandais, le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, le titre même de la revue les « jeunes » : « *De Nieuwe Gids* » ne pouvait pas être mentionné. Cela se passait en 1891 !

« En face de cette révolution littéraire qui, pour une minorité de Hollandais était un événement, une Renaissance ; le grand public, la majorité du public intelligent, prenait une attitude hostile, méprisante et méfiante.

« La situation actuelle a changé. S'il manque encore toujours la sympathie générale, on ne nie plus guère l'importance de ce mouvement littéraire. »

Et, dans un pays avare de titres et de décorations, on a donné la croix d'Orange-Nassau au fougueux critique L. Van Deyssel.

En 1883, selon J. de Meester, le monde intellectuel hollandais est sollicité par deux courants d'idées : d'une part, le radicalisme politique, la démocratie ; d'autre part, un radicalisme littéraire qui n'a rien de démocratique.

Dès l'abord, les deux courants se confondent ; ils se sont scindés depuis.

En politique, le courant radical et démocratique a fait des conquêtes notables, il n'a pas remporté de victoire absolument complète.

En littérature, au contraire, l'ancienne école a été anéantie. Et pourtant la grande popularité n'est pas venue aux « jeunes » littérateurs. Pas même à ceux auxquels on ne pouvait reprocher des excès de jugement comme critique, ni contre qui on ne pouvait exercer de représailles ! MM. Emants, Couperus, Van Looy furent, à tous les moments de leur carrière traités avec injustice par des « recenseurs » sans talent, alors que toute l'école littéraire de 1850 avait joui d'une popularité incontestée et fondée sur d'intimes sympathies.

En renversant certaines idoles, on a troublé les habitudes du public, au point que celui-ci, désorienté, hésite et ne sait plus à qui se fier. C'est, au fond, le problème de l'individualisme dans l'art qui est en question ici, et on conte — avec complaisance — que tous les grands artistes, très personnels, et Rembrandt en tête, ne furent pas, à leur époque, populaires en Hollande.

Banning Cocq et les siens, après leur commande à Rembrandt, furent

Digitized by Google

aussi mécontents de *La Ronde de Nuit*, que l'était, plus récemment, le public de La Haye du portrait de Roelofs, peint par Jozef Israëls. Ce qu'on reprocha aux uns comme aux autres, ce fut leur excès d'individualisme ou l'exagération de leur sensibilité personnelle.

L'aventure du portrait de Roelofs, peint par Israëls, n'est pas unique. Au contraire, une famille de Rotterdam « refusa » un autre portrait du même maître, et la toile « refusée » est, aujourd'hui, une des perles du musée Boymans, de Rotterdam.

La lutte, entreprise en Hollande, tend à faire reconnaître à l'œuvre d'art — à l'œuvre littéraire surtout — une valeur indépendante du degré de sympathie, que l'auteur, le monde mis en scène, la thèse adoptée ou combattue, éveillent chez le lecteur.

Dans un pays de préjugés bourgeois, d'habitudes rigides, de convictions religieuses et morales très fermes, comme la Hollande, la notion du respect de l'art pur est difficile à implanter.

Après tous les « héros » de 1880, Johan de Meester entre, lui aussi, en lice. C'est dire que, si son plaidoyer est utile et intéressant, il n'est pas fort neuf Il n'en constitue pas moins un hommage direct et indirect aux tendances que « ceux de 1880 » défendirent. L'enthousiasme et la passion, déchaînés alors, ont été féconds.

Johan de Meester, qui reprend pour son compte la thèse de ses prédécesseurs, n'en développe d'ailleurs que les points les plus saillants et se garde de trop approfondir. Toute la caractéristique du mouvement littéraire actuel en Hollande lui semble être : la sincérité. C'est un jugement évidemment un peu sommaire.

Il s'ensuit une croisade — bien inutile, semble-t-il — contre le style académique, contre les puristes de la langue, en vue simplement de justifier les fantaisies, les erreurs, les extravagances même de « l'expression personnelle ». Comme toujours, aussi longtemps que le critique attaque, il a raison, mais son programme d'action est purement négatif.

Quand aussi se débarrassera-t on d'aphorismes comme ceux-ci : « Tout art est une œuvre de sentiment, et la littérature est une œuvre d'art », trop vagues et trop généraux pour avoir encore un sens précis ? Il y a d'ailleurs un monde entre le sentiment ou la sensation ressentis, et la faculté d'exprimer ce sentiment ou cette sensation, avec une technique appropriée.

Mais d'autres jugements sont intéressants ; ceux qui confirment l'importance, prise par la description, la puissance initiale du principe de Théophile Gauthier : « Ma valeur, c'est que je suis un homme pour qui le monde visible existe » ; le rôle caché joué par les Goncourt aussi bien que par Zola, dans la rénovation des lettres hollandaises.

Voici d'autres conseils à retenir : « Tâchez, dit Johan de Meester, tâchez, vous, les bourgeois du pays de Rembrandt, d'estimer à sa valeur la grande beauté de l'art descriptif d'aujourd'hui. »

Digitized by Google

Et plus loin ce précepte donné par Flaubert à Maupassant : « Si on a une originalité, il faut, avant tout, la dégager; si on n'en a pas, il faut en conquérir une. — Le talent est une longue patience. — Il s'agit de regarder tout ce que l'on veut exprimer assez longtemps et avec assez d'attention pour en découvrir un aspect qui n'ait été vu et dit par personne. »

*
* *

Tout cet aperçu, on le voit, n'est pas neuf, pour un lecteur français, et on sent trop aussi que c'est un romancier qui parle. Le mouvement de 1880 fut, surtout, — ou voulut être — une rénovation poétique; les derniers écrivains hollandais sacrifient, avant tout, au genre à la mode, au roman. C'est à défendre leur œuvre que Johan de Meester s'est employé. Sa brochure, le compte rendu fidèle d'une conférence publique, prouve la sympathie et le désir de s'éclairer du public hollandais, en même temps qu'elle nous expose les idées directrices du mouvement littéraire actuel. Elle découvre aussi la formule sur laquelle la réconciliation est en train de se faire entre la littérature d'aujourd'hui et la majorité du public hollandais.

On nous pardonnera d'en avoir donné une analyse, peut-être un peu longue, en considération de l'intérêt que présentait cette plaquette, comme suite à une étude publiée ici-même.

*
* *

Disons pour terminer quelques mots sur Johan de Meester, romancier.

On classera peut-être un jour les romanciers et les conteurs en catégories, dépendant non seulement des pays qu'ils peignent, mais aussi du « type » qu'ils affectionnent. Nous avons vu, par exemple, le personnage de l'enfant, négligé ou méprisé autrefois, devenir le thème presque exclusif de Romain Rolland dans *Jean-Christophe*, d'André Lichtenberger dans *Minnie*, etc.; en Hollande, la même veine était exploitée par Henri Borel dans *Het Jongetje* et par M^me^ Ina Boudier-Bakker dans *Kinderen*.

Le personnage de la jeune fille d'aujourd'hui, et un peu exclusivement celui de la jeune fille qui vit comme en dehors de son milieu familial ou qui, sous le toit paternel même, est en opposition perpétuelle avec ses parents, a tenté récemment toute une série d'écrivains flamands ou hollandais.

Johanna Breevoort, qui fit la satire du milieu piétiste hollandais, aussi bien que Herman Teirlinck, préoccupé avant tout de faire une œuvre qui ne soit pas tendancieuse, et jusqu'à des débutants, comme Léo Meert, tous ont été comme fascinés par le personnage de la jeune fille et de la jeune femme d'aujourd'hui. Sans aucun doute l'inspiration réaliste de *Madame Bovary* peut-être de *Renée Mauperin*, *Chérie*, etc., a laissé sa trace dans ces peintures de jeunes femmes, mais il semble surtout que les écrivains

Digitized by Google

aient été émus eux-mêmes, et comme angoissés, en voyant combien la vie d'aujourd'hui est dure et cruelle pour celles que des traditions très sévères, un bonheur particulier ou des conditions très favorables ne protègent pas.

Nous avons déjà examiné ici les œuvres citées plus haut; deux œuvres récentes de Johan de Meester sont consacrées, elles aussi, au même sujet. En les parcourant rapidement, nous aurons l'occasion d'ajouter, en passant, quelques traits à ce tableau.

* * *

Le premier roman de Johan de Meester, *Louise van Breedevoort*, a quelque chose, dès l'abord, d'un long roman anglais pour petites pensionnaires. C'est l'histoire lente et dolente d'une jeune fille, née d'un père noble et d'une mère artiste, que tout blesse dans son milieu d'aristocratie terrienne, orgueilleuse, désœuvrée et pleine de préjugés de caste, et qui souffre de se sentir isolée, incomprise et solitaire. Présentée ainsi, la donnée même du roman semble d'une banalité très plate. Si l'on y ajoute le rôle joué par une petite Française : Camille de Retz, gamine perverse et trop avertie, puis jeune fille séduisante, corrompue et dangereuse, on ne pourra nier que l'auteur ait trop sacrifié au conventionnel. Le mariage du gentilhomme hollandais Karel van Breedevoort avec une chanteuse allemande Käthe Schwenninger, apparaît déjà, au début du roman, comme un expédient facile, comme une « ficelle » trop « usée » pour placer leur fille Louise dans la situation pénible d'un enfant qui se développe dans un milieu qui lui est hostile et fermé.

Ce « cliché » de mésalliance a tant servi déjà, et son importance sociale a bien plutôt diminué qu'augmenté.

Par certains côtés donc, cette œuvre semble un peu le résultat d'une gageure. On y a accumulé, dès l'abord, tous les éléments susceptibles de rendre l'action peu intéressante.

A côté de cet héritage de roman anglais pour petites pensionnaires, de ce thème digne de Miss Braddon, de la jeune fille condamnée par un Destin méchant à une existence incomprise des siens, on trouve esquissée dans le roman de Johan de Meester, une peinture réaliste, sans outrance, mais sans grand relief non plus. Le père de Louise van Breedevoort vit enfermé dans son domaine, il a pris pour maîtresse une servante du château et il s'alcoolise consciencieusement.

Tout cela n'est pas bien neuf non plus. Rien à dire des mêmes intrigues de la tante qui guigne pour son fils Rudolphe, puis pour son second fils Henri, la fortune de Louise, ni de la conduite de l'oncle Guus, qui veut tenir dans le roman un rôle cher à M. Marcel Prévost, devenir l'oncle de cette « Françoise ».

Après avoir déclaré, dans son activité de critique, l'excellence du conseil de Flaubert à Maupassant : « Si l'on a une originalité, il faut avant tout

Digitized by Google

la dégager ; si l'on n'en a pas, il faut en conquérir une », il semblerait que, dans son premier roman, Johan de Meester ait fait fi de ce conseil.

Est-ce à dire que le roman *Louise van Breedevoort* soit sans mérite? Assurément non. Et d'abord, l'écrivain sait conter, confère aux épisodes une apparence de vie, campe ses personnages devant nous dans une attitude naturelle. Ensuite, il a su, sobrement, nous rappeler les conflits d'idées et de doctrines qui agitent le monde hollandais. Enfin, il nous a donné dans le personnage de Louise van Breedevoort une peinture sinon complète ou parfaite, au moins très consciencieuse et très attachante de la jeune fille à notre époque. Il y a quelque chose de Clara d'Ellebeuse dans l'intensité de vie personnelle de cette petite pensionnaire aux allures réservées, à la peinture de son amour pour son père indigne, de sa sincérité de femme qui lui fait refuser la main de Han, sa franchise et sa loyauté au milieu des mesquineries et des hontes autour d'elle, son besoin de se dévouer, sans savoir à quoi, et d'agir, sans trouver de but à son action, tout cela est fort bien observé et fort bien rendu.

Vers la fin du deuxième volume, une autre intrigue se noue à l'improviste, quand Louise van Breedevoort, indépendante et riche, se croit aimée par son professeur de peinture et accepte de l'épouser. Elle apprend que Kruit, son fiancé, s'est moralement engagé envers une autre femme qu'il abandonne pour échapper à la pauvreté et elle renonce à son rêve et se dévoue à sa rivale.

L'ensemble donne l'impression d'une œuvre riche et complexe, mais mal ordonnée et disparate. La figure de Louise van Breedevoort est singulièrement attachante, mais il faudrait, à tout prix, éviter les réminiscences littéraires. La trame du roman tout entier, nous l'avons dit, est puérile. Trop de souvenirs des Goncourt flottent ici, et la grande scène entre les deux femmes qui aiment l'artiste Kruit, entre Louise et Ida, est une reprise de la *Gioconda de l'Annunzio*, ou même de *Het Goudvischje*, de Van Nouhuys. Le critique aussi doit ici s'effacer davantage en face du romancier, et toutes les considérations sur l'art et sur la peinture semblent alourdir le récit. En dépit de tout, pourtant, l'œuvre est vivante, reflète les agitations et les inquiétudes d'aujourd'hui, et évoque, à sa manière, une *Renée Mauperin* hollandaise.

Au contraire, dans *Geertje*, on met en scène une petite paysanne, une « déracinée » elle aussi, orpheline, vivant chez des vieux parents, qu'elle quitte pour venir prendre du service en ville. Et c'est sa lente et cruelle désillusion en face des misères du faubourg industriel et malpropre, à côté de parents tombés dans l'abaissement et le vice, qu'on nous décrit tout d'abord. C'est très exactement le thème du *Pain quotidien* de Clara Viebig, au réalisme sobre et attendri, que M^me^ Lebeau caractérisait récemment dans cette revue.

Geertje, qu'éloignent le rigorisme et la piété intense mais comme machinale de son grand-père, vient à la ville et y trouve, comme seul appui, un

Digitized by Google

oncle ivrogne et miséreux. Elle entre au service d'une famille plus prospère, mais où la désunion et la zizanie règnent à tout instant entre mari et femme. Toutes ces impressions se reflètent dans son âme de petite femme sincère et franche, avec une spontanéité qui en amplifie la portée.

Véritablement, ce milieu médiocre ou Geertje évolue, nous apparaît avec beaucoup de relief. Mais surtout en *Geertje*, Johan de Meester a su enfermer toute une petite humanité; il a su créer, de toute pièce, un personnage complet et vivant, et dont nous partageons la vie.

Et le tour de force accompli est d'autant plus remarquable, que l'aventure d'une petite paysanne qui devient la maîtresse de son maître n'a rien de bien neuf, ni, à première vue, de bien palpitant.

Mais la peinture lente, cruelle, interminable de toute la misère entrevue ici, l'évocation très précise du grand-père, maniaque piétiste et pédant, du journaliste Maandag si dévoué, si sympathique, toujours prêt à se sacrifier et dont toute la joie est d'élever les enfants de sa sœur pendant que celle-ci fait la noce avec des marins, de l'oncle bon enfant, sans dignité ni volonté, acoquiné à une gueuse, rapprochent singulièrement le monde dépeint ici de celui mis en scène par Vermeersch dans *De Last*.

Geertje est victime de sa loyauté, de son amour, de sa naïveté, un homme la rencontre sur son chemin, la séduit, l'abandonne. L'aventure est terminée, le calvaire de la fille commence.

Pas de faux humanitarisme, pas de leçon de morale, mais le récit simple et complet, et, parce que l'œuvre est vraie, le jugement sur la conduite de chaque personnage s'impose au lecteur, mais n'est pas exprimé.

Maandag est un personnage de Dickens, toute la description du milieu misérable de Rotterdam rappelle l'école de Zola, mais l'originalité de Johan de Meester, ça été de dépeindre un type humain, de poser tout un problème moral et social, et aussi de montrer la vanité du piétisme calviniste inintelligent et phraseur, sans pour cela, à aucun moment, sortir de son rôle d'écrivain, « spectateur de la vie », sans jamais jouer à l'apôtre, ou à l'apôtre à rebours, au réformateur.

Sans être à aucun moment la réplique l'une de l'autre, *Louise van Breedevoort* et *Geertje* sont deux figures qui ont quelques traits communs : deux jeunes filles d'aujourd'hui, dupées par l'homme qu'elles aiment et prêtes néanmoins à tout pour assurer son bonheur à lui.

Le talent de Johan de Meester, s'il n'est pas encore arrivé à une maturité complète, et s'il faut lui souhaiter un peu plus de concision et de relief, n'en a pas moins créé ici deux œuvres sérieuses, fort riches d'observation et s'inspirant d'une grande sympathie humaine.

J. LHONEUX.

Gand, octobre 1907.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

Insister sur des reprises ou des représentations plus ou moins extraordinaires, dont a été gratifié notre public d'opéra, ce serait quasi puéril. En effet, l'événement qui domine ce mois, ç'a été la première d'*Ariane*, et quand on pense au travail préparatoire qu'a exigé cet opéra, à l'effort de reconstitution archéologique que constitue son admirable mise en scène, on est porté à l'indulgence, même si on n'éprouve pas une complète et non restrictive admiration pour le nouvel opéra de Massenet. Au surplus, chez celui-ci, il est trop évident que l'importance du décor n'est pas moindre que celle du chant ou de l'exécution par l'orchestre. Avec cette extériorité, habile et même savante, mais malheureusement trop certaine, qui est le caractère de sa musique, il ne peut se désintéresser des contingences d'œil aussi bien que d'ouïe ; flatteur de nos sens, il a le même intérêt à les traiter tous également bien. Sa fantaisie, qui se promène indifféremment en Orient, en Grèce, dans l'ancienne France des trouvères ou encore dans l'Espagne des pronunciamentos, qui s'adapte aux élégances Louis XV ou à la bonhomie un peu simpliste de l'Allemagne pré-gœthienne, sa fantaisie légère, flottante, jamais repue de curiosités, a besoin du vêtement juste, dessiné avec rigueur, coloré dans les tons voulus, qui est le legs romantique dans cette œuvre touffue et composite.

Ariane n'est ni la meilleure production de M. Massenet, ni la pire. Elle a, comme on dit, de la ligne, et c'est quelque chose. Elle n'a pas toujours le souffle, et c'est fâcheux. Le premier acte, conçu grandement, demandait plus de vigueur et moins de tapage. La tempête est bien incolore, et on y voudrait un contraste, réalisé par des moyens moins vulgaires, avec les grâces alanguies du long duo d'amour entre Thésée et Ariane. En revanche, le IV^e^ acte — celui de l'Erèbe — a une grande allure. Sans doute il rappelle la fameuse descente aux enfers d'*Orphée*, mais il la rappelle sans éveiller de comparaison trop précise ni fâcheuse. Le rôle de Perséphone est une merveille et la poésie de ces fleurs qu'elle désire, et qui triomphent de sa résistance, est si exquisement originale, qu'on ne songe plus qu'à admirer.

Digitized by Google

Mmes Pacary et Croiza ont excellemment servi les fins du compositeur, et, dans un bout de rôle, la seconde a réalisé toute l'originalité d'une création. M. Verdier aurait pu s'attacher avec moins de zèle réaliste au côté athlétique de son héros. S'il est un tueur de monstres, Thésée est aussi le héros d'Athènes, il entre de plain-pied dans le Panthéon des demi-dieux. L'orchestre a été très soigneux, comme à l'ordinaire, sous réserve de quelques éclats indiscrets des cuivres qu'il conviendrait de modérer ; les décors sont simplement admirables, et tous les détails de lumière et de figuration attestent la lenteur et la minutie de soins exceptionnels.

Les théâtres de comédie nous ont apporté un moindre tribut qu'en octobre-novembre. Il y a bien les représentations de la Comédie française, dont je voudrais parler plus longuement si la place ne m'était strictement mesurée et si, d'autre part, je ne craignais d'importuner mes lecteurs. Car du choix des œuvres il n'y a rien à dire. Il y a à opiner du bonnet, du moment qu'il est entendu qu'on a fait de ces matinées des Galeries Saint-Hubert (c'est à quoi je fais allusion) une œuvre d'éducation littéraire. Car rien qui vaille le classique pour former ou réformer le goût, et ces expériences de callisthénie mentale, encore que terriblement entravées par les préoccupations de stérile mondanité dont on les entoure, nous vaudront peut-être quelques jugements moins « tête de linotte » chez les belles dames qui s'entassent, les mardis de quinzaines, dans les loges et les baignoires élégantes et confortables de M. Fonson.

Peut-on reprocher aux interprètes de n'être pas tous de première qualité? Non certes ; car, outre les difficultés d'organisation, qui sont énormes, et le manque de parole qui est de règle chez les éminences du sociétariat de la comédie française, il est à considérer que les matinées des Galeries ont tout à gagner à la production d'artistes jeunes et pleins de beau zèle, comme Mmes Delvair et Roch, MM. Fenoux, etc., tandis que les rides du père Mounet-Sully et sa voix éraillée, les minauderies sexagénaires de Mlle Bartet (pour ne citer que les deux plus illustres et les deux moins insupportables chefs de file de la vieille garde de la maison) pourraient détruire, chez un public non prévenu, tout le bon effet de la leçon discrète que M. Fonson veut bien aider l'Association bruxelloise pour la langue française à donner à un public qui ne tolérerait pas un véritable cours, abstrait et dogmatique.

Au Parc, outre un *Amphytrion* inoubliable, qui constitue vraiment le gala d'un soir, plus dégagé de souci éducatif et, comme pour *Don Juan* ce serait le cas, parlant à nos esprits une langue plus déconcertante, M. Reding nous a offert de M. Devore une très curieuse œuvre, *La Sacrifiée*.

Eh oui, c'est encore une thèse succédant à une, à plusieurs thèses (car *le Combat de Cerfs* en était une, et même pas très bonne). Mais M. Devore est un dramaturge, ce qu'à part Dumas fils, les auteurs à thèse n'ont pas toujours pris garde de devenir. Il sait son métier, et il a l'art de nous

Digitized by Google

faire accepter quelques vérités légitimement dures et d'autres qui sont dures, mais ne sont pas si légitimes que cela. Il a le mouvement, le don de nous emporter avec lui, sur l'aile de son verbe. Le deuxième acte de *La Sacrifiée* est, à ce point de vue, quelque chose de très achevé.

Il est vrai que cet acte est joué par Mme Madeleine Lély en grande artiste. Oh ! je sais qu'on a abusé singulièrement du mot, et que de même que tout conférencier est « éminent », toute cabotine intelligente qui tient un rôle à sa mesure est sacrée « grande artiste » par quelque chroniqueur aventureux. Mais ici, ce n'est point le cas, point du tout. Le mot est juste, et il l'est simplement. Mme Lély a ce don de communication, qui fait qu'on parle aux âmes plutôt qu'aux yeux ; qu'on est deviné plus encore qu'ouï ; elle vibre et fait vibrer ; c'est l'enjôleuse tragique, l'espèce la plus rare qui soit.

Et voilà que j'allais oublier *Sa Sœur* ; ce serait une véritable iniquité, après les soins que MM. Meer et Du Plessy ont consacré à cette œuvre aimable, où il y a de l'esprit, du bon dialogue, de l'observation rapide, mais personnelle, un frémissement de vie bien contemporaine. Ce n'est pas une comédie très régulière, très savante, très passionnante que *Sa Sœur*. Mais si l'on n'y trouve pas de quoi répondre à bien des exigences de l'art dramatique, on n'est pas volé tout de même. Il y règne un ton de blague fine et légère, de bonne humeur saine, de douce indifférence pour des tas de préjugés qui nous oppriment. Et puis, c'est joué avec tact et gaîté par Mme Fabrège, MM. Paulet, Cueille, etc. On ne regretterait pas sa soirée s'il n'y avait que ces trois actes. Et il y a encore *Daisy ! Daisy* vaut seul qu'on se dérange. *Daisy* est un petit chef-d'œuvre, qui n'a avec *Sa Sœur* que de très lointains rapports. C'est même une manière de glorification de M. Tristan Bernard que de nous avoir montré son talent sous deux aspects si différents. A sa place, j'en serais enchanté. *Daisy* est joué surtout par M. Laurel avec une maîtrise qu'on n'oubliera pas.

J. de W.

P. S. — Le retard de parution de ce numéro de la *Revue* me permet encore de signaler la première de *Service secret*. De cette adaptation savante d'un mélo américain, je n'ai pas grand'chose à dire, sinon que ce n'est pas une œuvre d'art, certes, mais qu'habilement charpentée et surtout merveilleusement montée et jouée, la pièce vaut d'être vue. C'est une cigarette de Maryland à fumer entre deux Londrès.

* * *

Les revues.

Une revue d'un caractère nouveau, *Les Documents du Progrès* (Paris, 10 francs l'an), paraît simultanément en trois éditions : française, anglaise et allemande, à Paris, Londres et Berlin.

Son but est de réunir les efforts, jusqu'ici isolés, des diverses nations.

Digitized by Google

Elle veut répondre aux besoins de solidarité internationale qui s'affirment chaque jour davantage. Pour y parvenir, elle a groupé 250 correspondants, disséminés dans toutes les parties du monde, et elle concentre à Paris les rapports qui lui sont ainsi adressés sur les progrès accomplis dans ces divers pays; elle ne retient que ceux qui peuvent être donnés en exemple aux autres nations.

Le premier numéro a paru. Il contient des articles de : Francis de Pressensé, sur les enseignements de la Conférence de La Haye; de notre collaborateur, le professeur Lamprecht (Leipzig), sur le nationalisme en Allemagne : de l'abbé Naudet sur l'Encyclique récente du Pape; de Camille Saint-Saëns sur les musées, nécropoles de l'art et des Rapports nombreux, parmi lesquels des notes sur la révolution dans l'Inde, le suffrage en Finlande et en Norwège, la destinée du Maroc, les expériences du socialisme en Australie, les poésies des nègres d'Haïti, l'art ancien et nouveau au Japon, etc.

* * *

Les livres.

La mise en valeur du Congo, l'immigration des capitaux privés, par M. FERDINAND GOFFART, professeur à l'Université de Gand (une brochure de 31 pages. Bruxelles, Goemaere, 1907).

Le Parlement belge est, à l'heure présente, surtout préoccupé des problèmes juridiques que soulève la question de l'annexion du Congo et les controverses économiques relatives à la future possession belge paraissent être pour un instant reléguées à l'arrière-plan. Il n'est pas douteux cependant que l'enjeu véritable de la lutte actuelle ne réside dans les intérêts financiers de l'Etat ou des capitalistes privés, sociétés commerciales, etc. Le travail de M Goffart est donc d'une grande actualité.

Quel est l'idéal de l'auteur, en fait de colonisation? Il le déclare lui-même, c'est « un budget en équilibre, une initiative privée jouissant d'un champ d'action aussi large que le permet l'équilibre de ce budget ».

D'après une opinion assez répandue, ce champ d'action laissé à l'initiative privée aurait été indûment restreint, dans l'Etat Indépendant du Congo, par l'application du régime domanial qui a été l'objet de tant d'amères critiques. M. Goffart montre à l'aide d'une documentation abondante et précise, que la part faite aux entreprises privées (commerciales, agricoles, minières, etc.) est au contraire très large. Il évalue à *cent soixante-dix millions de francs* le montant des capitaux privés engagés dans ces diverses opérations.

La méthode de l'administration congolaise se résume en trois règles, d'après l'auteur : 1° ne rien céder qu'à titre onéreux; 2° ne pas engager l'avenir; 3° prendre des précautions pour que les grandes sociétés concessionnaires ne puissent devenir nuisibles à l'Etat. C'est en poursuivant cette

Digitized by Google

méthode, en maintenant l'équilibre budgétaire au moyen des ressources propres de la colonie que nous parviendrons à mettre en valeur le Congo.

Il est certain que tout régime financier qui met une partie importante des dépenses de la colonie à charge de la métropole a pour inconvénient capital (si on laisse même de côté le sacrifice demandé aux contribuables d'Europe) de conduire à une politique d'excessive économie, qui entrave le développement de la dépendance d'outre-mer.

Les avis seront peut-être partagés, au sujet de la thèse de M. Goffart, bien qu'il ne nous paraisse pas possible de la réfuter. Mais tout le monde sera d'accord pour louer la méthode rigoureuse et la science réelle avec lesquelles il l'expose et la défend.

H. R.

* * *

La librairie Ollendorff a publié les tomes VIII et IX du grand ouvrage de M. Frédéric Masson, *Napoléon et sa Famille*. Le récit enfermé dans ces deux in-8° ne se rapporte qu'aux années 1812-14 ; mais on sait que ces années sont pleines d'événements politiques et militaires, dont la répercussion intime est notée ici. Nous assistons aux difficultés qui surgissent entre Napoléon et ses frères. C'est Jérôme, qui est immobilisé en Westphalie et y joue au plus fin avec les généraux de l'Empereur ; c'est Joseph, impuissant en Espagne, mais plus gênant encore et qu'il faudra interner ; c'est Louis, enfin, traité de complicité avec Murat, tandis que « Madame » essaie de gouverner l'Empire comme son ménage, de réconcilier tous les porte-couronne, prodigue les avis et les paroles de réconfort. Tel est le sujet du tome VIII. Le tome IX est surtout consacré à Murat, dont le rôle a grandi avec les revers militaires de son maître. Toutes ses intrigues sont analysées par le menu, et ce long récit a l'intérêt passionnant d'une affabulation romanesque. Les derniers chapitres nous montrent l'Empire agonisant, l'attitude peu fraternelle et moins patriotique encore de Joseph. C'est tout un côté de cette histoire, émouvante comme un drame, qui nous est découvert pour la première fois. Et à combien d'endroits on se prend à constater l'importance primordiale des petites causes ! La manière d'exposer de M. Masson ajoute encore à ce piquant d'une révélation ; elle est largement objective, très ordonnée et d'une élégante clarté.

* * *

A ce livre se rattache naturellement le volume de M. Fernand Nicolay, *Napoléon et le Camp de Boulogne* (Perrin et Cie, in-8°), Fils d'un Boulonnais, et propriétaire d'une partie des terrains illustrés jadis par la présence de Bonaparte et de l'amiral Buix, M. Nicolay a employé de longues années à étudier, dans sa réalité intime et complète, l'histoire de ce fameux *Camp de Boulogne* dont aucun des

Digitized by Google

historiens du premier empire, jusqu'ici, n'a tenté de *faire revivre* pour nous la physionomie spéciale. Il a décrit en détail toutes les habitations occupées par Bonaparte à Boulogne et au Camp, reconstitué minutieusement les divers séjours qu'y a faits le Premier Consul; et, autour de cette grande figure, il en a évoqué une foule d'autres moins connues, mais non moins curieuses, depuis Bruix et Cuvelier jusqu'aux intrépides corsaires Bucaille et Broquant, jusqu'aux héros obscurs du corps des Marins de la Garde. Des chapitres comme ceux qu'il a consacrés à l'*Espionnage militaire*, au *Théâtre du camp*, à la *Flottille de Napoléon*, joignent à leur éminente valeur documentaire l'attrait d'une résurrection de la vie militaire en France, à un de ses moments les plus beaux et les plus glorieux. Mais, du reste, tout le livre est rempli de détails *nouveaux*, appuyés sur des pièces souvent inédites, et toujours d'une authenticité absolue; et les nombreuses illustrations dont il est semé, complètent et éclairent, le plus heureusement du monde, notre connaissance de l'étrange aventure historique qu'a été le *camp de Boulogne*.

***

Au même ordre d'études historiques, sinon aux mêmes temps, appartient encore le livre de MM. Emile Bourgeois et E. Clermont : *Rome et Napoléon III* (Paris, Colin, in-8°).

Tous ceux qui s'occupsnt d'histoire politique et diplomatique moderne, savent quel est le prix des travaux de M. Bourgeois, mais plus encore peut-être la valeur de son enseignement. On ne compte pas les disciples de ce maître qui se sont imposés à l'attention, ni non plus leurs livres. On est donc surpris de voir ce maître s'adresser à un autre maître, pour qu'il introduise et patronne des recherches, qui lui sont plus familières qu'à ce parrain. M. Monod a surtout été un médiéviste jusqu'ici, doublé d'un critique — historiographe de premier mérite. Mais c'est un bon patriote aussi, et là me paraît être le secret de son intervention. Son premier mot est un avertissement « Ce livre ne plaira point, dit-il, à ceux — et ils sont nombreux — qui craignent de voir, de dire et d'entendre dire la vérité lorsqu'elle est amère. » Pour amère qu'elle soit, cette vérité est bienfaisante, comme toutes les vérités. Elle dissipe un doute qui planait sur toute une portion de l'histoire contemporaine de la France. Elle rétablit des faits méconnus et interprétés à rebours. Les rapports de Napoléon III avec Pie IX ont toujours laissé un peu de surprise et d'embarras chez nos historiens. On a expliqué tant bien que mal par des intrigues de son entourage, son attitude impériale à l'égard des Romains supportant avec impatience le régime désuet de l'autocratie pontificale ; les pages vengeresses de Taine dans son *Voyage en Italie* sont dans toutes les mémoires, elles stigmatisent, comme il convient, les abus et les hontes d'un régime abâtardi

Mais pourquoi Napoléon, dès 1849, occupait-il l'État romain? Pourquoi,

Digitized by Google

après les négociations heureuses et pacifiques de M. de Lesseps, l'entrée en scène du général Oudinot et cet emploi soudain de la force, et ce sang inutilement versé? Pourquoi, après la guerre austro-franco-piémontaise, Napoléon n'abandonna-t-il pas Rome à ses destinées? Pourquoi, menacé d'un conflit avec la Prusse, isola-t-il la France de l'Autriche et de l'Italie réconciliées, dont l'intervention aurait évité à son pays les douleurs et les désastres de la guerre de 1870?

Ce sont là autant de questions restées plus ou moins sans réponse satisfaisante jusqu'ici. MM. Bourgeois et Clermont ont trouvé dans les documents les éléments d'une explication plausible. La diplomatie pontificale eut raison et des sincères élans de générosité démocratique de l'ancien *carbonaro*, et des desseins les mieux justifiés d'une politique qu'on peut qualifier d'historique, si l'on se souvient que Pie VII fut le prisonnier de Napoléon Ier, et si l'on réfléchit que, récemment, le gouvernement de la République faisait l'opération chirurgicale, séparant définitivement, et sans coup férir, le membre ecclésiastique du corps de la nation française.

Comme l'observe M. Monod, les documents utilisés par les deux diplomatistes (l'un professeur et l'autre ancien élève de l'École normale supérieure) étaient, pour la plupart, déjà connus et avaient passé sous les yeux des historiens du second Empire. Mais, c'est la première fois qu'on les passe au crible de la critique, qu'on en montre le véritable enchaînement et le sens profond. Ce livre est un tableau complet dont la première partie a été tracée par M. Clermont, et la seconde par son éminent maître. Celui-ci montre que tous les efforts faits pour la réalisation bienfaisante de la triplice austro-italo-française échouèrent uniquement par l'astuce romaine qui, aidée de complicités nombreuses à Paris retarda, jusqu'en 1870, l'unité nationale sous le sceptre de Savoie. Devenue impuissante à fonder quelque chose, la politique des papes réussit donc à tenir en échec les intérêts combinés de deux grandes nations. Elle consolida, en échange, le gouvernement napoléonien, dont les allures progressivement réactionnaires s'expliquent maintenant de façon plus satisfaisante que par le passé. Despotisme du sabre et despotisme de l'autel, une fois de plus se fit l'alliance qui devait se faire entre les régimes du passé.

M. W.

* * *

Les événements de 1870, qui devaient servir d'épilogue à la question romaine, ont été narrés si souvent qu'on possédera bientôt à leur sujet une littérature comparable à celle des mémoires, journaux, etc., du temps de la Révolution. Voici que la maison Perrin publie les *Souvenirs d'un engagé volontaire* (Belfort, 1870-71), avec préface de M. Maurice Barrès (in-12). Cet engagé, M. Marcel Poilay, assista et participa aux épisodes héroïques du siège de cette ville qui dut à la bravoure de ses défenseurs de rester française. Comme dit M. Barrès, « le petit volume est d'une bonne tonalité »;

Digitized by Google

il n'est ni banal, ni anecdotique, ni dithyrambique, ni ambitieux d'aucune sorte ; il a l'accent de la vérité.

Poilay, simple commis d'agent de change, mais quelque peu journaliste et revuiste, s'engage en apprenant les échecs successifs des Français sur le Rhin ; il est dirigé, avec un collègue et un peintre estimé, sur Belfort où il est habillé, armé et équipé, et où il fait l'apprentissage du métier de soldat. Apprentissage bien doux, en somme, malgré les rudes corvées, l'accoutumance du froid, de la faim et des charges physiques si difficile à conquérir ; car un admirable esprit de fraternité régnait parmi tous ces hommes que la mort guettait et qui avaient gardé leur belle humeur, le parfum de la jeunesse et la force que donne une foi. Pendant les septante-trois jours du bombardement de Belfort, cette belle humeur et cette énergie persistent, et sans forfanterie aucune, les actes héroïques succèdent aux actes héroïques. C'est le *sursum corda* d'êtres moyens peut-être, mais que des circonstances exceptionnelles ont, en quelque sorte, sublimisés. Le stoïcisme est denrée presque vulgaire, et rares sont les trembleurs ou même ceux qui calculent et jouent au plus fin avec le péril.

* * *

E. Ménage. *L'athéisme réfuté par les grands penseurs et les hommes de science*, Paris, Lethielleux. Ces « coups de ciseaux » de l'auteur à travers toute sorte d'ouvrages et de tous les temps (Victor Hugo doit être surpris d'y voisiner avec M. Clément Lyon ; M. Barratin y voisine avec le président Roosevelt, et le *Sonnet d'Arveri* y précède des vers d'un inconnu) forment une agréable mosaïque, mais d'un dessin un peu déconcertant. La division en chapitres est, en effet, toute factice, et le V^e^, intitulé *Amour divin* ouvrirait ou clôrait plus logiquement la marche. Mais il ne faut pas perdre de vue que ce sont des « coups de ciseaux » qu'offre l'auteur, et que s'il n'a été bien strict ni dans son choix, ni dans son ordonnance, il lui sera beaucoup pardonné pour ses intentions désintéressées.

On retrouve, d'autre part, les mêmes préoccupations, mais sous une forme bien différente, dans un livre de M. Edouard Schneider, intitulé *Les Raisons du cœur*. Il a semblé à l'auteur que la question religieuse se trouvait trop souvent mal posée et traitée avec des préoccupations visiblement étrangères à celles qui, seules, lui conviennent. Aussi ce livre se recommande-t-il, avant tout, par son effort sincère pour situer la question sur son vrai domaine. Il est le témoin d'une expérience personnelle, intéressant non seulement l'intelligence mais tout l'être, avec sa sensibilité et ce que Pascal appelait le cœur. Il nous fait suivre l'évolution naturelle que le problème religieux engendre dans la conscience d'un jeune homme, lequel éprouve le douloureux et impérieux besoin de dégager le sens et l'enseignement de son expérience. A ce titre ce livre est humain et ne saurait rester indifférent à quiconque a ressenti le trouble intérieur d'une

Digitized by Google

réalité qui constitue autre chose qu'une vague rêverie métaphysique. Peut-être la fable légèrement tissée est-elle trop sacrifiée à des développements théoriques. Un peu plus analytique et, retenu dans le concret, le livre n'eût certes rien perdu de son attrait.

* * *

Le titre du roman de Myriem de Chonski, *La Brabina* (Paris, Arm. Colin, in-12), nous indique, sinon le sujet traité par l'auteur, du moins la contrée du globe où l'action se passe et la nationalité des personnages dont il nous raconte l'histoire. La « Brabina », c'est la « comtesse » tout court ; et la grande dame polonaise que l'on désigne ainsi par son titre est, sous des dehors brusques, le cœur le plus généreux qui se puisse rencontrer. Elle n'aura de cesse, en effet, qu'elle n'ait marié au mystérieux capitaine de Kérouy sa charmante nièce Nadèje, qui se trouve être ainsi, avec la comtesse Prascovie sa tante, l'héroïne touchante de ce roman plein de mélancolie.

Mais la note mélancolique n'est pas la seule qui séduira les lectrices dans ce nouvel ouvrage de l'auteur de *Nitchevo*. Comme dans ce dernier roman, le pittoresque des mœurs slaves s'y révèle à chaque page, et le récit des fêtes mondaines, par lesquelles les officiers russes rompent la monotonie de leur vie de garnison, ajoute un attrait de curiosité à l'émotion qui naît de l'idylle du capitaine de Kérouy et de la délicieuse Nadèje.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DE SEPTEMBRE

Pages.

Goblet d'Alviella. Une enquête récente sur la crise de la religion . 5

Louis Strauss. Le port d'Anvers. *(Suite.)* 27

Maurice Heins. Du municipe à la commune 44

Auguste Vierset. L'île parfumée. *(Suite.)* 56

J. Lhoneux. Choses de Flandre : Romanciers et conteurs flamands d'aujourd'hui. 72

J. P. Lofranc. A propos du Congrès de *nursing*. 89

Jean de Wavrant. Le salon triennal de Bruxelles 97

Petite chronique. 104

LIVRAISON D'OCTOBRE

Henri Schoen. Sully Prudhomme 113

Léonide Andréief. Ben Tovit (Traduit du russe par V. Snaïka et Gérard-Gailly.). 132

Auguste Vierset. L'île parfumée. *(Fin.)* 138

Dr Dwelshauvers. Pour apprendre la musique 152

Maurice Gauchez. Les poètes 166

Nécrologie : Albert Du Bois 186

Petite chronique. 189

Digitized by Google

LIVRAISON DE NOVEMBRE

Pages.

A.-J. Wauters. Études sur la peinture dans les Pays-Bas aux XV^e^ et XVI^e^ siècles. L'école de Tournai 206

Léon Dumas. Juridiction pour fonctionnaires 227

M. Wilmotte. Justice et arbitraire 237

Henri Schoen. Sully Prudhomme. *(Fin.)* 245

Arthur Symons. Seaward Lackland. (Traduit par ÉDOUARD et LOUIS THOMAS.) 264

Eugène Monseur. L'industrie des langues internationales. 278

Petite chronique. 294

LIVRAISON DE DÉCEMBRE

Jules Carlier. La correspondance de la reine Victoria avec le roi Léopold I^er^. 301

Vers jeunes par **Antonine Coullet, Albert Lecocq** et **J.-J. Van Dooren** 321

Gregorovius. La culture romaine au XIV^e^ siècle. (Traduction de M^lle^ MARIE HALOT.) 328

Arthur Symons. Seaward Lackland. (Traduit par ÉDOUARD et LOUIS THOMAS.) (*Fin.*) 351

Eugène Monseur. Le choix d'une langue internationale artificielle . 360

J. Lhoneux. Chronique hollandaise : A propos de quelques livres récents 371

Petite chronique 384

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google